This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

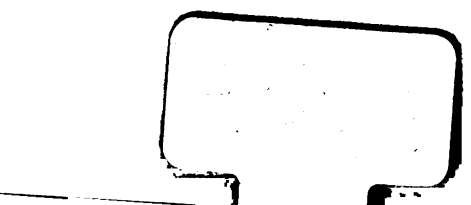
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08248510 7



BVG

Bui [illegible]

MÉMOIRES

SUR

L'ANTIQUITÉ

ORLÉANS, IMPRIMERIE DE GEORGES JACOB, CLOÎTRE SAINT-ÉTIENNE, 4.

MÉMOIRES

SUR

L'ANTIQUITÉ

L'AGE DE BRONZE — TROIE — SANTORIN — DÉLOS
MYCÈNES — LE PARTHÉNON — LES COURBES — LES PROPYLÉES
UN FAUBOURG D'ATHÈNES

PAR

ÉMILE BURNOUF

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

—

1879

17764-

MÉMOIRES

SUR

L'ANTIQUITÉ

TEMPS PRÉHISTORIQUES ET GRÈCE

L'AGE DU BRONZE

I

Nous ignorons la date où a commencé l'humanité ; nous n'avons aucune base sur laquelle on puisse fonder la chronologie des temps primitifs. L'histoire ne date que d'hier ; encore ne nous présente-t-elle chez tous les peuples que des origines fabuleuses. Il n'y a pas plus de réalité dans les premiers événements racontés par Tite-Live que dans les généalogies des héros grecs. Adam et Ève sont un mythe agréable, emprunté peut-être à la

Perse, au temps de la Captivité; leurs descendants sont la personnification de familles ou de tribus. La chronologie égyptienne remonte à peu près à six mille ans avant notre ère; mais elle est aussi précédée d'un long passé mythologique. Il en est de même de l'Inde et de la Chine. Et puis, qu'est-ce que six mille ans? En voilà bientôt cent d'écoulés depuis la révolution française, et cela peut-il sembler long à qui que ce soit? Aujourd'hui d'ailleurs les événements vont vite, les progrès sont rapides, parce que nous tenons entre nos mains des forces physiques et morales d'une puissance énorme, au moyen desquelles nous transformons la terre et nous-mêmes. Quand les hommes, nos aïeux, ne les possédaient pas, leur marche était lente, leurs conquêtes petites et précaires. Comment passer la mer, comment traverser un grand fleuve sans bateau, et comment construire un bateau, si l'on n'a pas quelques outils de fer ou d'une autre matière assez dure pour travailler le bois, en adapter les pièces et les rendre imperméables à l'eau? Que l'on passe en revue tous les objets dont nous usons aujourd'hui pour nous vêtir, nous loger, nous nourrir, nous transporter d'un lieu à un autre, pour nous procurer la lumière, la chaleur, le livre et tant de produits des sciences et des arts qui ornent la vie, on verra qu'il n'en est pas un seul qui ne suppose la possession et l'emploi perfectionné des métaux.

Tout le monde sait aujourd'hui que les hommes ne les ont pas connus de tout temps. Il y eut une longue, une immense suite d'années durant laquelle ils n'en possédèrent aucun, si ce n'est peut-être quelques grains d'or que la nature leur donnait spontanément et qu'ils ramassaient çà et là dans le sable des rivières et le lit des torrents.

C'est cette période que l'on a nommée *l'âge de la pierre ;* en effet, les outils que ces infortunés ont laissés, comme témoignage de leur industrie et de leur dénûment, sont tous de pierre dure, de silex, de diorite, d'obsidienne, de trachyte. La longue durée de cette enfance de l'homme est attestée par les couches terrestres où l'on trouve ces objets : non seulement on en recueille sous des épaisseurs de terre qui ont demandé un grand nombre de siècles pour se former; mais la période géologique actuelle n'était pas commencée que l'homme existait déjà, cherchant sa vie parmi les mammouths, les ours des cavernes et d'autres animaux dont les espèces n'existent plus.

Il fallut d'abord qu'un homme, ayant choisi quelque pierre pour la rendre tranchante, la frappât au moyen d'une autre pierre, de manière à en détacher des écailles. Ce fut là le premier marteau et la première hache, et tous les instruments d'alors ayant été fabriqués par ce procédé, on a nommé *période de la pierre brute* ou *paléolithique* le temps qu'a duré cette industrie rudimentaire. Peu à peu on s'aperçut que certaines pierres pouvaient, par un frottement prolongé, en user d'autres qui étaient cependant plus dures qu'elles, et l'on substitua pour la confection des outils le frottement à la percussion. On fabriqua de la sorte des haches et des ciseaux parfaitement affilés ; on perça des cailloux roulés, très-durs et très-résistants, auxquels on put adapter un manche. Des pierres plus petites, d'une matière plus fine ou d'une couleur plus agréable, furent percées et façonnées, et devinrent des colliers. Les armes se firent de la même manière. C'est cette deuxième période de l'humanité qui a reçu le nom de *période de la pierre polie* ou *néolithique.*

Dès le commencement, ou du moins de très-bonne heure, les hommes essayèrent aussi de façonner l'argile pour en former des vases de différentes sortes. Ce travail se faisait à la main pendant toute la durée de l'âge de la pierre : l'ouvrier pétrissait l'argile avec ses doigts, dont l'empreinte se voit encore sur les plus anciennes poteries de ces temps reculés. Il fallut de longues observations et des moyens d'action nouveaux, pour que le potier conçût l'idée d'utiliser le mouvement et pût construire une machine tournante : en réalité, le tour paraît avoir été inconnu pendant toute la période dont nous parlons. Mais la cuisson des vases de terre fut pratiquée de très-bonne heure ; car du moment où les hommes surent allumer le feu, ils purent voir dans leurs foyers l'argile se prendre en morceaux et devenir insoluble par la cuisson. Les argiles noires, rouges ou jaunes, que la nature leur fournissait en beaucoup d'endroits, leur permirent de colorer ou de peindre ces vases grossièrement modelés ; ils en polirent la surface encore molle au moyen de lissoirs de pierre, et gravèrent à la surface des dessins variés.

Puis vint le premier métal : disons le premier métal usuel ; ce fut le bronze. La connaissance de l'or précéda certainement celle du cuivre, parce que l'or se rencontre à l'état natif dans beaucoup de pays. Il en fut sans doute de même de l'argent, dont l'extraction n'offre pas de grandes difficultés. Peut être faut-il en dire autant du plomb ; car du moment où un globule de métal fut trouvé dans les cendres du foyer, l'homme qui l'aperçut dut vouloir connaître le minerai d'où il était sorti, et, l'ayant découvert, il en chercha de pareil dans la montagne. Les matières qui peuvent se produire d'elles-mêmes

dans les foyers, par la simple cuisson des minéraux, durent être découvertes les premières : tels sont le plomb et le verre ; le verre artificiel, ordinairement bleu, se montre en effet parmi les objets de parure des plus anciens temps. Au contraire, quand l'extraction d'un métal exige ou une très-haute température ou une opération chimique, on peut admettre qu'un tel métal ne fut découvert que longtemps après les autres et à la suite de longs et infructueux essais. Le cuivre se trouve à l'état natif, mais en fort petites quantités. La pyrite de cuivre ressemble à l'or ; cependant on n'en tire le métal que par des opérations compliquées ; il en est de même de l'étain. Enfin, lorsqu'on est en possession de ces deux matériaux, il faut, pour en former le bronze, une dernière fusion qui n'est pas sans difficultés. L'idée même d'allier deux métaux ne se présente pas non plus tout d'abord, et, quand on l'a conçue, il faut encore chercher dans quelles proportions ils doivent être employés pour produire un métal nouveau, plus utile que chacun d'eux.

Le bronze apparut en Occident, quand le travail de la pierre polie avait atteint toute sa perfection. Nous possédons dans nos musées des instruments de pierre dure antérieurs à l'arrivée du bronze, et que nos ouvriers ne feraient ni mieux, ni autrement ; seulement ils les feraient plus vite, parce qu'ils ont des moyens d'action et des procédés que les anciens hommes n'avaient pas. Fabriqué d'abord en très-petite quantité, le bronze ne devint usuel qu'avec le temps. Ceux qui le fabriquaient, en quelque pays d'ailleurs qu'ils résidassent, ne pouvaient le livrer qu'en échange d'objets de même valeur, mais d'un usage différent. Ces objets d'échange devaient souvent faire

défaut ; il fallut qu'on les découvrît ou qu'on se les procurât en assez grand nombre pour créer une sorte de commerce. Par le fait, ces échanges se produisirent ; car les découvertes dont nous parlerons tout à l'heure ont démontré que la quantité de bronze a été en augmentant, que l'on a fait avec ce métal beaucoup d'instruments qui, jusque-là, s'étaient faits de pierre, que l'on en a inventé de nouveaux, et qu'un moment est venu où la substitution du bronze à la pierre a été complète.

L'*âge du bronze* se confond dans ses commencements avec la période de la pierre polie. Il y a donc une période de transition où les deux matières se font, pour ainsi dire, concurrence l'une à l'autre, et qui peut au même titre être comprise dans l'âge de la pierre ou dans celui du bronze. On se tromperait néanmoins si l'on croyait que le métal fit entièrement disparaître la pierre dure, lorsque celle-ci eut été définitivement vaincue. Elle continua d'être employée à certains usages, et elle s'utilise encore dans plusieurs pays d'où ni le bronze ni même le fer n'ont encore pu la faire disparaître. Ainsi ces petites lames allongées d'obsidienne ou de silex à double tranchant, auxquelles on a donné le nom de couteaux, servent encore dans la péninsule hellénique, en Asie-Mineure, en Palestine et ailleurs sans doute, à garnir des pièces de bois que le paysan traîne sur l'aire pour battre le blé et hacher la paille. Ils ont la même forme que dans l'âge du bronze, et ils sont fabriqués par les mêmes procédés ; mais la prédominance du métal sur la pierre et l'abandon de celle-ci dans la plupart des cas où elle était employée caractérisent la longue période qui suivit celle de transition et qui constitue l'âge du bronze proprement dit.

De même que ce métal s'était substitué à la pierre, il arriva qu'un métal nouveau vint faire concurrence au bronze et tendit à le remplacer dans tous les cas où il avait sur lui des avantages évidents. Des découvertes qui remontent à une vingtaine d'années seulement, et qui depuis lors se sont répétées dans presque toute l'Europe, ont fait connaître la période de transition du bronze au fer. Elle diffère de celle qu'on a nommée le premier âge du fer et qui était signalée depuis longtemps. Durant celle-ci, le fer est déjà maître de la place et n'a plus qu'à se perfectionner lui-même. La période transitoire est marquée par la substitution lente et progressive du nouveau métal à l'ancien, et par une influence réciproque de l'un sur l'autre. Quand le fer apparut en Europe, il eut la même destinée qu'avait eue le bronze plusieurs siècles auparavant. Il fut une matière rare et précieuse ; il ne perdit de sa valeur que par son abondance croissante, et quand il put fournir les outils, les ustensiles et les armes, où le bronze seul venait d'être employé. Les plus anciens objets de fer qu'on ait trouvés sont des bijoux et des parures, car dès ces temps reculés il y eut des riches et des pauvres, et ceux-là seuls pouvaient acquérir des objets de fer qui avaient d'autres objets de valeur à donner en échange. Ne voyons-nous pas le même phénomène se produire sous nos yeux ? Nous avons assisté, il y a quelques années, sinon à la découverte, du moins à l'extraction économique de l'aluminium. Ce métal, jusque-là confiné dans les laboratoires, est devenu un produit industriel ; mais comme la préparation en est encore coûteuse, il vaut deux fois l'argent et ne fournit guère que des parures et des ustensiles de luxe. Cependant il

n'est pas moins répandu que le fer dans la nature : il est la base de toutes les argiles ; de plus, il a des qualités qui peuvent, qui doivent le faire préférer dans certains cas à l'argent, au cuivre, au fer même. Il suffira pour cela que de nouveaux procédés d'extraction le rendent aussi abondant que ces derniers.

Le fer n'a point fait cesser l'usage du bronze, puisqu'il dure encore ; l'aluminium ou tout autre métal ne ferait point abandonner le fer ; mais une matière nouvelle peut répondre à certains usages mieux que celles qui l'ont précédée, et c'est pour cela qu'elle en prend la place. On a fabriqué longtemps des haches de pierre, puis on a cessé d'en faire quand on a pu s'en procurer en bronze ; les haches de bronze ont régné seules pendant des siècles, puis ont disparu quand le fer est devenu assez commun pour lutter avec elles sur le marché. La période de transition du bronze au fer est parfaitement caractérisée sur un grand nombre de points dont nous parlerons. Il ne peut plus aujourd'hui rester aucun doute sur la réalité de cette phase ; on commence même à connaître de quelle manière ce passage s'est accompli, et quelles routes les métaux ont parcourues pour atteindre, d'étape en étape, jusqu'aux régions les plus reculées de l'Europe septentrionale ; mais avant d'exposer ces grandes découvertes de nos jours, je dois exquisser la marche même que la science a suivie dans l'étude des âges antérieurs à toute histoire.

II

Nous n'avons pas à retracer ici le tableau des découvertes relatives à l'âge de la pierre et aux hommes de ces époques vraiment primitives. Les savants du premier Empire et de la Restauration avaient nié l'existence de ce qu'alors on appelait l'*homme fossile :* la science et la religion s'unissaient pour en repousser même la possibilité. On n'a point oublié les luttes qu'eut à soutenir Boucher de Perthes, quand il annonça la découverte des restes d'un tel homme dans les alluvions anciennes d'un département du Nord. Sa découverte fut poursuivie par le sarcasme des uns et le fanatisme des autres, jusqu'au jour où une nouvelle génération de savants en reconnut l'authenticité. Bientôt on trouva de tous côtés des squelettes d'hommes fossiles et des restes de leur industrie. Le nom de Lartet demeure attaché à l'exploration des cavernes du Périgord et du Languedoc, les noms de Thomsen et de Nilsson aux antiquités préhistoriques du Danemark, et le nom de Keller aux habitations lacustres de Zurich. Depuis lors, Boucher de Perthes est regardé comme le créateur d'une science nouvelle, qui forme le passage entre la géologie et l'archéologie des temps historiques.

Cette science toute récente est aujourd'hui en possession d'un nombre immense de faits observés ; elle a conscience de sa méthode ; ses cadres sont tracés ; ses

résultats généraux peuvent déjà s'apercevoir. Parmi les hommes qui ont le plus concouru à ses premiers développements, on ne rencontrera qu'un petit nombre d'érudits ; presque tous sont des hommes de science, des géologues, des physiologistes, des ingénieurs, des chimistes et parfois même des amateurs, cultivant la science pour le plaisir qu'ils y trouvent et pour charmer leurs loisirs. Les textes avaient été longtemps l'unique moyen d'investigation dont on crût pouvoir disposer ; mais les textes les plus anciens sont en réalité très-récents, si on les compare à ces longues périodes qu'a traversées l'humanité dans son enfance. Les auteurs grecs les plus anciens, ceux qui, sous le nom réel ou supposé d'Homère, nous ont légué *l'Iliade* et *l'Odyssée,* vivaient dans l'âge du fer ; ils racontaient des événements déjà bien éloignés d'eux et qui, s'ils sont réels, s'étaient accomplis selon toute apparence en plein âge du bronze. Cela n'empêche pas l'auteur de *l'Iliade,* et bien plus encore celui de *l'Odyssée,* de mettre le fer entre les mains de ses héros ; les poètes transportaient ainsi dans le passé une chose qu'ils avaient sous les yeux et que le passé n'avait point connue. L'Égypte n'avait pas encore fourni les documents qu'elle commence à nous livrer ; on ignorait que les quatre premières dynasties, au moins, sont antérieures à la connaissance du fer dans ce pays. Les hymnes du Véda, pour servir comme documents scientifiques, devraient d'abord être classés suivant un ordre chronologique et rapportés, si cela est possible, à des époques certaines et déterminées : l'indianisme paraît encore loin de pouvoir rien affirmer à cet égard. Quant à la Genèse, on sait que son origine est un objet de discussion entre les savants ; que si les uns, fidèles à

l'orthodoxie, l'attribuent simplement à Moïse, les autres en rejettent l'authenticité et la considèrent même comme formée par la réunion en un seul livre de deux traditions opposées. Quoi qu'il en soit, et en admettant l'authenticité de la Genèse, on est du moins certain que son auteur n'avait aucune idée de l'âge du bronze et à plus forte raison de l'âge de la pierre ; car il y est dit que Tubalcaïn, premier métallurgiste dont elle fasse mention, « fut forgeur de toute sorte d'instruments d'airain et de fer. »

Enfin les auteurs anciens ne le sont pas assez pour avoir eu des notions précises sur les temps primitifs, où l'on ne connaissait pas l'écriture, sur un passé qui se comptait peut-être par dizaines de siècles. Il se peut qu'il restât des traditions se perpétuant d'année en année ; mais le passage du *Prométhée* d'Eschyle, où il est parlé des premiers hommes, de leur vie dans les cavernes et de la découverte des métaux, est trop vague pour pouvoir servir de base à une induction scientifique. En réalité, les anciens étaient dans une situation moins bonne que la nôtre en face de ce passé qu'aucun document ne leur révélait ; car ils n'avaient ni les méthodes que nous possédons, ni les faits innombrables que toutes les contrées du monde peuvent nous fournir, ni ce travail en commun qui s'accomplit sur toute la surface de l'Europe par le secours des voies de communication et de la typographie.

Les Grecs ne faisaient point de fouilles. Les Romains ont violé un grand nombre de tombeaux, non par amour de la science, mais pour en retirer les objets précieux qu'ils convoitaient, qui ont été refondus ou qui ont disparu

avec eux. L'Église romaine, qui succéda à l'empire, n'a jamais favorisé les sciences positives. Le moyen âge était fort occupé de métallurgie, mais le but qu'il poursuivait était celui du roi Midas : la pierre philosophale devait transformer en or tous les métaux ; le moyen âge est mort dans sa stérilité. L'esprit moderne, qui est, à proprement parler, l'esprit scientifique, après avoir conquis, avec Bacon et Descartes, ses vraies méthodes, a marché régulièrement dans la série de ses découvertes. En possession des sciences abstraites, il a pu appliquer le calcul à la réalité, et fonder la physique et la chimie. Puis il a abordé cette nouvelle série d'études qui ont pour objet les êtres vivants ; il a créé la physiologie des plantes et des animaux et enfin la science de l'homme, dont l'archéologie préhistorique est le premier chapitre.

Il y avait longtemps que les paysans et les ouvriers connaissaient l'existence des instruments de bronze, les ramassaient et les vendaient, quant les savants songèrent à les recueillir et à former des musées. La première collection créée fut celle de Copenhague. C'est Thomsen qui, dès 1836, classa les objets de toute sorte retirés des dolmens, des tumuli et des tourbières du Danemark, et fonda le *Musée des antiquités du Nord,* la plus belle collection préhistorique de l'Europe. Un Suédois, Sven Nilsson, profitant du travail accompli par Thomsen et de la connaissance qu'il avait lui-même des peuples barbares de l'Océanie et des autres contrées non encore civilisées du globe, rapprocha leurs industries de celle des ancêtres danois et, de 1838 à 1843, créa l'*ethnologie comparée.* Ce n'est pas à dire que les sauvages d'aujourd'hui soient de même race que les anciens habitants de l'Eu-

rope ; mais les conditions de leur existence sont analogues, et ils satisfont aux mêmes besoins par des moyens semblables. En effet, il existe encore sur la terre des peuplades qui ne connaissent pas l'usage des métaux ou qui les reçoivent seulement en petites quantités et comme objets de luxe ; elles n'ont rien à donner en échange au commerce du reste du monde.

C'est Thomsen et Nilsson qui distinguèrent les premiers l'âge de la pierre de celui du bronze ; ils avaient constaté dans les contrées du Nord toute une classe de tombeaux où, avec des squelettes et de grossières poteries, on ne trouve que des objets de pierre sans aucune trace de métal. Dans d'autres, il se trouvait des objets de bronze ayant manifestement la même destination que ceux de pierre et les ayant remplacés. Dans d'autres encore apparaissait le fer, reproduisant, à peine modifiées, les formes du bronze des autres sépultures. Il parut évident que, si les hommes de la première série avaient eu le bronze, ils l'eussent employé de préférence à la pierre, et que, si ceux de la seconde avaient eu le fer, le bronze eût été délaissé par eux.

Ainsi furent établies les premières distinctions entre les trois âges préhistoriques. Les années qui suivirent les confirmèrent. Deux ans après, en effet, M. Worsaæ, Danois, dans son livre sur les *Temps anciens du Danemark,* s'appliqua à élucider les nombreuses découvertes de l'âge du bronze faites dans ce pays. Cependant, jusqu'à l'année 1853, un très-petit nombre d'écrits vinrent augmenter le corps d'une science qui sembla confinée dans le nord de l'Europe. On n'a guère à citer sur l'époque du bronze que le mémoire de M. Simon, de Metz, sur la

découverte de Vaudrevanges, commune voisine de Sarre-louis ; on y avait trouvé quatre haches, un moule, un glaive, un mors de cheval, quatorze bracelets et beaucoup d'autres menus objets, tous de bronze. C'était un vrai trésor, mais il n'apportait à la science que peu d'idées nouvelles.

La Suisse fit le second pas. En 1853 furent reconnues dans le lac de Zurich, et bientôt après dans d'autres lacs de ce pays, ces anciennes habitations sur pilotis, auxquelles on a donné le nom de *palafittes*. A cette découverte, d'une immense portée scientifique, reste attaché le nom du docteur Keller. Elle confirmait pleinement les principes énoncés en Danemark et en Suède dix ans auparavant. Ces habitations présentèrent en effet, non plus les uns à distance des autres, mais superposés, les trois âges préhistoriques. Dans les couches supérieures de débris, on trouvait le fer mêlé au bronze ; dans les couches moyennes, gisant au-dessous d'elles, le bronze seul avec les objets de pierre dont ce métal n'avait pas aboli l'usage ; enfin des couches les plus profondes, reposant sur le sol même du lac, on ne retirait que des objets de pierre, sans aucun reste de métal. En même temps, on constatait une marche progressive de la civilisation par le perfectionnement des formes, soit dans les poteries, soit dans les objets métalliques. Il n'était plus possible d'élever aucun doute sur la succession des âges, ni sur les caractères essentiels de chacun d'eux. Les habitations lacustres de la Suisse prouvaient enfin que ces trois périodes de l'ancienne civilisation n'étaient pas propres aux pays du Nord, mais qu'elles s'étaient étendues à des contrées plus méridionales.

Cette même année 1853 fut féconde pour les sciences préhistoriques. Pendant que M. Keller sondait les lacs de la Suisse, on découvrait à Villanova, près de Bologne, une nécropole à laquelle on donna le nom, peut-être un peu risqué, de proto-étrusque. Elle fut examinée et décrite avec le soin le plus scrupuleux par le comte Gozzadini, qui la fit connaître l'année suivante, et qui depuis cette époque a marché de découverte en découverte. La nature des objets trouvés dans ce cimetière prouva qu'il était postérieur à la dernière période du bronze, mais antérieur aux Étrusques, avec lesquels ses morts avaient été jusque-là confondus. C'est à la suite des fouilles de Villanova que se constitua dans la science le *premier âge du fer :* cet âge avait suivi la période de transition du bronze au fer, répondant à la couche supérieure des palafittes, et avait précédé, peut-être immédiatement, la période étrusque, qui s'étend jusque dans l'histoire.

Ainsi se trouva rattaché, par une série pour ainsi dire continue d'anneaux, le passé de l'homme à son présent. L'archéologie proprement dite est une branche de l'histoire ; elle en est la portion peut-être la plus solide, puisqu'elle rassemble des faits réels et non pas seulement des textes, souvent altérés, parfois mensongers. Par ses commencements, elle se mêle avec les études préhistoriques, comme les trois âges préhistoriqnes se mêlent deux à deux à leurs points de succession. En remontant d'âge en âge, on arrive à l'âge de la pierre non polie ; au-delà, s'étend une suite probablement fort longue d'années aboutissant à l'homme des terrains quaternaires, peut-être même tertiaires, c'est-à-dire aux époques géologiques antérieures à celles où nous vivons. C'est à ce point de la

science que commencent les théories, comme celles de M. Darwin, sur l'origine de l'espèce humaine et sur les formes animales qui l'ont précédée et suscitée.

En 1857, M. Troyon, en popularisant les découvertes de Keller, avait appelé l'attention sur le problème des origines du bronze ; mais, pour en tenter la solution, il fallait que le matériel d'une science encore bien récente s'accrût d'une multitude de faits nouveaux et que l'étude embrassât un grand nombre de pays. Après la Suisse, la Savoie et l'Italie fournirent les premiers contingents. M. le professeur Desor sonda dès l'année suivante les eaux du lac de Neufchâtel, et peu après, en 1860, M. Morlot ayant fait connaître en Suisse les travaux exécutés en Danemark et en Suède, un grand mouvement fut imprimé à ce genre de recherches dans les pays du midi. MM. Gastaldi et Desor visitèrent cette même année les lacs de la Lombardie, et trouvèrent dans les tourbières du Lac-Majeur des objets semblables à ceux des lacs de la Suisse. Dans le lac de Varèse, en 1863, MM. de Mortillet, Desor et Stopani reconnurent la période de transition de l'âge de la pierre à celui du bronze. Les palafittes du lac de Garde n'ont été aperçues que dans ces dernières années autour de la forteresse de Peschiera.

Mais dès 1862 MM. Strobel et Pigorini signalèrent, non loin de Parme, des dépôts d'engrais exploités par les cultivateurs sous le nom de *terramares* et y constatèrent la présence d'anciennes habitations lacustres ; en effet, les pilotis existaient encore, entourés de matières organiques et de restes nombreux d'industrie humaine ; la nature de l'alluvion démontrait que l'eau avait séjourné dans ces parties basses de l'Émilie, maintenant desséchées, et l'on

ne pouvait douter que là s'était jadis développée une civilisation identique à celle des lacustres de la Suisse. Nous ne pouvons citer ici les noms de tous ceux qui, à partir de 1860, ont contribué à l'avancement des études préhistoriques ; leur nombre a été croissant à mesure que l'intérêt de ces recherches a été mieux compris et que la méthode à suivre a été mieux connue. Disons seulement que les fouilles se sont rapidement étendues à toute l'Europe et que le désir de contribuer au progrès de la science de l'homme a suscité de savants explorateurs dans toutes les contrées de l'Occident : en Autriche, Ramsauer et de Sacken ; en Hongrie, Romer ; Wild en Irlande ; Aspelin et Bogdanof en Russie ; en Angleterre, Evans, Franks, J. Lubbock. En France, j'ai déjà cité M. de Mortillet, qui vint un des premiers ; à ce nom nous devons ajouter ceux de MM. A Bertrand, Costa de Beauregard, Cazalis de Fondouce, l'abbé Bourgeois, et de M. Chantre, à qui nous empruntons la plupart de nos informations.

En 1862, Napoléon III fonda le *musée de Saint-Germain*. Cette collection devait réunir les antiquités gallo-romaines, pour lesquelles des recherches sur César avaient donné à cet empereur une prédilection particulière ; mais le directeur ne tarda pas à agrandir l'idée, obtint des secours plus larges et put bientôt offrir au public un musée préhistorique comparable à celui de Copenhague. Il est à regretter qu'une collection de ce genre soit reléguée à 20 kilomètres de Paris et soit, par là, soustraite aux regards du public ; les savants de Paris n'en profitent pas ; le musée n'est pas fréquenté comme il devrait l'être.

Deux ans après, M. de Mortillet commença la publica-

tion des *Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme*, ouvrage d'un intérêt majeur qui, en 1869, passa sous la direction de M. de Cartailhac. Dès 1865, sur la proposition de M. de Mortillet, fut fondé le *Congrès ethnographique*, assises auxquelles sont convoqués tous les savants de l'Europe : ce congrès change d'année en année le lieu de ses réunions ; il a déjà visité, outre la Spezzia, qui fut son point d'origine, Neufchâtel, Norwich, Copenhague, Bologne, Bruxelles, Stockholm, Pesth ; on propose pour une des prochaines réunions Athènes, Smyrne ou Constantinople.

L'élan imprimé aux études préhistoriques par ces trois créations toutes françaises fut notablement accru par l'Exposition universelle de 1867, où un grand nombre de produits des industries primitives avaient été rassemblés. Celle de 1878 est plus importante encore, puisqu'on y a réuni des collections entières provenant de tous les pays ; l'Allemagne seule est absente.

Le nombre des livres et des mémoires relatifs aux anciens âges et particulièrement à l'âge du bronze est déjà très-considérable ; les collections publiques ou privées répandues dans toute l'Europe sont très-nombreuses ; il est presque impossible à un seul homme de les visiter toutes sans y consacrer beaucoup de temps et d'argent. Le moment était donc venu d'en dresser une statistique aussi complète que possible et de donner sur chacune d'elles les renseignements les plus propres à faciliter les recherches ultérieures. C'est ce que vient de faire, nous pouvons le dire, avec un plein succès, M. E. Chantre dans un grand ouvrage intitulé l'*Age du bronze* (1). Un des

(1) *L'Age du bronze, recherches sur l'origine de la métallurgie en France*, Paris, J. Baudry, 3 vol. in-4° et un atlas in-folio de 80 pl.

trois volumes dont il se compose est entièrement formé de tableaux où sont classés dans un ordre méthodique tous les objets de l'âge du bronze trouvés en France et en Suisse, avec l'indication de leur provenance et du lieu où l'on peut les voir aujourd'hui ; leur nombre s'élève en ce moment à près de 33,000. Les autres volumes renferment en outre un grand nombre de renseignements sur les autres parties de l'Europe où des objets en bronze ont été recueillis. Si un travail analogue à celui de M. Chantre était fait pour chacune d'elles, il est à croire que les conclusions adoptées par ce savant seraient puissamment confirmées, car elles reposent sur une connaissance approfondie de presque toutes les collections européennes, quoique son but ne fût pas d'en donner les statistiques. Comme aucun ouvrage de ce genre n'avait encore été publié sur les âges préhistoriques, il est à croire que celui-ci fera époque dans la science et sera le point de départ de recherches nouvelles et méthodiquement dirigées.

III

Nous devons maintenant faire connaître les lieux où se sont rencontrés les produits de l'industrie du bronze. Les premiers pas de la science ont été difficiles et incertains, parce que les trouvailles se faisaient au hasard, par les mains d'hommes inexpérimentés : ils vendaient les antiquités au poids ; quelquefois ils les détruisaient. Ainsi, en 1859, dans une propriété de M. de Gourgue, près de

Bordeaux, « les cultivateurs, en rentrant des champs, racontèrent à leur maître que dans la journée ils avaient trouvé un mort, qu'ils avaient essayé de lui briser la tête à coups de sabot, mais qu'elle était si grosse et si dure, qu'ils n'avaient pu y réussir qu'avec leurs pioches. » Ils rapportèrent cependant une hache, une épée, de gros fils d'or et des fragments de poteries. Voici ce qui arriva en 1865 pour la célèbre fonderie préhistorique de Larnaud (Jura). « Brenot fils, en sarclant des pommes de terre, découvrit un morceau de métal vert qui excita sa curiosité et celle de ses compagnons. Ils se mirent à fouiller le terrain et trouvèrent une quantité d'objets du même métal dans un espace d'un mètre carré environ. Le lendemain Brenot père alla avec un échantillon trouver à Lons-le-Saulnier un chaudronnier qui lui dit que ce bronze valait 1 fr. 40 le kilogr. Sur l'avis de cet homme, Brenot fut offrir sa trouvaille à un véritable amateur d'antiquités, M. Z. Robert, qui s'empressa de l'acquérir. Elle se composait d'environ dix-huit cents pièces, pesant 66 kilogr. et demi. » Tout ce bronze avait donc failli repasser par le creuset du fondeur. Il est maintenant au musée de Saint-Germain, dont il forme un des groupes les plus intéressants. Citons encore un fait. La fonderie antique de Vernaison (Rhône) fut trouvée en 1856 dans la propriété de M. D... Le poids total des bronzes était de 16 kilogr.; mais le directeur du musée de Lyon à cette époque n'en conserva qu'une faible partie : « Nous avons fait choix, dit-il, des objets complets ou mutilés les plus dignes de figurer au musée ; le reste a été rendu à M. D..., qui se propose de faire fondre une urne commémorative avec une inscription qui rappelle le souvenir de cette

découverte. » Malgré ces périls dont la science préhistorique est environnée, les gisements de bronze en France, en Savoie, sont déjà si nombreux et si bien caractérisés, que M. E. Chantre a pu les classer en catégories que nous partagerons nous-même en deux groupes : les gisements visibles et les gisements cachés. Les premiers sont les grottes, les dolmens et les palafittes, ou habitations lacustres ; les autres sont les trésors, les fonderies, les stations isolées et les sépultures en plein champ.

On sait que les cavernes furent les premières habitations des hommes et qu'ils y séjournèrent non seulement pendant tout l'âge de la pierre, mais aussi pendant celui du bronze. On trouve des grottes habitées dans toute l'Europe. Les plus intéressantes peut-être sont celles du centre de la France et des rives de la Meuse. Celles-ci ont l'avantage de se présenter à trois niveaux différents, répondant à trois hauteurs successives du fleuve qui a baigné leur seuil. Les plus hautes offrent, superposées, des couches de débris humains de trois époques consécutives : celles du métal, de la pierre polie et de la pierre brute. Celle-ci, qui est au-dessous des deux premières, ne se rencontre plus aux deux autres hauteurs, qui étaient alors cachées sous les eaux ; car la Meuse à Dinant n'avait pas moins de trois lieues de largeur. Elle offre, mêlés aux restes humains, des os de mammouth, d'hyène, d'ours, de renne, animaux qui peuplaient alors la France et la Belgique ; les habitants de ces cavernes modelaient des vases de terre, mais ignoraient l'art de les cuire, quoiqu'ils connussent le feu. M. Dupont (1), à qui nous

(1) *L'Homme pendant l'âge de la pierre,*

empruntons ces détails, estime que, durant la période des mammouths, la largeur de la Meuse à Dinant tomba de 12 kilomètres à 400 mètres, qui est la distance des cavernes du milieu. Elle n'en a plus aujourd'hui que 30. Les couches moyennes, qui gisent au-dessus de celle du mammouth, répondent à l'époque du renne : les grottes que l'on nomme dans le pays trous des Nutons, de Chaleaux, du Frontal, en sont de frappants exemples ; les débris d'industrie humaine y sont emprisonnés sous une couche d'argile jaune qui les recouvre. On n'y trouve plus d'ossements de mammouth ou d'hyène, mais seulement ceux d'espèces encore vivantes : le loup, le renard, le cerf, le chamois, le renne. Il n'y a pas encore de pierres polies ; on n'y observe aucune trace de métal ; les poteries y sont faites à la main et n'ont pas été cuites ; de petites pierres, des fragments d'os, des dents d'animaux ou des coquilles fossiles, percées d'un trou, fournissaient la parure de ces populations.

La troisième couche, répondant aux cavernes inférieures sur les rives actuelles de la Meuse, est celle de la pierre polie ; c'est l'époque des dolmens et de certaines cités lacustres de Suisse, de Savoie et d'Italie. L'argile jaune a disparu ; le renne, l'élan, l'aurochs, le castor, ont disparu également. Les haches de pierre sont polies et percées pour recevoir un manche ; les poteries sont cuites : cette époque n'a laissé que peu de débris dans les cavernes, mais on en trouve en grand nombre sur l'argile des champs. C'est alors qu'apparaît le bronze, qui, rare en Belgique, se rencontre abondamment dans les contrées du Midi.

Les cavernes de l'âge du bronze, en France et en Savoie,

sont de deux sortes : celles qui ont servi d'habitations et les cavernes sépulcrales, naturelles ou artificielles. Comme sur la Meuse, les grottes habitées du Midi se rencontrent le long des rivières et appartiennent généralement à la période de transition entre la pierre polie et le métal. Elles sont peu nombreuses ; parmi les plus importantes sont celle de Saint-Saturnin, grande station néolithique au-dessus de Chambéry, celles de Savigny, près d'Albens, de la Salette et de la Louvaresse (Isère). Les populations de la période néolithique, qui virent l'arrivée du bronze, paraissent avoir habité dans la plaine, sur le bord même des rivières. Les berges de la Saône nous offrent de nombreuses stations dont les époques successives se montrent à des niveaux superposés ; c'est surtout aux confluents et dans le voisinage des gués qu'on peut les apercevoir.

Là où les eaux étaient tranquilles et où leur niveau ne subissait que de faibles variations, c'est-à-dire près des lacs, les hommes de ce temps ont fait plus. Ils ont quitté la terre ferme et ont établi sur l'eau des demeures soutenues par des pilotis. On n'en observe pas le long des rives escarpées des lacs, parce que l'eau y est trop profonde, mais on en trouve sur les plages de sable ou de terre, où l'eau n'a que peu de profondeur, et qui ressemblent aux gués des rivières.

Quels motifs ont pu déterminer ces hommes à s'isoler au milieu des lacs? Nous l'ignorons encore ; on peut espérer que des observations nouvelles permettront de résoudre ce problème. Quoi qu'il en soit, nous voyons que cet usage subsista longtemps, puisque les palafittes des Alpes comprennent non seulement l'époque du bronze proprement dite, mais celles qui l'avaient précédée et celle

qui marque l'arrivée du fer. Il y a des palafittes de l'âge de la pierre au lac de Zurich, de l'âge du bronze au lac Léman, de l'âge du fer au lac de Neufchâtel, et chacune de ces périodes y est parfaitement caractérisée. Certaines habitations lacustres appartiennent aux deux époques de transition qui marquent le commencement et la fin de l'âge du bronze, de sorte que, très-certainement, l'usage d'habiter sur les eaux s'est continué sans interruption durant un laps de temps considérable. Comme les habitations sur pilotis existaient aussi dans l'Italie du nord et dans l'Italie centrale, il sera intéressant d'explorer les lacs du Midi de l'Europe, de la Grèce, de l'Asie-Mineure, et de déterminer la limite jusqu'où cet usage s'est étendu.

Les hommes de l'âge de la pierre consacraient déjà des grottes naturelles à leurs sépultures, tandis que d'autres cavernes leur servaient d'habitations. Ainsi, sur la Meuse, le trou du Frontal était le cimetière des hommes qui habitaient le trou des Nutons. Cette mode durait encore à l'arrivée du bronze. C'est ce que prouve la Grotte-des-Morts, près de Sauve (Gard). Dès 1795, d'Hombre-Firmas l'avait signalée à l'attention des géologues; mais elle ne fut fouillée qu'en 1869. M. Tessier mourut pendant ce premier déblaiement, qui, au nom de la Société scientifique d'Alais, fut achevé par MM. Cazalis de Fondouce et Ollier de Marichard. La grotte est une sorte de puits vertical creusé par la nature dans une brisure du lias inférieur. On en retira un grand nombre d'ossements d'homme, de renard, de loup, de sanglier, de cheval, de mouton, tout un mobilier funéraire, composé d'armes et d'outils en silex, en os, en corne de chevreuil, une grande quantité de bijoux en jais, en marbre noir ou vert, en spath,

en albâtre, un poinçon de bronze et de nombreuses perles de métal, dont beaucoup sont restées mêlées avec les décombres. Citons encore parmi les grottes naturelles de la première époque du bronze celles de Labry et de Banière (Gard), qui ont fourni les mêmes objets que la précédente, et de plus un poignard, une pendeloque et un bracelet de bronze, les grottes de Gonfaron et de Chateaudouble (Var). Celle de Saint-Jean-d'Alcas (Aveyron), aperçue en 1838, fut fouillée en 1865 par M. Cazalis. Elle est en partie artificielle. Devant l'entrée avaient été mises deux grandes dalles s'arc-boutant en forme de toit et laissant une ouverture triangulaire; l'une des deux a malheureusement été emportée par le propriétaire de la grotte, qui en a fait un seuil à son four. Parmi les nombreux objets rejetés au dehors avec les terres par cette même personne, on recueillit, au milieu des ossements et des silex, deux haches de pierre polie, des perles, une spirale et un anneau de bronze.

Les grottes sépulcrales artificielles ont reçu le nom d'*allées couvertes*. On les trouve surtout en Provence, creusées dans les petits massifs calcaires qui s'élèvent comme des îlots dans la plaine fertile des environs d'Arles. Elles se composent d'une galerie ovale taillée à ciel ouvert; les parois en sont inclinées l'une vers l'autre; le dessus est couvert de grandes pierres plates qui ont dû primitivement être surchargées de terre. L'une d'elles, la grotte de Cordes, que l'on nomme aussi grotte des Fées, fut tour à tour considérée comme une caverne gallo-romaine, comme une prison sarrasine, comme un monument druidique, enfin comme une grotte sépulcrale d'origine asiatique ou phénicienne. « On y descend d'abord, dit M. Ca-

zalis, par des escaliers fort grossiers, dans une avant-cour aujourd'hui découverte, qui s'étend en croix sur la direction générale comme la garde d'une épée. De là on pénètre, par une galerie de 6 mètres de longueur, dans la grotte proprement dite. Celle-ci, large de 3m 80 à l'entrée, va en se rétrécissant ; les parois sont en surplomb. Cette tranchée, qui a 24 mètres de longueur, est recouverte par des dalles rapportées, et le tout surmonté d'un tumulus aujourd'hui bien amoindri. La longueur totale ne mesure pas moins de 54 mètres. » Malheureusement, le mobilier funéraire de cette grotte avait été dispersé, et l'on ne put en déterminer l'époque que par la ressemblance qu'elle offrait avec la grotte du Castelet, située dans le voisinage. Celle-ci contenait 60 centimètres de terre et de cailloux roulés, apportés, selon toute apparence, de la vallée du Gardon. Sur ces cailloux étaient déposés les ossements d'une dizaine d'individus avec des instruments de silex et de bronze, et une coupe en poterie assez fine, pétrie à la main.

Les *dolmens* ont été longtemps et arbitrairement regardés comme des autels druidiques, terme vague qui, avec les mots « celtique » et « gallo-romain, » répondait à toutes les questions. Depuis qu'on en a rencontré, non plus seulement dans l'Europe occidentale, mais dans toute l'Europe, en Afrique, en Asie, des théories nouvelles ont eu cours. Quelques savants les ont regardés comme des transformations spontanées de l'idée de caverne; d'autres ont cru reconnaître, d'après leur distribution à la surface de l'ancien continent, les migrations d'une race errante qui, refoulée de l'Asie centrale, aurait suivi la Baltique, s'arrêtant d'abord en Scandinavie, et qui ensuite, chassée

des régions du Nord, de l'Irlande et de l'Angleterre, serait arrivée dans la Gaule, puis dans le Portugal et enfin en Afrique. Nous ne pensons pas que les dolmens aient été jusqu'à présent l'objet d'assez nombreuses observations en Afrique et dans toute l'Asie, ni même dans plusieurs parties de l'Europe, pour qu'une théorie quelconque puisse être déjà démontrée.

Ces monuments, auxquels on a donné l'épithète de *mégalithiques,* appartiennent presque tous à la période de la pierre polie ; un assez grand nombre datent de l'arrivée du bronze. En général, ceux du Nord sont les plus anciens, et, si l'on juge de leurs dates relatives par la quantité et la nature des bronzes que l'on en a retirés, leur antiquité va en décroissant du Nord au Midi. Cela ne prouve pas que les dolmens soient dus à une race descendant lentement des contrées septentrionales : cela indique plutôt que le bronze, apporté des pays méditerranéens, n'a pénétré que peu à peu jusqu'à ceux du Nord. Le nombre des dolmens du midi de la France qui ont fourni du bronze est de 147 ; ils sont presque tous situés dans la région des Cévennes, à une médiocre distance de la Méditerranée. Plusieurs dolmens de la Marne et des environs de Neufchâtel en ont aussi donné. Ceux de Bretagne, sauf un très-petit nombre qui a fourni un peu de métal, sont généralement de la période néolithique.

Les 147 dolmens où du bronze a été trouvé, mêlé à des objets de pierre, à des poteries de la seconde époque et à d'autres objets dont il sera question plus tard, ne forment qu'une minorité dans le grand nombre de ceux qui ont été fouillés. Dans le midi de la France seulement, on en a ouvert 700 dans l'Ardèche, 300 dans l'Aveyron, 160 dans

la Lozère. On peut en conclure avec vraisemblance que, si tous appartiennent à la période de la pierre polie, la population qui les a élevés a vu arriver chez elle, mais en petite quantité, le premier métal usuel. Si elle l'avait eu en abondance, elle aurait fait en bronze une foule d'armes, d'instruments et même de bijoux qu'elle faisait encore avec des pierres, des coquilles, de la corne ou des os, car avec une scie de silex on fait en un jour, et en se donnant beaucoup de peine, le travail que l'on fait en une heure avec une scie de bronze, en quelques minutes avec une scie de fer, en quelques secondes avec une scie d'acier mise en mouvement par une force mécanique. Supposons qu'aujourd'hui règne encore l'usage d'ensevelir avec soi les objets dont on a fait usage pendant la vie, et que dans cinq ou six mille ans on ouvre nos tombeaux : on y trouvera beaucoup de scies circulaires en Angleterre, en France, en Suisse, en Allemagne, moins en Italie, surtout au sud, moins encore en Espagne, une ou deux en Grèce, pas une peut-être dans toute la Turquie d'Europe et d'Asie. Nous ne voyons pas cependant qu'il existe chez nous aucune migration. Ce sont les industries elles-mêmes qui se propagent, et non les populations qui se déplacent ; quelques hommes passant d'un pays dans un autre suffisent pour opérer cette propagation. La composition mobilière des dolmens est uniforme ; mais à mesure qu'on avance du nord vers le sud, la quantité de bronze augmente ; il semble donc qu'il existait, dans les régions méditerranéennes ou au-delà, un pays d'où le bronze était apporté et se répandait peu à peu vers le nord-ouest européen.

Nous avons à parler maintenant, d'après les faits nombreux réunis et groupés par M. Chantre, des gisements de

bronze qui sont cachés sous terre et que le hasard fait découvrir. Ils sont de deux sortes : les *fonderies* et les *trésors,* auxquels on peut ajouter certaines stations ou centres d'habitation, encore mal déterminés, et un grand nombre de sépultures en plein champ, dont rien n'annonce la présence. Une fonderie consiste ordinairement en une simple cavité creusée dans le sol et contenant le matériel plus ou moins complet d'un fondeur de bronze : des lingots de métal, des culots, des masselottes, des scories, puis des fragments d'objets ayant servi, ou ces objets eux-mêmes usés, déformés, hors de service, enfin des creusets, des moules, des pinces, quelquefois des objets neufs sortant du moule et inachevés. De telles fonderies ont été découvertes sur beaucoup de points en Europe, mais particulièrement en France, en Savoie et en Allemagne. On peut recourir à l'ouvrage que je viens de citer, si l'on désire connaître la place et la statistique de chacune d'elles. La fonderie de Larnaud peut servir de type à toutes les autres : j'ai déjà raconté comment le fils du cultivateur Brenot la découvrit en 1865, et comment, offerte en vente par son père à un chaudronnier de Lons-le-Saulnier, elle fut sauvée par M. Zéphirin Robert. Après avoir figuré pendant l'Exposition de 1867 dans un magasin du boulevard des Filles-du-Calvaire, elle fut achetée par le musée de Saint-Germain. La vitrine où elle est exposée a été classée et étiquetée par M. Chantre, qui en donne dans son grand ouvrage le catalogue et la description détaillée.

Le principal intérêt de la collection faite à Larnaud consiste en ce que toutes les pièces qui la composent sont contemporaines : or ces pièces sont au nombre de 1,485,

et l'époque à laquelle on doit les rapporter est évidemment la fin de l'âge du bronze. C'est ce que démontre la comparaison avec celles des autres fonderies, et surtout avec les objets recueillis dans les palafittes de la Savoie. Partout la dernière époque du bronze y est caractérisée par le martelage, par la présence de plaques ou feuilles métalliques obtenues par la percussion, et non plus seulement par la fonte. D'un autre côté, ce qui rattache l'atelier de Larnaud à l'époque où le bronze était encore le seul métal usuel, ce sont les ciseaux à froid, faits de bronze dur pouvant couper l'autre bronze, comme l'acier coupe le fer. Puisque le bronze le plus résistant l'est cependant beaucoup moins que ce dernier métal, peut-on douter que les ciseaux à froid eussent été faits avec du fer, si le fer eût été connu ou du moins assez usuel pour cela? Nous signalerons d'autres preuves démontrant plus clairement encore l'époque à laquelle il faut rapporter la fonderie de Larnaud.

A cette même période appartiennent plusieurs autres fonderies, parmi lesquelles nous citerons celles de la Poype, située sur les hauteurs qui dominent le Rhône au sud de Vienne. Une partie des bronzes avait été vendue à un marchand de Lyon, au prix du vieux cuivre; elle fut achetée par M. Chantre, qui, sur des indications précises, reprit les fouilles et put en doubler les produits. La fonderie de Goncelin est aussi dans des hauteurs qui avoisinent l'Isère, ainsi que celles de Thodure et de Bressieux. La plupart des autres stations de ce genre sont également dans le voisinage des rivières et probablement à une petite distance des centres alors habités. Ce qu'elles offrent de plus remarquable peut-être, c'est leur uniformité dans

toute l'Europe. Elles marquent, selon toute vraisemblance, le passage ou le séjour plus ou moins prolongé d'ouvriers faisant tous partie de la même caste, pour ainsi dire, et qui n'étaient pas fixés dans le pays comme l'eussent été des ouvriers indigènes. En effet, les fonderies sont toujours dans des lieux isolés; on ne rencontre autour d'elles aucune trace d'habitation. Sans doute les habitations peuvent disparaître, les maisons de bois se réduisent en poudre, les pierres mêmes sont avec le temps dispersées et utilisées ailleurs. Mais il est un produit de l'industrie humaine qui ne disparaît jamais et qui témoigne de la présence de l'homme jusque dans les siècles les plus lointains : ce sont les terres cuites et surtout la poterie brisée. Sa persistance est telle qu'en examinant de près le sol qui en contient les fragments, on peut souvent déterminer la place et l'étendue de cités disparues depuis des siècles nombreux. Or les fonderies des néolithiques ne sont jamais entourées de pareils débris. Il n'y a jusqu'ici d'exception que pour quelques habitations lacustres où s'exécutait sur place le travail des métaux; mais là des hommes du pays avaient pu être initiés à ce travail par les ouvriers voyageurs.

Cette initiation paraît en effet rendue probable par l'existence de certains centres habités auxquels on a donné le nom de *stations*. Celles que l'on connaît sont d'une très-petite étendue; le plus souvent elles se trouvent en quelque sorte alignées le long des rivières, comme on le voit par exemple sur les rives de la Saône, entre Châlons et Tournus; mais il en existe aussi d'isolées. Telle est la plus importante de toutes, celle de Saint-Pierre-en-Chastre, dans la forêt de Compiègne. Elle est située sur un plateau

calcaire dominant la plaine marécageuse du Vieux-Moulin. Fouillée en 1860 par M. Viollet-Le-Duc, elle fournit entre autres choses plus de cinq cents objets de bronze. Tous furent d'abord attribués indistinctement à des armées gauloises. Depuis lors, la science ayant marché en avant, on reconnut que, parmi les objets de pierre, de bronze ou de fer recueillis en cet endroit, il fallait établir des distinctions, que tous étaient fort antérieurs à César, qu'il ne s'y trouvait presque pas d'armes, et que toute la série du bronze était identique à ce que fournissaient les autres gisements de cet âge dans toute l'Europe. Un examen attentif et d'utiles comparaisons permirent de conclure que la station de Saint-Pierre avait probablement existé pendant plusieurs siècles et qu'elle avait vu, sinon l'arrivée du bronze dans ce pays, du moins la belle époque de ce métal et les commencements de l'âge du fer.

Mais l'intérêt que présentent les stations s'efface en quelque sorte devant celui des *trésors*, parce que les trésors semblent démontrer la réalité de ces fondeurs ambulants, dont les fonderies suggèrent en effet l'idée. Les plus importants ont été trouvés dans les Alpes, aux cols des montagnes, d'autres près de Moulins et de Gannat, deux dans la Meurthe, un près de Sarrelouis; en tout vingt-neuf en France, comprenant plus de 1,350 pièces. Ces trésors se composent uniquement d'objets neufs, n'ayant jamais servi, quelquefois attachés plusieurs ensemble et tirés du même moule à plusieurs exemplaires. On les rencontre dans de petites cavités creusées exprès, où leurs possesseurs paraissent les avoir cachés pour peu de temps. Le plus souvent ces trésors, ceux des Alpes du moins, se trouvent dans les lieux élevés, non loin de passages fré-

quentés par les voyageurs passant d'un pays dans un autre. Rien dans le voisinage n'indique, soit une fonderie, soit une station quelconque; les lieux d'où on les a rapportés sont des déserts (1). Peut-on voir dans ces dépôts momentanés autre chose que des assortiments pour le négoce? N'ont-ils pas été placés dans ces cachettes par les mêmes hommes qui, dans les vallées, refondaient les produits détériorés de leur industrie? Si tout nous porte à croire que telle est bien l'origine des trésors, il ne resterait plus qu'à déterminer le sens où marchaient ces ouvriers pour savoir s'ils allaient, par exemple, de France en Italie ou d'Italie en France. On verra tout à l'heure que ce difficile problème n'est peut-être plus insoluble aujourd'hui.

IV

Nous devons maintenant parler des industries de l'âge du bronze dont les gisements comparés entre eux ont révélé l'existence, la nature, les procédés et les époques relatives.

(1) Le trésor de Réallon, qui est maintenant au musée de Saint-Germain, fut trouvé près de ce village, non loin d'Embrun, à 1,080 mètres d'altitude. Le col est à 2,519 mètres. « Ce passage, très-anciennement fréquenté par les piétons, conduit de Saint-Bonnet à Embrun, par Orcières. » Le trésor de Beaurière fut trouvé par un cultivateur. Ce village, de l'arrondissement de Die, est situé sur un ancien passage de montagnes, au col de la Cabre, sur la route de Luc. Beaucoup d'autres trésors avaient été déposés dans les parties supérieures des rivières, quelques-uns aussi dans la plaine.

Parmi elles, il y en avait d'indigènes. Certainement les hommes de ces temps anciens se construisaient eux-mêmes leurs demeures, qui furent de bois à partir de l'époque où ils quittèrent les cavernes. Celles qu'ils élevèrent sur la terre ferme ont disparu sans laisser de traces; mais si les maisons des lacs ont été détruites, il nous est du moins resté les pilotis sur lesquels elles étaient édifiées. Ceux des époques antérieures au métal étaient plus près de la rive et moins saillants au fond des eaux. Les autres furent établis au-delà des premiers et ont en Savoie une plus forte saillie, à laquelle on peut aisément les reconnaître. Les pièces de bois qui reposaient sur les pilotis et formaient le plancher du fond étaient assemblées avec eux par des tenons et des mortaises; ainsi donc les haches et les ciseaux de pierre pouvaient couper et entailler d'assez grosses pièces de bois. On faisait des planchers en fendant des troncs d'arbres; les scies de pierre n'ont que quelques centimètres de long, et celles de bronze n'atteignent pas trois décimètres; les unes et les autres ne pouvaient servir qu'à de petits ouvrages. De ceux-ci plusieurs échantillons ont été retirés des lacs de la Savoie; ce sont des cuillers, des manches d'outils, des tiges de fuseau, des espèces de sabots, une écuelle à anse, une portion de baquet.

Le grand nombre de ces pesons en terre cuite que l'on désigne par le nom italien de *fusaïoles* indique que l'usage de filer et de tisser était fort répandu; on a discuté longuement sur l'usage de ces petits cônes percés d'un trou suivant leur axe, mais le doute n'est plus possible depuis qu'un fuseau complet a été retrouvé au lac du Bourget. Nous-même avons observé des restes manifestes de bois

consumé, dans les trous de plusieurs pesons trouvés en Troade par M. Schliemann. Enfin cet instrument est celui dont on se sert encore dans tout le midi de l'Europe et dans tout l'Orient. Avec ces fuseaux de bois et de terre, on obtenait des fils assez déliés, comme le prouve la petitesse du chas de plusieurs aiguilles de bronze. Les tissus délicats se sont détruits sous l'eau, à plus forte raison dans la terre; mais quelques fragments de tissus plus grossiers, des mailles de filet, du fil, des cordes, des paquets de filasse, se sont conservés dans la boue des palafittes du Bourget. Le lin que l'on employait alors est l'espèce à feuilles étroites, différente de celle que nous cultivons. Au tissage, on peut rapporter la fabrication des corbeilles de jonc, de roseau et d'osier, la confection des nasses de pêcheurs et de ces larges claies dont on garnissait les parois des maisons pour en soutenir les enduits.

L'industrie locale qui a laissé le plus de traces dans les gisements du bronze, excepté dans les trésors et les fonderies, c'est l'art de modeler l'argile. Nous avons vu que les poteries des premières époques de la pierre n'étaient pas cuites, mais seulement séchées au soleil. La cuisson s'introduisit durant la période de la pierre polie, et se perfectionna pendant toute la durée du bronze. Néanmoins les plus anciens vases de cette période étaient mal cuits, le plus souvent brûlés d'un côté et presque crus sur l'autre face; on dirait que ces poteries étaient cuites à feu nu et non sous un réverbère, quel qu'il fût. Les plats et les assiettes n'avaient presque pas été au feu. Ce n'est que sur la fin du bronze, lorsque déjà le fer tendait à le supplanter, qu'apparaît l'usage de la roue du potier. Quelque simple que soit cette machine tournante, elle exigeait cer-

tains moyens de fabrication que les hommes n'avaient pas eus auparavant. L'idée même de faire passer l'argile entre les doigts, au lieu de la pétrir, supposait un certain progrès dans la civilisation. Ce progrès paraît ne s'être accompli qu'après l'arrivée du fer. Les espèces de vases fabriqués par des procédés aussi élémentaires étaient pourtant assez variées. Les uns, de dimensions différentes, servaient à la conservation ou au transport des liquides, d'autres à poser les aliments, à les cuire ou à les mettre en réserve. Il y avait aussi des vases à boire, parmi lesquels figure le rhyton, des lampes construites d'après le même principe que toutes les lampes grecques et romaines, des anneaux de terre pour poser les vases à petit fond, enfin des moules à fromage, percés d'un grand nombre de trous, comme ceux de nos jours, et qui prouvent que les hommes de ces anciens âges usaient déjà de cet étonnant aliment.

Quant à l'ornementation des poteries, elle a mérité de la part des savants une attention particulière, car elle a subi pendant l'âge du bronze des transformations utiles pour la chronologie, et qui se reproduisent sur les objets de bronze contemporains. Les grossières poteries de l'âge de la pierre n'avaient pour tout ornement que des lignes droites gravées à la pointe et formant des zigzags plus ou moins irréguliers. Plus tard ces dessins se régularisent; les lignes sont parallèlement tracées à l'aide de burins à plusieurs pointes, et les figures deviennent géométriques. L'usage des cercles concentriques existe dans toute l'Europe à l'époque du bronze. La croix simple, multiple, ou à quatre points, ou enfermée dans un cercle de manière à former une roue, les étoiles, les triangles, les dents de

loup, se diversifient à mesure que les années s'écoulent. Les figures ne sont plus seulement gravées à la pointe; elles sont souvent imprimées au moyen d'un timbre, soit en métal, soit en terre cuite ou en pierre. Le swastika, sorte de croix à branches coudées, et le méandre, qui est une suite de swastikas, se rencontrent surtout dans la période de transition du bronze au fer. Pendant le premier âge du fer, et plus tard dans les temps historiques, cette figure acquiert une importance considérable chez tous les peuples de race âryenne. Il est donc intéressant de constater son apparition en Occident dès l'époque du bronze. C'est alors aussi que les potiers commencent à peindre certains vases avec des ocres rouges ou jaunes, ou avec cette couleur noire qui, perfectionnée, devint un des caractères de la céramique des Grecs. Enfin les populations lacustres employèrent avec habileté un genre de décoration qui tomba plus tard en désuétude. Sur le fond noir de certains vases en terre fine, ils appliquaient de très-minces feuilles d'étain coupées en lanières étroites, les fixaient avec de la résine et en formaient des dessins variés et brillants. Il sera intéressant de rechercher jusqu'en Orient, où probablement on la découvrira, l'origine de cette ornementation métallique.

L'industrie du bronze caractérise la période dont nous nous occupons. En parlant des fonderies, nous avons dit quelques mots du matériel des fondeurs. On n'y a trouvé jusqu'à présent qu'un petit morceau de minerai de cuivre, et nulle part en Europe on n'a vu la trace d'un fourneau ni d'un appareil d'extraction. On est donc en droit de penser que le métal était apporté du dehors, soit à l'état brut, soit déjà façonné. En effet, les lingots de bronze se

rencontrent pour ainsi dire partout où des fondeurs ont stationné; ils ont la forme de petites barres carrées ou de marteaux ayant vers le milieu un trou de suspension. Il est à noter que l'on ne trouve guère de cuivre pur (1) et que très-peu d'étain, tandis que dans toute l'Europe le bronze a sensiblement la même composition. C'est ce qu'ont démontré les analyses faites par MM. Wibel et Fellemberg, et par M. Damour; la proportion de l'étain y est à peu près d'un dixième. Il faut en excepter les ciseaux à froid et un ou deux autres objets de bronze dur, qui partout contiennent jusqu'à un quart d'étain pour trois quarts de cuivre. Cette uniformité de composition de l'alliage dans toutes les parties de l'Europe en prouve l'unité d'origine et l'importation; mais nous reviendrons sur ce sujet.

Les fouilles ont mis au jour, outre les lingots et les culots de métal, un grand nombre de moules en schiste, en stéaschiste, en grès, en terre cuite ou même en bronze. Beaucoup d'entre eux ont des formes sur deux ou sur quatre côtés, et chacune de ces faces en offre plusieurs les unes à côté des autres. Les creusets sont en terre mêlée de quartz broyé et contiennent souvent des traînées de métal. Les uns ont la forme conique de nos creusets de laboratoire; les autres sont comme des tasses évasées munies d'un bec pour verser la fonte dans les moules. Tous ces récipients ne pouvaient contenir qu'une petite quantité de métal; leurs formes et leurs dimensions sont les mêmes dans toute l'Europe.

(1) Il paraît cependant que la Hongrie et la Grèce en ont fourni des exemples.

Les objets que l'on fabriquait avec ces moyens si rudimentaires peuvent se partager en trois classes : les outils et ustensiles, les armes et les parures. Parmi les premiers, il faut citer d'abord les haches faites primitivement à l'imitation des haches de pierre, puis s'emmanchant par le haut au moyen d'une douille ou d'ailerons et d'un anneau qu'une corde reliait à la tête du manche. On peut, d'après la superposition des couches dans les habitations lacustres et les stations, suivre ces transformations et en fixer les époques relatives. Les ciseaux, les couteaux et les gouges pour la menuiserie, les faucilles plus ou moins recourbées, les scies à manche, les vrilles, les pinces de bijoutier, sont les outils le plus souvent retirés de tous les gisements. Il faut y ajouter les outils auxquels on a donné le nom de rasoirs : faits d'abord en pierre dure, puis en bronze, ils furent remplacés dans la dernière période par les rasoirs de fer. Cet instrument n'avait point la forme du rasoir d'aujourd'hui; il était demi-circulaire, avec le tranchant du côté de la courbe. Puis on en fabriqua de doubles, opposés par leurs diamètres et réunis par une queue plus ou moins ornée, formant avec les deux une seule et même pièce de métal. Les transformations des rasoirs peuvent aussi servir à reconnaître l'âge relatif des gisements où on les a rencontrés.

Le cheval était-il déjà domestiqué à l'arrivée du bronze? Il est probable qu'il fut dompté durant la période de la pierre polie; cependant il est possible qu'il l'ait été beaucoup plus tôt. S'il n'eût existé qu'à l'état sauvage, on s'expliquerait difficilement le grand nombre d'ossements que l'on voit dans certaines stations de la première période de la pierre, à Solutré, par exemple. Cette station, qui

s'élève non loin de la Saône, au-dessus de Mâcon, offre, dit-on, les squelettes de 100,000 chevaux, la plupart jeunes, et qui ont servi à la nourriture des habitants du lieu. Quoi qu'il en soit, les mors de bronze, trouvés d'abord dans les pilotis du lac de Brienne et ensuite dans toute la France, témoignaient qu'à l'époque néolithique le cheval était asservi. Les plus anciens de ces mors sont en deux pièces mobiles l'une sur l'autre au milieu de la bouche de l'animal; ce sont des mors brisés. Plus tard les quatre pièces sont mobiles, quoique chacune des deux pièces extérieures soit percée en son milieu par la traverse et figure par conséquent deux branches égales. Cette seconde espèce de mors caractérise notamment les *terramares* et a été savamment étudiée par le comte Gozzadini; elle exerce, comme on le sait, moins d'action sur le cheval que le mors à branches fixes. Il semble donc que dans l'âge de la pierre le cheval, à moitié dompté, ait été élevé pour la nourriture de l'homme; qu'asservi dans la seconde période de cet âge, il ait été monté et peut-être attelé, et qu'enfin, au moins en Italie, sur la fin de l'âge du bronze, il soit devenu assez docile pour se laisser guider par un simple filet.

Les armes ne sont pas la partie la moins intéressante de nos collections de bronze; ce sont elles peut-être qui caractérisent le mieux les phases successives de ce métal. On les trouve partout, en Europe et en Asie; ainsi est réfutée l'opinion qui les attribuait naguère aux Gaulois. Les palafittes, les fonderies et les trésors leur ont donné leur place définitive dans l'âge du bronze, car, si elles ne paraissent d'abord qu'en petit nombre à cause de la rareté du métal, elles se multiplient ensuite au point de rempla-

cer entièrement les armes de pierre. Plus tard, le fer se montre sur beaucoup de points de l'Europe, mais en petite quantité et comme objet de luxe. Peu après, il exerce à son tour une influence appréciable sur les armes de bronze, dont il modifie les formes et les dimensions. Enfin le bronze est tout à fait abandonné. Les épées et les poignards des premiers temps du bronze étaient à soie et non à poignée métallique. On nomme *soie,* dans la coutellerie, la pointe de métal qui traverse le manche sur sa longueur et qui est ordinairement rivée à son extrémité. Souvent dans ces armes primitives la soie ne pénétrait pas profondément dans la poignée; elle était large, courte et percée de deux ou de plusieurs trous que des rivets de métal traversaient. On fit ensuite les poignées en métal, soit sans garde, soit avec une garde figurant une croix, et toute l'arme était fondue d'un seul morceau. La Suisse, le Danemark et la Suède ont offert des épées à antennes, c'est-à-dire garnies de deux cornes saillantes et recourbées à l'extrémité de la poignée au-dessous de la main. Enfin les grandes épées, dont la longueur atteint 75 centimètres, et qui se sont rencontrées dans presque tout l'Occident, avaient des poignées de corne, de bois ou d'os, et imitaient les épées de fer qui ne tardèrent pas à les remplacer. La France a produit jusqu'à présent 650 épées et poignards de bronze, la Suisse 86, la Suède 480; mais on en recueille dans toutes les parties de l'Europe.

Les dolmens et les grottes sépulcrales du Languedoc et du Vivarais, les palafittes des lacs de Neufchâtel et de Varèse ont donné des pointes de flèche en bronze, imitant celles de silex qui les avaient précédées, et se rapportant à la transition de la pierre au métal : elles caractérisent cette

époque, comme le rasoir caractérise la transition du bronze au fer. Ces petites pièces de métal furent d'abord plates et s'adaptaient par une soie à une fente de la hampe, à laquelle elles étaient fixées par une ligature. Les pointes à douille, qui étaient comme de petites lances, ne se sont guère rencontrées en nombre que dans le lac du Bourget. Ailleurs, du reste, les flèches sont ordinairement dispersées, ce qui tient sans doute à la nature même de cette arme, qui est un projectile.

C'est dans la seconde période de l'âge du bronze que l'on fabriqua des armures de métal, c'est-à-dire des casques, des boucliers et peut-être des cuirasses. On les faisait auparavant en cuir et en lames de bois. Mais à l'art de fondre le métal s'ajouta celui de l'étendre et de le modeler sous le marteau. C'est cette période que M. de Mortillet désigne par le mot « chaudronnerie. » Cet art ne s'appliqua pas seulement à la confection des armures, mais encore à celle du tranchant des armes et des outils, et d'une multitude d'objets de parure. Ceux-ci dépassaient de beaucoup en nombre, surtout quand le métal était rare encore, les instruments utiles. Les épingles se ramassent par centaines. La fonderie de Larnaud a donné 214 bracelets, le lac du Bourget plus de 600 ; on en a retiré un grand nombre des dolmens du midi de la France. Les plus anciens d'entre eux sont ovales ; les plus récents sont ronds. Ceux qui datent de la grande époque du bronze sont ouverts ; ils sont fermés aussitôt que se fait sentir l'industrie du fer. On ne trouve aussi le grand anneau de cou, nommé *torques* par les Romains, qu'après l'apparition de ce dernier métal. Les bagues sont rares dans toute l'Europe ; mais les anneaux, les chaînettes et les boucles se trouvent

partout en très-grand nombre. Les pendeloques ne forment pas la classe la moins curieuse des objets de parure; il en est de même de ces autres ornements ou amulettes, auxquels on a donné le nom de *rouelles*. Ces deux genres d'objets, aussi bien qu'un certain nombre de têtes d'épingles, ont un caractère manifestement symbolique; disons seulement ici que ces figures symboliques sont à peu près les seuls indices que l'on trouve d'une religion quelconque à l'époque du bronze. Ajoutons qu'elles ne sont pas indigènes, mais qu'elles tirent leur origine de l'Asie. Il en est de même des *sistres,* tubes ou tiges creuses de métal, garnies de neuf ou de douze anneaux, et qui étaient fixées au bout d'une tige de bois, à la façon d'un fer de lance. On en conserve plusieurs, dont deux ont été trouvés en France, trois au lac du Bourget, les autres à Christiania, à Wladimir et à Yavorlaw. Ces sistres ressemblent, non à ceux de l'Égypte, mais à ceux des prêtres du Bouddha, qui eux-mêmes les tiennent d'une antique tradition âryenne.

V

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs les conditions générales du problème relatif aux origines de la métallurgie en Europe. Par les faits qui viennent d'être exposés en abrégé, et qu'ils trouveront énumérés et décrits un à un dans le grand ouvrage de M. Chantre, mais surtout en voyant dans nos musées les objets eux-mêmes, ils s'assureront que le problème est désormais bien posé, que la

méthode à suivre est parfaitement définie, que la recherche des bronzes primitifs et l'examen scrupuleux des gisements d'où on les tire sont le principal, sinon le seul moyen de marcher à une solution, qu'enfin le travail accumulé d'une multitude de gens instruits sur tous les points de l'Europe a déjà fourni à la science des bases larges et solides. Cet immense labeur, que nous venons de résumer en quelques pages, commençait il y a quarante ans, et n'est devenu actif et général que depuis une vingtaine d'années.

L'Europe n'a pas dit son dernier mot; mais tout le monde sent aujourd'hui que les origines de la métallurgie doivent être cherchées hors de ses frontières. Quand les hommes de guerre laisseront à la science quelque loisir, quelque sécurité et quelque argent, l'Orient de l'Europe et l'Asie deviendront le champ des recherches savantes. On voit en effet que c'est en Asie, et probablement dans l'Asie du sud-est, qu'il faut chercher la provenance première des métaux; mais pour la découvrir avec certitude, il faut que, par des investigations analogues à celles qui sont faites en Europe depuis vingt ans, on trace en quelque sorte les routes que l'industrie et le commerce des métaux ont suivies.

Ces routes, du moins pour le bronze, convergeront sans doute vers un point unique. En effet, si l'Inde méridionale et la Tartarie avaient simultanément fourni ce métal, nous verrions dans les diverses collections de l'Europe deux types différents et probablement deux alliages différents pour les objets similaires; le contraire a lieu : sauf les différences locales nées avec le temps, les produits sont les mêmes dans tous les pays de l'Occident, depuis la Sicile

jusqu'aux extrémités de la Suède et de la Russie. La composition du bronze, connue par un grand nombre d'analyses où l'approximation a souvent été faite au dix-millième, est la même partout. Les procédés industriels sont identiques. Partout aussi on trouve les trois époques successives de l'âge du bronze : celle où il apparaît comme une rareté au sein d'une population occupée à polir la pierre, celle où le métal a remplacé définitivement cette dernière pour certains usages où il lui est manifestement supérieur, enfin celle où le bronze est à son tour en concurrence avec un métal nouveau, le fer, qui finit par le supplanter. Une telle uniformité dans un temps où il n'y avait ni chemins ni sécurité, où les races qui peuplaient l'Europe n'étaient pas encore mêlées et avaient leur génie et leurs besoins particuliers, enfin l'absence de l'étain en Europe, sauf le pays de Cornouailles, où l'on ne remarque aucune trace d'exploitation remontant à une telle antiquité, l'absence aussi de toute exploitation du cuivre dans ces temps reculés : n'est-ce pas là plus de raisons qu'il n'en faut pour admettre l'origine étrangère de la métallurgie?

Pour en fixer le point de départ, on pourrait dès à présent procéder par élimination et montrer que ni l'Asie septentrionale, ni le Caucase, ni la Tartarie, ni l'Égypte n'ont pu fournir le bronze à la vieille Europe. En rétrécissant toujours le cercle, on serait amené, comme l'ont été quelques savants, à regarder l'Asie-Mineure comme la voie par où le commerce du bronze a passé, et l'Inde comme son lieu d'origine. Mais l'Inde elle-même est grande : du cap Comorin à l'Himâlaya, la distance est à peu prés celle de Marseille à Pétersbourg. De plus, l'Inde ne produit pas son propre bronze; elle le tire du dehors. Quand on suit

cette méthode, qui n'est pas très-scientifique et qui a déjà égaré plusieurs savants dans des directions opposées, il est du moins un principe dont il faut tenir compte : c'est que le bronze, qui est un alliage difficile à produire, a dû naître dans une contrée qui en fournissait les éléments. Or, l'Inde ne produit pas d'étain. C'est la presqu'île de Malacca et Banca qui sont encore aujourd'hui les deux grands centres de production de ce métal. C'est donc là qu'aboutirait la méthode d'élimination. Nous ne voulons pas dire qu'elle se tromperait; mais au fond elle ne ferait que proposer une hypothèse vraisemblable. La science dont nous venons de retracer les traits généraux en avait essayé d'autres.

Les érudits avaient tenté de résoudre le problème au moyen des textes; malheureusement, les textes les plus anciens sont modernes eu égard à des époques aussi reculées. De plus, les auteurs de ces textes, quand leur personnalité même n'est pas un sujet de doute, n'étaient pas assez bien informés, puisqu'aucun d'eux n'avait une notion quelconque des trois âges qui se sont succédé dans l'humanité. C'est donc vainement qu'en 1866 M. de Rougemont, avec l'aide des textes seuls, prétendit résoudre dans son cabinet le problème pour la solution duquel les savants sondaient alors les lacs, retournaient le sol des plaines et creusaient les montagnes. Cet érudit, pour qui la Genèse était une autorité suffisante en métallurgie, désigna la Phénicie comme le pays d'où le bronze européen avait été tiré. Mais il n'y a de mines ni d'étain ni de cuivre en Phénicie; les cuivres les plus voisins étaient dans l'île de Cypre, qui alors n'était pas phénicienne. De plus, les Phéniciens n'ont jamais été des industriels ; ils

n'étaient que des marchands. On ne saurait montrer un seul bronze vraiment phénicien antérieur au fer. Ajoutons que les figures symboliques des bronzes de l'Europe sont toutes étrangères à la Phénicie, et que l'auteur du chapitre IV de la Genèse n'avait que des notions vagues sur l'origine des métaux.

Il n'y a pas d'autre méthode à suivre que l'observation et la comparaison des faits. Or, si les faits énumérés tout à l'heure démontrent l'origine étrangère et unique de l'industrie du bronze, les différences locales permettent de partager l'Europe en trois groupes : l'ouralien, le danubien et le méditerranéen, puis chacun de ces groupes en provinces. En tenant compte des époques successives indiquées par la superposition des couches dans les palafittes et les stations, on peut déterminer l'état relatif de cette industrie dans les différentes provinces de chaque groupe à chacune des trois époques de l'âge du bronze. Enfin la nature des objets associés dans les couches montre les phases successives par lesquelles cette industrie a passé.

Or, les premiers bronzes vendus en échange de l'ambre, des fourrures, des cuirs ou d'autres produits locaux aux polisseurs de pierre ont été des bijoux et des amulettes. On peut, au moyen de comparaisons, suivre la marche du commerce des bijoux de pays en pays dans chaque province. On y voit ensuite paraître les ustensiles et les armes, dont on peut suivre également la propagation. Enfin arrive l'ère de la chaudronnerie, c'est-à-dire du martelage du bronze, succédant à sa simple fusion et lui faisant subir une opération complémentaire. Ces trois séries d'observations, portant sur les milliers d'objets conservés dans les collections publiques et privées, ont fait voir que, si on

laisse de côté le groupe ouralien, qui se rattache directement à l'Asie, les provinces du groupe danubien recevaient le bronze des régions moyennes ou inférieures du Danube, tandis que celui de la Savoie, de la France et d'une partie de la Suisse venait d'Italie par les sentiers des Alpes. Le courant danubien s'est étendu jusque sur les lacs de la Suisse orientale; c'est à lui que se rapportent les bronzes trouvés dans les palafittes de Zurich. Mais ceux de la Savoie ont été apportés par le courant italien. C'est à l'industrie danubienne qu'appartiennent les bronzes de l'Allemagne, du Danemark et de la Suède, et en grande partie ceux de l'Angleterre et de l'Irlande. L'industrie italienne a d'abord rempli le bassin du Rhône, s'est étendue d'un côté sur la Savoie, de l'autre autour des Cévennes, puis elle a pénétré dans le nord de la France et a fait sentir son action jusque dans la Grande-Bretagne. Voilà ce que démontrent les faits.

Comment s'opérait cette propagation de la métallurgie? Les fonderies et les trésors répondent, incomplètement sans doute, à cette question. Les premières nous montrent en effet des ouvriers étrangers venant installer leur petit atelier en plein champ, non dans les centres habités, mais dans le voisinage. N'ayant pas eux-mêmes une demeure permanente, ils allaient sans doute d'un lieu à un autre : là ils exécutaient la refonte des vieux objets et en coulaient de nouveaux. Le déchet était comblé au moyen de bronze qu'ils apportaient en lingots ou en barres avec eux. Les trésors ressemblent singulièrement à des pacotilles de marchands nomades : comment expliquer autrement ceux que l'on trouve aux cols des montagnes, à des hauteurs inhabitées? Mais ces trouvailles nous indiquent que ces in-

fortunés ne sont pas revenus et qu'ils ont succombé quelque part ailleurs à la violence ou à la misère. Et pourquoi ces fonderies elles-mêmes ont-elles conservé leurs moules, leurs creusets, les lingots et les objets brisés qui devaient être refondus? Pourquoi ces ouvriers les ont-ils laissés derrière eux en se retirant? Ou plutôt n'ont-ils pas eux-mêmes été victimes de la haine ou de la cupidité? On n'oubliera pas qu'au témoignage d'Hérodote, il y avait de son temps une sorte de corporation ou de caste, composée de fondeurs ambulants qui venaient d'Asie. Pendant tout le moyen âge, ces étrangers, d'un autre type que les hommes d'Occident, ont fréquenté nos villes et nos villages. Leur vie nomade, leur langue inconnue, leurs habitudes étranges et leur religion, qui semblait être le paganisme, faisaient d'eux des objets de méfiance et de haine. Quoiqu'on eût besoin de leurs services, ils étaient tués sans pitié; la grande industrie moderne les a presque bannis des pays les plus civilisés; mais ils parcourent encore l'orient, le midi et le nord de l'Europe, sans compter l'Asie tout entière: ils viennent, comme les hommes des fonderies de bronze, s'installer pour quelques jours dans les champs autour des centres habités. Là ils portent, comme on sait, des noms divers suivant les pays: *tsiganes* en Hongrie, *zingari* en Italie, *bohémiens* en France, *gyphtes* ou égyptiens en Grèce, *gypsies* en Angleterre, *gitanos* en Espagne. Ils ne sont pas en concurrence les uns avec les autres; ils forment une corporation dépendant d'un chef unique. C'est de ce chef, résidant à Pesth, qu'ils reçoivent le métal, et ce chef le reçoit lui-même d'un autre qui réside à Témesvar; mais d'où celui de Témesvar le reçoit-il?

Il est probable que le rapprochement des faits de l'âge

du bronze et des mœurs des étameurs modernes aidera les savants à découvrir les chemins suivis par l'ancienne métallurgie. Les voies du commerce ne se modifient pas profondément, là où les grandes inventions de nos jours n'ont pas encore pénétré. Les procédés se perpétuent; en Orient les mêmes castes fournissent toujours des hommes aux mêmes métiers. Or, il est démontré que les tsiganes sont originaires de l'Inde; nous savons d'un autre côté que les castes n'étaient pas encore constituées au temps du Véda, mais qu'il y avait déjà des corps de métiers parmi lesquels celui du fondeur occupait certainement une place importante; mais ces fondeurs étaient-ils de race ârienne? faisaient-ils partie de la nation conquérante qui, dans sa marche vers le sud-est, n'avait pas encore atteint la vallée du Gange ni dépassé la Saraswatî? On voit combien les problèmes s'étendent et se multiplient, et combien il est maintenant nécessaire de poursuivre au-delà de Pesth, dernier lieu de réunion du congrès anthropologique, les recherches qui se font depuis un quart de siècle en Occident.

Le point de départ du courant italien n'est pas mieux connu. Les fouilles ont bien démontré que l'industrie rhodanienne procède de l'Italie, et que l'Italie a marché plus vite que les pays situés plus au nord; mais l'industrie du bronze n'était pas plus originaire de l'Italie qu'elle ne l'était de la France ou de la Savoie. Par quel chemin les fondeurs pénétraient-ils dans la péninsule? Venaient-ils de la Grèce ou des îles? Et quand on aurait démontré qu'ils venaient de la Grèce et que celle-ci a précédé l'Italie dans la civilisation à l'époque du bronze, il faudrait savoir d'où la Grèce recevait le bronze. Le tirait-elle de l'Asie-Mineure,

ou de Cypre, ou d'Égypte, ou d'un autre pays? Quel rôle les marchands phéniciens ont-ils joué dans la propagation des métaux et de la métallurgie? Du moment où l'on franchit l'Adriatique, le problème se présente dans son intégrité, puisque les pays au-delà de cette mer n'ont pas encore été fouillés. Les découvertes faites à Santorin par M. Fouqué et par l'École française, et surtout les grandes fouilles de M. Schliemann en Troade et à Mycènes, jettent sur la question de vifs rayons de lumière, mais n'en donnent pas encore toute la solution. On ne peut l'attendre que de fouilles nouvelles opérées sur une multitude de points dans la péninsule hellénique, dans les îles et sur l'immense surface de l'Asie. Dans ces contrées, en effet, on devra retrouver la contre-valeur commerciale fournie par les hommes d'Occident en échange du bronze que les Orientaux leur apportaient. Ces objets d'échange devront consister surtout en ambre jaune, matière précieuse qui se conserve sans altération dans la terre et dans les tombeaux.

L'étude comparée des religions fournira à la science un contingent utile, car nous savons déjà que les figures symboliques de certains bronzes trouvés en Occident appartiennent à la race âryenne et viennent de l'Asie centrale ou de l'Inde; tels sont le swastika, la croix, la roue, le croissant, le disque, les étoiles, les nombres. Ces signes nettement caractérisés seront comme autant de jalons plantés dans tous les lieux où on les retrouvera, et ces jalons, marqués sur la carte du monde, donneront un tracé des voies métallurgiques. La linguistique peut déjà fournir quelques renseignements; peut-être ne faut-il pas beaucoup attendre d'elle, car les noms donnés aux métaux par les

Aryas d'Occident n'ont pas toujours la signification qu'ils ont eue en Orient ; mais, comme dans l'Inde par exemple les noms désignant un même métal, un même produit industriel, une même figure, sont souvent très-nombreux et toujours significatifs, on pourra tirer de leur comparaison des conséquences qui complèteront ou éclaireront les autres données de la science. C'est à ce titre surtout que l'étude des textes, dont on a d'abord abusé, pourra devenir fructueuse. Quoi qu'il en doive être, les savants admettent dès aujourd'hui que les voies métallurgiques de l'Europe, celle du Danube et celle de l'Italie et du Rhône, sortent du continent européen et tendent à converger vers un centre asiatique non encore déterminé ; mais ils admettent aussi que l'époque où le bronze s'est introduit en Europe, parmi les populations de la période néolithique, est encore à l'état d'époque géologique et ne peut être inscrite dans une chronologie quelconque. Deviendra-t-elle une date réelle, ou du moins approximative ? On l'ignore, mais on l'espère.

TROIE

I

Le voyageur qui va de Smyrne à Constantinople par le canal de Lesbos voit, au moment d'en sortir, s'étendre devant lui, dans la direction de l'est à l'ouest, un long rivage terminé au couchant par un promontoire. C'est la Troade. Il tourne à gauche pour atteindre le cap, puis à droite pour le doubler, et un second rivage plus long que le premier fuit devant lui dans la direction du nord. Il le côtoie, et, l'ayant suivi sur une longueur d'environ douze lieues, il entre dans le canal des Dardanelles, qui fut l'Hellespont. Chemin faisant, il a laissé à sa gauche l'île de Ténédos et à sa droite la baie de Béchika, où descend par un ancien canal une partie des eaux de la plaine de Troie. Au-dessus du rivage très-bas de cette baie, il a pu apercevoir une hauteur dessinant une sorte d'acropole et qui porte aujourd'hui le nom d'Hissarlik. A l'entrée de l'Hellespont, il voit sur sa droite un château turc du nom de Koum-kalé, bâti, comme le nom l'indique, sur le sable,

et il distingue l'embouchure d'une rivière dont les eaux sont celles du Scamandre et portent encore le nom amoindri de Mendéré-sou. Au-delà se développe une sorte de lagune formée par les alluvions de cette rivière torrentielle et capricieuse. De Koum-kalé au tertre connu de tous les marins sous le nom de tombeau d'Ajax, il y a en ligne droite environ 3,600 mètres. C'est toute la largeur de la plaine de Troie, car au-delà du tombeau d'Ajax commence une série de hauteurs qui longent l'Hellespont et se rattachent au massif de l'Ida. C'est donc ici que nous allons nous arrêter.

Le niveau du sol entre Koum-kalé et le tombeau d'Ajax est tellement bas et si exactement horizontal, qu'il est impossible de s'expliquer, à la première vue, pourquoi les eaux des rivières coulent à droite plutôt qu'à gauche de la plaine. Suivons donc ce rivage à peine praticable en été et tout à fait inondé en hiver. Nous ne tarderons pas à y reconnaître plusieurs embouchures inégales de la rivière qui coule aujourd'hui presque entière à Koum-kalé. La première que nous rencontrons est le Califatli-asmak, qui se divise lui-même en deux ou trois bras et se perd dans des lagunes salées. Il doit son nom au village de Califatli, situé dans la plaine, à 5 kilomètres environ de la mer. La dernière embouchure des eaux vers l'est de la plaine est celle de l'In-Tépé-asmak, c'est-à-dire de la rivière de l'In-tépé, nom turc du tombeau d'Ajax; elle est à quelques centaines de mètres en avant de ce dernier.

En remontant ces divers lits de rivières, on reconnaît que le Califatli, qui vient du sud-est, n'est qu'une branche de l'In-tépé, et que le point de séparation est au village de Koum-kieui, à 2,700 mètres de la mer. Au-dessus de

ce point, toutes les eaux de la plaine troyenne courent au hasard à travers une vallée marécageuse de 2 à 5 kilomètres de large, et, suivant la saison, coulent uniquement dans le lit du Mendéré ou dans tous les lits à la fois; mais l'immense largeur du lit pierreux du Califatli prouve jusqu'à l'évidence que là se trouvait autrefois le cours principal de la rivière, et qu'elle n'a quitté cette direction que dans la suite des temps. Au fond de la plaine, en remontant toujours vers le sud-est, on trouve à 13 kilomètres de la mer les hauteurs devenues célèbres de Bounar-bachi. C'est là que le Scamandre sort des croupes de l'Ida; son cours, au-dessus de ce point, n'est plus marécageux : c'est une rivière de montagne, aux eaux limpides, courant entre des rives souvent escarpées et presque toujours boisées. En résumant, on voit que le Scamandre, qui a toujours été le fleuve troyen par excellence et ne recevait le Simoïs que comme un faible affluent, a changé deux fois de direction, une première fois à Koum-kieui, non loin de son embouchure, pour former le cours inférieur du Califatli, une seconde fois à 8 ou 9 kilomètres de la mer pour donner naissance au Mendéré-sou, fleuve visiblement moderne. Le lit primitif longeait donc les hauteurs de l'est, et, se dirigeant ensuite vers le nord, là où est aujourd'hui la branche nommée In-tépé, il passait à l'ouest du tombeau d'Ajax.

Pour se rendre compte de cette topographie, il est bon d'avoir sous les yeux une carte développée du pays, comme celle que publièrent en 1840 le commandant T. Graves et le lieutenant Spratt. Cette étude doit précéder toute discussion relative à Troie et aux poèmes homériques, car les changements survenus dans cette plaine célèbre sont

indépendants de toute opinion suggérée par la critique littéraire et de l'existence même de la ville de Priam; elle a le pas sur toute solution qui pourra être donnée aux problèmes historiques ou archéologiques. Somme toute, la plaine de Troie était fort petite; la partie inférieure, aujourd'hui occupée par un marais et par une lagune, n'existait probablement pas dans les anciens temps; la plage de Koum-kalé était occupée par la mer, et le rivage, fort plat lui-même, devait s'étendre en ligne plus ou moins irrégulière du tombeau d'Ajax au village de Yéni-cheir, situé à 2,500 mètres vers le sud de Koum-kalé. Là en effet se trouve un cap assez élevé dans lequel tout le monde a reconnu l'ancien promontoire de Sigée. Le voyageur le laisse à sa droite avant d'atteindre l'entrée de l'Hellespont.

La position du Scamandre ancien sur la carte de Troade entraîne nécessairement celle du Simoïs. Il n'est pas possible de le voir dans les petites sources de Bounar-bachi, car, si elles avaient autrefois envoyé leurs eaux au Scamandre, elles l'auraient rencontré immédiatement et n'auraient pu former une rivière ayant un nom. Aujourd'hui elles alimentent un petit cours d'eau qui se détourne vers l'ouest, se perd en partie dans des marécages et en partie se jette à la mer dans la baie de Béchica. Il faut donc chercher le Simoïs à l'est du Scamandre et non à l'ouest, où il n'y a pas de cours d'eau. Si en effet, partant du tombeau d'Ajax, on chemine vers le sud jusqu'à Koum-kieui, on voit sur sa gauche s'étendre une longue vallée courant de l'est à l'ouest, et dont la rivière est connue sous le nom de Dombrek-sou; elle tire son nom du village de Dombrek, situé à 10 kilomètres vers l'est. Les alluvions

ont relevé le sol et transformé en marais l'espace où le Simoïs atteint l'ancien Scamandre ; mais son lit est parfaitement reconnaissable au pied des hauteurs qui bordent la vallée au midi. Derrière celles-ci, l'on rencontre le lit d'un torrent de montagne, puis des hauteurs accidentées, enfin, un peu avant Bounar-bachi, une seconde rivière que des découvertes récentes nous obligent à reconnaître comme le Thymbrios. Par une trompeuse ressemblance de mots, celui-ci avait été assimilé au Dombrek-sou ; mais le mot Dombrek peut avoir une signification en turc, et d'ailleurs les faits démontreront qu'il y avait ici une erreur. Il ne paraît donc pas posssible de voir dans cette rivière de Dombrek autre chose que le Simoïs.

Je dois maintenant appeler l'attention sur les différents sites auxquels on a tour à tour fait l'honneur d'y placer la ville de Troie. Mon intention n'est pas de discuter ici avec des textes dont la plupart sont eux-mêmes sujets à discussion. On ne doit pas oublier que l'*Iliade* est le document le plus ancien que les Grecs nous aient laissé sur la guerre de Troie ; — que ce poème, chanté çà et là par fragments, n'a été reconstitué qu'après Solon ; qu'il a été l'objet de nombreuses interpolations ; qu'il a été expurgé, réédité et réduit, autant que possible, à l'unité d'action par les anciens eux-mêmes ; — que l'*Iliade* d'aujourd'hui est le dernier produit de ces remaniements, et que pourtant une foule de passages sont encore regardés comme apocryphes par beaucoup de savants. Nous admettrons donc provisoirement, sur la foi des anciens, qu'il y a eu jadis une ville de Troie ; qu'elle était dans la contrée où nous sommes, sur quelque lieu élevé, non loin du Scamandre et du Simoïs ; que les Grecs, qui alors se nommaient eux-mêmes Achéens,

y firent une longue expédition; qu'ils y périrent en grand nombre, mais qu'enfin ayant pris cette citadelle, ils la livrèrent aux flammes, la pillèrent et se retirèrent chacun dans son pays, s'ils le purent et comme ils le purent. C'est bien là en effet le plus gros de la tradition. Cette expédition fut entreprise en pleine féodalité, lorsque les peuples étaient sous un régime seigneurial, n'ayant eux-mêmes que peu de droits à faire valoir, « dévorés, » comme dit Homère, par les princes qui les gouvernaient. Rien n'indique que les belligérants parlassent deux langues différentes; leurs noms, de part et d'autre, sont ou également grecs ou également étrangers à la langue grecque; la guerre semble avoir eu lieu entre peuples frères, entre seigneurs qui se connaissaient dès longtemps et se comprenaient entre eux.

De l'aveu de tous, anciens et modernes, nous voilà bien en Troade; mais où était Troie? Tel est l'objet de la controverse. Nous devons revenir un moment encore à la topographie du pays. Qu'il faille exclure les villages situés dans la plaine, c'est ce dont personne ne doute, puisqu'Ilion était une citadelle et qu'elle dominait la plaine. Il ne faut pas non plus chercher cette acropole dans les vallées latérales qui ne dominent ni la plaine ni la mer. Enfin il doit y avoir entre la mer et la citadelle un espace assez grand pour le déploiement des batailles, assez petit pour qu'il puisse être franchi plusieurs fois en un jour. Telles sont les données fournies par Homère et par la tradition. Les collines qui ont tour à tour été prises pour le site d'Ilion sont celles d'Hissarlik, de Chiblack, d'Atchi-kieui et de Bounar-bachi, énumérées dans l'ordre où on les rencontre en partant de la mer. Je vais en indiquer la situation relative.

Si l'on remonte les lits de l'In-tépé et du Califatli jusqu'à leur point de séparation, on trouve le village de Koum-kieui : 2 kilomètres au-delà, le fleuve passe devant une hauteur, qu'il laisse sur sa rive droite et qui est Hissarlik. A l'est d'Hissarlik, et à 3 kilomètres de la rivière, est le village de Chiblack, bâti sur la pente des collines et regardant le midi ; Chiblack tourne donc le dos à la mer ; il est dans une vallée torrentielle et ne voit la plaine que par une sorte d'échappée latérale. Si, revenant au Scamandre, nous continuons à en remonter l'ancien cours, une marche de 2 lieues dans la direction du sud-est nous conduit à un marais plus ou moins cultivé, à l'est duquel est le village d'Atchi-kieui ; il est situé sur une colline au pied de laquelle coule une rivière appelée aujourd'hui Kemar et autrefois Thymbrios. Bounar-bachi est à une lieue de là sur la droite, c'est-à-dire vers le sud-ouest. Ce village s'étend sur le penchant d'une colline, tout au fond de la plaine de Troie, à l'endroit où le Scamandre sort des montagnes pour devenir lent et stagnant ; ce fleuve, du reste, ne passe point à Bounar-bachi ; il reste à près d'une demi-lieue sur la gauche. Derrière le village, il entoure de deux côtés des collines rocheuses, escarpées du côté du fleuve et en pente douce du côté du nord. Sur le haut de ces éminences, on aperçoit trois grands *tumuli* ou tertres de forme conique et rangés en ligne.

C'est là que la plupart des critiques modernes, depuis la fin du siècle dernier, ont placé la ville de Troie et la citadelle de Pergame. On a considéré ces *tumuli* comme des tombes de héros troyens, et les sources de Bounar-bachi comme celles où les jeunes troyennes allaient laver leurs vêtements. Cette idée étant admise, on n'a plus eu

qu'à faire concorder l'*Iliade* avec la configuration du pays et à donner à chaque site un nom ancien indiqué par Homère. Quant à Atchi-kieui, un seul critique, M. Ulrichs, a voulu y reconnaître le site d'Ilion. Cet auteur, qui avait déjà tenté de bouleverser la topographie d'Athènes, n'a été suivi de personne dans ses opinions sur la Troade. Chiblak n'a pas eu un meilleur sort : MM. Clarke et Barker-Webb soutinrent, en 1844, que là avait été la ville de Troie ; mais la position topographique de ce village, situé dans une vallée latérale et tourné au sud, ne convenait en aucune manière aux faits donnés par la tradition classique.

La lutte se simplifiait donc et n'existait plus qu'entre Hissarlik et Bounar-bachi. Jusqu'au commencement du IIe siècle avant Jésus-Christ, toute l'antiquité grecque plaçait Ilion à Hissarlik. Là, en effet, postérieurement à la guerre de Troie, s'était établie une colonie grecque portant le nom d'Iliens et datant au moins du VIIe siècle. La tradition des anciens est attestée par Hérodote, par Xénophon, Arrien, Plutarque, Justin, par Strabon même, qui admet une opinion différente. Vers l'année 180 avant Jésus-Christ, au temps où les érudits alexandrins discutaient les textes d'Homère et les questions de topographie qui s'y rattachaient; un critique né dans une petite ville voisine, et poussé peut-être par quelque intérêt patriotique, un certain Démétrius de Scepsis, avança que Troie n'avait pu être là où les anciens la plaçaient : il disait que l'espace compris entre la ville des Iliens (Hissarlik) et la mer n'était tout entier qu'une alluvion postérieure à la guerre de Troie, qu'au temps de cette expédition la ville se serait trouvée sur le rivage ; il ne serait donc pas resté de place

pour le développement des armées. Ainsi, Démétrius reportait Ilion vers le fond de la plaine, au lieu nommé à cette époque *Iliéôn-cômé,* un peu en avant d'Atchi-kieui; il avouait cependant que l'on n'y trouvait aucune ruine; mais on savait aussi que Troie avait été ruinée par les Grecs de fond en comble. Le fait naturel allégué par Démétrius était exagéré : les terrains en avant d'Hissarlik sont des alluvions anciennes, de beaucoup antérieures aux temps épiques et peut-être même à la présence de l'homme sur la terre. L'alluvion moderne ne comprend qu'une lisière de lagunes et de terrains salés, allant de Yéni-cheir au tombeau d'Ajax. L'objection de l'historien grec serait tombée d'elle-même devant un examen plus scrupuleux du pays. Strabon lui donna de l'autorité en l'acceptant; mais Strabon n'était pas allé en Troade, et au fond son opinion n'avait que la valeur de celle de Démétrius. Cependant elle paraît n'avoir pas été adoptée par le public de la longue période gréco-romaine; car, au temps où l'empire romain se divisa et où il fallut choisir une capitale pour l'empire d'Orient, il fut question de Troie, et l'on n'entendait pas par ce mot un autre site que celui où était alors la ville des Iliens, le moderne Hissarlik. Cette ville avait acquis une certaine importance, si l'on en juge par l'étendue de sa partie fortifiée; elle était le principal centre de population de la plaine de Troie.

Le problème, résolu de deux façons si opposées par les érudits de l'antiquité et par la tradition populaire locale, a dormi pendant tout le moyen âge, et a passé inaperçu à travers les temps modernes jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1788, Le Chevalier visita la Troade et, à son retour en France, écrivit une relation qui eut un grand

succès : en 1802, on en publiait la troisième édition. Ce voyageur n'avait aucunement étudié le site d'Hissarlik, et, s'écartant un peu de l'idée de Démétrius de Scepsis rapportée par Strabon, il plaça la Troie homérique sur l'emplacement du village actuel de Bounar-bachi. Il crut reconnaître, dans les sources qui naissent en avant de ces collines, les deux sources d'eau chaude et d'eau froide dont il est parlé dans Homère. Les hauteurs rocheuses, qui s'élèvent au-dessus du village et finissent par un escarpement au sud-est, furent la Pergame de Troie. Les pierres taillées et les poteries répandues sur le sol lui semblèrent provenir d'Ilion saccagé, et les trois tertres tumulaires, qui se voient au sommet de cette sorte de citadelle, furent attribués aux héros troyens; l'un de ces tertres reçut le nom de *tombeau d'Hector*. Par l'examen et la discussion des textes, on fixa autour de la plaine les emplacements des lieux cités par le poète, Callicolone, l'Érinéos, les tombeaux d'Ilus, d'Æsyétès, la tombe commune des Grecs. Quant à la difficulté que faisaient naître l'opinion des plus anciens auteurs et la tradition populaire du pays, tradition que les dissertations des savants alexandrins n'avaient pu rompre, Le Chevalier la résolut d'un seul mot en donnant à l'Ilion de la colonie grecque (Hissarlik) l'épithète de *novum* ou de *recens*, et ce fut depuis lors la *nouvelle Ilion*, par opposition à l'Ilion des temps héroïques. Il fut admis que Virgile s'était trompé avec le peuple et avec les politiques romains, qu'il avait faussement cru que de Troie on pouvait apercevoir Ténédos. En effet, disait-on, cette île, visible d'Hissarlik, est cachée par une rangée de hauteurs aux habitants de Bounar-bachi.

A la fin du dernier siècle, la critique n'était pas très-

sévère, et les voyages en Turquie étaient fort rares. Les raisons données par Le Chevalier parurent solides; ses conclusions devinrent classiques. Elles furent adoptées et soutenues par Rennel dans ses *Observations on the topography of the plain of Troy,* publiées à Londres en 1814. Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France près la Sublime-Porte, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce,* qui parut en 1820, ne s'éloigna pas notablement des idées de Le Chevalier, qui furent également reprises par Mauduit, architecte de l'empereur de Russie. Quoique les *Découvertes dans la Troade* n'aient été publiées par cet artiste, trop peu érudit, qu'en 1840, il put dès l'année 1838 communiquer à MM. Raoul Rochette et Morey un plan des constructions encore visibles au-dessus de Bounar-bachi, où il avait cru reconnaître les fondations de Pergame. M. Morey, architecte et ancien élève de notre académie de Rome, vit bien que ces ruines n'avaient pas un caractère de haute antiquité ; toutefois, craignant sans doute de rompre trop brusquement avec l'idée généralement adoptée de Le Chevalier, il se contenta de franchir le Scamandre, en lui laissant le nom usurpé de Simoïs, et de chercher Ilion de l'autre côté du torrent. Là, en effet, il y a quelques ruines qui sont indiquées sur la carte de Graves, mais trop petites pour qu'on leur ait jamais attribué de l'importance. Cette idée nouvelle n'eut donc pas d'écho. L'opinion courante continua d'être admise, malgré les critiques faites en 1822 par Mac Laren dans une dissertation publiée à Édimburg. On la retrouve en 1842 dans un écrit de M. Forchhammer, dans les opuscules de Welcker, dans Texier et dans le savant travail de M. Nicolaïdès, *Topographie de l'Iliade* (Paris, 1867). Dans le plan qui accom-

pagne cet ouvrage, l'auteur a restitué son nom au Scamandre, mais n'en a pas indiqué les anciens lits, et il a conservé à la colline d'Hissarlik le nom de *nouvelle Ilion* inventé par Le Chevalier. Du reste, si l'on admet l'authenticité du chant de l'*Iliade* où est exposé l'ordre des combattants, l'étude stratégique faite par M. Nicolaïdès s'applique parfaitement aux lieux, tels qu'il les conçoit. Malheureusement, elle s'appliquerait presque aussi exactement aux plaines d'Athènes ou d'Argos, si l'expédition avait été localisée dans ces pays; et l'on ne peut pas oublier que l'*Iliade* a été remaniée par des érudits alexandrins, imbus, comme ceux de nos jours, d'idées systématiques et préconçues. Si le poème homérique a été soumis à un pareil système, M. Nicolaïdès, avec beaucoup de finesse dans les aperçus, a moins restitué la topographie troyenne que l'idée de quelque savant alexandrin.

Les matériaux que la lecture des poèmes, les textes anciens et la vue des lieux pouvaient fournir, étaient visiblement épuisés. L'idée ancienne était abandonnée; celle de Le Chevalier avait pris le dessus. Cependant le doute subsistait chez beaucoup de bons esprits. D'ailleurs, de nouveaux horizons venaient de s'ouvrir; et la « question homérique » allait être remplacée par une autre beaucoup plus vaste, dans laquelle elle menaçait de disparaître. L'Inde nous avait livré ses grandes épopées, offrant avec celles des Grecs de frappantes analogies. On pouvait se convaincre que ces poèmes immenses roulaient sur des événements presque entièrement mythologiques, dont la signification se laissait apercevoir. Les astres et leurs mouvements, les phénomènes de l'air, ceux de la terre qui en dépendent, y étaient figurés par des personnages d'une

réalité apparente et saisissante, animés de passions bonnes ou mauvaises, luttant entre eux, enlevant des femmes et assiégeant des forteresses au-delà des mers. On savait la valeur symbolique de ces personnages idéaux et de ces acropoles imaginaires, et pourtant on voyait les Indiens montrer encore au sud de l'Hindoustan le fleuve de Râma et, dans la mer, les restes du pont colossal par lequel il avait passé à Ceylan. On concluait de là que les faits archéologiques n'étaient que le produit de conceptions idéales préconçues et n'avaient en eux-mêmes aucune valeur scientifique. Il n'était pas difficile, avec l'ardeur de la philologie naissante, d'appliquer ces théories aux épopées et aux traditions héroïques de la Grèce. Achille devenait une figure du soleil, Hélène un des noms de la lune, et chacun des personnages épiques trouvait son explication dans quelque phénomène naturel. La guerre de Troie se réduisait à une lutte entre les éléments. La réalité de l'expédition supprimée, celle de la ville n'avait plus de raison d'être, et Troie devenait une acropole idéale, comme celles qui paraissent souvent dans le Vêda, et qui ne sont autre chose que les nuages. Ceux qui admettaient ces doctrines nouvelles devaient prendre assez en pitié l'immense érudition que les critiques d'Homère déployaient depuis bientôt un siècle et les efforts que l'on faisait en France, en Angleterre et en Allemagne pour adapter les poèmes à la configuration des lieux.

Ceux de nos lecteurs qui sont initiés à ce genre d'études savent qu'il y a ici quelque chose de très-sérieux. Les méthodes de la philologie comparée et de la linguistique ne sont plus aujourd'hui livrées au hasard; elles sont parfaitement définies et conduisent à des conclusions souvent

aussi certaines que celles de la chimie; mais, d'autre part, l'étude des épopées françaises apportait un correctif à ce que les conclusions de la philologie pouvaient avoir de trop absolu. L'épopée carlovingienne, par exemple, offrait avec l'*Iliade* des analogies non moins grandes que les poèmes indiens. Or nous pouvons en suivre, pour ainsi dire, pas à pas la formation; nous voyons qu'elle n'est arrivée que par degrés à son immense développement, que celui-ci s'est fait par l'addition progressive de faits nouveaux et de personnages, inventés soit par les poètes, soit par l'imagination populaire. En remontant d'année en année et de poème en poème, on voit l'épopée dépouiller tour à tour ces additions, se simplifier, se raccourcir, se mettre à nu en quelque sorte et se réduire enfin à la chanson franque, composée par les preux mêmes de Charlemagne. Cette chanson est déjà poétique; mais les faits qu'elle raconte ne sont point imaginaires : ce sont les coups de guerre et les combats des Francs. Il semble que l'épopée grecque tienne le milieu entre celle des Indiens et celle des Français, moins mythologique que la première, moins réaliste que la seconde; tel est du reste le génie de ces trois nations.

II

Il y avait donc en présence l'une de l'autre deux opinions rivales : celle de l'antiquité, soutenue par les anciens auteurs grecs et par la tradition locale; elle plaçait Ilion

sur la hauteur d'Hissarlik ; — celle des érudits modernes, suggérée par Démétrius de Scepsis et remise en honneur par Le Chevalier. L'obscurité et l'indécision des textes permettaient de soutenir l'une et l'autre ; la topographie des lieux ne contredisait absolument ni l'une, ni l'autre. Enfin un doute immense commençait à s'élever sur la réalité même de Troie, de l'expédition achéenne et des héros épiques ; c'était comme une tempête venant de loin, dont beaucoup ne percevaient pas encore la violence, et qui menaçait d'emporter avec elle la « question troyenne » tout entière.

L'érudition moderne ne s'en tient plus à la discussion des textes et aux théories, presque toujours attaquables, que l'on peut bâtir sur eux. Elle cherche son point d'appui dans la réalité : elle fouille les sites des anciennes villes, les tombeaux, les cavernes et les couches artificielles de terre, d'ustensiles et d'ossements, que les hommes d'autrefois ont laissées. Ce qui assure presque toujours le succès de ces recherches, c'est que l'usage de creuser des caves sous les édifices est moderne ; les anciens ne le connaissaient guère, sauf de rares exceptions : quand une ville était ruinée, on en élevait une autre sur les débris. Ainsi se sont formées ces couches de décombres, superposées comme des étages géologiques, et qui permettent de reconnaître sur un point habité les races et les civilisations qui l'ont occupé tour à tour. En outre on a reconnu que, du jour où les hommes ont su modeler l'argile et la cuire au feu, ils ont fait l'ouvrage le plus durable qu'ils aient jamais fabriqué. A l'exception d'un seul métal, tous les autres se détruisent dans la terre en s'oxydant ; les pierres des maisons ruinées sont reprises et employées à des constructions nouvelles. Les métaux sont toujours bons

à recueillir; les armes, les ustensiles et les objets d'art en métal servent toujours et se transforment par un nouveau travail; l'or se transmet de génération en génération et devient monnaies ou bijoux; le marbre fournit d'excellente chaux : ce sont les fours à chaux qui ont fait et qui font encore disparaître les édifices de marbre construits par les artistes d'autrefois. Ainsi, presque tout ce qui constitue le matériel d'une ville est destiné à disparaître. La poterie seule subsiste; et, si le vase est brisé, personne ne songe à le recueillir. Il y a de grandes villes de l'antiquité, qui n'ont laissé d'elles-mêmes que de la terre et des tessons.

Pour avancer dans « la question troyenne, » il ne restait plus qu'à fouiller le sol sur tous les points signalés par les textes ou portant des traces visibles du séjour de l'homme. C'est ce que l'on a fait dans ces dernières années. Le premier qui creusa une excavation dans le pays de Troie fut Choiseul-Gouffier. Il était difficile alors d'obtenir une telle autorisation. Dans les pays civilisés, où l'intérêt de la science passe en première ligne, chacun se prête ou concourt à ce genre de travaux. Les Grecs, par égoïsme national ou par jalousie, ne s'y prêtent souvent que malgré eux. C'est bien pire encore en pays turc. Hors de la péninsule hellénique, quand un savant remue une pelletée de terre, on se persuade qu'il cherche un trésor. Choiseul-Gouffier fouilla le tumulus appelé tombeau d'Achille; il y trouva quelques débris romains, et l'on jugea que ce devait être la sépulture d'un certain Festus, mis à mort et brûlé par Caracalla, à l'imitation des funérailles de Patrocle. Ce fut une première déception. Le même ambassadeur fit excaver le tombeau d'Ajax (In-tépé). Il n'y trouva

rien de troyen ; on découvrit seulement une sorte de conduit souterrain et des restes qui semblaient provenir d'un petit temple construit au temps d'Adrien.

Le tombeau de Patrocle, situé à côté de celui d'Achille, près du cap Sigée, fut fouillé, il y a quelques années, par M. Frank Calvert, des Dardanelles, et totalement ruiné par lui ; M. Calvert n'y a rien trouvé ; on n'a même pas pu reconnaître si c'était bien un tertre funéraire. Son frère, M. Frédéric Calvert, a fouillé le tumulus de Ren-kieui, huit kilomètres à l'est du tombeau d'Ajax et non loin du rivage de l'Hellespont, sans plus de succès. Nous avons parlé des trois tertres qui dominent les hauteurs derrière Bounar-bachi, et dont l'un fut qualifié de tombeau d'Hector par les partisans du système de Le Chevalier. M. John Lubbock, le célèbre anthropologiste, l'a fouillé en 1872 ; il a poussé l'excavation jusqu'au rocher. Il n'a trouvé ni cave funéraire, ni ossements ; on n'a rencontré que des tessons peints, d'époque hellénique, dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du III^e^ siècle avant Jésus-Christ. Ce tombeau d'Hector est donc postérieur à Alexandre-le-Grand. Il existe, à un kilomètre de la rive gauche du Scamandre (ancien lit), derrière Hissarlik et Chiblak, un grand tumulus connu sous le nom de Pacha-tépé. Démétrius de Scepsis et Strabon avec lui y avaient vu le tombeau d'Æsyétès, dont il est parlé dans l'*Iliade*. D'après ce poème, il était situé entre Troie et la mer ; les érudits modernes n'avaient donc pas eu de peine à accepter la même idée. M^me^ Schliemann a fouillé le tumulus en 1873, au moyen d'un large puits creusé au sommet. Elle a rencontré le rocher à 4 mètres 1/2 de profondeur avec des tessons d'époque très-ancienne et antérieurs aux vases

helléniques les plus archaïques; mais rien n'a indiqué que ce fût un tombeau. Déjà l'architecte M. Morey avait cru reconnaître dans les *tumuli* de Bounar-bachi et dans le fameux tombeau d'Hector des restes de « tours de moulin, comme on en voit sur la plupart des points élevés de la Grèce; » mais dans les temps primitifs on ne connaissait pas l'usage des machines à vent, et le blé se moulait d'une façon plus élémentaire. Pacha-tépé n'était ni un tombeau ni une « tour à moulin. » Les tombeaux fouillés dans la plaine de Troie et les tertres considérés comme des sépultures n'ont donc pas apporté beaucoup de documents nouveaux; ces excavations ont seulement ébranlé la thèse de Démétrius et de Le Chevalier. Venons-en aux fouilles exécutées, dans ces derniers temps, sur les sites habités autrefois ou signalés par les savants.

MM. Clarke et Barker-Webb avaient en 1844 indiqué Chiblak comme l'emplacement possible de Troie; cependant ils n'en avaient pas remué le sol. M. Schliemann l'a excavé, et n'y a trouvé aucune trace du séjour de l'homme, à quelque époque que ce fût. Chiblak est, par ce fait, mis entièrement hors de cause. Il en est de même d'Atchi-kieui, village à une demi-heure de Bounar-bachi, vers le nord. M. Ulrichs en avait fait grand bruit dans le *Rheinische Museum;* les fouilles de M. Schliemann ont fait voir qu'il n'y a là rien que le sol vierge. « J'y ai, dit-il, employé une bêche; — un couteau m'aurait suffi. » Au sortir de la vallée d'Atchi-kieui, sur la rive droite du ruisseau qui l'arrose, est un tertre appelé Kanaï-tépé; vis-à-vis se trouvent les restes d'une petite ville antique. M. Calvert, y ayant observé deux sources, l'une chaude et l'autre froide, en conclut que c'était la ville de Troie; mais ni les textes,

ni la topographie, ni l'âge des poteries trouvées à cette place, ne permettaient cette supposition. Des fouilles, faites par lui dans les ruines d'un ancien édifice, mirent au jour une inscription portant l'inventaire du temple d'Apollon Thymbræos. Les doutes possibles avaient ainsi disparu.

Restent Bounar-bachi et Hissarlik, les seuls points qui se disputassent l'honneur d'avoir porté les temples et les palais troyens, si ces temples et ces palais avaient jamais existé. J'ai déjà rappelé que M. John Lubbock n'a rencontré dans le prétendu tombeau d'Hector que des tessons du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Les poteries répandues sur le haut et sur la pente de cette colline, nommée par les Turcs Bali-dagh et au bas de laquelle est Bounar-bachi, sont en très-petite quantité et ne remontent pas au-delà de la période grecque historique. Dans les parties où les eaux ont entraîné les décombres, ceux-ci attteignent jusqu'à 2 mètres d'épaisseur, mais ne contiennent rien d'archaïque, et laissent presque partout le rocher à nu. Dans l'espace compris entre cette petite acropole hellénique et les sources de Bounar-bachi, le consul von Hahn a exécuté en 1864 des fouilles étendues. Il y a fait travailler trente ouvriers pendant quatre semaines, et il a exposé le résultat de ses recherches dans une brochure (1). Il y déclare que ni lui, ni ses compagnons, n'ont réussi, malgré leurs efforts, à trouver dans cet espace le moindre indice d'habitations humaines, pas même des tessons ou des fragments de tuiles, objets qui ne manquent jamais dans les lieux jadis habités. Partout où le rocher se montre

(1) *Die Ausgrabungen auf dem homerischen Pergamos.*

à nu, il n'a rencontré aucun espace aplani, aucune pierre ayant pu faire partie d'une construction; le rocher présente toutes ses inégalités naturelles, et le sol n'a jamais été remué par la main des hommes. M. Schliemann a repris, en 1868, les fouilles commencées par M. de Hahn; il a scruté toute la superficie de la petite enceinte du Balidagh et n'y a découvert, comme son prédécesseur, que des poteries helléniques remontant au Ve et tout au plus au VIe siècle. Par conséquent les murs qui formaient l'enceinte ne peuvent pas remonter plus haut dans le passé, les murs n'étant dans aucun cas plus anciens que les poteries. On avait appelé l'attention sur les sources, prétendues chaudes et froides, qui sont au-dessous de Bounarbachi, et l'on avait dit que là existaient des constructions très-antiques. Le docteur Schliemann a fouillé aussi dans cet endroit et n'y a trouvé rien que le sol vierge, sans murailles ni tessons d'aucune sorte. Quant aux sources elles-mêmes, je les ai visitées autrefois, et j'avoue n'avoir remarqué entre elles aucune différence de température. Il y en a d'ailleurs, non pas deux, mais plus de quarante, au-dessous de Bounar-bachi, comme il y en a au pied de toutes les collines troyennes se rattachant au mont Ida.

Le résultat évident des sondages et des excavations faites à Bounar-bachi et au-dessus, c'est qu'il n'y a jamais eu de ville en cet endroit, et que la petite acropole du Balidagh ne remonte pas au-delà du VIe siècle avant Jésus-Christ. Quant à Troie, si elle a existé quelque part dans le pays, il la faut chercher ailleurs. Nous brûlerons donc toutes les cartes troyennes basées sur l'hypothèse de Démétrius et de Le Chevalier, et nous attendrons, pour en dresser une autre, que des fouilles nouvelles nous aient

appris quelque chose de plus. Comment donc M. Ernest Curtius, un des plus célèbres érudits dont se vante l'Allemagne, après avoir visité la Troade en 1875, lorsque les fouilles de MM. Lubbock, de Hahn et Schliemann avaient dit le dernier mot sur Bounar-bachi, comment a-t-il pu, dans un discours prononcé à Berlin en novembre 1872, soutenir encore une opinion démontrée absolument fausse, et prétendre que Troie était dans un lieu où elle n'a pas laissé le moindre débris? Lucain, parlant de cette ville, dit que « ses ruines même ont péri; » mais c'est une expression poétique et juvénile; plus âgé, Lucain aurait su que les traces des villes, des villages, des hameaux même ne périssent jamais entièrement, et que les habitations des hommes laissent après elles au moins quelques tessons, par lesquels on reconnaît leur âge et souvent la civilisation du peuple qui les a produits. Or, à Bounar-bachi et au-dessus, il n'y a pas une poterie antérieure aux siècles historiques; mais M. Curtius avait admis toute sa vie l'opinion de Le Chevalier, de Choiseul, de Welcker et de tant d'autres; il était difficile de changer de doctrine, d'avouer qu'on s'était trompé et de brûler ses dieux.

Les fouilles successives, opérées autour de la plaine de Troie, n'ont, jusqu'au point où cette étude nous a conduits, fourni que des résultats négatifs. Rien encore n'a attesté l'existence de la cité homérique dans le pays où on l'a toujours placée. Hissarlik seul nous reste à explorer. Si ce lieu nous répond de la même manière, nous donnerons pleinement raison aux orientalistes, et nous dirons que l'Ilion d'Homère n'a pas eu plus de réalité terrestre que Amarâvatî, la cité céleste d'Indra. On remarquera toutefois que la question est allée en se simplifiant; que les

fouilles contemporaines ont battu en brèche uniquement la doctrine créée par Démétrius au IIe siècle avant Jésus-Christ, mais que l'opinion antérieure et la tradition populaire demeurent intactes. Or, elles s'accordent et désignent également Hissarlik comme le site de l'antique Ilion. C'est donc là qu'est le nœud du problème. M. Schliemann répondra seul, car lui seul a fouillé cette hauteur.

Ce savant, dont la fortune égale le zèle pour la science, a commencé ses excavations au mois d'avril 1870 et les a finies dans l'été de 1873. Elles ont duré trois ans, n'étant interrompues que par la saison des fièvres. Le nombre des ouvriers occupés à fouiller la terre sous ses ordres a souvent atteint le chiffre de cent cinquante. La somme d'argent qu'il a dépensée en Troade approche de deux cent mille francs. On voit déjà de quelle importance ont dû être les fouilles d'Hissarlik. A la surface du sol, sur une grande étendue de terrain, on reconnaît des débris de la période gréco-romaine, pendant laquelle la colonie hellénique a constamment porté le nom d'Ilion. Le terrain occupé par la ville est entouré d'un mur de fortification, avec tours et courtines. M. Schliemann l'a déblayé sur plusieurs points, de manière à pouvoir en faire lever le plan. De plus, il a fait creuser vingt larges puits atteignant le rocher, et il a constaté par ce moyen que le remblai, dont la profondeur atteint parfois 5 mètres, appartient exclusivement à la colonie grecque. Tout cet espace est rempli de fragments de statues. Les objets de terre cuite, mis au jour par le creusement des puits, montrent à la surface du sol une époque romaine assez avancée, et prennent, à mesure que l'on s'enfonce dans la terre, un aspect de plus en plus ancien; quelques-uns de ces objets,

vases ou statuettes, sont d'une parfaite élégance; d'autres ont un air archaïque très-marqué; aucun ne dépasse le VI^e^ ou tout au plus le VII^e^ siècle avant Jésus-Christ. Si l'on voulait fixer d'une manière plus positive les deux dates extrêmes de cette cité, les monnaies indiqueraient qu'elle a été détruite sous Constance II, empereur romain; et Strabon nous appprenant qu'elle avait été bâtie sous la domination lydienne, on peut reporter sa fondation vers l'année 700 avant Jésus-Christ. Elle a donc duré sans interruption plus de mille ans, et cependant la profondeur moyenne des débris qu'elle a laissés ne dépasse pas 2 mètres. On trouve quelques objets de fer près de la surface; plus bas, les instruments de métal sont tous en bronze. Il est certain cependant que le fer était en usage longtemps avant la domination des rois de Lydie; mais le fer en s'oxydant ne met pas beaucoup de siècles à disparaître : il en est de même de l'étain; le bronze et le plomb sont plus durables.

Le chemin qui mène de Koum-kalé à Chiblak traverse, de l'ouest à l'est, la ville gréco-romaine d'Ilion. Quand on a franchi du côté de l'ouest le mur de cette ville, on trouve immédiatement à main gauche la petite acropole qui porte proprement le nom d'Hissarlik; elle domine le Scamandre et a vu d'une part sur l'Hellespont, de l'autre sur Ténédos et la mer Égée. Les fouilles ont fait reconnaître autour d'elle le mur d'enceinte de la ville grecque, bâti, selon toute apparence, par Lysimaque. Comprise dans cette enceinte et habitée également par les Grecs, elle est couverte par la couche hellénique, qui généralement y atteint une épaisseur presque uniforme de 2 mètres. C'était là, sans aucun doute, que les fouilles de-

vaient être dirigées. M. Schliemann les commença, en 1870, par une tranchée au nord-ouest. Il atteignit d'abord le mur de Lysimaque, reconnaissable à l'appareil de la construction, puis un autre mur, qui de même paraissait extérieur à la citadelle primitive et qui reposait sur des décombres. Les objets trouvés dans cette première fouille indiquaient nettement aussi que la place avait été habitée avant la fondation de la colonie grecque. Ce fut un encouragement pour M. Schliemann.

L'année suivante, il ouvrit du côté du nord une immense tranchée figurant une sorte de plate-forme, large de 70 mètres et à 14 mètres au-dessous du niveau de la colline. Derrière un mur grec de soutènement, il atteignit un mur grossièrement construit à la façon des murailles cyclopéennes, et, l'ayant franchi, il vit se dessiner devant lui, sur la tranche verticale du terrain, des couches de décombres antérieures à la colonie grecque et contenant des murs de maisons superposées les unes aux autres. On pouvait distinguer aisément trois assises de débris au-dessous de la couche hellénique. La plus basse, reposant sur le rocher, est composée de terre, de poteries et d'autres objets dont je parlerai tout à l'heure. La seconde, de plusieurs mètres d'épaisseur comme la première, est toute formée de cendres rouges, de fragments de charbon et de terre argileuse brûlée par un immense incendie. Les maisons qu'elle renferme, et qui sont presque toujours à angles aigus ou obtus, sont faites de briques crues, dont la surface seule a été cuite par la chaleur du brasier. Les vases et les autres objets qui s'y trouvent portent presque tous la trace du feu. La troisième couche, en montant, est faite de terre; les maisons qu'elle recouvre, reposant

immédiatement sur la seconde, sont construites en petites pierres non taillées, réunies par de la boue ; les murs ont un enduit d'argile à l'intérieur, mais l'extérieur est nu. Cette couche a généralement 3 mètres d'épaisseur. Une quatrième assise, épaisse de 2 mètres, semble être la continuation de la précédente. Entre elle et la couche hellénique, on rencontre quelques vases auxquels on attribuerait volontiers une origine lydienne ; cela formerait une cinquième assise très-mince, au-dessus de laquelle est la couche gréco-romaine, qui forme la surface de toute la colline.

La même année, M. Schliemann entreprit, du côté du sud, une nouvelle tranchée qui le conduisit d'abord au mur de Lysimaque, puis à un autre mur beaucoup plus antique, dont le pied est à 14 mètres au-dessous du niveau supérieur. Il repose sur le rocher; la hauteur est de 8 mètres; la face antérieure forme un parement solide maçonné avec de la terre ; la face postérieure est brute et soutenait les terres de la colline. Cette construction est d'une énorme épaisseur; c'est moins un mur qu'une tour allongée ou un bastion plein, sur lequel est une sorte de banc en maçonnerie et un creux pour cacher des soldats. A gauche de ce bastion puissant se trouve une porte donnant entrée dans la citadelle ; elle forme comme un couloir, garni sur chaque côté de murs en pierres et en boue, comme la tour. Ce couloir est pavé de grandes dalles, et deux paires de pieds-droits ou de jambages, séparées l'une de l'autre par un intervalle carré, montrent que l'entrée de la forteresse était protégée par deux portes consécutives. Le bastion se continue à gauche de la porte : au-dessus d'elle, il y avait de vastes constructions de bois; quand

l'incendie les atteignit, elles s'écroulèrent dans le passage, le remplirent d'un énorme brasier et calcinèrent les parements des murs, comme cela a lieu dans les fours à chaux. Les cendres et les décombres étaient tels, qu'ils dépassaient le haut de la porte de plus de 3 mètres. Quand on les enleva, la surface des deux murs avait encore sa forme ; mais une fois à l'air, il s'en détacha une couche pulvérulente et calcinée.

La porte double conduisait d'abord dans une vaste habitation, beaucoup mieux construite que les maisons particulières, et qui couvrait en partie le couloir. C'est cet édifice qui, en s'écroulant, avait enseveli sous ses ruines la porte et la tour. Si l'on compare cette maison aux autres, il est visible qu'elle l'emportait de beaucoup sur elles par sa grandeur, par sa solidité, par sa position, car elle dominait la plaine, les deux mers et la porte, probablement unique, de la citadelle. C'était un véritable palais, ce que les anciens Grecs appelaient *mégaron ;* et l'on ne peut guère douter que ce ne fût la résidence du seigneur féodal qui régnait ici. La tour, la porte, le palais, appartiennent par leur assiette à la seconde couche, la couche de cendres rouges et de maisons calcinées. Il y avait donc eu auparavant une population représentée par la première couche, par celle qui repose immédiatement sur le rocher. Lorsqu'on déblaya cette partie de la citadelle, on vit qu'au palais incendié en avait succédé un autre, dont les fondations posaient sur les décombres du premier. Selon la coutume de toute l'antiquité, le second édifice avait été superposé au premier château ; on voyait clairement, du reste, qu'il appartenait à la troisième époque, à celle qui a suivi la conflagration.

Pendant l'été de la même année, les fouilles se portèrent du côté du nord-est, sur une grande largeur et sur une profondeur de 16 mètres. On y rencontra encore successivement le mur de Lysimaque et un ancien mur derrière lequel est un autre mur de soutènement, très-mince, incliné vers le dedans de l'acropole et plus ancien que l'autre; il maintenait un sol artificiel, composé de gravier rapporté que la colline n'avait pas fourni, de sorte que, sur ce point et dès les temps les plus reculés, la citadelle avait été élargie d'une quarantaine de mètres. Dans cette fouille, M. Schliemann trouva une métope de marbre, représentant Phébus radieux qui conduit un char à quatre chevaux; comme l'attelage marche obliquement vers la droite, à la façon du soleil, le char et les pieds du dieu sont cachés derrière les chevaux. Ceux-ci rappellent, mais avec plus de légèreté, les chevaux du Parthénon; le type de Phébus et tout le reste de ce précieux morceau de sculpture indiquent une époque voisine d'Alexandre-le-Grand. Cette métope, qui est en ce moment à Athènes, provient, selon toute apparence, d'un temple d'Apollon, dont les fondations doivent exister sur la citadelle, mais qui n'a pas encore été déblayé.

Les fouilles de 1873 n'ont pas été les moins intéressantes. Commencées au sud-est, elles ont presque aussitôt rencontré un mur d'époque romaine, composé de pierres et de colonnes empruntées à un édifice plus ancien, puis le mur de Lysimaque, qui enveloppe ainsi presque entièrement la citadelle antérieure. Après avoir franchi l'enceinte primitive, qui est la continuation de la grande tour et qui délimitait la forteresse au moment de l'incendie, la tranchée a mis au jour les murs extérieurs d'un grand édifice

d'époque grecque, que les objets trouvés à l'intérieur ont fait reconnaître pour le temple de Minerve ilienne. Ce lieu sacré n'a pas moins de 90 mètres de longueur. Pour établir le temple, on avait enlevé les couches supérieures de terre, de sorte que les couches anciennes s'y sont retrouvées à une faible profondeur. En les excavant, M. Schliemann a mis au jour, sans compter les menus objets dont je parlerai tout à l'heure, deux maisons dont une était la boutique d'un marchand ou un cellier, car elle contenait, rangées en lignes, neuf énormes cruches ou tonneaux de terre cuite, ayant servi pour l'huile ou le vin. En creusant toujours dans ces profondeurs du temple, il put constater que là aussi les maisons avaient été bâties les unes au-dessus des autres; à certains endroits, il y avait jusqu'à quatre maisons superposées. Sur le sol vierge, qui est le rocher, s'élevait une maison à deux étages, plus forte que les autres et qui avait aussi péri dans un incendie. Enfin dans la couche de cendres rouges se trouva l'autel de Minerve, sur lequel les hommes qui avaient précédé la colonie grecque offraient des sacrifices, et qui resta enseveli dans les ruines des édifices voisins. Cet autel, qui est encore en place, est une énorme pierre équarrie dont les deux faces opposées se relèvent en cornes pour maintenir l'animal qu'on y égorgeait; elle repose sur des assises de brique crue, et appartient manifestement à la ville de briques et non à celle de pierres.

M. Schliemann avait presque terminé les fouilles qu'il avait entreprises et se préparait à quitter la Troade, lorsqu'un dernier coup de pioche sur le haut du gros mur, à gauche de la porte et au pied même du *mégaron,* mit au jour des vases de métal, réunis et quelquefois soudés

ensemble par l'incendie; ils étaient groupés dans un petit vide quadrangulaire et semblaient avoir été contenus dans un coffre de bois que le feu aurait détruit et fait disparaître. C'étaient des vases d'or et d'argent, des colliers d'or, des parures de femme, des bagues, des boucles et pendants d'oreilles en alliage d'or et d'argent, des armes de bronze. La place où ce trésor venait d'être trouvé et l'état où il était, par suite de l'action d'un feu violent, prouvaient clairement qu'il provenait du palais au pied duquel il avait été abandonné, et du seigneur qui habitait ce palais au moment de l'incendie.

Si maintenant nous rapprochons les faits qui viennent d'être brièvement énumérés, et si nous comparons Hissarlik à Bounar-bachi, il ne peut nous rester de doute. Les hauteurs de Bounar-bachi, non plus que celles de Chiblak et d'Atchi-kieui, n'ont jamais été occupées par une forteresse de quelque importance; les débris s'y réduisent presque à rien, et les plus anciens ne remontent pas au-delà du VI^e^ siècle, époque de Solon et de Pisistrate. A Hissarlik, que l'antiquité regardait comme le site de Troie et dont la colonie grecque porta toujours le nom d'Ilion, les fouilles n'ont atteint le sol vierge, le rocher, qu'à 16 mètres de profondeur. Les couches de décombres dont se compose cet énorme remblai montrent cinq et peut-être six époques successives. La plus basse est d'une antiquité extrêmement reculée. La seconde, faite de cendres et de terres brûlées, porte partout les traces d'un immense incendie; les maisons y sont de briques crues; elle avait une enceinte puissante, un autel de Minerve, un palais habité par un riche seigneur. La troisième couche, formée de terre, renferme des maisons de pierres cimentées avec de

la boue. Il en est de même de la quatrième. Au-dessus de celle-ci, une couche très-mince recèle des vases qui semblent de provenance lydienne. La sixième couche est d'abord grecque archaïque, puis hellénique des bonnes époques, gréco-romaine, enfin impériale. Il semble qu'entre l'époque ancienne et l'établissement de la colonie grecque au VII^e^ siècle, il se soit écoulé un long espace de temps, durant lequel ce lieu est demeuré désert. De même, après la destruction de l'Ilion gréco-romain, sous Constance II, la colline a cessé d'être habitée; on ne trouve à la surface aucun reste byzantin, ni moderne. Voilà donc quinze cents ans que la colline d'Ilion est une solitude. Un homme et une femme sont enfin venus y camper et ont remis au jour un passé qui semble se perdre dans la nuit des temps.

III

Par les objets trouvés dans les ruines, ce passé sera-t-il éclairé de quelque lumière? Si c'est bien là l'Ilion d'Homère, saurons-nous quelque chose de positif sur sa civilisation, sur la race et la langue des hommes qui l'habitaient? ou bien continuerons-nous de n'avoir pour tout document sur ces âges héroïques que les rhapsodies de l'*Iliade*, les traditions recueillies et embellies par les poëtes, et les élucubrations savantes des Alexandrins? Pourrons-nous rattacher les hommes de ce temps et leur industrie à d'autres que nous connaissions déjà? Enfin l'époque approximative où

vivait cet ancien peuple ressortira-t-elle des témoignages que la terre vient de nous livrer?

Le nombre des objets recueillis par M. Schliemann dans les couches inférieures d'Hissarlik dépasse vingt mille. Le lecteur sans doute ne s'attend pas ici à la description détaillée de ces objets, dont beaucoup d'ailleurs se répètent un grand nombre de fois; je dois cependant essayer d'en donner une idée générale, en les classant par groupes suivant leur nature ou leurs usages. Les matériaux que les hommes d'alors avaient sous la main n'étaient pas nombreux, et les forces naturelles dont ils disposaient se réduisaient à peu de chose. Sans compter le bois et les matières textiles, qui ont presque totalement disparu, l'argile, la pierre et quelques métaux, voilà les matériaux de ce qu'ils nous ont laissé; il faut cependant y ajouter l'os, la corne et le cristal de roche, dont ils ont su tirer parti, ainsi que de la peau et du poil des animaux. Leurs instruments étaient fort rudimentaires: leur main faisait à elle seule presque tout l'ouvrage; l'immense majorité de leurs outils était en pierre dure; un très-petit nombre sont en métal, quelques-uns en os. Les machines tournantes leur faisaient défaut. Leurs moulins sont là tout entiers; les meules ne tournaient pas. Presque toutes les poteries sont modelées à la main; quelques-unes cependant portent la trace du tour, mais sont souvent moins bien exécutées que les autres. Ces petites masses de terre cuite, en forme de cône double et percées d'un trou vertical, que l'on connaît sous le nom de *fusaïoles*, étaient des pesons de fuseau; on en a aujourd'hui la certitude; c'était peut-être la seule machine tournante employée à Hissarlik; M. Schliemann en a rapporté plusieurs milliers

et y en a laissé beaucoup d'autres. Après la pierre, le feu était le principal auxiliaire de ces anciennes populations. Sans compter les usages domestiques, il servait à cuire les vases d'argile et à fondre les métaux. Il ne paraît pas toutefois qu'il ait été employé en grand ; on n'a pas trouvé de four à Hissarlik ; les maisons de la seconde époque sont en briques crues, et de telles briques supportent même l'autel de pierre de Minerve. Ces hommes ont dû pourtant couler des quantités de cuivre assez grandes pour former des boucliers.

Ainsi donc, ce qui domine ici, c'est la pierre parmi les instruments, et la terre cuite parmi les produits. Les instruments de pierre rapportés par M. Schliemann sont extrêmement nombreux, et il a laissé sur place tous ceux qui ne lui ont pas paru mériter l'honneur de sa collection. Les *scies* de silex sont souvent très-belles ; elles sont quadrangulaires comme nos peignes, et ont sur l'un des bords ou sur tous deux des dents régulières et bien tranchantes ; le silex dont elles sont faites est presque toujours laiteux, quelquefois jaune ou verdâtre et transparent. Les *couteaux*, c'est-à-dire les lames minces, allongées, tranchantes et souvent un peu courbes que l'on désigne par ce nom, sont les unes en silex, les autres en obsidienne ; un assez grand nombre sont dentelées sur un de leurs bords. Ces couteaux de pierre dure ne caractérisent pas toujours une époque reculée. Ils sont encore en usage dans une partie du Levant ; on les fixe dans une planche triangulaire qui, traînée par un cheval sur l'aire à battre le blé, hache rapidement la paille pour la nourriture des animaux ; cette machine porte en grec le nom de *halônistra*, et les lames celui de couteaux, *machœria*. Ces couteaux ont passé à

travers les siècles, comme les pierres à battre le briquet. Il n'en est pas de même des *ciseaux*, des *marteaux* et des *haches* de pierre. Ceux d'Hissarlik sont en diorite; les ciseaux et les haches sont parfaitement conformés; le tranchant est poli et obtus, presque toujours curviligne; les marteaux ont un trou pour le manche. Ce trou était obtenu par le frottement, mais on n'a pas trouvé l'outil au moyen duquel on le perçait; il était donc probablement en bois, et la matière perforante était du sable ou quelque autre poussière délayée dans l'eau.

Les fouilles ont fourni des moulins, des mortiers, des pilons et des broyeurs en grand nombre. Les *moulins* sont en trachyte et non en pierre meulière ou en grès. Ils se composent de deux grosses pierres, convexes d'un côté et plates de l'autre; l'une des deux se posait à terre, et l'autre était mue avec les deux mains. Cette machine servit longtemps encore après l'invention des meules tournantes en forme de trémie, comme celles que l'on voit à Pompéi; on dit même que les femmes grecques s'en servent encore dans certaines îles. Les *mortiers* et les *pilons* sont en granit, et, sauf la grossièreté des formes, ressemblent à ceux que nous fabriquons aujourd'hui. On n'a rien trouvé qui ressemblât à un four ou à cette cloche de terre cuite que les femmes grecques de nos jours font chauffer et dont elles recouvrent le gâteau qui doit cuire sur l'âtre; il est donc probable que les hommes d'alors ne connaissaient pas ce que nous appelons le pain, et qu'ils employaient la farine d'une autre manière que nous.

Les *poids*, les *pesons* et les *broyeurs* forment une classe nombreuse dans la collection d'Hissarlik. Ce sont des cailloux roulés, choisis dans le lit des rivières et générale-

ment en granit. Les poids sont presque sphériques et conformes à la numération décimale. Les pesons, qui servaient sans doute aux tisserands et peut-être aux pêcheurs (1), sont des cailloux ronds, plats et percés d'un trou. Les broyeurs sont cylindriques ou coniques, arrondis par la nature, et presque tous sont usés et polis à leur partie inférieure par suite de l'usage qui en a été fait.

A côté des instruments de pierre se placent naturellement ceux d'os ou de métal. Les haches et les ciseaux de *bronze* n'atteignent pas en nombre ceux de pierre. Ils sont plus allongés, moins obtus, et vont en pente du côté opposé au tranchant; ils ne diffèrent pas notablement de ceux qui ont été trouvés dans l'occident de l'Europe et qui ornent la plupart des musées préhistoriques. Quelques-uns ont pu servir à des usages militaires; mais beaucoup aussi semblent des outils d'ouvrier. A côté d'eux sont des lames de couteau également en bronze, une hachette longue, à douille centrale, dont les tranchants sont l'un vertical, l'autre horizontal; enfin certaines faucilles dentelées, une serpette et un couteau de bronze doré, objets dont l'usage n'avait rien de militaire, quoiqu'ils se soient trouvés avec des lances, des haches de guerre et des poignards. La plupart des instruments de bronze faisaient partie de ce groupe qui fut trouvé sur le bastion, et auquel, pour le distinguer du reste, on a donné le nom de *trésor*. Plusieurs d'entre eux étaient réunis et comme soudés ensemble par l'action du feu. Là aussi s'est trouvé un bouclier circulaire

(1) Dans la quatrième couche on a trouvé un hameçon de bronze pareil aux nôtres.

en bronze, disposé de manière à contenir des peaux superposées, comme les boucliers des héros troyens.

Les ustensiles destinés au travail des métaux ne forment pas la partie la moins curieuse de cette section. Les *creusets* ont la forme de coupelles, de nacelles ou d'entonnoirs; ils sont en terre grise, façonnés à la main et très-épais; un d'entre eux contient encore du bronze incrusté dans sa pâte. Il y en a de très-petits pour la fonte des métaux précieux. Les *moules* sont en micaschiste et parfois assez épais pour avoir des entailles sur leurs six faces; ces creux reproduisent les formes des objets de métal que possède la collection, haches, ciseaux, épingles à cheveux, boucles d'oreilles, anneaux. M. Schliemann et un ingénieur, M. Laurent, qui l'accompagnait, ont cru reconnaître, entre deux des couches inférieures, du minerai de cuivre et de plomb répandu sur toute la surface de l'acropole. Cependant il est difficile d'admettre que ces deux métaux fussent extraits sur place : rien dans les fouilles n'a prouvé qu'il en fût ainsi; le métal tout préparé pouvait être apporté d'ailleurs et travaillé au moyen des creusets, des moules, des marteaux et des admirables ciseaux de pierre dure que renferme la collection. Quant aux outils en os, ils se réduisent à des poinçons et à des aiguilles; rien n'est plus rudimentaire : les *poinçons* sont de petits os taillés en pointe; les *aiguilles* sont le plus souvent des os de petits animaux, dans la tête et les apophyses desquels un trou a été percé. Des os plus gros, sciés en travers, ont fourni des *anneaux,* des *étuis* et des *manches* d'outils pareils à nos manches de vrilles.

Dans les quatre couches préhistoriques, on n'a pas rencontré d'autres métaux que l'or, l'argent, le bronze et le

plomb. L'*or* était rare, à moins qu'il n'ait été enlevé au moment de l'incendie; il ne s'en trouvait que dans le palais du seigneur. Il en était à peu près de même de l'*argent*, qui, outre les grands et beaux vases du trésor, a fourni à la collection six lingots ou lames épaisses, convexes à un bout et concaves à l'autre extrémité. Les habitants de la ville incendiée, ou du moins leur prince, faisaient usage d'un alliage d'or et d'argent d'un grand éclat, connu des Grecs sous le nom d'*électron*. La collection en renferme de beaux spécimens, entre autres un gobelet travaillé au marteau et présentant des facettes disposées en spirales; la couleur de ce vase est d'un jaune pâle, très-éclatante; et, sauf les coups qu'il a reçus, il semble sortir de la main de l'ouvrier. J'ai parlé des objets de bronze : une analyse bien faite dira prochainement ce qu'ils renferment d'étain; l'aspect rouge qu'ils offrent, quand on en ôte l'oxyde, est celui du cuivre pur, tandis que les objets analogues fournis par la couche hellénique sont en bronze plus pâle. Le *plomb* est plus rare que les autres métaux dans toutes les couches de débris; il s'y trouve cependant, et y a même fourni de longues épingles pareilles à nos pointes de Paris, mais qui n'ont pu avoir le même usage. Quant au fer, les fouilles n'en ont pas révélé la moindre trace. A la vérité, le fer s'oxyde et se détruit rapidement; mais il laisse à la forge des scories indestructibles. Des ouvriers qui savaient fondre le cuivre et travailler les métaux comme ceux d'Hissarlik auraient forgé le fer, s'ils l'avaient connu, et les scories laissées par eux existeraient encore. D'ailleurs ils faisaient en bronze des instruments qu'ils auraient faits en fer, si ce dernier métal eût été entre leurs mains. On peut donc affirmer que les quatre couches inférieures

d'Hissarlik sont d'une époque où le fer n'était pas en usage dans le pays, ni certainement dans les pays voisins. L'étain, cité par Homère, se nommait en grec *cassitéros,* mot étranger qui est le sanscrit *castîra ;* la population de la plaine de Troie recevait de l'Inde ce métal, qui vint plus tard des contrées du nord aux peuples méditerranéens.

Les *vases* fournis par les couches préhistoriques d'Hissarlik sont, dans la collection Schliemann, au nombre de plusieurs milliers. Si on les considère dans leur ensemble, on n'aperçoit pas d'abord de différences notables entre ceux des quatre couches consécutives. Les formes se reproduisent d'une époque à l'autre ; le genre de fabrication est le même ; ce sont les mêmes terres et les mêmes ornements. De plus près, on aperçoit une sorte de décadence, au moins à partir de la seconde couche, comme si le vaste incendie qui détruisit la ville eût fait disparaître les bons ouvriers ou amoindri leur salaire, quel qu'il fût. Cette décadence se remarque même dans la capacité de certains vases. Il en est un, par exemple, celui que l'on nommait peut-être *amphikypellon,* qui servait à boire et qui a cette particularité de ne pouvoir se tenir debout : deux personnes pouvaient se l'offrir l'une à l'autre, et devaient le vider avant de le remettre renversé sur son bord supérieur ; ce vase, qui contenait d'abord plus d'un litre, va toujours en diminuant, et ne contient pas à la fin plus d'un décilitre.

La plupart de ces vases, depuis le sol vierge jusqu'à l'époque hellénique, ont été fabriqués sur place avec la terre argileuse du pays. Cette terre est tantôt rouge, tantôt grise ou jaunâtre. On la pétrissait sans l'épurer ; les petites

pierres qu'elle contenait se retrouvent dans l'épaisseur des tessons. Le potier modelait cette terre avec ses doigts sans aucun outil accessoire; quand le vase était à moitié sec, il le frottait au moyen d'une pierre dure, allongée en forme de pied de biche et plus ou moins grosse, suivant la dimension de l'objet; par là, il donnait à la terre du vase un poli très-brillant, qui se maintenait à la cuisson. Toutes les terres cuites préparées par ce procédé portent la trace de chacun des coups du *lissoir,* et ces lissoirs existent en grand nombre dans la collection. L'usage du *tour* paraît s'être introduit dans le pays durant la période dont nous nous occupons; les objets fabriqués par ce procédé nouveau sont généralement plus grossiers que les autres; les traces qu'ils portent sont peu parallèles et fort inégales, témoignant de l'imperfection de l'appareil ou de l'inexpérience de l'ouvrier. Au contraire, les vases et les autres poteries modelées à la main, puis polies avec le lissoir, sont quelquefois d'une forme très-élégante et d'une fabrication soignée. On pourrait donc désigner la quadruple période des antiquités préhistoriques d'Hissarlik par le nom de *période de la poterie lissée,* car, lorsque l'usage du tour se fut répandu et que l'on connut l'art de choisir l'argile ou de l'affiner par le décantement, on cessa de fabriquer les vases suivant l'ancien procédé. Les plus anciennes poteries helléniques sont faites au tour.

L'ornementation des terres cuites d'Hissarlik est aussi très-rudimentaire. On n'y trouve aucune peinture. A la vérité, la couche inférieure a fourni un petit fragment de vase très-fin, fait au tour et peint de lignes ondulées et de *cancelli* comme les beaux vases archaïques du sud de

la Méditerranée; mais c'est évidemment un morceau étranger, qui a pu glisser dans les profondeurs du sol et sur lequel on ne saurait fonder aucune théorie. Les ornements de la poterie locale sont *gravés* dans la pâte molle et le plus souvent remplis d'une argile blanche qui les faisait ressortir. Sans compter les figures symboliques, dont je parlerai tout à l'heure, ce sont presque toujours des lignes sinueuses ou des zigzags, réunis en faisceaux comme des rubans ou divergents comme les sillons de la foudre. Au fond de quelques assiettes, on voit cependant une grande croix peinte avec de l'argile blanchâtre et grossièrement exécutée. Le procédé favori pour l'embellissement d'un vase consistait, lorsqu'il était à moitié sec, à le plonger dans un lait d'argile rouge, qui, une fois lissée, faisait corps avec la pâte et donnait à la terre un aspect brillant. La collection offre un grand nombre de ces vases de couleur rouge, dont l'éclat est aussi vif que le jour où ils ont été faits.

Essayons maintenant de donner quelque idée de la forme des vases d'Hissarlik, forme étroitement liée avec l'usage auquel ils étaient destinés. Je ne dirai presque rien des grands vases contenant plusieurs hectolitres, à fond étroit ou pointu, et que l'on mettait en terre pour y garder l'eau, l'huile, le vin, le blé même et d'autres aliments. Les mieux conservés ont été envoyés par M. Schliemann à Constantinople, où ils sont, dit-on, fort négligés. On peut diviser les autres vases en plusieurs séries : vases à porter les liquides ou à boire, vases à cuire les aliments, vases à manger et vases d'agrément ou d'un usage indéterminé. Toutes ces séries sont d'une abondance extrême et offrent les formes les plus variées : on comprend qu'il

est impossible de les décrire ici; on pourra consulter à ce sujet l'ouvrage, accompagné de plus de deux cents planches de photographies, publié en 1873 par M. Schliemann, et les éditions anglaises qu'il en a publiées depuis. C'est tout un monde qui se révèle à nous, qui un jour prendra sa place dans l'histoire et rattachera entre eux plusieurs groupes de la race âryenne, dont on n'aperçoit pas encore nettement les anciens rapports.

Les grandes cruches à porter l'eau, les vases longs pour mettre le vin, les petites et les grosses bouilloires, les tasses, les godets, les marmites à trois pieds, les soupières, les terrines, les assiettes, les gourdes, les gobelets, les biberons à bec sortant de la panse du vase, forment autant de séries, dont chacune est représentée souvent par plusieurs centaines d'échantillons. Ces noms réveilleront dans l'esprit du lecteur des idées assez nettes pour lui faire saisir en imagination la forme des objets; elle se précisera davantage, si nous disons que, sauf l'usage du tour, rare à Hissarlik et universel aujourd'hui, ces mêmes vases, avec des formes analogues, se retrouvent presque tous dans les villages de la Normandie et de la Bretagne; il y a dans ces provinces des industries locales et stationnaires, dont les produits contrastent étonnamment avec ceux des grandes fabriques de faïence et de porcelaine importés par les marchands forains.

Mais je dois appeler l'attention sur deux ou trois formes de vases qui, jusqu'à présent, n'ont pas été trouvées ailleurs qu'à Hissarlik. C'est d'abord le vase à boire, désigné ci-dessus comme ayant été peut-être le *dépas amphikypellon*. On n'a trouvé, ni en Troade, ni ailleurs, aucun vase formant une double coupe, tandis que les

textes font voir que ce gobelet servait à faire les honneurs du festin ; le maître, le tenant par une anse, buvait le premier et le présentait à son hôte, qui le prenait par l'anse opposée et le vidait d'un trait. Ces gobelets ont la forme d'un tuyau évasé par le haut comme le pavillon d'un cor de chasse et se terminant en bas par un fond convexe ; on ne pouvait pas le poser sur ce fond ; il fallait le vider d'abord, puis le renverser. Deux grandes anses, où la main tout entière pouvait passer, servaient à l'offrir et à le recevoir. Dans le *trésor,* il s'est trouvé un de ces vases à boire d'une forme un peu différente : il ressemble à nos saucières, si ce n'est qu'il n'a point de soucoupe et qu'il se pose sur un très-petit fond ; les anses sont latérales ; des deux becs, l'un est étroit pour goûter, l'autre large pour boire. Ce vase est tout en or massif et d'une parfaite conservation ; c'était le *dépas* royal, au temps où chaque héros avait pour sa part le dos succulent d'un taureau et arrosait largement son estomac. Il est à remarquer que la couche profonde, antérieure à la ville incendiée, n'a fourni aucun de ces vases à boire ; les gobelets qu'on y trouve ont une forme conique avec un large pied de même forme, mais moins haut, ce qui les rapproche de nos verres à pied ; la pâte de ces gobelets est grise et très-grossière. Les trois couches supérieures ont donné une belle série d'*amphikypella*, qui vont en diminuant de grandeur avec les années, sont toujours fabriqués de la même manière et conservent exactement leurs formes.

Une autre série de vases, lissés sur teinture rouge comme les précédents, est celle des cruches à long bec, semblables à ces carafes de cristal, à col et à grande

anse, dont nous nous servons sur nos tables. Celles d'Hissarlik sont fort élégantes : le col allongé se termine par un long bec redressé presque verticalement ou même un peu rejeté en arrière. Nous en avons trouvé d'analogues à Santorin, mais plus élégantes encore et imitant des femmes avec leurs seins en saillie, des colliers et des boucles d'oreilles en couleur. Les carafes troyennes ont quelquefois aussi des seins de femme et la saillie du gosier; elles sont parfois accolées deux ensemble, ou bien une même carafe a deux cols juxtaposés et tous deux terminés par un long bec dressé. Quoique nos fouilles et celles de M. Fouqué à Santorin aient montré que cette forme de vases était connue au sud comme au nord de la mer Égée, il est incontestable que ceux de la Troade ont été confectionnés en Troade, avec les matériaux et les lissoirs que le pays fournissait. Cette industrie s'est même conservée jusqu'à nos jours ; tous les voyageurs qui sont allés à Constantinople connaissent les belles carafes de terre émaillée des Dardanelles : elles ont, comme celles d'Ilion, le col allongé avec un bec disposé d'une autre manière et ingénieusement compliqué; elles portent, peints en jaune ou en or, des boucles d'oreilles, des colliers, une large fleur sur la poitrine et une autre sur la place de chacun des seins.

Les formes de la femme ont été données par les habitants d'Hissarlik à un autre genre de vases dont il me reste à parler, et dont l'importance historique sera très-grande. Ce sont des vases à panse et à large col, posant sur leur fond et munis d'un couvercle tantôt plat avec une aigrette recourbée, tantôt en cloche cylindrique ou sphéroïdale munie d'une anse supérieure et le plus sou-

vent d'une couronne royale à quatre cerceaux. Les premiers, ceux dont le couvercle est plat, ont à la partie supérieure du col une tête pareille à celle de la chouette, et qui est la tête même du vase ; il y a sur les côtés deux oreilles saillantes ; la face se compose d'une double arcade figurant le dessus des yeux ; sous chaque arcade un gros œil hémisphérique, et au milieu de la face un bec de chouette proéminent. Sur les deux côtés de la panse sont deux grandes ailes plates, relevées verticalement ; sur le haut de la panse, deux seins de femme, et plus bas un nombril. Des indices sur lesquels nous reviendrons nous portent à voir dans ces vases moitié femme et moitié chouette la figure d'une divinité. Si l'on se rappelle l'épithète homérique de *glavcôpis* constamment donnée à Minerve, et que cette divinité à face de chouette était la protectrice du pays troyen, on en induira que ces vases sont autant de Minerves. La série en est longue dans la collection de M. Schliemann et mériterait une étude approfondie ; je ne puis donner ici que des aperçus généraux qui en feront ressortir l'intérêt.

Plusieurs vases montrent la divinité complète, avec le nombril, les seins, les ailes, le bec sans bouche au-dessous, les yeux en arcades, les oreilles, les cheveux, la coiffure plate et l'aigrette inclinée. Sur d'autres, le bec passe à l'état de nez ; les yeux se fendent et forment des paupières ; une bouche se dessine, d'abord timidement et comme une petite fente horizontale, ensuite avec des lèvres en relief : c'est une tête humaine, et pourtant c'est encore une chouette. Le nombril de ces Minerves est une des parties dont l'étude offrira le plus d'intérêt : quelquefois il est saillant avec une fossette, comme si le cordon

ombilical eût été coupé trop long ; le plus souvent il est plat et porte, gravée à la pointe, une croix simple ou cantonnée de quatre points, comme sur beaucoup de vases grecs ou étrusques et dans l'archéologie chrétienne. Quelquefois il est placé très-haut, et même entre les deux seins ; alors il est rond et large, et occupe précisément la place de la tête de Méduse dans les statues grecques de Minerve. Les Minerves des vases n'ont encore ni lance, ni bouclier.: c'est la déesse à tête de chouette ; on ne voit pas trop comment ces attributs guerriers auraient pu lui être donnés avant qu'elle fût devenue tout à fait femme. Quand cette transformation eut été accomplie, la chouette resta, par tradition religieuse, inséparable de l'idée de Minerve ; l'art grec sépara les deux formes, et l'oiseau devint l'attribut de cette divinité. Par quelle suite d'idées l'ancienne population vouée à son culte en vint-elle à lui donner une face de chouette? C'est ce que la philologie comparée a complètement expliqué. Athéna fut primitivement l'Aurore à la face brillante, comme je l'ai démontré dans mon livre sur la *Légende athénienne :* le mot *glavcôpis* exprimait cette idée ; plus tard, le caractère personnel de cette conception s'accusant de plus en plus, suivant la loi ordinaire des conceptions religieuses, le même mot signifia « à la face de chouette, » et l'art hellénique, avec la civilisation, fit le reste. Les vases troyens répondent à la seconde phase de cette conception ; ce sont les premiers documents qui l'attestent, mais ils sont complets.

Aux vases à face de chouette se rattache étroitement une immense série de petites *idoles,* que toutes les couches préhistoriques, mais surtout la couche incendiée,

ont fournies. Ce sont de petites pierres, plates et allongées, ramassées dans les rivières et sur le bord de la mer, ou bien des plaques de terre cuite ou d'os façonnées à la main. L'ouvrier a le plus souvent entaillé les deux côtés, pour figurer le cou d'une femme, et diminué la largeur de la partie supérieure, ce qui les rapproche du profil des vases. Sur la partie large, il a gravé deux points et un autre plus bas, pour désigner les seins et le nombril. Au-dessus du cou, là où est la tête de la chouette, il a tracé en deux lignes les arcades des yeux et le bec, et désigné par deux points les yeux eux-mêmes . Sur d'autres idoles, la face est tracée plus simplement encore; c'est une ligne verticale entre deux points ●|●. Figurez-vous, lecteur, que ce sont des yeux qui vous regardent, et dites-vous à vous-même : c'est un *palladium*. Nous voilà dans le monde des monogrammes ; quand ceux-ci se trouvent sur les petites pierres plates dont j'ai parlé, ce sont des amulettes, que chacun pouvait porter sur soi ou vénérer dans sa maison ; mais on est allé plus loin : il y a des vases sur lesquels le monogramme se trouve seul ⊙|⊃ et sans aucune forme de chouette ou de femme ; cependant il est bien certain que c'est là un signe de bon augure et qui signifie Athéna. La déesse monogrammatique se trouve partout dans la couche incendiée : parmi les objets composant le *trésor*, il y a deux magnifiques diadèmes de femme en or pur ; c'est un cercle d'or entourant la tête et duquel pendent une multitude de petites chaînes reliées entre elles par des anneaux. Ces chaînes portent un grand nombre de feuilles d'olivier en or, imbriquées comme des écailles de poisson ; la

dernière écaille de chaque chaîne est un palladium. Les princesses du temps en avaient donc la tête et les épaules toutes garnies.

Nous voici maintenant parmi les objets qui représentent les idées religieuses du temps. La Minerve chouette est la seule divinité qui y soit figurée en personne, à moins que l'on ne prenne pour une Junon à tête de vache, *boôpis*, une petite plaque d'os ayant un long cou et une tête garnie de deux cornes et de deux oreilles. Sauf cet exemple, à peu près unique, d'une divinité figurée autre que Minerve, tous les objets d'un caractère religieux sont des dessins gravés sur la terre molle et souvent remplis de cette argile blanche dont j'ai déjà parlé. A peu d'exceptions près, ils se trouvent sur des *boulettes* de terre cuite ou sur ces pesons coniques que les Italiens ont nommés *fusaïoles*. Ce sont, dis-je, les savants italiens qui ont créé cette désignation, parce qu'un certain nombre d'objets semblables ont été trouvés dans les *terramares* ou anciennes habitations lacustres des environs de Bologne et dans le cimetière préhistorique de Villanova; les plus intéressants d'entre eux font partie des collections de MM. Bianconi et Gozzadini. Nous en avons aussi trouvé deux à Santorin. Le lac du Bourget a fourni un fuseau complet composé de sa tige de bois et de son peson. Les *fusaïoles* d'Hissarlik se comptent par milliers. Conservons le nom, puisque nous connaissons maintenant l'usage de la chose. Ces doubles cônes ressemblent à des molettes ou à des glands de passementerie; seulement l'un des cônes est presque toujours plus allongé que l'autre; quelquefois même celui-ci se réduit à rien, et le cône peut se poser sur sa base; mais le trou suivant l'axe

ne manque jamais; et les plus anciennes fusaïoles sont plates et même évidées, semblables à des roues pleines. C'est toujours sur le côté le plus plat que se rencontrent les dessins gravés, et par conséquent c'est lui qui se trouvait au-dessus quand on se servait de l'instrument.

Ce sera une étude très-longue et entièrement neuve que celles des fusaïoles troyennes; ce sont elles qui nous diront le plus de choses sur la religion de ce peuple ancien, sur son origine et même sur sa race. Cette longue étude trouvera sans aucun doute sa clé dans les hymnes du Véda, le seul livre à ma connaissance qui parle des mêmes symboles et qui en donne l'interprétation. Les dessins répandus à profusion sur les fusaïoles ont presque tous un aspect monogrammatique et se composent de lignes : ainsi, pour représenter un lièvre, une ligne horizontale forme le corps, un petit crochet la tête, deux lignes obliques les oreilles, quatre lignes les jambes, et l'animal se reconnaît aisément; un homme debout, qui prie ou qui admire, se compose d'une ligne verticale terminée en fourche par le bas, et en haut par un petit rond; les bras sont une ligne horizontale qui se redresse à ses deux extrémités.

Voici maintenant les principaux objets représentés de cette manière sur les fusaïoles troyennes. Parmi les choses naturelles figurées directement et sans intention symbolique, on remarque très-souvent un soleil rayonnant, quatre soleils, sept soleils, douze soleils, nombres dont il n'est pas, je crois, fort difficile de découvrir le sens. Les étoiles, les constellations, la foudre, se voient aussi sur ces terres cuites. On y distingue souvent un rameau

d'arbre à feuilles opposées, ou une fleur à pétales ronds ou pointus très-nombreux, quelquefois disposés sur plusieurs rangs, et presque toujours ces fleurs ont leur pédoncule représenté par un trait latéral. — Parmi les figures d'animaux symboliques, on remarque surtout le lièvre, deux espèces d'antilopes, l'une à cornes simples, l'autre à cornes divisées comme les bois d'un cerf ; il y a aussi la chenille, la sauterelle et l'homme en prière. Le lièvre et les antilopes nous sont connus, le premier comme le symbole ordinaire de la Lune dans l'ancienne mythologie âryenne, les autres comme l'attelage des Vents. Quant à la chenille et à la sauterelle, dans le symbolisme perse, qui n'est pas moins âryen que celui de l'Inde, ce sont deux êtres malfaisants, qui sont représentés, sur les cylindres et les pierres gravées, occupés à ronger l'arbre de vie.

Remarquons encore, parmi les figures les plus caractéristiques gravées sur les fusaïoles troyennes, la croix, la roue et le *swastika*. La fusaïole est elle-même une roue: elle a un, deux ou trois moyeux, trois, quatre, cinq, six et jusqu'à sept rayons. Quelques-unes sont des roues tournantes, mouvement qui s'exprime par la courbure des rayons divergents ; mais cette roue principale, qui représente soit le soleil, soit le mouvement général du ciel, porte souvent sur son disque d'autres roues simples, rayonnantes ou fulgurantes, ou entourées d'étoiles en nombre défini. Elle porte aussi ces croix simples ou cantonnées de quatre trous ou de quatre clous, dont j'ai déjà parlé. L'histoire de ces croix est à faire: M. de Mortillet, dans son livre sur *le Signe de la croix,* l'a commencée ; mais nous avons maintenant trouvé la croix sur

des objets d'origine âryenne, depuis les temps préhistoriques jusqu'aux époques les plus avancées du christianisme. Les croix troyennes compteront parmi les plus précieux documents de cette histoire. Il en est de même du *swastika*. Ce mot, qui est sanscrit, désigne une sorte de croix dont les quatre bras sont coudés, et qui tantôt est simple, tantôt cantonnée de quatre clous. Les archéologues chrétiens, l'ayant trouvée sur une foule de monuments de leur religion et ne voulant pas remonter au-delà de Jésus, se sont obstinés à la dire composée de quatre gamma, et l'ont désignée sous le nom de croix *gammée;* mais le Râmâyana la place sur le navire de Râma, qui ne savait pas le grec; elle est sur une foule d'édifices bouddhiques : c'est un des signes que les sectateurs de Vishnou se tracent sur le front, comme le faisaient les premiers chrétiens. La croix est partout dans la race âryenne; c'est le signe âryen par excellence, et la voici sur une infinité de fusaïoles troyennes, bien des siècles avant le Christ. Le nom de ce symbole est *swastika;* jusqu'à présent, il n'en a pas d'autre.

Voilà les principales figures tracées sur les fusaïoles, où l'on trouve aussi le monogramme de la chouette. Ce sont autant de signes élémentaires, qui se combinent entre eux de mille manières et qui, étudiés avec persévérance, offriront des groupes d'idées et une sorte d'écriture hiéroglyphique. On peut entreprendre ce beau et difficile travail en ayant sous les yeux le riche album de M. Schliemann; ses planches reproduisent en effet presque tous les dessins gravés sur les fusaïoles d'Hissarlik. On y verra aussi des boulettes de terre, pétries à la main et souvent mal modelées : elles sont très-cuites et très-

dures; presque toutes ont été trouvées à 5 mètres de profondeur, tandis que les fusaïoles se rencontrent dans toutes les couches anciennes. Je ne puis décrire ici toutes ces boules, qui sont comme des abrégés du monde céleste et peut-être du saint sacrifice; j'en décrirai deux seulement. L'une est partagée en huit sections égales par deux cercles qui se croisent à angle droit et par un équateur; dans ces huit triangles sphériques, on voit une roue tournante, un disque fulgurant, un croissant avec un soleil et une foudre, de l'eau, un rameau, un autre rameau avec un croissant, une lune et douze soleils. L'autre porte un soleil tournant et rayonnant, deux *swastikas*, une foudre, la Grande-Ourse et d'autres étoiles. En général, le *swastika* et les constellations dominent sur ces boules; une d'elles porte plusieurs fois répété le monogramme de la chouette .

Les parures et les objets de fantaisie ne pouvaient abonder à Hissarlik, parce que la plupart ont été détruits par le feu et par le temps, ou emportés par les fuyards. M. Schliemann n'a trouvé en tout que quatre ou cinq têtes humaines, divers ossements, et une urne funéraire contenant les cendres d'une femme, au milieu desquelles était un embryon de six ou sept mois; mais, outre les deux coiffures d'or dont j'ai parlé, le *trésor* renfermait dans un vase d'argent plus de huit mille perles d'or fondu, de formes variées et percées d'un trou; en les enfilant, on en a recomposé de magnifiques colliers. Il y a aussi huit bracelets d'or ou d'électron, plusieurs pendants d'oreilles à lamelles, également en or, et cinquante-six boucles d'oreilles finement travaillées et généralement en électron.

La collection contient encore un peigne en os pareil aux nôtres, des épingles à cheveux en bronze, une en argent dont la tête est cannelée, des brosses en terre cuite où il ne manque que le poil, des poignées de sceptre en os ou en corne de cerf, un petit œuf en marbre, un petit poisson en bois durci au feu et parfaitement exécuté, deux hochets d'enfant en terre cuite, des agates-onyx et des cylindres de pierre dure gravés et perforés, des olives et des billes de pierre extrêmement dure et d'un admirable poli. Je ne puis point décrire ici ces objets, et je renvoie le lecteur au livre de M. Schliemann. Je signalerai seulement un certain nombre de cachets en terre cuite; ils ne sont pas élégants, et je suppose que les seigneurs du pays en avaient de mieux faits et d'une meilleure matière; tels qu'ils sont, ils représentent en creux le signe de la croix simple, double ou triple, le *swastika* ou quelque autre figure symbolique du même ordre, mais jamais de lettres ni de visages humains.

Les hommes d'alors écrivaient-ils? Jusqu'à présent, les fouilles n'ont rien fourni qui ressemble à une écriture âryenne, phénicienne ou égyptienne, rien non plus de cunéiforme. Deux petits vases très-grossiers, en terre jaune et grise lissée, ont été trouvés dans la seconde couche, celle de l'incendie: ils portent chacun une suite de signes qui ont toute l'apparence d'une écriture. L'une de ces deux inscriptions est très-mutilée; l'autre est complète. J'ai cherché à la lire au moyen de tous les alphabets que j'ai eus à ma disposition; mes recherches ont été vaines; tout à coup, en y appliquant les signes élémentaires de l'écriture chinoise, qui est idéographique, je l'ai lue avec facilité, non en chinois, langue que j'ignore

entièrement, mais en français. Cependant il est bien certain que nous sommes ici au milieu d'une population âryenne. Tout son symbolisme est âryen ; elle a pour principale divinité Athéna ; son industrie n'est ni égyptienne, ni phénicienne, ni touranienne, encore moins chinoise : elle est locale. J'ajoute que vraisemblablement cette population parlait un grec primitif, car c'est à cette condition seulement que le nom de *Glavkôpis* appliqué à Minerve a pu passer de sa signification primitive à celle qu'il a dans les couches profondes d'Hissarlik et engendrer une déesse à tête de chouette. Les têtes humaines rapportées par M. Schliemann et retirées des couches inférieures ont des caractères âryens, le crâne dolichocéphale, l'angle facial droit, les pommettes non saillantes, le visage nullement triangulaire, la mâchoire inférieure mince avec l'apophyse interne bien marquée et les dents molaires diminuant de grosseur vers le fond, y compris la dent de sagesse. Tous ces faits s'accordent avec ce que nous savions déjà : si des Araméens ont occupé le sud de l'Asie-Mineure et des Touraniens la région nord-est, l'ouest et notamment la Dardanie étaient très-anciennement habités par des Aryens, frères des Grecs.

Je viens de parcourir en bien peu de pages une bien longue carrière ; j'ai pu le faire grâce à la permission que m'a donnée M. Schliemann de manier pendant de longues heures les vingt mille pièces de son musée, grâce aussi à la complaisance avec laquelle il m'a donné les renseignements dont j'avais besoin. On nous demandera maintenant : est-ce Troie, est-ce l'Ilion d'Homère ? Je réponds que, si Troie a existé, c'est ici l'Ilion d'Homère.

On a vu clairement combien sont vains les raisonnements de ceux qui le placent ailleurs. Ailleurs, il n'y a rien ou presque rien. Ici existent encore les murailles de la ville que toute l'antiquité a nommée Ilion, et qui fut fondée par les Grecs au VII^e^ siècle, sur le lieu qu'ils regardaient comme le site de Troie. Cette colonie a laissé après elle 2 mètres de débris. Au-dessous, il y a encore 14 mètres de décombres à creuser pour atteindre le roc primitif. Ces 14 mètres montrent quatre couches superposées ayant appartenu à quatre époques différentes d'un même peuple, et la plus récente de ces époques est séparée de la colonie grecque par un grand nombre de siècles. La seconde époque est marquée par un immense incendie, dans les cendres duquel on a trouvé presque tous les éléments de sa civilisation, des preuves de sa race, des symboles de sa religion et de nombreuses images de sa principale divinité, qui était Athéna. Ce peuple âryen, presque grec, habitait une forteresse très-petite, occupée par des maisons de terre au milieu desquelles s'élevait un riche palais. Les fouilles ont remis au jour ce palais et un trésor du seigneur qui l'habitait. La citadelle où commandait ce prince avait sa porte sous le palais même ; cette porte était à l'occident, ce qui est la signification probable du nom de *Porte-Scée* dans l'*Iliade*. La tradition est-elle d'accord avec ces données ? Elles la confirment de point en point comme elle-même sert à les expliquer. Que demande-t-on de plus ? Je ne puis affirmer que le *trésor* soit celui du roi Priam, ni que le roi Priam ait jamais existé ; mais il paraît y avoir eu dans cette petite ville si peu de métaux précieux, que ces vases d'or et d'argent, ces bijoux, ces parures, trouvés

au pied du palais même et tout près de la porte occidentale, n'ont guère pu appartenir qu'à la famille régnante, quelque nom qu'on lui assigne.

Faut-il laisser à ces légendes toute la réalité que les poètes et les auteurs classiques leur ont donnée? Je ne le crois pas : les épopées carlovingiennes sont là pour nous instruire, plus encore que les poèmes indiens et que l'*Iliade* elle-même. En admettant que tous les vers de ce poème soient authentiques, on peut du moins affirmer qu'Homère, s'il a existé, n'avait pas vu Troie. S'il est allé en Troade, il y a vu une colline couverte de 5 mètres de débris; la Porte-Scée était entièrement cachée sous les ruines du palais féodal; mais l'Homère de l'*Iliade* n'est probablement qu'un nom, sous lequel ont passé de bouche en bouche, comme les chansons franques et les tirades des *sûtas* indiens, les récits plus ou moins bien rhythmés des aèdes et des rhapsodes. L'imagination des temps postérieurs s'est donné carrière, en grossissant, en embellissant les actions des héros; les dieux y ont eu leur part; mille légendes se sont groupées autour de la légende troyenne, et l'incendie d'une petite forteresse asiatique est devenu une immense conflagration.

Les fouilles ramènent les choses à leurs proportions réelles. Elles les amoindrissent même un peu, et ne donnent après tout que le squelette incomplet et disloqué d'une belle femme. On voudrait pourtant savoir à quelle époque cette belle femme a vécu. Voici quelques-unes des bases sur lesquelles on pourrait appuyer une solution, pour ce qui concerne l'époque de l'incendie d'Hissarlik. C'était l'époque du bronze; on ne connaissait pas le fer. C'était l'époque des fusaïoles, qui a été reconnue de beau-

coup antérieure aux premiers âges étrusques. C'était l'âge des dieux à faces d'animaux. On parlait néanmoins une langue qui ressemblait au grec, si ce n'était pas déjà le grec même. La comparaison des antiquités troyennes avec celles de Santorin, que possède l'École d'Athènes, met hors de doute que l'époque est à peu près la même: c'est celle de la poterie lissée. Cependant Santorin recevait alors des produits étrangers qui ne se trouvent qu'en très-petit nombre à Hissarlik. Si l'on se reporte aux anciens vases de Santorin représentés sur le tombeau de Rekhmara, parmi les présents offerts à Thoutmès III, l'incendie de Troie aurait eu lieu vers le XVII^e^ siècle avant notre ère. L'état de la civilisation troyenne, tel que les fouilles le dévoilent, s'accorde très-bien avec cette hypothèse, qui par la discussion pourra devenir une certitude. Si l'on admet en outre qu'un poète du nom d'Homère a vécu au IX^e^ ou au X^e^ siècle et qu'il a composé l'*Iliade*, on comprendra que la légende troyenne avait eu le temps de grossir, les hommes de se transformer, de faire des conquêtes sur la nature, de s'enrichir et de se civiliser. Les dieux eux-mêmes avaient dû changer quelque peu, quoique les changements religieux soient des révolutions à longue période. Minerve, malgré son épithète consacrée, n'avait plus alors une tête de chouette : elle portait la lance et le bouclier; elle était femme, aussi bien que Junon et les autres déesses; mais rien ne prouve qu'Homère ait vécu à cette époque, et les éléments de l'*Iliade* peuvent remonter plus haut. Pour résoudre cette question si controversée, il faut attendre de nouvelles lumières.

Celles que le zèle de M. Schliemann a répandues sur la topographie et la réalité même de la ville d'Ilion, ainsi

que sur la civilisation troyenne, sont immenses. Sa collection, en nous révélant tout un monde inconnu ou hypothétique, fournira la matière de vastes et profonds travaux à la critique et à la science de nos jours. Ce qu'il a trouvé touche à l'Asie centrale, à l'Inde et à la Perse, aux îles de la Méditerranée, aux plus anciens peuples de l'Italie, à l'histoire de la céramique, des métaux, des langues, des écritures et des religions. Quel plus noble usage pouvait-il faire d'une fortune acquise par tant de persévérance, de voyages et de travaux?

SANTORIN

I

M. Fouqué exécuta en 1866 à Thérasia des fouilles dont il a rendu compte dans la *Revue des Deux-Mondes,* sous ce titre : *Une Pompéi préhistorique.* Sa mission, entreprise sous les auspices de l'Académie des sciences de Paris, avait surtout un but géologique ; mais en étudiant les phénomènes volcaniques du groupe d'îles dont la principale est celle de Théra ou Santorin, il eut occasion d'apercevoir dans la petite île voisine quelques murailles cachées sous la pouzzolane et la pierre ponce, et qu'une exploitation industrielle venait de mettre au jour. Il dirigea sur ce point des recherches archéologiques : on trouva des salles dont la toiture avait disparu dans une sorte de combustion, et qui renfermaient encore un certain nombre d'objets abandonnés par leurs possesseurs. C'étaient principalement des vases de différentes formes, plus ou moins brisés, des outils en obsidienne et quelques bijoux, parmi lesquels figuraient des anneaux d'or.

Les habitants de Théra, en travaillant à leurs vignes dans les endroits où la couche volcanique était très-mince ou même entièrement absente, avaient déjà trouvé des objets de même nature; mais ils n'y avaient attaché que peu d'intérêt, parce que ces poteries, presque toujours en morceaux, sont d'une fabrication grossière et n'avaient alors que peu de valeur commerciale. Quant aux outils d'obsidienne, on en trouve dans toutes les parties de la Grèce, au milieu des champs aussi bien que dans les lieux habités. Leur présence sur le sol de Théra n'avait rien qui parût devoir attirer l'attention. Mais quand on eut examiné avec plus de soin les anciennes habitations de Thérasia, on reconnut que ces divers objets avaient en réalité une valeur historique considérable et méritaient d'être recherchés.

Quatre ans après, étant directeur de l'École d'Athènes, j'obtins du Ministre l'autorisation de consacrer une petite somme, qui restait disponible, à de nouvelles fouilles dans l'île de Santorin, et j'en chargeai MM. Gorceix et Mamet, alors membres de l'École, avec une subvention de 2,000 fr. Pour opérer de grandes fouilles dans un pays bien cultivé, où la couche sous laquelle sont les ruines a souvent plus de 15 mètres d'épaisseur, il eût fallu dix fois autant d'argent; mais à cette époque le budget de l'École était restreint, et la science recevait moins de subsides qu'elle n'en reçoit depuis la guerre prussienne et l'établissement de la République.

Les recherches de M. Fouqué, coïncidant avec les découvertes d'antiquités préhistoriques qui se faisaient dans toute l'Europe, avaient soulevé plusieurs questions, mais n'en avaient résolu aucune. Comme ce savant n'avait

trouvé à Thérasia aucun objet de métal usuel et qu'il en avait recueilli un grand nombre en obsidienne, il avait induit de là que les habitations de cette île étaient antérieures à la connaissance de ces métaux et remontaient à l'âge de la pierre. Supputant, au point de vue géologique, l'époque selon lui probable de l'éruption du volcan, il avait indiqué l'an 2000 comme la date en deçà de laquelle on ne devait point placer ce phénomène. Cette date, assez reculée, semblait confirmée par le silence des auteurs grecs, dont aucun ne parle de la catastrophe qui avait englouti une partie de l'île. Un tel silence aurait lieu en effet de nous surprendre, si nous la supposions assez récente pour que le souvenir n'en eût pas été totalement effacé.

Si le lecteur veut bien regarder une carte de l'archipel, il verra que l'île de Santorin a la forme d'un croissant ouvert du côté de l'ouest, et qu'entre ses deux cornes il y a de petites îles qui semblent en être la continuation; Thérasia est la principale. Au centre de la baie sont deux et même trois cônes volcaniques, qui témoignent d'une activité constante, avec des recrudescences intermittentes. Le moindre examen de la constitution géologique du groupe montre qu'il a formé autrefois une seule île, dont le milieu était un volcan. L'île avait une couche de terre végétale, reposant soit sur d'anciennes laves, soit sur une épaisse couche de cendres et de produits volcaniques. Cette terre était cultivée; elle contient encore de nombreuses reliques de l'industrie humaine, et c'est au-dessus d'elle que s'est étendue, dans toutes les îles du groupe, la couche de pierres ponces et de pouzzolane dont j'ai parlé. Dans une effroyable éruption, tout le centre de l'île unique

s'effondra et disparut au fond de la mer, avec ses villages, ses cultures et ses habitants. Il en résulta l'état actuel : on voit la baie environnée de hautes falaises, dont les escarpements montrent des couches superposées et sont comme un livre où l'histoire de l'île est racontée. Les habitations antiques sont bâties sur les coulées de lave de l'ancien volcan; elles sont par conséquent noyées dans la pierre ponce qui jaillit lors de la grande éruption. La couche mince de terre végétale vient jusqu'au pied de leurs murailles; elle a été ensevelie en même temps qu'elles. Ces maisons et tous les objets qu'elles renferment sont donc antérieurs à l'éruption ou lui sont tout au plus contemporains : aucun ne lui est postérieur. Fixer la date de l'éruption, c'est donner la date *minimum* de ces objets; fixer celle des plus récents d'entre eux, c'est donner la date approximative de l'éruption. La géologie suit la première méthode; l'archéologie suit la seconde. L'une a donné l'année 2000 avant Jésus-Christ. Nous verrons tout à l'heure que l'autre corrige cette date de quelques siècles, sans toutefois la rapprocher notablement des temps historiques de la Grèce.

Les conclusions de MM. Gorceix et Mamet relativement à cette date sont celles de M. Fouqué et supposent même une antiquité plus reculée encore. Ces deux explorateurs ne connaissaient pas les relations découvertes par des savants européens entre les vases de Santorin et les peintures de Thèbes en Égypte, dont je parlerai tout à l'heure. En elle-même leur opinion n'avait rien d'invraisemblable, car les observations géologiques et le silence de l'histoire indiquaient une époque assez reculée. En outre, on ne remarquait aucune analogie entre les plus anciens vases

grecs et ceux que les fouilles venaient de fournir; il paraissait donc s'être écoulé entre les uns et les autres un intervalle de temps considérable. Toutefois, les vases grecs primitifs ne remontent guère au-delà du IX^e^ siècle, et, pour expliquer la dissemblance présente, il n'était pas nécessaire de supposer une interruption de dix ou onze siècles. Enfin le silence de l'histoire ou, pour mieux dire, l'absence d'une légende rappelant l'effondrement de Santorin, pouvait s'expliquer par le peu d'importance de cette île, perdue à l'extrémité méridionale de l'archipel. Il ne restait donc alors, pour établir une date positive, que les données géologiques, c'est-à-dire une base qui échappe en réalité à la chronologie.

On concluait en outre à l'originalité de l'art ou de l'industrie des anciens habitants de l'île. Il y avait cependant une distinction à faire. Quelques formes, en effet, ne se sont pas encore trouvées ailleurs. D'autres se rencontrent en plusieurs endroits, soit en Grèce, soit dans les îles et en Asie-Mineure, de sorte qu'aujourd'hui il est évident que l'île de Santorin n'était pas sans communications avec le dehors, mais entretenait au contraire, avec les pays situés à l'orient, des relations suivies. Je signalerai tout à l'heure les points sur lesquels il est permis d'admettre l'originalité de sa céramique et ceux où manifestement cette originalité n'existe pas.

II

Les fouilles, exécutées en avril et mai 1870, ont été pratiquées au promontoire méridional de l'île. Ce cap est désigné par le nom général d'Acrotiri ; il est escarpé, principalement du côté intérieur de la baie, dont il termine la haute falaise due à l'effondrement central de l'île. Les déblaiements ont été opérés sur trois points. Le premier l'a été dans un ravin situé au sud du petit village d'Acrotiri ; le ravin descend du sud au nord vers la mer et aboutit à une petite plage. Un sentier en occupe le fond, bordé des deux côtés par la lave qui, en cet endroit, occupe toute la largeur de l'île. Au-dessus de la lave est une couche épaisse de tuf ponceux, surmontée d'un lit de cailloux roulés épais de 2 à 5 mètres. C'est entre la lave et la couche de pierre ponce que se trouve la terre végétale, mêlée de fragments de poterie.

La pioche mit d'abord au jour de nombreux vases, dont plusieurs étaient entiers, et des instruments d'obsidienne. Puis, au milieu de ces débris, elle dégagea un mur de maison reposant sur la lave, et bientôt après une maison composée de plusieurs pièces et dont le mur postérieur était adossé au sol végétal qu'il semblait avoir soutenu. Au-dessus de la maison, qui était effondrée, s'élevait la couche de ponces et celle de cailloux roulés, évidemment plus récentes que la construction et ne contenant aucune

trace d'industrie humaine. L'épaisseur de la couche meuble, qui menaçait de s'écrouler, força les explorateurs à discontinuer ces premières fouilles ; une tranchée ouverte eût été praticable, mais entraînait l'achat de la vigne située au-dessus, et pour laquelle le propriétaire exigeait une indemnité considérable.

La maison dont une partie venait d'être mise au jour était construite en pierres non taillées, unies par de la terre détrempée. Les murs sont couverts d'un enduit de chaux pure, sans mélange de sable ; la pouzzolane, dont on fait maintenant du mortier à Santorin, n'existait pas encore dans l'île, puisqu'elle y fut déposée par la grande éruption. Quant à la chaux, elle a pu être fournie par les roches calcaires de l'île elle-même, sans qu'il soit besoin de recourir à une importation étrangère. L'enduit des murs est parfaitement poli, ce que l'on obtenait aisément au moyen de *lissoirs* en pierre dure, quand la chaux n'était pas encore entièrement sèche. Sur cette surface unie étaient des bandes de couleur ou encadrements, et des peintures représentant des fleurs de la famille des liliacées, à étamines saillantes. Comme l'ouvrier ne possédait probablement pas de règles de bois, les bandes étaient tracées sur la chaux encore molle au moyen de cordes très-fines et très-régulières que l'on tendait, et sur lesquelles on appuyait au moyen d'un corps dur ; on imprimait ainsi sur la chaux une trace qui se voit encore très-nettement et qui marquait la séparation des bandes parallèles et contiguës. Les couleurs employées étaient au nombre de quatre : le rouge de sanguine, le jaune pâle, le bleu et le brun ; à ces nuances il faut ajouter la couleur blanche de la chaux.

Il est très-probable que ces maisons étaient couvertes en terrasse, au moyen de troncs d'arbres se réunissant au centre de chaque pièce, où un pilier les soutenait. Au-dessous de cette charpente, il y avait un plafond formé de chaux polie et peinte, comme les murs. Les fragments de cet enduit étaient répandus sur le sol, quand on opéra le déblaiement. On observa en outre un couloir de 5 mètres sur 2, qui avait été couvert au moyen de longues pierres plates. Les eaux de la pluie se rendaient des terrasses dans une sorte d'auge en terre battue, placée à la partie supérieure du mur, et de là descendaient dans un ou plusieurs réservoirs de terre cuite.

Dans le même ravin, à une soixantaine de mètres plus bas, on remarquait une couche de débris pareils à ceux dont nous venons de parler. Il y avait eu là des constructions qu'on avait exploitées comme carrières pour bâtir un mur de soutènement. On n'avait point touché au tuf ponceux qui recouvrait la couche archéologique, et on apercevait la partie supérieure des murailles qu'il était facile de déblayer. Toutefois, le talus était rapide, et comme l'épaisseur des couches meubles croissait rapidement, on ne put dégager qu'en partie trois pièces appartenant à un même corps de logis. Une d'elles n'avait que 1^{m} 40 et formait un couloir qui s'enfonçait sous le talus ; l'épaisseur des murs est de 50 centimètres ; ils sont, comme ceux des maisons situées plus haut, assis sur la lave et faits de pierres unies avec de la terre détrempée. Une seconde pièce, un peu plus large, est garnie d'un dallage de laves fixées dans une couche de mortier. Vers le milieu d'un des murs était un foyer dont la fumée avait laissé sa trace et s'échappait, sans conduit,

à travers le toit de la maison. Il y avait sur le sol un grand nombre de vases et d'ustensiles plus ou moins brisés. Enfin, derrière une troisième pièce, également étroite et longue, on dégagea sur 5 mètres de longueur un mur qui paraissait appartenir à un autre corps de logis. A partir du ravin où ces diverses fouilles venaient d'être exécutées, les explorateurs purent suivre la couche végétale, contenant des débris, sur une longueur de plus de 500 mètres. Des tranchées exécutées çà et là y mirent au jour divers outils d'obsidienne et des fragments de vases.

La troisième fouille fut exécutée sur la falaise au nord-ouest du village d'Acrotiri. La couche de ponce y est très-épaisse, et l'on y exploite la pouzzolane en plusieurs endroits. Une de ces exploitations avait dégagé une sorte de plateforme : on y apercevait la même coulée de lave qu'au premier ravin exploré, la couche de ponce au-dessus et, entre les deux, l'ancienne terre végétale ou archéologique contenant des fragments de poterie. Un ouvrier y avait trouvé un mortier de lave avec son pilon. Quoique la couche ponceuse fût épaisse, les fouilles y étaient plus aisées et moins coûteuses que dans le ravin, parce qu'il était facile d'y jeter immédiatement les déblais à la mer. Dès le premier jour, on découvrit la crête de murs restés intacts, grâce aux 25 mètres de déjections volcaniques qui les couvraient. Une maison offrit d'abord deux salles carrées de 4 mètres de côté ; le sol y était caché sous un terreau noir épais de plusieurs décimètres et formé de matières organiques décomposées, particulièrement de paille et de fragments de bois.

Aux deux angles, vis-à-vis la porte d'entrée de la pre-

mière salle, étaient deux grands vases de terre cuite, d'une capacité de plus de cent litres ; dans l'un était de la paille hachée ; dans l'autre de l'orge, des lentilles et cette espèce de pois nommée aujourd'hui *arakas,* le tout entièrement carbonisé. Il y avait, à côté des salles, une sorte de réduit formé par une cloison et divisé en deux compartiments, dont l'un renfermait de la paille hachée, l'autre de l'orge ; le sol était dallé et les murs bien crépis. Au fond, dans le mur principal, était un vide qui formait une armoire et dont la porte avait laissé des débris carbonisés encore reconnaissables ; deux trous dans l'embrasure indiquaient que cette porte se fermait au moyen d'une barre.

Les vases, peu nombreux, trouvés dans cette habitation, contenaient de la paille hachée ou de l'orge ; il y avait en outre des ossements de chèvre et le squelette entier d'une chèvre qui, attachée dans un coin, n'avait pu s'enfuir au moment de l'éruption et de la chute des ponces. Tout indiquait que ces salles n'étaient autre chose que des granges ou des bergeries, et que le corps principal du logis, occupé par les hommes, s'élevait en avant; un de ses murs existait encore. Mais l'effondrement de la partie centrale de l'île avait coupé en deux l'habitation et en avait entraîné la moitié dans la mer ; le reste est maintenant sur le bord de la falaise. Sur le sol, outre des écuelles et des outils d'obsidienne, on a trouvé un objet de haute importance : une scie de bronze recourbée en forme de faucille et dont nous parlerons tout à l'heure. Comme la couche des déjections atteignait ici une épaisseur de 30 mètres et n'avait jamais été remuée pour l'extraction de la pouzzolane, il n'est pas douteux que

cette scie était restée en place et n'était point venue là au travers des couches supérieures; elle avait donc appartenu aux habitants de la maison. Il faut seulement remarquer qu'à la surface de l'île, quand la couche de ponce est très-mince, les cultivateurs la creusent et vont chercher l'ancienne terre végétale qui gît au-dessous. Mais ici, une telle opération était impossible. Quand on l'exécute, on trouve souvent des objets analogues à ceux que MM. Gorceix et Mamet ont découverts, et l'on constate ainsi qu'à l'époque de l'effondrement, l'île entière était habitée et cultivée. De tels objets, paraît-il, avaient été trouvés en grand nombre au nord du mont Hagios Ilias. Les membres de l'École firent une tranchée dans un champ situé en cet endroit et trouvèrent, dans la terre végétale, des fragments de vases et des restes de murs bouleversés par des propriétaires antérieurs.

Une fouille de peu d'étendue, à Thérasia, acheva d'épuiser le crédit mis à leur disposition. Ils constatèrent que la grande exploitation de la pouzzolane pour les travaux de l'isthme de Suez avait fait disparaître la trace des fouilles de M. Fouqué. Celles qu'ils pratiquèrent mirent au jour une salle de 4 mètres de côté et fournirent des objets analogues à ceux d'Acrotiri. Mais, à mesure que leurs recherches se multipliaient, les prétentions des propriétaires devenaient plus grandes, et ils ne réussirent même dans leurs premières explorations que grâce à l'intervention de notables citoyens de Théra, surtout de MM. Délenda, Chigi, Inglesi et Decigalla.

III

Les objets trouvés dans les fouilles de Santorin sont maintenant à l'École française d'Athènes, où ils forment une intéressante collection. On peut les partager en trois séries : les vases, les ustensiles et les outils, enfin les débris animaux et végétaux.

La plupart des vases avaient été trouvés brisés par la chute des maisons, qui avaient cédé sous le poids des déjections volcaniques. Quelques-uns sont entiers. Les tessons furent apportés à Athènes pêle-mêle et sans indication du point où ils avaient été trouvés ; cette dernière observation n'avait que peu d'importance, puisque les quatre maisons déblayées étaient certainement contemporaines les unes des autres et avaient offert des objets de même nature. Pendant les années qui suivirent l'arrivée de ces antiquités au musée de l'École, je pus opérer parmi les tessons un premier classement et les partager en deux catégories : les terres jaunes, peu cuites, absorbant l'eau avec le bruit de la chaux qu'on éteint, et les terres rouges, très-cuites, résonnant comme du métal et non absorbantes. Par des comparaisons multipliées et difficiles, je pus rapprocher les fragments de même provenance, recoller beaucoup d'entre eux et reconstituer un grand nombre de vases, dont on ne pouvait auparavant soupçonner ni la forme, ni l'ornementation.

J'ai dessiné un certain nombre d'entre eux, et, au mois

de juillet 1875, j'ai mis ces dessins sous les yeux de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a pu constater, dans la séance, l'analogie de ces vases avec ceux que les îles Santorin avaient déjà fournis et en tirer, quant à leur date, des conséquences dont je parlerai tout à l'heure.

Parmi ces poteries, beaucoup servaient à des usages quotidiens. MM. Gorceix et Mamet avaient dû laisser en place les énormes vases dressés dans les angles des salles et où avaient été déposés des objets d'alimentation. Ces grands récipients de terre rouge imperméable avaient également servi comme réservoir pour l'eau de la pluie. Ils sont faits au tour et sans que l'argile ait été préalablement épurée. A cette fabrication grossière se rapportent aussi les godets rouges ou jaunes, les tasses communes, quelques soupières, des bols, un assez grand nombre d'écuelles, de grosses cruches à deux anses, à col court et large; il faut y ajouter, comme spécimen, une grande cuvette ovale, en terre jaune ornée de feuillages, une série de bouteilles filtrantes, faites au moule, étroites à leur base, larges au-dessous du col et garnies de deux oreilles percées d'un trou de suspension. De cette même terre, mais tournés et fortement cuits, sont des vases à boire ayant une forme très-analogue à celle de nos verres à vin de Champagne, mais plus larges et d'une plus grande capacité. Les gobelets à boire sont en terre jaune ou rouge, tout semblables à ceux de terre ou d'*électron* fournis à M. Schliemann par ses fouilles en Troade. La poterie commune comprend aussi plusieurs vases ayant servi à cuire des aliments; quelques-uns, sorte de soupières, sont restés noircis par l'action du feu; deux, de dimension

plus grande, avaient encore leurs parois intérieures couvertes d'aliments qui s'y étaient collés en se desséchant.

Les vases que l'on pourrait appeler *vases de luxe* forment aussi plusieurs séries que l'on peut d'abord ramener à deux, les vases unis et les vases peints. Les premiers appartiennent à une des classes les plus intéressantes par leur mode de fabrication, celle des poteries *lissées*. Quoique la terre dont ils sont faits soit souvent grossière et n'ait subi aucune épuration, leur surface rouge vif offre un poli brillant et parfait; si on les examine de près, on voit clairement qu'avant d'être secs, ils avaient été plongés dans un lait d'argile rouge et frottés avec un lissoir de pierre dure. Ce procédé cessa de bonne heure d'être en usage; car on n'en trouve aucun exemple dans les plus anciens vases helléniques. Il caractérise donc la poterie antérieure à ces derniers. Quand les Hellènes se mirent à fabriquer eux-mêmes des vases, ils choisirent une terre fine ou ils épurèrent par la décantation celle qu'ils avaient sous la main; par le seul travail du tour et l'application d'un vernis ou de couleurs fines, ils obtinrent un résultat préférable à celui du lissage, qui laissait voir sur le vase toutes les traces de l'opération. Le lissage s'opérait sur l'enduit rouge et sur le noir; ce dernier était obtenu de même par un lait épais d'argile noire, appliqué par immersion avant le dessèchement complet du vase. Le noir des vases helléniques était obtenu, non par un lait d'argile, mais au moyen d'une terre bitumineuse, que l'on trouve encore en Attique; il ne supportait pas une trop forte cuisson, qui lui donnait un reflet bleuâtre, irisé et métallique, désagréable à l'œil. Les vases noirs lissés sont encore moins cuits que ceux de l'Attique. De plus, après

la cuisson, on gravait quelquefois à leur surface des dessins que l'on remplissait ensuite avec une argile blanche. Enfin le lissage s'appliquait aussi à des terres naturellement jaunes, que l'on ne revêtait d'aucun enduit. La collection de l'École d'Athènes en offre plusieurs exemples provenant de Santorin, parmi lesquels on distingue des fragments de grandes cruches à une anse et un bol sur lequel nous aurons à revenir. Cette catégorie de vases lissés avait subi une cuisson presque égale à celle des terres rouges; on pouvait donc y conserver aisément des liquides.

Les vases que j'appelle poterie de luxe ont souvent servi à des usages domestiques, et je ne sais si l'on en pourrait montrer un seul qui ait été un objet « d'étagère. » Ils sont généralement de terre jaune, sans enduit ni lissage, mais ornés de couleurs appliquées au pinceau avant la cuisson; plusieurs d'entre eux sont peints même à l'intérieur. Je citerai les formes les plus remarquables, parmi lesquelles un petit nombre seulement sont représentées par des vases entiers.

1° Les tasses à une anse verticale, à ouverture évasée; leur panse est partagée horizontalement par des bandes brunes ornées quelquefois d'une ou de deux rangées de perles blanches; les zones que ces bandes séparent ont des spirales, des lignes verticales sinueuses ou d'autres figures de fantaisie également brunes; ces tasses ont 12 ou 13 centimètres de largeur.

2° Les bols sans pied, posant sur leur fond sphéroïdal et garnis d'une anse horizontale sur le côté; ils figurent plus qu'un hémisphère. Les uns sont rouges lissés et ont un petit trou à leur centre, comme pour laisser égoutter leur contenu. Quelques-uns (pl. I) ont une ornemen-

tation qui consiste en lignes horizontales avec hachures sur leur bord, et d'autres en descendant jusque vers les deux tiers de la panse; entre ces derniers faisceaux descendent une ou deux rangées de petits carrés découpés en damier par des hachures et opposés par leur diagonale.

3° Les vases cylindriques verticaux, percés d'un petit trou à leur base et garnis vers le haut de deux petites oreilles ou saillies verticales allongées. Ils sont ornés de bandes de petites feuilles égales et simples qui montent du haut en bas obliquement. Ces vases, qui ont 18 ou 19 centimètres de haut sur 8 ou 9 de large, semblent avoir servi de mesures pour les liquides.

4° A la même catégorie se rattachent des entonnoirs coniques, garnis vers le haut d'une anse verticale et ornés de bandes horizontales et de lignes verticales sinueuses. Plusieurs appartiennent à la classe de la poterie rouge lissée.

5° A la forme des tasses se rattachent certains vases de plus grande dimension et d'une plus grande épaisseur, garnis d'une anse verticale, à laquelle est opposé un long et large bec. Ce bec, coupé en biais à son extrémité, est appliqué sans échancrures contre la paroi du vase, laquelle est percée de trous en manière de filtre; ainsi le contenu se clarifiait quand on le versait. Ces vases sont ornés de bandes, de grands cercles, de fleurs liliacées à gros pistil saillant.

6° Auprès de ces vases on peut en placer d'autres plus petits (pl. I), ayant la forme d'une poire placée la tête en haut, avec une ouverture étroite et sans col à son sommet. A droite et à gauche de cette ouverture s'élèvent

presque verticalement deux belles anses ; un gros bec fait saillie sur le côté. Les bandes, les branches de feuillage et des lignes de fantaisie en forment l'ornementation ordinaire.

7° Il m'a été possible de reconstituer une magnifique aiguière de terre jaune, fortement cuite et polie, haute de 55 centimètres et dont la forme est aussi celle d'une poire. Elle a, comme les vases précédents, une patte un peu évasée. Son col, coupé en biais, se joint à la panse au moyen d'une anse petite et forte ; ce col est en outre garni de trois mamelons pointus, figurant en quelque sorte un nez et deux oreilles. Deux bandes brunes vers le bas et deux vers le haut, et dans l'intervalle quatre autres bandes formées de petits cercles contenant un pointillé, dessinent des zones toutes constellées d'anneaux ayant un gros pois central et une foule de points distribués en deux rangées concentriques. La collection de l'École renferme, entière ou en fragments, d'autres cruches d'une forme analogue, mais moins richement ornées. On peut rattacher à la même classe des cruches de terre rouge fortement cuite, ornées de bandes sinueuses se subdivisant comme des rinceaux.

8° La collection possède un vase très-remarquable par sa forme, qui se retrouve également dans l'est de la Méditerranée et dans l'Amérique du Sud. C'est un vase double (pl. I) formé de deux bouteilles sphéroïdales réunies vers le milieu de la panse par un gros pédoncule ; d'un goulot à l'autre, une anse commune les réunissait aussi. Un des deux vases est perdu ; celui qui reste est intact. Le goulot est formé par une cloison percée de trous, qui le transforme en filtre. La terre est d'un jaune

clair avec des bandes brun rouge au col et au bas de la panse. La zone centrale porte trois antilopes qui courent l'une derrière l'autre et qui sont entremêlées de fleurs rouge clair pareilles au crocus. Les fleurs sont assez bien représentées; mais l'artiste n'avait jamais vu une antilope, et les figures sont si rudimentaires qu'on les avait prises d'abord pour des chevaux.

9° J'ai rapproché et rendu à leur ensemble probable plusieurs fragments d'un vase de luxe, d'une forme analogue au précédent, mais simple, à col plus étroit et à anse verticale. Sa panse est ornée de quatre beaux oiseaux fantastiques, rouges et bruns, qui volent en regardant en arrière et dont les parties brunes sont garnies de pois blancs. Leur queue est formée de quatre plumes qui rappellent les plumes de paon.

10° Il reste à signaler ici une forme de vase qui, jusqu'à présent, ne s'est rencontrée qu'à Santorin. Ce sont les vases figurant une femme pl. I). Leur hauteur varie de 1 à 3 décimètres. La panse sphéroïdale s'allonge insensiblement en un col un peu rejeté en arrière et terminé par un long bec qui se relève fortement. Une anse part du goulot et se joint vers le bas du col à la partie supérieure de la panse. Ces vases, très-élégants de forme, sont d'une terre douce, d'un jaune clair tirant sur le rose. En avant sont deux boutons de sein, d'une couleur brune et entourés d'une auréole de points; le col est orné d'un ou de plusieurs colliers, et, sur les côtés de la tête du vase, sont peints deux anneaux figurant deux boucles d'oreilles. Cette forme de bouteilles, caractéristique du sud de l'archipel, est reproduite dans un assez grand nombre de vases de Santorin et de Thérasia; les plus petits ont le collier et

les anneaux, mais n'ont point de sein. Les moyens, qui sont les plus élégants, répondent à la jeune fille nubile. D'autres, plus grands et plus communs, sorte de cruches à mettre de l'eau, figurent de vieilles femmes aux seins pendants. Ainsi les expressions que nous employons nous-mêmes en parlant des vases, la panse, le col, la bouche ou le bec, sont réalisées dans cette catégorie si remarquable. L'idée de figurer une femme au moyen de vases peut se rattacher à la représentation d'animaux, qui se rencontre fréquemment dans les poteries les plus anciennes de la Méditerranée et du Nouveau-Monde. A Santorin, elle s'est diversifiée au point que l'on a toutes les formes de transition entre la bouteille qui ressemble le plus à une jeune fille parfaite et la cruche ordinaire qui ne la rappelle en aucune façon. Je ferai remarquer que la tournure de ces vases, dont le ventre est porté en avant, tandis que le col est rejeté en arrière, rappelle visiblement la démarche caractéristique des femmes crétoises, et que l'île de Crète peut être le lieu de provenance de ces poteries, qui ne sont pas d'origine locale. De plus, elles n'ont aucun caractère religieux ni symbolique, car les divinités n'ont pas d'âge, ou leur âge est invariable. Au contraire, tous les âges de la femme sont représentés par les poteries de Santorin.

IV

Les outils et ustensiles divers trouvés dans cette île la rattachent visiblement aux autres stations préhistoriques de la Méditerranée.

Les outils d'obsidienne sont de ceux que l'on nomme couteaux. Ce sont de petites lames presque plates d'un côté, et offrant sur l'autre face une arête longitudinale souvent aplatie sur sa longueur. Cette arête est tantôt droite, tantôt sinueuse, suivant la manière dont on a procédé en la façonnant. Les dents dont quelques-uns de ces couteaux sont garnis ne proviennent peut-être que de l'usure, sans qu'on ait eu l'intention d'en faire de véritables scies. — A ces lames de couteau ajoutons quelques racloirs, deux ou trois rasoirs de forme un peu vague et quelques pointes. Nous ferons observer que des outils d'obsidienne se rencontrent sur toute la superficie du sol grec, dans les champs et dans les parties de montagnes qui ont pu être labourées autrefois, et qu'enfin on en employait de pareils dans l'agriculture du Levant jusque dans ces dernières années. Santorin ne fournit pas d'obsidienne ; tous les outils de cette nature proviennent vraisemblablement de Milo, où on les trouve encore en dépôts et dans de véritables ateliers. Santorin n'a pas fourni un *nucléus*, tandis que Milo en a fourni un très-grand nombre. La présence des outils d'obsidienne ne pourrait servir de base à aucune induction touchant l'époque d'un gisement d'objets antiques. Mais elle acquiert une certaine importance quand ces outils se trouvent mêlés à d'autres objets non modernes.

La scie de bronze dont nous avons parlé ci-dessus est un objet de grande valeur. Quel qu'en ait été l'usage, scie ou faucille, il est bien certain qu'un tel instrument eût été fait de fer, si le fer eût été, je ne dis pas connu à cette époque, mais en usage à Santorin. Des fouilles à venir pourront faire découvrir d'autres objets de bronze;

mais on peut admettre dès à présent qu'on ne découvrira sous la pierre ponce aucun objet de fer, et que par conséquent les antiquités dont nous nous occupons appartiennent à l'âge du bronze. Cet âge, par lui-même, n'a pas de chronologie ; mais nous verrons, en parlant des découvertes faites à Mycènes, qu'il n'est pas impossible d'indiquer dès maintenant des dates approximatives. M. Fouqué avait attribué les antiquités de Santorin à l'âge de la pierre, à cause des outils d'obsidienne qu'il avait trouvés à Thérasia : la scie d'Acrotiri réfute entièrement cette opinion. M. Gorceix l'avait crue faite de cuivre pur ; elle a, en effet, l'apparence du cuivre. Mais il m'a été possible d'en détacher une parcelle que M. Damour a bien voulu analyser avec le plus grand soin. C'est un bronze contenant environ dix pour cent d'étain, comme tous les bronzes tendres de la période qui en porte le nom. Cette scie est donc venue par le commerce et a probablement la même origine que les autres bronzes de cette période.

Les fouilles ont donné quelques *fusaïoles* ou pesons de fuseau. A Hissarlik, on les comptait par milliers. L'île ne produisait probablement que bien peu de matières textiles, et, selon toute vraisemblance, ces matières ou les étoffes elles-mêmes, les cordes et peut-être les filets, étaient apportées par le commerce. De ces fusaïoles, une seule est ornée de points en creux, dont sept sont dans un cercle gravé et paraissent figurer ou rappeler la Grande-Ourse. Les représentations astronomiques sont très-nombreuses sur les fusaïoles d'Hissarlik.

A ces représentations se rattachent vraisemblablement trois boules de pierre rose trouvées à Acrotiri. Elles ont

de 35 à 40 millimètres de diamètre. Une d'elles offre des zones d'un rouge plus vif et des dessins circulaires naturels, qui ont dû la faire rechercher. Une autre est nuageuse, comme l'atmosphère. La troisième a plusieurs marques, dont une est en creux, comme un ombilic, et a au-dessus d'elle une ligne flanquée de deux points ressemblant à des yeux ; cet ensemble rappelle la figure monogrammatique de l'Athéna troyenne.

Je ne fais que nommer en passant les meules de lave, entre lesquelles on écrasait le grain, les mortiers de lave avec leur pilon. Ces ustensiles se trouvent partout et à presque toutes les époques de l'histoire. Un intérêt plus grand s'attache à des cailloux roulés, de formes plus ou moins voisines de la sphère, et qui se sont rencontrés dans les maisons, où aucun phénomène naturel n'avait pu les apporter. Pesées dans une balance, ces pierres ont été rangées en une série dont les termes sont des multiples décimaux les uns des autres. Voici, en grammes, la série déterminée par M. Gorceix :

105 (139-175) 212 320 425 535 840 956 1167 1288.

Elle répond assez exactement aux termes suivants :

1 (4/3-5/3) 2 3 4 5 8 9 11 12.

Les écarts s'expliquent aisément par l'usure de la pierre. En comparant ces chiffres aux systèmes métriques des anciens peuples de l'Orient, surtout à ceux de l'est de la Méditerranée et de l'Égypte, il sera peut-être possible d'établir un lien positif entre ces peuples et la population antéhistorique de Santorin.

Ces rapports se trouvent indiqués d'une autre manière.

C'est, en effet, au moyen des vases représentés sur le tombeau de Rekhmara, à Thèbes, en Égypte, qu'on a pu établir avec assez de vraisemblance une première date approximative des antiquités de Santorin. Ces vases étaient apportés en présent ou comme tribut par des personnages qui, d'après l'inscription, venaient des îles du Nord, c'est-à-dire de Cypre, de Rhodes ou des îles grecques; leurs formes, figurées sur le tombeau, sont précisément parmi celles que l'on a trouvées à Santorin; la date de l'inscription donne donc à peu près la date des vases de cette île. Or cette date est elle-même donnée par la chronologie égyptienne, puisque le tombeau est du règne de Thoutmès III (XVII^e^ siècle).

Les bols que j'ai décrits sous le n° 2 fournissent un renseignement nouveau. En effet, celui qui porte des ornements peints est de tout point identique à un bol de Cypre conservé au musée du Louvre et à d'autres, de même provenance, qui se trouvent dans les collections privées et dans le commerce. La poterie lissée, qui est fréquente à Santorin, était aussi une des fabrications les plus usitées dans l'île de Cypre, aux époques les plus anciennes, c'est-à-dire avant que l'influence assyrienne y eût introduit le symbolisme des bords de l'Euphrate et du Tigre. Toutes les comparaisons que l'on peut établir entre les vases de Théra et ceux des autres pays méditerranéens aboutissent à l'île de Cypre. Quoique Rhodes fût sur le chemin des navigateurs qui, venant d'Orient, touchaient à Santorin, il est remarquable que les relations de forme, de terre et d'ornementation entre ces diverses poteries ne signalent pas l'île de Rhodes comme un lieu de provenance, tandis que Cypre, située beaucoup plus à

l'est, est manifestement un des points de départ de la céramique préhistorique dont nous nous occupons. Il ne paraît pas qu'aucun des vases de luxe d'Acrotiri et de Thérasia ait été fabriqué sur place. L'île d'Anaphé, située 15' à l'est de Théra, contient des terres propres à la poterie ; mais ce sont des terres différentes de celles dont sont faits ces vases ; elles n'ont pu fournir que la poterie commune, et, vraisemblablement, elles l'ont fournie.

J'ai signalé d'anciennes relations possibles entre Santorin et l'île de Crète. Il est difficile de ne pas admettre que de telles relations aient en effet existé dès les temps les plus reculés, car ces deux îles se voient l'une de l'autre ; les navigateurs qui venaient à Santorin fréquentaient certainement la Crète ; la mer entretenait des rapports constants entre l'une et l'autre. Il faut ajouter que la Crète fut de très-bonne heure un pays civilisé et que, si l'on en croit les légendes recueillies par Pausanias, la plupart des grandes familles du Péloponèse tiraient leur origine de la Crète. Il sera donc intéressant de fouiller dans cette île les endroits où l'on pourra espérer découvrir des antiquités préhistoriques, et de mettre les objets trouvés dans ces fouilles à venir en parallèle avec ceux de Santorin.

Des analogies importantes existent aussi entre les objets recueillis par MM. Fouqué, Gorceix et Mamet, et ceux que M. Schliemann a retirés du sol troyen. Les uns et les autres appartiennent à l'*âge du bronze* et à la période de la *poterie lissée*. Mais l'ornementation ordinaire des vases troyens et des autres terres cuites est la *gravure*, dont on n'a trouvé qu'un ou deux exemples à

Santorin, tandis qu'ici prédominent les ornements peints, rares dans les trois plus anciennes couches d'Hissarlik. Ce sont là des différences locales, qui s'expliquent aisément par des différences analogues dans le goût des habitants. Les ressemblances sont plus profondes : elles permettent de penser que les mêmes marchands fréquentaient les îles de l'archipel et les rivages de l'Asie-Mineure, et que ces marchands venaient de l'est et probablement de Cypre ou des rivages orientaux de la Méditerranée. De même qu'à Santorin nous trouvons un groupe de vases originaux, non importés d'Orient et dont l'origine est peut-être crétoise, en Troade aussi nous trouvons, à côté des objets importés par mer ou d'une fabrication locale rudimentaire, une série qui paraît avoir été apportée de l'intérieur de l'Asie-Mineure. Cet ensemble de faits et de relations nous indique sommairement l'état de la société dans les pays baignés par les eaux de la mer Egée, vers le temps de Thoutmès III. Tandis que l'Égypte était au point culminant de sa civilisation, les industries locales, dans l'Archipel, étaient dans un état rudimentaire qui n'était guère supérieur à celui des populations occidentales de l'âge du bronze. Les produits indigènes étaient grossiers ; la plupart des vases d'origine locale, sinon tous, étaient modelés à la main et dépourvus d'ornements. Tous ceux qui se distinguaient par la qualité de la terre, par une meilleure fabrication, par l'élégance des formes ou par leur décoration, étaient apportés du dehors. C'est dans cet état de barbarie que l'île de Santorin fut surprise par l'éruption du volcan, disparut en partie sous les eaux et fut, sur une grande partie de sa surface, ensevelie sous une couche épaisse de déjections.

DÉLOS

Dans mon ouvrage intitulé : *La légende athénienne*, j'avais exposé en 1872 une suite de faits astronomiques indiquant que Délos avait dû être, dans l'antiquité, un centre d'observations et un point de repère d'une importance majeure. Quelques recherches sur le dieu solaire Apollon, dont Délos et Delphes étaient les principaux sanctuaires, m'avaient confirmé dans cette idée, à laquelle l'analyse des noms locaux donnait une nouvelle force.

Les voyageurs avaient signalé sur le penchant du Cynthe, montagne de Délos, de grandes pierres, appuyées deux à deux les unes contre les autres en manière de toit ou de fronton, et qui avaient été prises pour une porte, un antre, une entrée de galerie souterraine, ou enfin pour un *adyton*. Cet ensemble de données me fit penser que ce point devait être la *caverne du Soleil* signalée dans l'Odyssée (XV, 402) et que les commentateurs, par une mauvaise interprétation du texte, avaient placée dans l'île de Syros. De toute manière, son déblaiement pouvait amener quelque découverte importante, puisque la nature des pierres signalées

par les voyageurs ne laissait aucun doute sur leur haute antiquité.

Au mois d'avril 1873, je chargeai M. Lebègue, alors membre de l'École d'Athènes, d'exécuter ces fouilles. Avant de partir, il réunit un grand nombre de textes, desquels il résultait clairement que là devait être le sanctuaire primitif d'Apollon, le lieu de naissance de ce dieu, l'oracle où Virgile, au troisième chant de l'*Enéide,* conduit son héros. Les fouilles ont entièrement confirmé ses conclusions et les miennes, car l'édifice déblayé s'est trouvé être un temple très-archaïque et complet, offrant encore (chose unique en Grèce) le piédestal de la statue avec une partie de celle-ci, le toit entièrement conservé et la partie inférieure de l'autel, avec la marque du grand trépied de métal qui s'élevait au-dessus et brûlait perpétuellement en l'honneur d'Apollon.

J'insistai vivement auprès de M. Lebègue pour qu'il déblayât également le sommet du Cynthe qui forme un petit plateau. Cette seconde fouille, confirmant la première, mit au jour une inscription en mosaïque, encore en place, et une vingtaine d'autres plus ou moins bien conservées, prouvant que ce pic était consacré, non à Apollon, mais à Jupiter et à Minerve, c'est-à-dire au ciel et à l'aurore. Ces faits étant constatés, je vais donner la description du sanctuaire d'Apollon, tel qu'il est représenté par les plans et dessins que j'en ai faits le 2 juin de la même année : ils ont été publiés par la *Revue de l'architecture* de M. César Daly (vol. XXXI, 1874) et reproduits dans l'ouvrage de M. Lebègue intitulé : *Délos* (E. Thorin, 1876).

Le temple (pl. II) est en partie naturel, en partie artificiel. C'est un simple ravin formé de deux pans ver-

ticaux de rocher et qui s'ouvre vers l'ouest. Au fond de cette sorte de salle, les deux murailles n'ont entre elles qu'un intervalle de 3 mètres; elles en ont un de 4^m 60 en avant, et la longueur de la salle est d'environ 4^m 50. Les pans de rocher vont donc en s'écartant l'un de l'autre sous un angle de 24 degrés. A leur débouché, on construisit, avec des blocs de granit naturels ou à peine dégrossis, un mur transversal dans lequel on laissa une porte : c'est l'entrée du temple. Dans un temps postérieur, cette porte fut garnie d'un seuil et de deux jambages en marbre blanc, qui existent encore en partie; il dut y avoir également un linteau de marbre, qui a disparu. La partie supérieure du mur n'existe plus, mais une petite entaille dans le pan de rocher, du côté du nord, montre qu'il allait jusqu'au toit et qu'il formait la façade de l'édifice. Cette façade offre des saillies inégales, comme si l'on avait voulu conserver un aspect rustique à la construction.

Sur l'arête des deux pans du rocher, qui forment les murs latéraux du temple, il y a un chanfrein ou entaille longitudinale dans laquelle entrent les pierres longues du toit : ces deux entailles servent à celui-ci de culées. Les surfaces de juxtaposition de ces pierres étaient garnies, en dessus, d'un mélange de petites pierres et de chaux, de manière à ne pas laisser pénétrer la pluie. Notons que ce mélange de chaux et de pierres ne constitue pas du mortier, et que la chaux est pure, comme dans les enduits des maisons de Santorin. Ce rapprochement mérite une attention particulière. Enfin au-dessus du toit sont entassés pêle-mêle de gros blocs de granit, qui le couvraient entièrement et lui donnaient l'aspect d'une caverne naturelle. Cependant le bord antérieur de la toiture restait visible,

comme il l'est aujourd'hui, car sur la pierre du sud, dont la face regarde l'ouest, sont gravées des lignes convergentes, qui ont dû servir à un appareil horaire.

Le fond du temple était à ciel ouvert. Les culées ou chanfreins indiqués ci-dessus ne vont pas au-delà du toit actuel, qui par conséquent est complet. En outre, le rocher du ravin forme des saillies qui s'avancent dans l'intérieur du temple et qui ont toujours empêché qu'une construction quelconque s'élevât en cet endroit : c'est le rocher lui-même, avec ces inégalités et sa pente naturelle, qui formait le fond de l'édifice. Au-delà du toit, il y avait ainsi un grand espace non couvert par lequel pénétraient les rayons du soleil. Ce fait est d'un grand intérêt pour les architectes, car c'est le plus ancien et en même temps, je crois, le seul exemple réel que nous ayons d'un *hypèthre*, et la question soulevée par ce genre de toiture se trouve, en partie du moins, résolue. Le temple primitif de Délos montre aussi que l'usage des hypèthres remonte à une très-haute antiquité. La place de cet hypètre est à signaler : la base de la statue est en effet sous le toit; le ciel s'ouvre seulement derrière elle, et non au-dessus ou en avant; elle était éclairée par derrière.

Cette base est un bloc naturel de granit de près de 2 mètres de long, placé en travers de la salle, en face de la porte. Sa forme prouve son antiquité, car de très-bonne heure on a commencé à faire des bases carrées ou rondes, tandis que celle-ci est une masse irrégulière et non travaillée. Elle a dû être dès l'origine et continuer d'être un objet de vénération, puisque l'on se contenta d'en aplanir un peu le dessus pour y poser la belle statue de marbre de Paros qu'elle reçut plus tard. M. Lebègue voit avec

raison dans cette pierre un *bœtyle*, c'est-à-dire un de ces blocs qui, pour leur forme, leur position ou quelque motif sacerdotal, étaient considérés comme saints. Le mot *bœtyle* est ordinairement rapporté par les linguistes au sémitique *bethel*, qui veut dire habitation de Dieu. Les Grecs donnèrent à ces blocs sacrés le nom d'*omphalos* et en firent probablement leurs premiers autels. *Omphalos* veut dire ombilic; ce sens est pleinement expliqué dans plusieurs hymnes du Véda, où l'autel est désigné comme le nombril, *nâbi*, par lequel le monde reçoit la vie; cet ombilic est en même temps le centre de la terre, parce que, au sacrifice du matin, il est un point lumineux dans l'obscurité. Il y avait en Grèce plusieurs omphalos de ce genre, dont le plus célèbre était celui de Delphes, placé aussi dans un ravin et consacré à Apollon.

L'omphalos de Délos a dû porter ensuite quelque statue de bois que le temps ou le feu firent disparaître, car sa partie supérieure fut, à une époque historique, entaillée et aplanie en creux pour recevoir la plinthe de la nouvelle statue. En déblayant l'édifice, M. Lebègue a trouvé, encore en place, une bonne partie de cette plinthe en marbre de Paros, portant un pied gauche presque complet et les doigts de l'autre pied avec une petite saillie qui en supportait le talon. D'après les dimensions de ces parties, la statue devait avoir environ 2m 30 de haut. Le pied gauche est en avant; le droit était en arrière et relevé sur ses doigts : ainsi le dieu paraissait s'avancer dans l'attitude de l'Apollon du Belvédère et d'une foule d'autres statues de ce dieu répandues dans les musées de l'Europe. D'après ces dernières et d'après les textes qui parlent du dieu de Délos, il tenait une lyre; au tronc d'arbre placé à sa

gauche, et dont une partie s'est retrouvée dans les décombres, étaient suspendus son arc et son carquois.

La légende dit qu'Apollon naquit dans une caverne humide : celle-ci contient en effet une petite source qui découle du mur méridional, derrière la statue, et dont l'eau se rassemble immédiatement dans une cavité de 2 mètres de profondeur. Cette cavité a pu former un petit réservoir naturel, pour l'usage du temple et de ses prêtres.

Dans le déblai on a trouvé deux pierres en forme de consoles, où l'on reconnaît aisément les deux pieds de la sainte table. Je pense que deux pierres, posées à droite en entrant dans le temple, en étaient la substruction. C'est là, en effet, et non au milieu, que devait se trouver la table où l'on déposait la part de la divinité ; car les dieux de la lumière, qui apparaissent le matin du côté du levant, prennent leur marche obliquement vers leur gauche, suivant le mouvement du soleil. L'ancien sol, rapporté et nivelé, cachait ces pierres, ainsi que la partie inférieure de la base de la statue ; il arrivait au niveau du seuil de la porte et se prolongeait au dehors.

En sortant du temple, on se trouve sur une esplanade, limitée au nord et au sud par les pans du rocher et soutenue à l'ouest par un mur d'appui. Entre les rochers, elle a une largeur moyenne de 9 mètres. De la porte du temple au mur d'appui, il y a environ 12^{m} 50. Devant la porte, à une distance de 3 mètres, existe une petite cavité qu'on trouva remplie de cendre et de charbon, mêlés à des débris de petits ossements et à des graines ovales allongées, que le feu n'avait pas consumées entièrement. Des débris semblables se sont trouvés aussi dans l'intérieur du temple.

A droite et à gauche du trou au charbon, rangés le long des deux parois latérales de l'esplanade, on voit des blocs de pierre équarris : les uns sont isolés, les autres appuyés au rocher. Le remblai antique les cachait presque entièrement, de sorte qu'ils ont dû supporter d'autres pierres mieux taillées, avec de petites statues, des autels ou d'autres objets sacrés. Un texte dit qu'en effet, en approchant du temple d'Apollon, on marchait à travers des trépieds; il est possible qu'il y eût ici des images des Muses ou d'autres divinités du cercle d'Apollon, ayant devant elles des trépieds où l'on brûlait des parfums en leur honneur. Mais c'est là une hypothèse.

En avant du trou au charbon, à 7m 40 de la porte du temple, se trouve un des objets les plus intéressants de ce lieu sacré. Sur une substruction de forme arrondie et qui était cachée sous le niveau du sol, repose une grande pierre circulaire de marbre blanc, de 1m 80 de diamètre. Elle est creusée en manière de bassin et porte, sur son bord interne, trois petites cavités où s'enchâssaient les pieds d'un grand instrument de métal. Rien n'est mieux connu que la figure du trépied d'Apollon, tant de fois représenté dans nos musées. Il se terminait en haut par une sorte de chaudron hémisphérique, à couvercle convexe et à trois grandes anses verticales. Entre ces trois pieds, il y avait le plus souvent un tronc d'arbre, autour duquel s'enroulait un serpent. Tel était du moins le trépied de Delphes, et tout prouve qu'il en était de même à Délos. Je ferai remarquer seulement que l'arbre est un des attributs d'Apollon délien, qui naquit sous un palmier; on en pourrait conclure que beaucoup de statues, de reliefs et de peintures antiques, figurant ce dieu, représentent l'Apollon

de Délos plutôt que celui de Delphes, car la plupart ont un arbre et quelques-unes même un palmier.

L'intérieur de la base (les parois et le fond) n'est que dégrossi, tandis que tout l'extérieur est poli. Nous devons en induire qu'il y avait dans cette cavité un appareil quelconque, probablement en métal, suspendu au trépied lui-même et couvrant entièrement le bassin. Si l'on rapproche ce fait des vers de Virgile, où Enée vient consulter l'oracle de Délos, on est conduit à penser que cet appareil était une sorte de tam-tam frappé par un marteau invisible, car, au moment où l'oracle allait répondre, on entendait la *cortina* mugir; le laurier, le temple et la montagne entière étaient ébranlés. Il n'y a qu'un instrument à percussion et en métal qui puisse produire un pareil effet. Voici du reste les vers de Virgile; c'est Enée qui raconte :

Vix ea fatus eram, tremere omnia visa repente,
Liminaque laurusque dei, totusque moveri
Mons circum et mugire adytis cortina reclusis.

Le mur d'appui de l'esplanade se prolonge au nord, se retourne à angle droit vers la montagne et forme ainsi un appendice à niveau, sorte de salle latérale dont l'usage nous est inconnu. Est-ce là qu'était le palmier où Latone enfanta Apollon et Artémis? Ce palmier n'était-il pas dans l'hypèthre? Etait-ce un Artémision, un Létôon, une maison pour les prêtres? Du charbon, de la cendre et des graines ovales, trouvés dans un de ses angles, ne sauraient en indiquer clairement la destination.

Pour monter au temple, situé un peu au-dessous du sommet du Cynthe, on partait du pied de la montagne en

suivant un long chemin que soutient un mur en pierres équarries, de même appareil que le mur d'appui de l'esplanade ; ces deux murs sont d'une époque bien postérieure à la construction du temple. Quand on avait gravi ce chemin, on arrivait à un large escalier taillé obliquement dans le roc à droite, c'est-à-dire à l'angle sud-ouest de l'esplanade, et dont la dernière marche atteignait le remblai de cette dernière.

Je dois dire quelques mots de l'orientation du ravin, du temple et de la statue ; je l'ai déterminée au moyen du signal établi par MM. les ingénieurs hydrographes sur le sommet du mont Zikina, dans l'île de Tinos, signal qui fait avec la méridienne du temple d'Apollon un angle de 10° 30'. En s'établissant en ce lieu, les anciens n'ont pas eu à modifier la direction du ravin que la nature leur fournissait. Ils l'ont choisi, parce qu'il s'ouvrait à l'ouest, de façon que le dieu du jour paraissait sortir de sa caverne dans la direction où marche le soleil. La caverne d'Apollon (et de Pan) à Athènes regarde le nord, peut-être parce que, d'après le texte d'Eschyle, dans le prologue des *Euménides*, cette ville représente le second pas du dieu et par conséquent la station de midi.

L'axe du temple est déterminé par la ligne qui joint le milieu de la base de la statue avec le milieu de la porte. Cette droite forme avec l'ouest un angle de 7° 15' vers le nord. L'axe de la statue, c'est-à-dire le petit axe de l'entaille elliptique dans laquelle elle était posée, est de 7° 30' plus au nord, ce qui fait en tout 14° 45'. C'est donc vers ce point de l'horizon que la statue était tournée. Peut-on admettre qu'une obliquité si grande soit un effet du hasard? Si l'on posait une statue de la Vierge en biais dans sa

chapelle, chacun ne demanderait-il pas la raison de cette anomalie?

Quand on étudie avec soin les positions occupées sur les montagnes et les caps de la Grèce par les temples des divinités solaires, on croit apercevoir qu'ils formaient entre eux comme un réseau d'alignements, coordonnés avec la marche annuelle ou diurne du soleil. J'avais déjà exposé, dans ma *Légende athénienne*, l'orientation du Parthénon qui fut faite au temps de Pisistrate et corrigée au temps de Périclès avec une très-grande précision. Cette orientation, égale à 14° 11' N. par rapport à la ligne E. O. donnait exactement la plus petite distance zénithale du soleil en 445 avant Jésus-Christ. Il est remarquable que la statue de Délos, posée presque sous ce même angle dans son sanctuaire, regarde les temples de Minerve à Sunium et à Ægine et celui de l'Acrocorinthe, tous placés avec celui de Délos sur un même alignement géographique. Le préambule des *Euménides* devient intelligible, dès qu'on observe qu'une même ligne, partant de Délos, comprend Athènes et aboutit à Crissa, c'est-à-dire à Delphes. La pythie, en effet, dit dans ce prologue qu'Apollon, ayant quitté l'étang et le rocher de Délos, toucha aux rivages de Pallas et vint s'arrêter sur la terre du Parnasse. Ces trois points, situés sur le même rayon du soleil, ne répondent-ils pas exactement aux trois pas ou stations de Vishnu, dont l'identité avec Apollon n'est contestée de personne?

On peut établir aussi des alignements comme ceux qui suivent et qui montrent quelle lumière on en peut tirer pour l'exégèse antique. Le mont Kynortion est, d'après son nom, le point où se lève Kynos, c'est-à-dire la montagne de l'Aurore ; il est situé au-dessus d'Epidaure ;

aux équinoxes, on voit de son sommet le soleil se lever derrière le temple de Sunium et la partie nord de Céos. L'alignement équinoxial, comprenant Délos, Syros, Kythnos, Hermione, fait de celle-ci le premier point du continent que rencontre le rayon du soleil levant. Il définit, conformément à l'étymologie, le nom de cette ville et d'Hermès, son dieu éponyme. Car ce dieu, qui s'appelait d'abord Herméias, a été reconnu identique au *Saramêya* des hymnes, et celui-ci est le fils de *Saramâ,* qui est l'aurore. Hermès joue donc ici le rôle de messager ou de précurseur des dieux solaires et a donné son nom au lieu où il apportait, dans cet alignement, le premier rayon du soleil équinoxial.

Quant à Sunium, ce mot peut se rapporter à la Vierge, fille (*sunâ*) de Zeus, qui y avait un temple. *Sûnu* est d'ailleurs un nom du soleil, qui se retrouve dans les langues âryennes de l'Occident (*sun*, *sonne*, etc.).

Nous donnons ici les noms des principaux lieux où étaient établis les cultes d'Apollon et d'Artémis ; nous indiquons aussi pour beaucoup d'entre eux l'épithète du dieu ou le surnom du sanctuaire. Chacun de ces cultes et de ces noms devrait être l'objet de recherches particulières, si l'on voulait parvenir à en élucider l'ensemble.

NOMS DE LIEUX OU ÉTAIT UN CULTE D'APPOLLON OU DU SOLEIL.

Abai, en Phocide.
Aganippe, dans l'Hélicon.
Acraiphion.
Actium.
Amyclai.
Apollonie (hèlios).
Argos (hêlios).
Astérion (Magnésie).
Astéris (près d'Ithaque).
Astron (Pholoé).

ASTYPALÉE (théôn-trapéza).
ATHÈNES (hécatombaios, hélios).
BRANCHIDES (Milet).
CALAURIE.
CALYDNA (Cos).
CALYDON (laphrios).
CHRYSÉ (Troade : sminthion).
CILLA (Troade).
CITHÉRON (Astérios).
CLAROS.
CORINTHE (Ephyra, Hélios).
CORONÉ (Messénie).
COROPÉ (Thessalie).
CÒRYKION (antre du Parnasse).
CROTONE (pythion).
CYNIOS (Attique).
CYNORTION (mont près d'Épidaure).
CYPARISSIA (Messénie).
CYANÉES (îles : thyrxeas).
CYTHNOS (dryopis).
CYNTHOS (Délos).
CYZIQUE (iasonios).
DAPHNOUSIA (île de Bithynie).
DEIRAS (Argolide).
DÉLOS (cynthios).
DELPHES (omphalos, Pythô).
DIDYMES (Milet : philésios).
DIRPHYS (Eubée).
EUBÉE (Sélinuntios).
EGINE (théârion).
ELIS (hélios).
GERGITHA.
GRYNEION (Eolie).
HAGNEION (Crète).
HALAI.
HAMAXITOS (Troade : sminthion).
HÉLIOUPOLIS (l'Acrocorinthe).
HÉLIOUTROPION (Phthiotide).
HERMIONE (hélios).
HÉLICON (libéthriê Scopé).
HYLÉ (Chypre).
HYMETTE (Attique).
IXOS (Rhodes).
LARISSA (LYDIE).
LARISSA (en Pariane : sminthion).
LESBOS.
LINDOS (Rhodes : sminthion ; telchinios).
LYCÔRÉE (Parnasse).
MALÉE (lithésios).
MALOEIS (port de Lesbos).
MARATHON (pythion).
MANTINÉE (hélios).
MÉGALOPOLIS (hélios).
MÉGARES (pythion).
MILET (thyios, milétos).
MESSAPE (Béotie : salganeus).
NAXOS (tragios).
ŒCHALIE (carnasion).
ŒNOÉ (pythion).
OROPÈ (Eubée).

Olympe (l') (Perrhœbie : pythion).
Pagases (Magnésie de Thessalie).
Parnès (mont d'Attique : parnésios).
Parnopiôn (Eolie d'Asie).
Parrhasion (mont d'Arcadie).
Patara (Lycie).
Pellène (théoxénia).
Pergame (pythion).
Phanai (cap de Chios).
Phlionte.
Phyllos (près de Pagases).
Ptôon (mont de Béotie).
Pyxa (Cos).
Rhodes (érythibios ; hêlia ; candalos).
Séleucie (cômaios).
Sicyôn (toxios).
Siphnos (énagros).
Sparte (thoratès, carneios, phœbos).
Sûra (Lycie).
Syracuse (téménitès).
Tamynes (près d'Erétrie, Eubée.
Tarente (Hyacinthia).
Tarra (Crète).
Tégira (Béotie).
Telphusa (Arcadie : onkaios).
Ténare (hêlios).
Ténédos (sminthion).
Tombros (Cypre).
Thalamai (Messénie : hêlios).
Thèbes (isménios).
Thérapnai.
Thornax (mont).
Thurion (mont près de Chéronée).
Thymbra (Troade).
Triopion (cap en Carie : triopeus).
Trœzên (hêlios, épibatêrios, théârios).
Tyrbé (au mont Chaon, Argolide).
Xoaxès (Anchialé ; oaxès).
Zôster.

NOMS DE LIEUX OU ÉTAIT UN CULTE D'ARTÉMIS.

Acron (mont d'Argolide).
Ægine.
Æthiopion (Lyde, sur l'Hyllos).
Amarynthos (Eubée).
Artémision (cap d'Eubée).
Artémision (mont d'Arcadie).
Artémision (mont d'Argolide, Œnôê).
Athènes (delphinia).

BRAURÔN (Attique).
CARYAI (Arcadie).
CHÊSION (cap de Samos).
CINDIÉ (Carie).
CNACALOS (mont d'Arcadie).
CONDYLA (Arcadie).
CORINTHE.
CORYPHON (mont d'Épidaure).
CRÈTE.
CYNTHOS (mont de Délos).
CYDONIE (Crète).
DÈRAI (Messénie).
DERRHION.
DIANION (Espagne : hémérοscopion).
EPHÈSE.
ÉPIDAURE.
ERYTHRAI.
HALAI-ARAPHÉNIDES.
ICAROS.
IMBRASOS (Samos).
ISSÔRION (mont de Laconie).
LEUCOPHRYS (Carie).
LÉROS.
LYCOA (Arcadie).
MÉLITÉ (Phthie).
MÉTHYMNE.
MUNYCHIE.
MYRRHINOUS.
ŒNÊ (mont d'Argolide).
ŒNÔÊ (Argolide).
ORCHOMÈNE (Arcadie).
ORESTIA (Arcadie).
PARTHÉNION (mont d'Arcadie).
PARTHÉNION (cap de Chersonèse taurique).
PARTHÉNION (cap d'Héraclée au Latmos).
PARTHÉNION (Arcadie).
PARTHÉNION (Eubée).
PARTHÉNION (au nord de Léros).
PATRAI.
PERGÉ (Pamphylie).
PHÈRES (Thessalie).
PHŒBAIA-LIMNÉ (le golfe Saronique).
PLATÉES.
RHAMNOUS.
SAMOS.
SÉLASIE.
SIPHNOS.
SKIADIS (Arcadie).
SPARTE.
STYMPHALE.
TÉGÉE.
THÈBES.
TISAIÉ-ACRÉ (cap de Magnésie).
TROEZÊN.
ZÔSTER.

REMARQUES SUR LES NOMS DE L'ÎLE DE DÉLOS.

La Délos primitive est purement mythologique. C'est une île noyée dans l'Océan et qui sort un jour de l'abîme. On ne saurait voir ici le souvenir confus d'un phénomène volcanique, car l'île de Délos n'a jamais été un volcan, et il ne s'y trouve rien qui rappelle un tel fait géologique. L'île resta au milieu des flots, portée sur quatre colonnes ou attachée par des chaînes aux îles voisines, comme un navire. Le dieu des eaux, Posidôn, la possédait avant Apollon. Elle était encore flottante lorsque, ayant vainement parcouru l'Attique, Latone la fixe en s'y arrêtant, met un terme à la jalousie de Junon, sa rivale, et enfante, sur le penchant du Cynthe, Apollon et Artémis, c'est-à-dire le soleil et la lune.

L'île flottante se nommait Ortygie, Astérie. Une fois fixée, elle prend le nom de Délos. A peine né, Apollon goûte à l'ambroisie, déchire ses langes blancs et légers, serrés par un ruban d'or, se dresse, demande une lyre et s'élance en chantant ; tout paraît d'or dans l'île de Délos. Cette partie du récit se rapporte manifestement au lever du soleil, dont Apollon est la personnification reconnue : la couleur d'or qui revêt tous les objets est celle de ses premiers rayons ; le chant du dieu est la voix de la nature entière, qui s'éveille avec le jour et dont l'astre semble conduire le chœur ; ses langes sont les nuages légers qu'il va déchirer ; sa ceinture d'or est la bande lumineuse qui se dessine à l'horizon.

L'ambroisie, qui donne au dieu nouveau-né son énergie,

nous est connue par maint hymne vêdique : c'est l'*amrita*, l'aliment d'immortalité, l'offrande du saint sacrifice, que les dieux viennent goûter au moment de l'aurore, qui les rend forts et favorables à leurs serviteurs. Délos devient comme un abrégé de la terre entière et comme le centre du monde, ὄμφαλος. Auparavant, le saint lieu était perdu dans l'obscurité. Vainement celle qui devait enfanter le soleil parcourait l'Attique (Atthis), c'est-à-dire la terre idéale et indivise, *Aditi*, telle qu'elle est durant la nuit. La terre était au pouvoir du dieu des eaux, qui commande à l'océan aérien et qui couvrait le monde des vapeurs nocturnes. Délos était plongée dans l'abîme. La mère cosmique, Latone, qui engendre le soleil et la lune, prendra par ses enfants possession du ciel immense et y éclipsera l'épouse céleste de Zeus, qui lui-même est le ciel. Jusqu'à l'instant où se produira cet enfantement, l'île, terre du saint sacrifice et image du monde, n'aura point aux regards une position fixe ; mais le premier rayon du jour, le simple contact de Latone, fixera sa place au centre du monde. Elle restera portée sur quatre colonnes, comme la terre l'est dans l'Inde sur quatre éléphants, c'est-à-dire sur les quatre points cardinaux que regardent les quatre faces de l'autel.

La mythique âryenne donne une explication satisfaisante de presque tous les noms par lesquels Délos a été désignée. Plusieurs d'entre eux sont grecs ; les autres sont antérieurs à la formation définitive de la langue hellénique.

Anaphé, intangible, insaisissable ; c'est un nom de Délos, considérée dans son état d'île flottante avant l'arrivée de Latone. Le même nom était donné à une petite île voisine de Santorin.

Astarté, nom qui ne se trouve pas dans les écrivains grecs, est probablement une mauvaise lecture du suivant, car Vénus est étrangère à la légende de Délos.

Astérie, l'île de l'astre ou des astres, c'est-à-dire du soleil et de la lune.

Délos, nom probablement grec, opposé à Anaphé, et qui fut donné après la formation de la légende. Il signifie : « qui apparaît visiblement, manifeste. »

Zakynthos, prononciation insulaire de *Diakynthos ;* les inscriptions trouvées sur le Cynthe ont donné plusieurs exemples de cette orthographe. Ce mot veut dire : « traversée par le Cynthe ; » c'est aussi le nom de l'île de Zante, dont la montagne longitudinale s'appelait par conséquent le Cynthe, comme celle de Délos.

Kynaithos, l'île éclairée par le soleil, ou l'île du brillant soleil. Ce mot est expliqué longuement dans ma *Légende athénienne.* On y voit que Kynos est le même que Lycos, et que celui-ci n'est autre que le soleil.

Kynthos, abrégé de Kynaithos, resta le nom de la montagne de Délos. Ce mot est probablement identique à celui de Kythnos, île voisine de Délos.

Lagia, l'île de la lune. Cet astre se nomme en sanscrit Çaçin, parce que son disque est censé figurer un lièvre, *çaça.* Le lièvre, comme figure symbolique, est représenté un grand nombre de fois sur les terres cuites, et notamment sur les fusaïoles de Troade, et toujours pour signifier la lune, ou les quartiers de la lune. On sait (voyez l'ouvrage de M. Lebègue) que Délos était en étroite relation de culte et par conséquent de civilisation avec la Troade. Les antiquités d'Hissarlik sont elles-mêmes, ou peu s'en faut, contemporaines de celles de Santorin. Un

fait caractéristique, l'emploi de la chaux pure, non mêlée de sable, comme enduit ou garniture des joints dans les constructions, met le temple du Cynthe en relation chronologique et même industrielle avec cette même île de Santorin. Il y a donc entre ces trois points un synchronisme, au moins approximatif, qui permet de voir dans « lagia » le sens que je propose ici. Ce mot, du reste, ne peut venir de « pélasgia, » parce que l'*s* de ce dernier ne peut pas disparaître.

Ortygie, l'île de l'Aurore, qui est en sanscrit *varttika* (gr. *ortyx*) ; ce mot signifie aussi « caille » dans les deux langues. Je ferai remarquer que, par sa situation géographique, Délos n'attire pas les cailles plus que les autres îles, et qu'il n'y a aucune raison naturelle pour qu'elle ait été préférablement nommée l'île des cailles. Voyez sur ce mot ma *Légende athénienne*. Tous les linguistes ont reconnu d'ailleurs l'identité du grec *ortyx* et du sanscrit *varttika*.

Pélasgia, l'île des Pélasges. Les derniers qui occupèrent Délos furent les Ioniens, dont la prise de possession définitive suivit de près l'invasion dorienne. Celle-ci est antérieure à Homère et postérieure à la guerre de Troie. Les synchronismes que j'indique dans les chapitres relatifs à Troie et à Mycènes donnent le XII^e^ ou le XIII^e^ siècle pour l'époque des rois Pélopides. Or Homère, d'après la tradition, fait venir Ulysse à Délos, où il voit le palmier du temple d'Apollon. Celui-ci était donc alors considéré comme existant au temps de la guerre de Troie. Cela suppose que des hommes de race âryenne, Yavanas (Ioniens) ou autres, venus d'Asie, avaient déjà apporté ce culte dans l'île ; et cette induction concorde avec les rela-

tions antiques de Délos et de la Troade. Quand on purifia Délos, sous Pisistrate, on y trouva des tombeaux de Pélasges et de Cariens. Ceux-ci n'étaient pas de race âryenne et n'ont pu introduire le culte d'Apollon, qui est âryen. Ce culte dut donc être établi primitivement par d'anciens Yavanas ou par les Pélasges. Cette induction reporterait l'établissement, non du temple, mais de la religion du Cynthe, vers le XVI^e^ ou le XVII^e^ siècle, si l'on s'en tient aux synchronismes fondés sur les hiéroglyphes thébains. Cette date n'a rien d'invraisemblable. En outre, il n'est pas impossible que déjà, à cette époque, la pierre du ravin, l'omphalos, ne fût depuis longtemps un objet de vénération pour les Cariens ou pour une autre population plus barbare.

Pyrpolon ou *Pyrpile.* Le premier nom, dont le second paraît être une altération, est un mot grec. Il fait allusion au feu perpétuel qui brûlait sur le trépied de Délos. D'après les dimensions de la base et l'écartement des trois trous de scellement, ce trépied devait être très-grand, car il avait plus d'un mètre de diamètre, et par conséquent 3 ou 4 mètres de haut. La *cortina* ou *réchaud* dont il était surmonté avait aussi 1 mètre de largeur et pouvait contenir un vaste brasier. Sa flamme servait probablement de phare aux mariniers des Cyclades.

Skythias, nom indiqué par Etienne de Byzance et par Hésychius, semble à M. Lebègue une mauvaise leçon de Kynthias. J'adopte cette hypothèse, qui concorde avec la prononciation vicieuse des insulaires grecs. Dans l'Archipel, *ké* se prononce *tché:* le nom de Kéos, qu'en France nous prononçons Céos, est d'abord devenu Kéa et se prononce aujourd'hui Djà. Dans l'écriture, l'articulation *tch,* pour

laquelle il n'y a pas de caractère dans l'alphabet grec, était représente par *sk*. Skythias est donc régulièrement identique à Kynthias et signifie l'île du Cynthe ou d'Apollon.

Quant à Chlamydia, cité par Pline, nous n'en pouvons apercevoir ni le sens, ni l'origine.

MYCÈNES

Mycenæ, etc., by Dr Henry Schliemann; the preface by the r. h. W. E. Gladstone m. p. London; John Murray, 1878. — Le même ouvrage, chez Scribner, Armstrong et Co, in New-York. — Le même, en allemand, chez F. A. Brockhaus, in Leipzig. — Le même, en français (très-belle édition), chez Hachette et Cie, à Paris.

I

Presque tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ont vu Mycènes. On ne s'arrête guère à Athènes sans faire la tournée, devenue classique, de Corinthe, Mycènes, Argos, Tirynthe et Nauplie. On veut voir un exemple de ces énormes constructions auxquelles on a donné le nom un peu mythologique de *cyclopéennes,* et dont on trouve aujourd'hui les analogues, non seulement dans une grande partie de l'Europe, mais, on peut le dire, sur presque toute la surface de la terre. Il n'en est point cependant qui offrent un intérêt égal à celles de Mycènes ; celles-ci comptent parmi les mieux conservées, et de plus elles sont un des principaux centres des légendes héroïques de

l'antiquité et de la poésie homérique. Quiconque a reçu quelque éducation connaît les sombres et horribles drames qui ont signalé le règne des fils d'Atrée : les noms d'Agamemnon, d'Iphigénie, de Clytemnestre, d'Oreste, d'Electre et d'Egisthe ont rempli notre propre poésie et retentissent encore sur nos théâtres. C'est à Mycènes que la femme et l'amant tuèrent Agamemnon à son retour de Troie ; c'est là aussi qu'Oreste vengea sur la femme et l'amant son père assassiné. Si la légende est vraie, ou si, dépouillée de sa poésie, elle repose sur des événements réels, on était certainement en droit de se demander si les ruines, étant fouillées, ne mettraient pas au jour la trace de ces anciens forfaits. On pouvait du moins espérer que des objets quelconques, provenant de ces temps reculés, fourniraient des données historiques positives sur l'état social et les relations extérieures des peuples grecs durant la période héroïque ou féodale. En effet, depuis le milieu du V^e^ siècle avant Jésus-Christ, époque où Mycènes fut détruite par les Doriens d'Argos, ce lieu était resté presque désert ; une petite bourgade s'y était formée au temps des successeurs d'Alexandre ; plus tard, au moyen âge, quelques paysans, peut-être quelques soldats francs, campèrent sur la colline. Quant aux ruines de haute antiquité, elles étaient hier encore dans l'état où Pausanias les avait vues au second siècle de notre ère. Pausanias les avait lui-même trouvées désertes et telles que les Argiens les avaient laissées. Le temps ne les avait guère transformées, car l'énorme masse des blocs dont les murs se composent oppose aux agents naturels la résistance de rochers. Les pluies seules avaient fait glisser les terres et les menus objets vers les parties inférieures des collines,

où les murailles et les accidents du sol les avaient arrêtés et accumulés. Au-dessous de ces couches récentes de débris antiques, on pouvait penser qu'il y en avait d'autres provenant des anciens habitants et s'étendant jusqu'au sol vierge, c'est-à-dire jusqu'au rocher.

Ces espérances étaient fortifiées par la description de Mycènes dans Pausanias. Ce voyageur, aussi exact que consciencieux, n'avait pas vu autre chose que ce que nous avions vu nous-même ; mais il avait recueilli des traditions encore vivantes au second siècle et où l'on trouvait de précieux renseignements. Son texte parle des tombes royales de Mycènes et les partage en deux groupes, celles des princes assassinés par Egisthe et Clytemnestre, et celles des meurtriers. Ceux-ci avaient été, comme indignes, enterrés hors des murs ; les autres l'avaient été dans l'intérieur de l'enceinte. On pouvait penser que ces sépultures existaient encore de nos jours. Mais la plupart des érudits avaient cru que les murs dont il s'agissait étaient ceux de la ville et que les tombes royales n'étaient pas dans l'acropole, c'est-à-dire dans la citadelle, qui, pourtant, avait été la ville primitive. Cette erreur n'aurait pas été commise, si l'on s'était rendu compte des procédés habituels du voyageur grec ; Pausanias décrit toujours en premier lieu les villes qu'il visite, et monte ensuite aux citadelles. Quand la ville est trop grande, il partage sa visite en plusieurs *journées,* comme le font les itinéraires de notre temps ; souvent il ouvre comme des parenthèses pour les choses de moindre importance ou qu'il n'a pas le temps d'aller voir ; mais il finit ordinairement par les acropoles. M. Schliemann, qui vient de fouiller les ruines de Mycènes avec un si plein succès,

s'était rendu compte des procédés du voyageur grec ; il avait fort bien compris que la tradition relative aux tombes royales désignait l'acropole et que là devaient être dirigées les recherches.

L'acropole de Mycènes a la forme d'un triangle dont les côtés sont irréguliers et dont la base la plus étroite regarde la plaine, du côté de l'ouest. Cette base est la partie la plus basse de ce terrain en pente ; le point culminant est presque à l'endroit où se rencontreraient les bissectrices des trois angles. L'angle oriental est d'ailleurs plus élevé que la base ; le triangle est en grande partie limité par des escarpements, sur le bord desquels furent construites les murailles cyclopéennes ; la plus grande largeur de l'enceinte est d'environ 300 mètres ; c'est celle de l'acropole d'Athènes. Sur une grande partie de sa surface, le roc a été mis à nu par les pluies, qui, emportant les débris de toute nature laissés par la guerre, les ont agglomérés en terrasses inégales superposées ; le plus étendu et le plus profond de ces remblais s'appuie contre le mur cyclopéen qui forme la base du triangle et que tous les voyageurs connaissent. C'est par là qu'on aborde les ruines ; non loin de l'extrémité nord de ce mur se trouve la fameuse *Porte des Lions*, entrée principale de la citadelle au temps des Atrides. Nous n'avons pas la pensée d'en donner ici la description, qui a été faite tant de fois. Nous dirons seulement qu'elle était obstruée par des blocs cyclopéens tombés des murs adjacents, et que ces pierres entassées avaient formé comme une digue, derrière laquelle un puissant remblai s'était arrêté. Le travail à exécuter consistait donc d'abord à enlever les blocs écroulés et à poursuivre le déblaiement

vers l'intérieur de la citadelle ; par là on remettrait au jour la voie principale qui y pénétrait. On sait aussi par de nombreux exemples que, dès les plus anciens temps, les Grecs plaçaient leurs tombeaux le long des chemins, et le plus souvent à droite en entrant ou avant d'entrer dans une ville. Ici le mur d'enceinte, à droite de la Porte-des-Lions, figure une courbe en forte saillie, dont tout l'intérieur était remblayé. Si donc la tradition recueillie par Pausanias était exacte, c'est là que devaient se rencontrer les sépultures des anciens rois.

Une théorie, originaire d'Allemagne, suivant laquelle les anciennes légendes grecques sont des mythes dépourvus de réalité, laissait planer un doute sérieux sur le succès des fouilles qui allaient être entreprises. M. Max-Muller s'était avancé jusqu'à dire que Troie n'avait jamais existé que dans le ciel, et, pour lui, les héros troyens n'étaient rien que des phénomènes célestes, revêtus de figures humaines. Cette doctrine, si elle s'appliquait à la légende troyenne, comprenait nécessairement aussi les anciens rois de Mycènes, puisque toute leur gloire provenait de leur expédition contre Troie. Il en était de même du symbolisme religieux : on avait nié, en vertu de la même théorie, que les nombreuses figurines souvent informes et les vases de terre à face de chouette, trouvés dans le sol troyen, fussent des idoles de Minerve, et l'on exigeait, avant de l'admettre, que le sol de Mycènes fournît des figures de vache attribuables à Junon, la grande divinité de l'Argolide. Le problème se posait ainsi sous plusieurs formes. La véracité des poésies homériques se trouvait aussi mise en question, car les fouilles devaient, pour être concluantes, retirer d'un sol qui n'avait pas été

remué dans les anciens temps des objets répondant assez exactement aux expressions d'Homère. L'Iliade et l'Odyssée nous représentent Mycènes comme une ville puissante et riche, où son commerce avec l'Orient avait accumulé l'or et les objets précieux. On n'exigeait pas trop en demandant que la terre en rendît au moins une partie. Les couches troyennes d'Hissarlik avaient fourni des objets d'or et d'argent, qui sont, en ce moment même, exposés au musée de South-Kensington ; d'autres avaient été dérobés par des ouvriers et sont maintenant au musée de Constantinople ; enfin, ce qu'il reste encore à déblayer pourra livrer de nouveaux trésors. Cependant, si l'expédition des Achéens contre Troie a quelque réalité historique, on doit penser que la plupart des objets précieux ayant appartenu à la dynastie troyenne sont tombés entre les mains des ennemis et ont été transportés par eux à Mycènes. La probabilité qu'une partie au moins serait retrouvée existait donc, à condition toutefois que la tradition recueillie par Pausanias eût un fondement réel et que la théorie allemande fût erronée.

Enfin une dernière opinion tendait à prévaloir dans le monde savant. Un assez grand nombre de preuves, dues à des découvertes plus ou moins récentes, donnaient comme point de départ à l'ancien art grec l'Assyrie, ou plus généralement le bassin de l'Euphrate et du Tigre. On avait abandonné l'ancienne opinion, qui le faisait dériver de l'art égyptien, et l'on pensait que, les Assyriens n'ayant pas de marine, les marchands de Phénicie avaient été les propagateurs des industries orientales sur les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire. Cette opinion se trouvait confirmée par plusieurs textes d'Homère. Pour-

tant on ajoutait que l'influence orientale avait pu, avait dû s'exercer aussi de très-bonne heure par les voies de terre qui traversaient l'Asie-Mineure et atteignaient les rivages de la mer Egée, de la Propontide et du Pont-Euxin.

Les grandes fouilles du général Cesnola, dans l'île de Cypre, les découvertes faites à Rhodes, à Milo, à Santorin et sur beaucoup d'autres points, éliminaient en effet l'influence égyptienne, démontraient celle de l'Assyrie et confirmaient l'opinion que l'on s'était faite sur le rôle des Phéniciens en ces temps reculés. La lecture des hiéroglyphes de Karnak et de Médinet-Abou avait jeté sur ces grands problèmes historiques une vive lumière et donné même des dates approximatives. Mais les fouilles de M. Fouqué, dans les îles de Santorin (1), et l'idée mise en avant par ce savant chimiste, que les antiquités trouvées par lui étaient antérieures à l'introduction des métaux usuels, auraient obscurci la question, si les fouilles de l'école d'Athènes n'avaient montré une scie de bronze trouvée dans ce même endroit. De toute manière, le problème historique se trouvait mis en rapport avec le problème qualifié de préhistorique. Les découvertes qui seraient faites à Mycènes pouvaient fournir un élément nouveau pour la solution de l'un et de l'autre, et faire savoir si les Grecs du temps des Atrides étaient déjà en possession du fer.

Je n'ai cité que les principales questions intéressées dans les fouilles de M. Schliemann; les autres paraîtront successivement dans les pages suivantes. Il est temps, pour

(1) Voyez *Revue des Deux-Mondes, Une Pompéi préhistorique.*

ne pas attarder le lecteur, d'exposer en résumé ce que ces fouilles ont mis à la lumière. Les objets trouvés, l'ayant été sur un terrain appartenant à l'état hellénique, ont été transportés à Athènes pour y être mis en ordre dans le nouveau musée où on peut les voir actuellement. La principale excavation a été faite à partir de la Porte-des-Lions, dans la direction du sud, sur une longueur de 85 mètres et sur une largeur moyenne de 34; la profondeur des fouilles a varié suivant la configuration du sous-sol, atteignant jusqu'à 11 mètres dans la partie la plus déclive de ce dernier. La couche supérieure du sol, sur 1 mètre de profondeur, provenait entièrement de l'époque macédonienne; il n'y avait à sa superficie aucun débris romain ni byzantin, et comme les poteries ne se détruisent jamais entièrement, leur nature indique presque toujours avec exactitude le laps de temps durant lequel un lieu a été habité. Immédiatement au-dessous de la couche macédonienne, le sol contenait en nombre immense des fragments de poteries archaïques et des objets de diverse nature, dont les plus récents ne dépassent point l'époque de la destruction de Mycènes en 468 avant Jésus-Christ. Les pluies torrentielles, qui sont propres aux pays chauds, les avaient amenés pêle-mêle des parties plus élevées de l'Acropole et y avaient confondu toutes les époques. Mais chaque objet, particulièrement ceux de terre et de métal, porte le plus souvent l'empreinte du siècle où il a été fait. En comparant ceux que livraient les fouilles de la Porte-des-Lions à ceux qu'avaient fournis les îles de Cypre, de Rhodes, de Santorin, l'Attique et une foule d'autres points des pays helléniques, il était possible de les classer dans un ordre chronologique relatif. Leur examen attentif dé-

montre que les plus récents sont bien de l'époque indiquée tout à l'heure et que les plus anciens peuvent remonter à dix siècles plus haut. Des restes d'une nature analogue étaient mis au jour par Mme Schliemann sur un autre point de la ville, en dehors de l'Acropole. Tous les voyageurs ont visité ce grand édifice souterrain, en forme de ruche, qui a successivement porté les noms de *tombeau d'Agamemnon* et de *Trésor des Atrides*, noms également arbitraires, puisque l'usage de ces souterrains est totalement inconnu. Il en existe quatre autres sur divers points de la ville; celui qui vient d'être déblayé est à 125 mètres de la Porte-des-Lions et en tout semblable au trésor d'Atrée, quoique plus petit. L'allée qui y descend avait été remblayée dans une haute antiquité et n'a fourni que d'ancienne poterie peinte, faite au tour et analogue aux plus anciens vases de l'Attique.

La continuation des fouilles sur l'Acropole, au sud de la Porte-des-Lions, a fait apparaître d'abord deux pierres ou *stèles* sépulcrales ornées de bas-reliefs; mais comme il n'y avait avec elles aucun tombeau, on dut en conclure que les sépultures qu'elles signalaient se trouvaient à un niveau inférieur dans les profondeurs du sol. En creusant, on trouva des plaques de marbre dressées, rangées sur deux lignes courbes parallèles et recouvertes par d'autres plaques horizontales, de manière à figurer un banc continu. Cette enceinte circulaire de 29 mètres de diamètre contenait les deux stèles funéraires et trois autres, dont une seulement ne porte pas de sculptures. Elles étaient toutes assez bien alignées et paraissaient être à leur place; il y avait en outre, dans ce même cercle, des cendres et des ossements brûlés d'animaux, provenant sans doute de sacri-

fices auxquels avait pu servir un pilier de porphyre rouge brisé, trouvé au même endroit. L'enceinte a une entrée en manière de vestibule, du côté qui regarde la Porte-des-Lions. En creusant dans son intérieur, on trouva quelques objets d'or, et bientôt des fosses sépulcrales au nombre de cinq, contenant les ossements de douze hommes, de trois femmes et d'un ou de plusieurs enfants. Ces fosses, taillées dans le rocher à des profondeurs inégales, sont revêtues intérieurement de petits murs de schiste dont l'épaisseur va en diminuant vers le haut, et qui réduisent la dimension du sépulcre au point qu'un des morts n'avait pu y être étendu de toute sa longueur et que sa tête avait été ramenée sur sa poitrine. Les corps étaient couchés parallèlement à 1 mètre l'un de l'autre, sur un lit de cailloux et recouverts de cailloux, de cendre et de charbon; leurs os n'avaient pas été entièrement consumés, mais, continuellement humectés par les eaux de la pluie, avaient fini presque tous par se pourrir; on n'a pu en sauver qu'une petite partie. L'état des squelettes et leur voisinage au fond de fosses communes semblaient indiquer, mais non avec certitude, qu'ils avaient été ensevelis au même moment. Leur crémation incomplète pouvait être le résultat d'un usage local ou l'effet de la précipitation qu'on aurait mise à les enterrer.

Les morts avaient été revêtus de leurs parures; à côté d'eux étaient déposés des objets qu'ils avaient eus en leur possession; les pierres et la terre qui les recouvraient immédiatement étaient mêlées d'objets de parure portant souvent la trace du feu; quelques-uns de ces corps étaient comme écrasés sous le poids des joyaux. Le lecteur n'aura une idée complète des trésors enfouis avec les cadavres

que s'il dresse, d'après le livre de M. Schliemann, l'inventaire de chacune des sépultures. Pour en donner ici une notion même incomplète, citons seulement une partie des objets trouvés dans la troisième tombe, celle qui contenait les squelettes de trois femmes, l'une plus vieille que les deux autres. Deux de ces femmes avaient sur la tête de splendides couronnes d'or, travaillées au repoussé et garnies de fleurons ; près d'elles étaient cinq autres couronnes. Sur elles étaient répandues sept cent un disques d'or qui avaient dû parer leurs vêtements et qui portaient diverses figures ; de grandes croix d'or formées de huit feuilles d'arbre se croisant quatre à quatre ; six grandes rouelles d'or à quatre rayons ; des animaux d'or : griffons, aigles, cygnes, lions, lions ailés, cerfs, sphinx et d'autres encore, ayant servi comme parures ; vingt-sept seiches d'or avec leurs huit tentacules ; plusieurs figurines d'or représentant une femme nue, les mains ramenées sur la poitrine ; un peigne d'or à dents d'ivoire ; un anneau d'or avec sceau ; douze petits tubes d'or ; six boucles d'oreille, une broche, trois joyaux de collier avec entaille, tous également en or ; des perles d'or en grand nombre, provenant de colliers ; un nombre considérable de morceaux d'or battu, répandus sur toute la surface de la tombe ; des boules de cristal de roche provenant d'un sceptre ; quinze boules d'agathe pour collier ; une olive de sardonyx gravée ; une améthyste où sont gravés une biche et son petit ; une énorme quantité de morceaux d'ambre, jaunis par le feu, mais non brûlés ; de petites balances d'or ; un masque d'or pour enfant ; un gobelet d'or, une boîte d'or ronde ; plusieurs vases d'argent ; deux grands vases et trois grands chaudrons de cuivre pur.

Citons encore, en partie du moins, les objets trouvés dans le quatrième tombeau. La fosse contenait cinq squelettes d'hommes, dont trois avaient la tête tournée vers l'est et deux la tête au nord. Ceux-ci avaient sur le visage un masque d'or, dont les parties latérales avaient presque enveloppé la tête; deux des trois autres avaient aussi des masques, mais déplacés lors des funérailles, et dont l'un représentait une face de lion ou de tigre. Les deux premiers avaient en outre sur la poitrine un plastron d'or, et l'un d'eux avait une couronne garnie de fleurons; il avait eu aux jambes des cnémides attachées par des rubans d'or. Les trois qui regardaient l'orient portaient de gros anneaux à chaton gravé, servant de sceaux; près du corps du milieu ont été trouvés quatre cents morceaux d'ambre percés d'un trou et autant auprès de l'un des deux autres. La même fosse contenait six diadèmes d'or; un baudrier d'or de plus de 1 mètre de long; cinq cent quatre-vingts boutons ou disques d'or de formes diverses; cinquante-trois seiches d'or; une grande tête de vache en argent avec des cornes d'or et un fleuron d'or sur le front; divers ornements d'or; deux hachettes doubles du même métal; neuf vases d'or, un gobelet d'argent, deux vases d'albâtre; cinq grands chaudrons de cuivre pur, dont un contenait cent boutons de bois recouverts d'or; vingt-sept vases de cuivre; une fourche de cuivre pour remuer le feu; trente-cinq pointes de flèches en obsidienne; des morceaux de toile provenant de fourreaux; un amas de vingt épées de bronze; plusieurs lances du même métal; dix plaques d'or provenant de poignées de glaives; soixante dents de sanglier et une foule d'autres objets divers.

Nous ne pousserons pas plus loin cette énumération. Je

ferai seulement remarquer que dans le premier tombeau, situé au nord-ouest des autres, il y avait trois corps dont un avait été dépouillé de ses principaux ornements avant l'année 468; les deux autres étaient restés intacts. C'étaient des hommes de haute stature; le premier au sud avait eu la tête reployée en avant sur la poitrine; il avait conservé une partie de ses chairs, mais aplaties sous le poids du remblai; par les ouvertures de son masque d'or on apercevait encore quelque chose de ses yeux et de sa bouche, garnie de ses trente-deux dents. Il paraissait avoir péri dans la force de l'âge. Il avait encore son baudrier d'or, descendu sur les reins et auquel tenait un reste de son épée; un plastron d'or massif couvrait sa poitrine écrasée. A sa droite étaient deux épées de bronze, à poignées de bronze plaqué d'or; des fourreaux de bois, il ne restait que les ornements d'or, rangés à leur place le long des épées. A quelque distance gisaient onze autres épées de bronze. Sur le corps étaient semés cent vingt-quatre grands boutons d'or, provenant sans doute de ses vêtements. Le troisième corps avait aussi des épées au nombre de quinze et un monceau d'environ soixante autres épées brisées. Je laisse de côté les autres objets précieux trouvés dans cette tombe et analogues à ceux des autres sépultures.

II

Les objets en métal précieux sont généralement travaillés *au repoussé*. Les dessins qui y sont figurés ont un carac-

tère assyrien, sur lequel il est impossible de se méprendre. Un grand bracelet d'or est identique à ceux que l'on peut voir au Louvre sur les personnages réels ou idéaux du temps de Nemrôd. Il en est de même des rosaces et des boutons d'or qui ornent les vêtements et les couronnes des personnages assyriens. Les baudriers et les fleurons offrent de part et d'autre une analogie frappante. Il y a jusqu'à sept rangs de ces rosaces circulaires à la couronne des grands taureaux ailés du musée du Louvre. Il y en a aussi plusieurs rangs sur la tiare du roi Sardanapale V. Sur les bas-reliefs de Sargon, un roi, portant une tiare, a autour de lui une sorte de tablier ou de vêtement fendu qui en est littéralement couvert ; on n'y en compte pas moins de soixante-quinze par devant et à peu près autant par derrière, nombre qui rappelle les cent vingt-quatre boutons d'or trouvés sur un personnage du premier tombeau mycénien. Les dessins en relief des objets d'or de Mycènes figurent ordinairement des spirales entrelacées, des roues, des fleurs radiées, des combinaisons géométriques curvilignes, très-souvent aussi des saillies circulaires groupées symétriquement et en nombres définis. Ce sont là précisément les caractères les plus usuels de l'ornementation assyrienne. Il en est de même de la plupart des formes empruntées à la nature vivante, si l'on en excepte quelques-unes, telles que les seiches, qui sont propres aux pays maritimes. La démonstration se trouve complétée par un cachet d'or portant un dessin gravé et représenté par la figure 530. Deux personnages debout apportent des fleurs ou des fruits à un autre qui est assis sous un arbre ; deux autres, plus petits et vus sur un arrière-plan, font la cueillette ; dans le ciel sont le

soleil, le croissant, la ligne ondulée qui symbolise les eaux, enfin un petit personnage reproduisant assez exactement celui qui est assis ; sur la droite sont six objets rangés en ligne et dont la forme est indécise. Je n'ai pas à donner ici l'interprétation de cette scène, où il ne serait pas difficile de voir le sacrifice du septième jour en l'honneur de Sin ou peut-être d'Istar, fille de Sin. Je remarque seulement le caractère absolument assyrien de cette représentation. Personne ne peut élever de doutes à cet égard, pour peu que l'on observe la forme des vêtements étagés, en manière de robes à volants, des trois principaux personnages. Un autre cachet d'or gravé, trouvé aussi dans la même tombe hors de l'enceinte circulaire, et reproduit par la figure 531, paraît avoir eu la même origine ; il est tout agricole et ne présente aucune apparence hellénique. Il figure vraisemblablement, sous une forme presque hiéroglyphique, les travaux de culture du premier des grands mois de l'année, les onze autres mois étant représentés par les cinq grands cercles et les six petits, rangés en ligne au milieu du dessin.

Parmi les objets en métal précieux provenant de Mycènes, il n'y en a pour ainsi dire aucun qui rappelle l'Égypte. C'est vers la région de l'Euphrate et du Tigre que les analogies nous conduisent. Au reste, depuis longtemps déjà on avait été frappé par l'apparence assyrienne des sculptures de la Porte-des-Lions. Les deux animaux debout, à droite et à gauche d'un arbre de vie, n'ont rien de grec ni d'égyptien, et nous reportent directement en Asie. C'est un sujet mainte fois reproduit sur les pierres gravées et les cylindres assyro-babyloniens. Quant aux nombreuses poteries trouvées à Mycènes au-dessous de la

couche superficielle de débris, les plus récentes sont helléniques et datent manifestement du Ve ou du VIe siècle avant Jésus-Christ. Mais les plus anciennes offrent d'autres caractères. Elles sont pareilles à celles que l'on trouve sur tous les rivages de la Méditerranée et dans les îles. Elles ressemblent surtout aux plus anciennes poteries de Cypre et de Rhodes, ainsi qu'aux vases de Santorin. C'est la même fabrication : presque toutes ont été faites au tour ; les plus anciennes seulement ont été modelées à la main. Il n'est pas impossible d'admettre qu'elles aient été apportées en Argolide par un vaste commerce méditerranéen et qu'elles aient une commune origine. On pense généralement aujourd'hui que ce commerce a été celui des Phéniciens, auquel on attribue un développement peut-être exagéré. Il faut en effet observer que, si les vases trouvés dans les différentes contrées maritimes offrent souvent des analogies, qui vont parfois jusqu'à l'identité, souvent aussi ils ont un caractère local soit dans leur forme, soit dans les dessins qui y sont tracés, soit surtout dans la terre dont ils sont faits. Il faudrait donc admettre que les Phéniciens ou, pour parler plus exactement, les Sidoniens ont eu dans chaque pays des fabriques travaillant pour les indigènes et non de simples comptoirs. Rien ne démontre une pareille hypothèse. Il est plus simple de croire que les navigateurs étrangers, peut-être même les marins pélasges qui, de très-bonne heure, ont supplanté les Sidoniens, ont apporté du dehors des types et des procédés de fabrication inconnus auparavant. C'est ce qui arrive encore de nos jours pour la plupart des produits des industries étrangères ; nos grandes expositions, où toutes les nations sont convoquées,

n'ont pas d'autre origine ; la transformation de nos industries ne se fait pas autrement. L'esprit grec à toutes les époques s'est fait remarquer par une extrême facilité d'assimilation ; c'est le caractère commun à tous les peuples de race âryenne, même à ceux chez qui une portion de sang sémitique ou touranien a pu s'introduire. Les moules trouvés à Mycènes prouvent, même pour les métaux, l'existence d'une fabrication locale, car ces moules portent en creux la figure de plusieurs objets d'or retirés des sépultures ; ceux-ci ne sont donc pas tous des articles d'importation, et il faut admettre que, dès ces temps reculés, la Grèce, tout en recevant du dehors certains produits, savait aussi déjà pourvoir à ses propres besoins.

Les fouilles ont mis au jour, non par centaines, mais par milliers, deux produits entièrement locaux. Ce sont de petites vaches de terre cuite et des figurines de même matière représentant une femme coiffée d'une sorte de chapeau évasé vers le haut, quelquefois les bras ouverts en forme de croissant, d'autres fois les mains ramenées vers la poitrine. Ces figures sont extrêmement grossières et tout à fait rudimentaires ; elles se terminent le plus souvent par un pied arrondi et sont dépourvues de jambes. Leur multiplicité ne permet pas de voir en elles autre chose qu'une divinité ou plutôt la grande divinité locale, Héra, qui est Junon ; c'est du reste ce que démontre suffisamment la coiffure. Quant aux vaches, plusieurs savants les ont rapprochées du bœuf égyptien et y ont vu une importation des bords du Nil. Nous possédons au Louvre un grand nombre de figures d'Apis ; elles se ressemblent entre elles ; elles sont peintes de la même

manière et ont, entre autres caractères communs, une grande tache dorsale pareille à une selle. Aucune des vaches mycéniennes n'a les marques distinctives du bœuf Apis. Il en est de même de la grande tête d'argent à cornes, d'or dont j'ai parlé ci-dessus. Elle ne rappelle en rien celles de l'Égypte. C'est donc dans les traditions locales de l'Argolide et non au dehors qu'il faut chercher la signification des innombrables vaches de terre cuite jaunâtres, rayées de rouge, trouvées à Mycènes. Elle est en effet fournie par l'épithète de *boôpis*, c'est-à-dire « à figure de vache, » donnée à Junon dans Homère et dans toute l'antiquité grecque. Nous ne croyons pas qu'il puisse y avoir d'hésitation sur ce point, car on sait qu'un assez grand nombre de divinités, chez les Grecs comme chez les autres peuples de l'Orient, sans compter l'Égypte, ont été représentées avec des faces et souvent même avec des corps d'animaux. Les terres cuites de l'Argolide, recueillies par centaines à Mycènes et que d'autres fouilles locales multiplieraient certainement à l'infini, donnent donc satisfaction à la condition exprimée par M. Max-Muller et appuient l'interprétation donnée aux nombreuses figures de chouette recueillies en Troade (1). Elles répondent à une époque où les divinités grecques n'avaient pas encore uniquement la forme humaine, qu'elles eurent bientôt dans l'art et dans la religion. Si ces figurines et ces emblèmes n'étaient pas des produits locaux, et qu'ils eussent été apportés d'Assyrie ou de Phénicie, ils porteraient dans leur style la marque de leur origine asiatique.

(1) Voyez *Revue des Deux-Mondes : Les fouilles de Troie,* par Em. Burnouf. Voyez aussi Schliemann, *Troy and its remains.*

ce qui n'est pas. Les statuettes ne pourraient guère représenter que l'Astoreth phénicienne qui, dit-on, devint plus tard la Vénus hellénique ; et comme elles se rencontrent en nombre immense, cette Vénus aurait été dès lors et dans la suite des temps la principale divinité de l'Argolide ; or nous savons qu'elle ne l'a jamais été et qu'Héra fut constamment la déesse protectrice de la contrée.

Ainsi ces idoles de formes différentes et de signification identique montrent l'état des idées religieuses aux temps antéhistoriques du pays argien. Le peuple qui concevait ses dieux sous ces formes symboliques était âryen ; il n'était ni sémite, comme les Assyriens, ni de la race de Cham, comme les Sidoniens. Il recevait de ces deux races une partie de ses industries, mais il gardait ses propres doctrines, qui restèrent jusqu'à la fin le fond de sa civilisation. Quel était ce peuple ? Avons-nous sur lui quelques traditions ou quelques renseignements historiques ? Les traditions grecques s'accordent à placer au commencement les Pélasges. Nous savons par les hiéroglyphes égyptiens que ce peuple devint puissant sur la mer du XVI^e^ au XIV^e^ siècle avant Jésus-Christ, et qu'il supplanta les Phéniciens dans toute la moitié septentrionale de la Méditerranée. Mais à cette époque il était déjà fort ancien, puisque, d'après les traditions, il occupait la Lydie, en Asie-Mineure, avant la dynastie des Atyades, qui commença au XVI^e^ siècle. Ces mêmes traditions racontent que les Pélasges furent vaincus en Argolide par une migration qu'elles mettent sous la conduite de Danaüs, et elles donnent ce chef comme fils de Bélus et frère d'Egyptus. Cette donnée ethnologique peut être un écho de la même théorie qui donna naissance à la légende des trois fils de

Noé, car il est certain qu'Egyptus n'est pas plus fils de Bélus que les Chamites ne sont frères des Sémites ; ce sont des races d'hommes assez différentes entre elles pour qu'il soit à peu près impossible de les ramener l'une à l'autre et de leur trouver un ancêtre commun. On ne peut donc voir dans la parenté signalée par la tradition grecque qu'une manière d'exprimer les relations extérieures des anciennes populations locales, directement avec les Phéniciens, indirectement avec l'Égypte.

A cette influence, qui s'exerçait de bonne heure par la navigation des Sidoniens, succéda, selon les légendes de l'Argolide, celle de l'Asie-Mineure, qui fut personnifiée sous le nom de Persée. Ce chef aurait amené dans le pays une troupe de Lyciens et de Cyclopes qui auraient bâti pour lui les murs de Tirynthe et ceux de Mycènes. Ce personnage a une couleur entièrement mythologique ; son nom et celui de son peuple font partie d'une série de termes dont la signification solaire est incontestable. Nous ne pouvons développer ici ce fait encore mal élucidé ; mais nous pouvons affirmer que, la Gorgone n'étant autre chose que l'Aurore au milieu des nuages, Persée, qui la tue, est bien le soleil lui-même. C'est une légende âryenne, qui n'est pas propre à l'Argolide ni même à la Grèce, et qui se retrouve sous cent formes diverses chez tous les peuples de notre race ; elle a son explication dans le Vêda. Toutefois, il n'est pas impossible qu'une colonie ou une expédition armée soit venue de Lycie en Argolide et qu'elle ait donné des rois à la vieille ville pélasgique de Mycènes. Une relation plus réelle, du moins en apparence, est indiquée par la légende de Pélops, le Phrygien. La Phrygie occupait le centre de l'Asie-Mineure, et son peuple

avait une origine âryenne aujourd'hui bien démontrée. Le point de départ géographique de la migration de Pélops est indiqué par le nom de son aïeul Tmôlos, qui est celui d'une montagne de la Lydie, pays non encore occupé à cette époque par des Sémites, comme il le fut plus tard. Les anciens admettaient que la migration phrygienne avait apporté à Mycènes la masse d'or et d'autres objets précieux qui, au temps d'Homère, avaient rendu cette ville si fameuse. Il n'y a pas de raison pour repousser absolument cette légende, prise dans sa généralité, car l'examen des objets d'or trouvés en si grand nombre dans les tombes de Mycènes démontre leur origine asiatique. Quoique l'Assyrie n'ait conquis l'Asie-Mineure que sous le premier empire, qui date de la fin du XIV^e^ siècle, elle était en voie de développement longtemps avant cette époque; cet empire succédait lui-même à plusieurs dynasties babyloniennes dont le commencement remonte au moins à trente siècles avant notre ère. L'or pouvait donc être fourni à la Phrygie, soit par les peuples orientaux qui l'exploitaient, soit par les lavages du Pactole, et recevoir des ouvriers locaux l'empreinte du génie assyrien que les fouilles de Mycènes ont révélée.

La légende mycénienne, quoique singulièrement mêlée de mythologie, nous montre dans le personnage d'Iphigénie une relation avec les peuples touraniens, puisque cette fille d'Agamemnon fut transportée en Tauride. Nous n'avons pas à porter ici la lumière sur cette légende, tant de fois exploitée par la littérature et les arts, ni à chercher quels étaient ces *Tauri*, ni où ils habitaient. Observons seulement que, depuis les temps les plus reculés, une population de race touranienne, très-nombreuse et

exploitant surtout les métaux, avait été répandue dans presque toute l'Asie-Mineure; qu'elle avait son centre dans les âpres contrées situées aux sources de l'Euphrate et du Tigre ; que ses produits rayonnaient dans plusieurs directions, surtout vers le sud jusqu'en Égypte, et vers le sud-est dans la direction du golfe Persique. Cette race d'hommes fut certainement assujettie par les migrations âryennes et les conquêtes sémitiques, d'où sortirent les différents royaumes de la Péninsule ; mais elle ne fut point anéantie, puisque ses descendants se sont propagés jusqu'à nos jours. Toutefois, il est bon d'observer en passant que l'érudition moderne a étrangement abusé du mot « touranien, » sous lequel elle a compris des populations vraiment étrangères les unes aux autres par leur type comme par leur langue, et cela sous prétexte qu'elles n'étaient ni âryennes, ni sémites. Les véritables touraniens sont ceux dont nous parlons ; ce sont eux qui portent ce nom dans l'Avesta, et il est intéressant de les retrouver sous le même nom dans la légende des Pélopides. Selon toute vraisemblance, ce sont eux qui ont été les ouvriers en métaux dont les produits viennent d'être retirés du sol de Mycènes.

Quoi qu'il en soit, une autre relation d'un intérêt historique supérieur est indiquée par la grande quantité d'ambre jaune trouvée dans les mêmes sépultures. Nous signalions récemment (1), comme un *desideratum* de la science, la découverte de cette matière dans les grandes sépultures de l'Orient. Les fouilles de M. Schliemann arrivaient à point nommé pour combler, en partie déjà,

(1) Voyez ci-dessus, *L'âge du bronze*.

cette lacune. Quoique la Sicile pût, dans des temps reculés, fournir une petite portion de cette matière, les traditions grecques nous font savoir que le principal commerce de l'ambre se faisait aux embouchures du Pô, où il était apporté de l'intérieur de l'Europe par des voies de terre. Aujourd'hui que presque toute l'Europe est civilisée et que nous connaissons à fond les produits naturels qu'elle peut fournir, nous savons que l'ambre vient uniquement des rivages septentrionaux, et principalement de la Baltique. A l'époque des tombes mycéniennes, il y avait donc un commerce d'ambre à travers l'Europe, dans la direction du nord au sud, et nous avons du côté de l'Orient un des jalons de la route que ce commerce suivait. Il n'est guère douteux que l'ambre arrivait par mer jusqu'en Argolide. Cependant, rien ne prouve qu'il n'y eût pas été apporté d'Asie-Mineure, aussi bien que l'or et l'ivoire par la migration phrygienne, et qu'il n'y eût pas été introduit longtemps même avant la date des sépultures. Enfin, si la guerre de Troie fut une réalité, est-il invraisemblable qu'une partie au moins de cette matière ait passé d'Ilion à Mycènes avec le reste du butin? Nous posons ainsi le problème pour montrer combien la plus grande réserve est nécessaire, quand il s'agit de rendre à l'histoire des faits enveloppés de fables, et qui n'ont point eu jusqu'ici de chronologie.

Un fait du moins est certain: c'est que les tombes mycéniennes appartiennent à l'âge du bronze. On a trouvé une clé de fer, mais dans la couche supérieure des remblais. De plus, quand même elle eût été trouvée dans leurs profondeurs, l'âge des sépultures n'en resterait pas

moins celui du bronze, car la majeure partie des dépôts s'est accumulée peu à peu, d'année en année, de siècle en siècle, et les pluies torrentielles ont fait descendre pêle-mêle des débris de toutes les époques. Mais quand les morts furent déposés sur leurs couches de pierres, à demi-consumés et recouverts d'un autre lit de cailloux, on remplit aussitôt les cavités funéraires des décombres que l'on avait sous la main et qui contenaient des débris des époques antérieures. Sauf pour un seul cadavre, les sépultures sont parvenues intactes jusqu'à nos jours. C'est donc elles et non les décombres agglomérés au pied de quelque mur qu'il faut avant tout consulter. Or, toutes les armes de ces morts sont en bronze ; les ustensiles domestiques sont en cuivre, les objets de parure en or, les pointes de flèche en obsidienne, comme au temps de la pierre polie. Si le fer eût été connu ou du moins usuel, je ne dis pas seulement en Grèce, mais dans les pays en relation avec Mycènes, les guerriers ici ensevelis n'étaient-ils pas assez riches pour se procurer des armes de fer ? Leurs armes sont identiques à celles que l'on trouve partout en Europe et qui caractérisent l'âge du bronze ; les épées et les glaives sont adaptés à leurs poignées par trois ou par cinq rivets. Les vases de cuivre sont formés de plusieurs lames martelées, assemblées par un grand nombre de clous ; les anses des vases sont de même fixées par des rivets. Tout le bronze et le cuivre de Mycènes appartient à cette période de l'âge du bronze où le martelage et le *repoussé* étaient les procédés usités pour modeler le métal, période que M. de Mortillet a justement surnommée « l'âge de la chaudronnerie. » Mais on n'a point encore trouvé à Mycènes, ni dans le reste de

l'Argolide, les instruments de travail des métallurgistes, comme on en a trouvé sur beaucoup de points de l'Europe occidentale, et dernièrement encore en pleine ville de Bologne. C'est là un fait négatif : il fait néanmoins supposer que le commerce des métaux jouissait alors en Orient d'une sécurité qu'il n'avait pas dans les régions occidentales et que, par conséquent, celles-ci étaient encore à l'état sauvage lorsque la Grèce était déjà dans la grande voie de la civilisation.

Le fer est dans Homère. Mais les poésies homériques sont de plusieurs siècles postérieures aux tombeaux mycéniens, et elles se trompent sans doute en attribuant à une époque déjà ancienne l'usage d'un métal qui n'apparut que plus tard. C'est dans l'intervalle qu'eut lieu en Grèce la grande révolution produite par l'invasion des Doriens. Le succès qu'ils eurent fut dû sans doute à la supériorité de leurs armes, car ni alors ni plus tard les anciennes populations, nommées Achéens, ne montrèrent moins d'énergie que les Doriens. On peut donc penser sans invraisemblance que les Doriens arrivèrent avec des armes de fer auxquelles le bronze des Achéens ne put résister. De toute manière, il faut bien admettre que les tombes de Mycènes, contemporaines du bronze, existaient déjà lors de l'arrivée des Doriens ; ceux-ci mirent fin à la puissance de cette ville et à la dynastie des rois pélopides, et s'établirent dans Argos, situé plus près de la mer, dans un meilleur pays. Nous avons dit que les poteries de Mycènes offrent souvent la plus grande analogie avec celles des autres rivages méditerranéens visités par les Sidoniens et plus tard par les Pélasges. Ce sont ces poteries, surtout celles de Santorin, qui se montrent à Thèbes

d'Égypte sur le tombeau de Rekhmara, contemporain de Thoutmès III. Mais on ne pourrait pas conclure de cette ressemblance que les tombes mycéniennes soient de cette époque ; les poteries qui s'y sont rencontrées étaient des tessons, antérieurs peut-être de plusieurs siècles aux morts qu'ils recouvraient. Les peintures égyptiennes ne peuvent donc fournir qu'une limite dans le passé, de même que l'invasion dorienne en fournit une autre. Or, celle-ci, d'après les chronologistes, arriva au XII^e^ siècle; Thoutmès III régnait vers 1650 : c'est donc entre ces deux termes extrêmes qu'il faudrait placer l'époque de nos sépultures.

La grande coalition des Libyens qui, sous le règne de Séti I^er^, surnommé Mérenphtah, se jeta sur la basse Égypte, comprenait les Achéens ; ils sont nommés dans l'inscription de la salle hypogée de Karnak avec les Tyrrhéniens, les Sardones, les Sicules et les Laconiens ; l'inscription dit que, dans leur grande défaite à Paari, ils laissèrent sur le champ de bataille beaucoup d'armes de bronze. Ces faits rapprochent de nous l'époque des sépultures mycéniennes. Cette époque se précise davantage encore si l'on considère le caractère assyrien des objets d'or ; plusieurs sans doute étaient déjà anciens quand leurs derniers possesseurs étaient vivants ; mais peut-on douter que beaucoup n'aient été faits pour eux, surtout les parures des femmes ? Or, les uns et les autres procèdent de l'Assyrie et non de l'Égypte. On peut donc penser qu'ils datent du temps où l'influence de l'Assyrie était prépondérante, et où celle de l'Égypte était tombée. La chute de l'Égypte eut lieu après le règne de Ramsès II Méiamoun ; sa date coïncide avec le développement du

premier empire assyrien, qui commença en 1314, et avec celui de la navigation des Pélasges. Sidon fut détruite en 1209, et la puissance assyrienne dura jusqu'en 1080. Enfin, les poèmes d'Homère nomment toujours les Sidoniens comme les colporteurs de la Méditerranée au temps des rois pélopides, et un des princes de Troie porte même le nom d'Assaracos. De ces faits rapprochés, on peut conclure avec une extrême vraisemblance que les sépultures de Mycènes sont à peu près contemporaines de la chute de Sidon et se rapportent à la fin du XIII^e^ ou au commencement du XII^e^ siècle. Cette date marquerait en même temps, mais d'une manière approximative, la dernière période de l'âge du bronze et serait suivie de près par celle de l'apparition du fer.

III

Quels sont les personnages ensevelis dans les tombes mycéniennes? Est-il possible de savoir leurs noms? Sont-ce les Pélopides, les descendants d'Atrée? Sont-ce des inconnus, ou seront-ils des nouveaux venus dans l'histoire héroïque de la Grèce? Il est bien difficile de résoudre ce problème avec certitude. En découvrant ces ossements à demi-consumés, le docteur Schliemann a aussitôt prononcé les noms d'Agamemnon, de Cassandre et des autres princes ou princesses qui ont, dans la légende, partagé leur triste destinée. Ce savant investigateur, en effet, ne cherchait pas autre chose, et personne ne peut trouver mauvais qu'il ait

éprouvé un certain enthousiasme au moment de sa découverte, car c'est sa passion qui le soutenait et qui le poussait à entreprendre ces pénibles et coûteux travaux. Puisse-t-il au contraire la conserver toujours, puisqu'il lui reste encore une longue carrière à fournir ! Il s'appuyait sur un texte du voyageur grec Pausanias; ce texte, parfaitement clair, quoique souvent mal interprété, désignait l'acropole de Mycènes comme le lieu où avaient été ensevelis Agamemnon, Eurymédon son écuyer, Pélops avec Téléclamos, enfants jumeaux de Cassandre, Cassandre elle-même et Electre. Pourtant Pausanias constatait un doute relativement au tombeau de Cassandre, et il semblait n'indiquer que deux tombeaux d'hommes, celui d'Agamemnon et celui de son écuyer avec les deux enfants. Mais ce voyageur n'avait rien vu de plus que ce que nous avons vu nous-mêmes : des murs cyclopéens ruinés et des remblais accumulés à leur base. Il n'est pas douteux que M. Schliemann ait trouvé ce qu'indiquait Pausanias ; il a trouvé plus encore, puisque sous l'enceinte circulaire il a déblayé cinq grandes sépultures contenant au moins seize personnes et qu'en dehors de l'enceinte il y en avait encore une ou deux autres, dégagées par lui-même et par l'administration hellénique. Mais enfin il a suivi le texte de l'auteur ancien, et il a eu le même succès qu'on aura partout où on le suivra avec la même exactitude, partout où des mains plus modernes n'auront pas déjà violé les tombeaux. C'est donc à Pausanias, et non au savant américain, qu'il faut demander compte de son récit. Or, Pausanias ne faisait pas de fouilles. Voyageur consciencieux, mais superficiel, il décrivait ce qu'il voyait, et il recueillait les traditions, le

plus souvent sans les discuter et sans les interpréter. Nous nous trouvons donc, comme lui, en présence de ces traditions locales, telles qu'elles existaient au milieu du second siècle de notre ère. Ce sont elles que les savants ont à discuter et à mettre d'accord, d'une part avec les anciennes légendes, de l'autre avec les faits réels découverts de nos jours.

Ces faits réels, les voici, réduits à leurs plus simples éléments. Il y a au fond de la plaine d'Argolide une ville appelée Mycènes, sur le nom de laquelle on ne peut élever aucun doute, puisqu'elle a existé sans interruption jusqu'au milieu du Ve siècle, époque entièrement historique. Cette ville est entourée de remparts dont l'architecture indique plusieurs époques, toutes reculées, et des remaniements dont les plus récents remontent aux temps qui ont précédé l'histoire grecque. Les parties les plus antiques, formées de blocs entassés les uns sur les autres, mais non taillés, sont d'une époque beaucoup plus ancienne et qu'il est présentement impossible de déterminer. Derrière le rempart, dans l'intérieur de l'Acropole, ont été trouvées six ou sept sépultures, dont cinq sont au-dessous d'un banc circulaire de date postérieure, dans lequel ont eu lieu des cérémonies funéraires. C'étaient sans contredit des sacrifices solennels et nationaux, réunissant sur un même siége, autour du même autel, les principaux personnages de l'État; les morts placés au-dessous étaient depuis longtemps sous terre quand cette enceinte fut construite; on avait déjà oublié leur place, puisqu'un ou deux furent laissés au dehors sans nécessité. Mais dès cette époque la tradition locale leur attribuait une grande importance et les désignait comme d'anciens rois, parce qu'ils occupaient,

seuls d'entre tous les anciens hommes du pays, une place de choix dans l'Acropole, à droite de la principale entrée. Trouvons-nous dans les faits quelque chose qui confirme cette croyance populaire? Oui : autrement, que signifieraient ces ornements d'or, ces armures et ces couronnes d'or, et toutes ces richesses sous lesquelles leurs corps étaient littéralement écrasés? Il n'est donc pas possible de méconnaître dans ces sépultures les tombes d'anciens rois de Mycènes.

L'étude des objets qu'elles renfermaient permet d'établir des synchronismes dont les hiéroglyphes égyptiens et les inscriptions cunéiformes sont la base; ces rapprochements indiquent pour les objets dont nous parlons, et par conséquent pour les tombes elles-mêmes et pour les rois, une date qui n'est pas éloignée de l'année 1200 avant Jésus-Christ. Or nous savons que, d'après les traditions grecques, plusieurs dynasties se sont succédé en Argolide : celles du prétendu roi pélasge Inachus, de l'égyptien Danaüs, du lycien Persée et enfin du phrygien Pélops. Après la dynastie des Pélopides, dont Oreste fut le dernier roi, Mycènes perdit son indépendance par l'invasion des Doriens et devint sujette ou vassale d'Argos. Les chronologies s'accordent à placer cet événement au XII^e^ siècle, et la suite de l'histoire grecque n'en a que trop démontré la réalité. Que les Achéens, qui furent vaincus, eussent alors une dynastie régnante, c'est ce qu'il est impossible de ne pas admettre. Je ne tiens pas au nom qu'on lui donne ni à celui des princes qui la représentèrent; mais je ne vois pas non plus de raison sérieuse de rejeter le nom de Pélopides ou d'Atrides, que la tradition a consacré. Quant aux dynasties antérieures, nous venons de voir que celle de Persée est

entièrement mythologique. Elle doit être rangée avec la légende athénienne de Cécrops, que nous savons n'être autre chose que le soleil dans sa fonction liturgique. A plus forte raison faut-il rejeter celle de Danaüs et de ses filles, d'autant plus que les Égyptiens, dans ces anciens temps, ne naviguaient pas encore. Il n'y a ici que de la mythologie pure, mythologie qui peut s'interpréter par la légende de Danou et des Dânavas dans les hymnes indiens; et si à toute force on veut y voir l'écho d'un fait historique, il sera bien difficile de ne pas l'interpréter comme une simple relation extérieure des Achéens avec l'Égypte. Jusqu'à présent du moins, on n'a aperçu sur le sol de la Grèce aucune trace du séjour des fils de Persée, ni de ceux de Danaüs. Enfin la mythologie comparée, science positive très-avancée aujourd'hui, a pleinement rendu compte des mythes de Phoronée et d'Inachus, placés par la tradition à l'origine des royautés de l'Argolide. Donc, si les Pélasges ont eu des rois, ce qui est douteux, ces princes n'ont laissé après eux ni une histoire, ni une tradition sérieuse; parmi les princes achéens, les derniers seulement ont laissé un nom: ce sont les Atrides, comprenant, de Pélops à Oreste, cinq générations. Et puisque cette dynastie est non seulement la dernière qui fut renversée par les Doriens, mais aussi la seule qui ait une apparence de réalité, c'est à elle seule aussi que nous devons prêter attention.

La concordance des temps donnée par l'examen des antiquités mycéniennes, par les histoires d'Égypte, d'Assyrie et de Phénicie, et enfin par la tradition relative à l'invasion dorienne, indique clairement, ce nous semble, que les tombes de Mycènes sont bien celles des derniers rois.

Mais elles ne préjugent rien touchant les aventures ou les expéditions attribuées à cette dynastie. Il n'y a dans l'état des tombes rien qui caractérise un meurtre ou un enterrement précipité. Les sépultures sont régulièrement creusées, entourées de murs de revêtement fort bien construits. Les modes d'ensevelissement sont identiques pour les quinze cadavres, hommes ou femmes, et pratiqués par conséquent suivant un rite consacré. La masse énorme d'objets précieux enterrés avec ces morts, leurs armures, leurs couronnes, leurs ustensiles de ménage ne répondent en rien à ce que les anciens racontaient des outrages de Clytemnestre et d'Egisthe envers leurs victimes. On ne peut pas même tirer un argument de ce que l'un des corps avait la tête redressée sur la poitrine ; c'est un accident qui avait pu tenir à sa grande taille ou à quelque cause fortuite, dépourvue de signification.

Rien non plus dans les antiquités recueillies ne rappelle l'expédition de Troie. Les épées troyennes sont les mêmes ou à peu près que celles de Mycènes. Mais toutes les épées et tous les glaives de bronze, sauf des différences secondaires, se ressemblent sur tout le continent d'Europe et d'Asie; la composition du métal est la même ; le mode de fabrication est identique. On ne peut donc rien conclure de cette analogie quant aux relations de Mycènes et de Troie. Nous avons vu que le métal précieux rappelle incontestablement l'Assyrie ; mais on n'en peut pas inférer avec certitude qu'il ait été rapporté de Troie par les vainqueurs ; un moule prouve qu'on en fabriquait aussi sur place ; enfin la Porte-des-Lions, qui sans doute ne venait pas des bords de l'Euphrate, présente, aussi bien que les cinq grands édifices nommés *trésors*, un caractère assy-

rien. C'est donc la migration de Pélops ou celles qui l'avaient précédée qui apporta d'Asie les habitudes, les procédés et les formes de l'art oriental. Il y a plus : la poterie de Mycènes, même la plus ancienne, est très-différente de celle d'Hissarlik et signale ou un autre peuple ou une autre époque de la civilisation. Presque toute la poterie de Mycènes est faite au tour et porte les mêmes dessins que celle de Cypre, de Rhodes, de Milo, de Santorin et en général des lieux fréquentés par les Sidoniens ; cette ornementation est peinte et cuite avec le vase. Il est remarquable aussi que, parmi les nombreux échantillons donnés par le livre de M. Schliemann, il ne s'en rencontre pour ainsi dire pas un seul qui porte des figures symboliques ayant un caractère religieux. Les animaux et les feuillages y sont ceux que l'on rencontre sur les vieilles poteries de tous les rivages méditerranéens. Il n'y a de positivement religieux dans les terres cuites de Mycènes que les produits locaux, c'est-à-dire les vaches et les petites idoles de Junon. A Troie, tout est différent : le symbolisme est partout, dans les idoles figurant une chouette, souvent réduite à l'état de monogramme, sur les pesons de fuseau qui s'y sont rencontrés par milliers, sur les vases, les cachets de terre cuite et les objets de toute nature exposés en ce moment à Londres. Ce qui domine dans le symbolisme troyen, ce sont les représentations astronomiques : le soleil, la lune, les sept corps célestes, les constellations, l'aurore, avec les animaux et les plantes qui les représentent. Fait bien digne de remarque, toute la symbolique troyenne est celle des peuples âryens ; elle s'explique avec la plus grande facilité par le Vêda, où on la retrouve dans ses plus petits détails. Les figures ne

sont pas peintes, mais gravées à la pointe avant la cuisson, sur des surfaces lissées; souvent la gravure est remplie d'une matière blanche qui la fait ressortir sur le fond noir ou brun. Les animaux y sont représentés, non par leurs contours et en silhouette, mais par des dessins linéaires, de sorte qu'avec cinq lignes et un point on figure un homme en prière. Les anciens vases de la Gaule, de l'Allemagne du Nord, du Pérou et du Mexique offrent les mêmes particularités. Quant aux poteries peintes trouvées en petit nombre à Hissarlik, elles sont les mêmes qu'à Mycènes et rentrent dans la grande classe des poteries dites phéniciennes; elles sont généralement d'importation étrangère.

Ainsi nous ne trouvons rien en Troade qui rappelle les Achéens, ni rien à Mycènes qui provienne ostensiblement de Troie. Ce fait est bien surprenant, si la guerre de Troie a eu lieu réellement. Comment admettre qu'il n'y ait eu ni importation, ni exportation d'un pays à l'autre pendant les dix années qu'elle aurait duré? Il semble d'ailleurs que les antiquités d'Hissarlik répondent à une époque beaucoup plus reculée que celles de Mycènes; mais elles dénotent plutôt un autre état de la civilisation, s'il est vrai que, sauf les idoles d'Héra, ces dernières soient venues du dehors, car ces idoles sont beaucoup plus grossières que les dessins gravés de la Troade et n'indiquent pas un état intellectuel aussi avancé. Les antiquités troyennes portent quelquefois des séries de gravures, dans lesquelles on s'accorde maintenant à voir une écriture. Quelques signes paraissent d'origine sémitique; d'autres sont étrangers à tous les systèmes graphiques employés primitivement dans l'est de la Méditerranée et

dans l'Asie antérieure. Le problème est posé sur ce point. Il faut ajouter que les groupes de figures symboliques peuvent assez souvent se traduire et constituent une sorte d'écriture idéographique, comme les anciens hiéroglyphes de l'Égypte. Rien de pareil ne s'est rencontré à Mycènes; on n'y a trouvé aucun spécimen d'écriture, de quelque nature qu'elle soit. Comment donc, pendant un siége de dix années, les Achéens n'ont-ils appris aucun de ces éléments?

Tous ces faits tendent à faire penser que les rois ici ensevelis n'ont jamais vu la Troade et que la grande expédition n'a point été faite par eux. Si cette conclusion vient à être démontrée, il en faudra induire ou que ces rois ne sont pas des Pélopides, ou que la guerre de Troie est un mythe, auquel ces princes ont été mêlés dans la suite des temps. L'une et l'autre proposition a quelque chose d'étrange; car parmi les légendes royales de l'Argolide, une seule se présente avec un caractère, en partie du moins, historique: c'est celle des descendants de Pélops; il est donc difficile de ne pas voir les sépultures de ces princes dans les tombes de Mycènes. D'un autre côté, comment admettre que la guerre de Troie n'ait eu lieu en aucune manière et soit un mythe solaire pur et simple, quand nous la voyons admise comme une réalité par toute l'antiquité grecque et célébrée de très-bonne heure par l'épopée? Il y a donc ici un problème à résoudre pour lequel les fouilles exécutées en Troade et en Argolide fournissent, comme on le voit, des données importantes. La certitude historique que l'on a aujourd'hui, qu'à l'époque supposée de la guerre de Troie l'Asie-Mineure appartenait à l'Assyrie, ajoute à la difficulté d'admettre la réalité de cette guerre. Ctésias et Moïse de Khorène regardaient Priam comme un

vassal du roi d'Assyrie et Memnon comme un chef militaire envoyé par le roi au secours de Priam ; cela n'a rien d'invraisemblable en soi ; mais comment admettre qu'une grande puissance comme celle de Ninive n'ait pu pendant dix années réaliser qu'un aussi faible secours contre les forces souvent désordonnées des petits États grecs envoyées à Troie ? Et lorsque celle-ci eut succombé et, avec elle, les alliés venus à son aide d'une partie de l'Asie-Mineure, comment l'Assyrie n'a-t-elle rien fait pour en tirer vengeance ? Vers 1200, ses armées étaient puissamment organisées sous le règne de Ninippallassar, et c'est précisément pendant la période du plus grand développement des forces assyriennes que la chronologie place nécessairement la guerre de Troie. Si donc on se voit forcé de choisir entre les deux hypothèses, c'est à la réalité de la guerre de Troie qu'il faudra renoncer, et dès lors on sera libre d'admettre que les ossements découverts à Mycènes sous des monceaux d'or sont ceux des descendants de Pélops. Seulement ces morts sont bien plus nombreux que ceux dont la légende est consignée dans Pausanias, et nous ne trouvons pas une concordance exacte entre les faits découverts par M. Schliemann et la tradition classique.

On admettra difficilement aussi que tous ces corps aient été ensevelis le même jour ; ce n'est pas l'état des sépultures qui suggère cette hypothèse, mais l'opinion préconçue qu'elles étaient celles de princes assassinés. Un nombre immense de sépultures appartenant à l'âge du bronze ont offert des dispositions analogues, sans qu'on ait admis la supposition que des corps, rangés les uns auprès des autres, eussent été enterrés simultanément. La distance de 1 mètre, qui séparait entre eux ceux de Mycènes, suffi-

sait pour qu'un mort vînt, sans troubler la cendre de son prédécesseur, se ranger à ses côtés. On peut donc admettre que les tombes mycéniennes contenaient, non pas Agamemnon et deux ou trois personnes massacrées par Clytemnestre, mais la dynastie des Pélopides presque tout entière. Dès lors on arrive à des résultats historiques importants, car les relations extérieures que l'examen des objets trouvés nous dévoile deviennent celles des Pélopides eux-mêmes. On voit, par les idoles de Junon et les vaches sacrées, que la civilisation matérielle en Argolide était encore à cette époque à l'état rudimentaire; que les Atrides tiraient du dehors la meilleure partie des objets dont ils se servaient; que l'or leur arrivait de l'intérieur de l'Asie, soit qu'il eût déjà appartenu à leurs ancêtres lors de la migration phrygienne, soit qu'ils le reçussent par les échanges ou qu'ils l'eussent conquis par la guerre; que leur poterie leur était apportée par mer sur des navires phéniciens ou pélasges; qu'enfin ils recevaient de l'Occident une grande quantité d'ambre jaune qu'ils troquaient vraisemblablement contre du bronze. Mais quels produits locaux donnaient-ils en échange? Si l'industrie leur faisait défaut, ils ne pouvaient tirer du sol de la Grèce que ce qu'elle fournirait encore, moins abondamment peut-être, aujourd'hui : des bois, de la laine, des os et des peaux. La tradition homérique fait voyager jusqu'en Égypte Ménélas, frère d'Agamemnon et roi de Lacédémone; cela n'a rien d'invraisemblable, puisque les Laconiens sont nommés par les hiéroglyphes de Karnak au nombre des confédérés qui, sous Séti Ier, envahirent la basse Égypte; or, Séti Ier est antérieur de plusieurs siècles à Ménélas; il appartient à la dix-neuvième dynastie, tandis que le roi de

Sparte serait contemporain de la vingt-unième. Ménélas troquait dans ses voyages, non des produits du Péloponèse contre ceux de l'Égypte, mais des produits étrangers les uns contre les autres. Si ce qui est raconté de lui n'est pas une fable, les descendants de Pélops étaient donc, comme les Phéniciens et les Pélasges, des colporteurs méditerranéens, et si la monnaie eût existé de leur vivant, ils eussent été en même temps des banquiers. La Grèce se trouvait dès cette époque dans les conditions où elle se trouve encore aujourd'hui, sauf les progrès de la civilisation. Il n'est pas impossible que les petites balances d'or trouvées dans un des tombeaux n'aient trait à cet état de choses.

Il ne semble pas que l'agriculture ait beaucoup contribué à la prospérité de Mycènes. Le sol de l'Argolide est très-montagneux, et une partie de la plaine est occupée par des marais, tandis qu'une autre est d'une extrême sécheresse. Aussi les fouilles, en dehors même des tombes royales, n'ont-elles mis au jour qu'un petit nombre d'objets se rapportant à la culture du sol. A Troie, au contraire, les fouilles opérées sur une partie seulement de l'emplacement de la citadelle ont fourni par milliers des pesons de fuseau. La Minerve troyenne tenait d'une main un fuseau tout semblable à ceux d'Hissarlik, aussi bien qu'à ceux dont tout l'Orient fait encore usage aujourd'hui. Ces pesons sont souvent couverts de dessins gravés représentant les astres, les divers états du ciel et des phénomènes atmosphériques liés avec l'agriculture. La population troyenne était donc essentiellement différente de celle de Mycènes, et conserva son caractère jusqu'au jour où la ville fut ruinée par un incendie.

Les données qui viennent d'être tirées, par des inductions naturelles, des faits révélés par les fouilles de l'Argolide et de la Troade, se lient étroitement à l'état général de l'Orient au XII^e^ et. au XIII^e^ siècle avant notre ère. Mais elles ne suggèrent aucunement l'idée d'une guerre, quelle qu'elle soit, entre les Achéens et les peuples d'Asie-Mineure. Il n'y a, jusqu'à présent du moins, aucune preuve à tirer de ces découvertes, soit en faveur de cette grande et longue expédition, soit relativement aux personnages que la légende y fait apparaître. Rien qui en fasse soupçonner la réalité n'a jusqu'à ce jour été aperçu, soit dans les inscriptions cunéiformes, soit dans les hiéroglyphes égyptiens, qui nomment cependant les Achéens, les Laconiens, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens et la ville même d'Ilion. La question reste donc intacte; il n'y a de démontré que la réalité d'une dynastie de rois mycéniens, dont les fouilles n'ont pas fait connaître les noms.

IV

Les populations asiatiques, et surtout celles de race âryenne, ont constamment mêlé le mythe et la réalité. Les deux peuples qui se sont le mieux signalés par cette confusion ont été sans contredit les Indiens et les Grecs. La littérature indienne est un tissu fait de fable et d'histoire, où l'histoire ne forme même pas toujours la trame, et cette toile se déroule sans interruption depuis trois ou quatre mille ans. Quand on remonte vers le passé, on la

rencontre dès le siècle dernier, où des détails épisodiques s'ajoutaient encore aux grandes légendes nationales. Celle du Bouddha, commencée vers le Ve siècle avant Jésus-Christ, a été grossissant pendant plus de mille années. Au temps de Salomon, vers l'an 1000, les marins de la mer Rouge ou du golfe Persique allaient chercher des produits commerciaux qui, sur la côte de Coromandel, portaient des noms sanscrits; par conséquent les Aryas occupaient déjà cette contrée qu'ils avaient conquise par les armes; mais cette conquête, événement historique de la plus haute importance, était racontée dans une des grandes épopées indiennes avec un mélange de fables et de conceptions merveilleuses, au milieu desquelles l'histoire ne pouvait plus être distinguée de la mythologie; le héros même de la légende, Râma, était donné comme une incarnation de Vishnu et soustrait aux conditions de la nature humaine. Plusieurs siècles auparavant, quand les Aryas ne connaissaient pas encore le Gange et que, dans leur marche vers le sud-est, ils n'avaient pas dépassé la Saraswatî, rivière qui coule entre ce fleuve et l'Indus, ils avaient déjà perdu le sentiment de la réalité historique; les hymnes du Vêda donnent un aspect mythologique à des personnages qui paraissent avoir existé, et tous les caractères de la réalité à des êtres absolument idéaux. Si de l'Inde nous passons à l'ancienne Grèce, sans même nous arrêter aux temps chrétiens où tant d'abstractions ont été réalisées et où tant de réalités ont pris une couleur idéale, la Grèce ancienne fabriquait des héros jusque dans les siècles historiques. Ainsi, pour la fête du Céramique, les Athéniens inventaient un héros Céramos, comme si, pour festoyer dans le quartier des Tuileries, les Parisiens inven-

taient une sainte Tuile. Et l'esprit grec acceptait ces créations. Une foule de personnages grecs appartenant à l'histoire ont une légende qui les idéalise, Pythagore, Arion, Ibycus, Epiménide et cent autres qu'il serait facile d'énumérer. Homère a-t-il existé réellement? On ne peut déjà plus l'affirmer, car la *Vie* qu'on a écrite de lui dans les anciens temps est absolument imaginaire; on l'y fait voyager dans les lieux sur lesquels ses poèmes ont le plus insisté, comme si l'on faisait voyager Rabelais dans les lieux imaginaires où il promène ses fantastiques et joyeux personnages. Au-delà d'Homère la réalité et la fable sont intimement mêlées, et il est presque impossible de les distinguer l'une de l'autre.

On en pourrait citer mille exemples. Un des plus intéressants, à cause de sa clarté même, se tire de l'histoire primitive d'Athènes. Toutes nos histoires grecques, tous nos cours d'histoire ancienne racontent les rois qui ont successivement régné dans cette ville jusqu'à l'établissement des archontes et du gouvernement républicain. Aujourd'hui cependant la philologie comparée et la linguistique, unies à la topographie, ont démontré que la première moitié de ces rois et leurs familles ne se composent que de personnages idéaux, d'un caractère solaire, météorologique ou liturgique, que plusieurs d'entre eux se retrouvent avec leurs noms dans les hymnes indiens, et que les noms des autres s'expliquent facilement par la langue sanscrite et les doctrines communes de la race âryenne. Ainsi Cécrops, Erichthonios, Actæos, Pandion, puis Pandrose, Agraule, Hersé, Thésée, Phèdre, Hippolyte et une foule d'autres figures appartenant à la légende des rois Athéniens sont des représentations locales d'astres ou de phénomènes

naturels, aujourd'hui facilement reconnaissables. Du reste, ces personnages, longtemps pris pour historiques et de la réalité desquels les anciens Grecs étaient convaincus, vivent perpétuellement avec les dieux dans un monde qui n'est pas le monde terrestre véritable, si ce n'est par approximation. La plupart des anciens hêros grecs ont par leurs ancêtres une origine surhumaine. Souvent ils ont deux pères, l'un humain, l'autre divin ; mais quand on rapporte cette double paternité aux théories communes de la race âryenne, on s'aperçoit bientôt que le père humain n'est rien qu'une fonction ou un dédoublement du dieu. Il s'est produit pour les légendes héroïques ce qui est arrivé pour les dieux mêmes lorsque, primitivement confondus avec certaines formes animales, ils s'en sont enfin dégagés et ont eu ces mêmes animaux pour attributs.

Un second fait non moins important peut être constaté dans la formation des anciennes légendes : c'est celui de leur *localisation*. On ne saurait trop insister sur ce point, car en adaptant des théories, apportées de l'Asie centrale, aux lieux où ils se sont fixés, les immigrants de ces temps reculés les ont par cela même réalisées et transformées en légendes. Redites d'âge en âge et perfectionnées par le travail poétique du peuple et de ses chanteurs, elles ont promptement revêtu une couleur locale et toutes les apparences de l'histoire. Ainsi l'on peut voir encore à Athènes l'escarpement où se précipita une fille de Cécrops, laquelle n'était qu'un torrent : le charmant édicule attenant à l'Erechthéum et connu sous le nom de *Caryatides* abritait le tombeau de Cécrops, qui est le soleil. La Grèce entière, avec ses îles et les rivages de l'Asie-Mineure, était toute pleine de ces mythes localisés et portés ensuite au compte

de l'histoire. Chaque montagne, chaque pierre, chaque ruisseau était devenu le siége d'une légende où tantôt des divinités, tantôt des héros crus réels, tantôt des dieux et des héros, se rencontrent, s'unissent, se combattent, s'aiment et donnent le jour à des générations d'hommes réels, dont plusieurs duraient encore au temps de Périclès. Quand il nous est donné de remonter une de ces séries, il nous est impossible de discerner le point où finit l'homme et où commence le dieu. Mais nous pouvons souvent découvrir dans la topographie les raisons qui ont fait assigner à tel lieu telle légende plutôt que telle autre. En effet, quand les populations qui se sont fixées dans les pays grecs quittèrent le berceau commun de leur race, elles emportèrent avec elles une somme de connaissances, de doctrines et de théories, reçues traditionnellement de leurs ancêtres. Les phénomènes naturels que ces théories concernaient ont un caractère universel et se produisent à peu près de la même manière sur toute la terre ou du moins sur tout un hémisphère. Ces phénomènes accompagnaient les peuples dans leur marche vers l'Occident ; et quand chacun d'eux se choisissait une habitation, il y trouvait un groupe de phénomènes auquel s'appliquait aussi une théorie. Il n'est pas douteux que les doctrines naturalistes des Aryas n'eussent déjà pris la forme de mythes, quand les migrations qui peuplèrent la Grèce quittèrent l'Asie centrale ; mais la variété infinie des dénominations et des légendes helléniques prouve que la langue de la mythologie n'était pas encore fixée, car beaucoup d'entre elles, qui paraissent indépendantes, désignent en réalité le même objet ou le même phénomène naturel. Ainsi Cécrops et Thésée sont également

le soleil, et Persée est aussi l'une des dénominations de cet astre.

Bientôt la poésie sacrée, et après elle la poésie populaire s'emparèrent des mythes et les chantèrent avec emphase, soit devant l'autel, soit dans les réunions des hommes. Le peuple répéta ces récits, et la légende devint histoire, comme le mythe était devenu légende, comme la théorie avait engendré le mythe, enfin comme l'observation directe des phénomènes avait engendré la théorie. Des êtres vivants remplacèrent les forces de la nature; des guerres entre des dieux et des hommes se substituèrent à la lutte des éléments. Si l'épopée, au lieu de se développer surtout en Asie-Mineure et dans les îles, après l'invasion des Doriens, avait eu son centre dans l'Attique, elle aurait chanté la guerre des Athéniens et des Éleusiniens ou des Amazones, comme l'épopée asiatique chanta la guerre de Troie. Elle vint trop tard en Attique; c'est pourquoi la guerre des Athéniens et des Amazones ne devint un sujet favori que pour les peintres et les sculpteurs, comme celle de Troie l'avait été pour les poètes.

Je devais entrer dans ce développement d'idées, parce que là est aujourd'hui la base scientifique de l'archéologie; là sont les principes qui permettent d'apprécier à leur valeur les commencements des anciennes histoires. Si on les applique à la légende des Pélopides, celle-ci s'évanouit en grande partie, et le terrain historique se dérobe sous nos pieds. Si l'on admet la réalité des enfants d'Agamemnon, qui ont été les derniers Pélopides, ils sont nés de Clytemnestre, femme sortie d'un œuf où étaient contenus avec elle Hélène, Castor et Pollux. Hélène est un être céleste; c'est peut-être la lune; une pierre antique la re-

présente avec des ailes, le panier assyrien à la main. Castor et Pollux sont deux astres bien connus; on les représente par deux bonnets phrygiens au-dessus desquels sont deux étoiles. L'œuf lui-même a été pondu par Léda, que nous savons être la nuit; Léda était femme de Tyndare; mais cet œuf, elle l'avait conçu du Cygne, et nous savons que le cygne n'est autre que l'esprit divin qui réside dans le soleil. Telle est la génération des Atrides, descendants de Pélops, dont M. Schliemann a déblayé les tombeaux. Ces enfants du Cygne étaient rangés en lignes au fond de sépultures qui en contenaient jusqu'à cinq, et quand on a touché à leurs ossements, ils sont tombés en poussière. Leurs légendes ont le même sort.

C'est pour une fille de l'œuf que les Achéens et leurs alliés se sont groupés sous le sceptre d'Agamemnon, roi des rois; ils se sont jetés sur un petit roi d'Asie, que quelques-uns disent vassal du roi d'Assyrie, mais dont la légende fait un frère du soleil, un petit-fils du soleil, un cousin germain d'un prince qui épousa Vénus. Le principal allié du roi de Mycènes, Achile, est fils d'une déesse qui, d'après Homère, « ressemble à un brouillard; » il avait eu pour précepteur un centaure; ses chevaux était nés du vent d'ouest et d'une harpie; son premier lieutenant était fils d'un fleuve, son second lieutenant fils de Mercure; lui-même combat contre les fleuves; ce qu'il fait ou ce qui le concerne est toujours soumis au nombre 12. Quand les combattants sont à bout de force, les dieux prennent leur place et renouvellent la bataille.

Je n'ai pas besoin de reproduire ici tous les détails de la légende troyenne, ni de celle de Mycènes. Toute personne qui se donnera la peine d'en faire l'analyse et de

grouper tous les documents que l'antiquité nous a transmis se convaincra aisément qu'un bien petit nombre ont un caractère de réalité. On trouvera que la Troie primitive, qui a servi de base à la légende, n'était pas plus réelle que l'Athènes assiégée par les Amazones, et qu'elle doit être rangée parmi les acropoles du ciel avec les quatre-vingt-dix-neuf châteaux-forts de Vritra et d'Ahi, dans les hymnes du Vêda. Les Achéens qui en firent le siége étaient, aussi bien qu'Achile, les enfants du brouillard, comme les Athéniens attaqués par les Amazones étaient les enfants de l'aurore (1). Il n'y a ici qu'un groupe de phénomènes naturels, une lutte de la lumière et des ténèbres et des éléments déchaînés. Mais quand ces conceptions se furent localisées en Troade, le mythe devint légende : les enfants du brouillard furent les Achéens et leurs alliés; les défenseurs de l'Acropole céleste, protégés ostensiblement par Athéné, furent les Troyens des rives de l'Hellespont, et toute la guerre prit un caractère héroïque.

Il y avait eu certainement une ou même plusieurs dynasties de princes qui avaient gouverné la Troade. Les grands tertres élevés tout autour de la plaine et connus sous le nom de *tumuli* peuvent avoir été leurs tombeaux; les trésors découverts à Hissarlik par M. Schliemann ont pu leur appartenir. Mais ces questions n'ont pas encore de solution démontrée, car à Troie et à Mycènes il n'en a pas été jusqu'à ce jour comme dans les vallées de l'Euphrate et du Nil, où des écritures, beaucoup plus anciennes que les Pélopides et les fils de Dardanus, ont révélé des

(1) Voyez ma *Légende athénienne*, Maisonneuve, 1872.

séries de rois avec l'histoire positive de chacun d'eux. Il n'est pas impossible que les princes troyens aient été vassaux du roi d'Assyrie. Mais on ne voit là aucun motif de croire à la réalité historique de la guerre de Troie : il y avait à la porte d'Athènes un « tombeau d'Amazone, » et pourtant nous savons que les Amazones qui vinrent en Attique ne sont rien autre chose qu'un mythe. Tout ce que l'on peut admettre, jusqu'à présent du moins, c'est qu'une lutte se produisit à une époque reculée entre les Grecs d'Europe et leurs congénères de l'Asie-Mineure, et que cette guerre servit de base et comme de terrain à la légende. Mais cela même est une hypothèse, puisque la guerre des Athéniens et des Éleusiniens n'avait pas eu de réalité et devait se ranger avec celle de ces mêmes Athéniens et des Centaures, et pourtant l'art et l'histoire s'en étaient emparés.

Quand on étudie de près les légendes héroïques de l'antiquité grecque, on est étonné de la précision avec laquelle elles se sont adaptées aux sites où elles ont été localisées. Mais cet étonnement cesse quand on sait qu'elles ont été longtemps à l'état mythologique et vague, de sorte qu'elles ne se sont précisées qu'en s'adaptant aux lieux. C'est ce qui a lieu encore sous nos yeux dans les endroits où quelque apparition miraculeuse se produit, quoique les personnages de ces scènes y soient le plus souvent des êtres idéaux. L'adaptation a été poussée par les anciens jusqu'à sa dernière limite ; en voici un exemple qui, je le suppose, paraîtra indiscutable. Il existe à Trézène une variété de myrte dont les feuilles semblent percées de petits trous, capsules transparentes comme celles des feuilles de l'oranger ; les anciens expliquaient ce fait de

physiologie botanique par la légende de Phèdre : consumée par sa passion pour Hippolyte, cette femme charmait ses ennuis en perçant avec une épingle les feuilles de l'arbuste. L'explication n'était pas mauvaise, puisque, dans le mythe, Phèdre est une des « énergies » du soleil, astre duquel dépend la végétation. Lors donc que le mythe troyen se transforma en légende, il s'accommoda à toutes les conditions locales, soit naturelles, soit de création humaine. Plus tard la poésie qui chanta cette légende n'eut pas besoin de beaucoup inventer, puisqu'elle la trouvait déjà toute constituée dans l'imagination populaire et dans la tradition. Il en résulta que les événements de la guerre se déroulèrent dans la plaine de Troie et au dehors avec une entière exactitude topographique, et que Homère est encore aujourd'hui un guide parfait pour la topographie de la Troade.

L'invasion des Doriens, qui mit fin à la dynastie mycénienne, comme à plusieurs autres, favorisa l'application des légendes aux anciens chefs achéens. Elle produisit un bouleversement inouï dans tout le monde grec et força une grande partie de la population vaincue à passer en Asie. Dans les colonies qu'ils fondèrent, ces fugitifs portèrent avec eux leurs souvenirs nationaux, et ces souvenirs transmis de père en fils allèrent s'idéalisant. Les anciens rois eurent la destinée de notre Charlemagne, qui, dans les chants épiques du moyen âge, prit des proportions surhumaines. Sa légende aussi se localisa en beaucoup d'endroits où il n'était même jamais allé, et ses actions prirent un caractère héroïque tout à fait étranger à l'histoire. Si l'on ajoute qu'au temps de l'invasion dorienne, les Grecs n'avaient pas d'alphabet et ne pouvaient conserver

que par la tradition orale la mémoire des événements passés, on s'explique aisément le mélange qui s'opéra dans les esprits entre le mythe et la réalité : c'est de ce mélange que sortit l'épopée, et cela dans un temps où les Grecs ne connaissaient pas encore l'écriture ou n'en faisaient pas un usage habituel. L'histoire ne put naître que longtemps après, lorsque la vie commerciale et politique eut engendré des besoins nouveaux qui la leur rendirent nécessaire. Jusque-là, ils ne distinguèrent pas la réalité de la fable et se complurent dans ces antiques souvenirs, où les grands chefs de leur race vivaient familièrement avec les dieux.

Les fouilles opérées sur le sol des vieilles cités de l'âge héroïque ont pour but, non de confirmer la fable, mais de révéler la réalité. Ni celles de Troie, ni celles de Mycènes n'ont fourni un fait quelconque sur lequel puissent s'appuyer ceux qui ont encore foi dans la réalité de la fable troyenne. Au pied des murs construits pour Persée, on n'a pas trouvé la moindre tête de Cyclope; en revanche, on a vu à Hissarlik que Troie avait été construite par Neptune et Apollon, c'est-à-dire par la vertu de l'eau et du soleil, puisqu'elle était, comme les cités des bords de l'Euphrate, bâtie en briques crues. Non seulement, après les fouilles, la légende n'est pas devenue de l'histoire, mais elle semble être retournée à l'état de mythe un peu plus qu'elle ne l'était auparavant. Ce sera probablement le sort de presque toutes les excavations qui pourront être exécutées partout où se sont fixées les anciennes légendes. Parmi ces lieux célèbres, il en est un qui se recommande par l'opinion que les anciens en avaient: c'est la ville de Lycosoura, au centre du Péloponèse; elle était si antique

que ses habitants la considéraient comme plus ancienne que la lune; des fouilles bien dirigées pourraient vérifier cette légende. Mais les déblaiements de M. Schliemann nous ont fait connaître ce que les pays d'Occident n'avaient point encore révélé : deux villes de l'âge du bronze, avec leurs maisons, leurs palais, leurs rues, leurs industries, leurs ustensiles domestiques, leurs idoles, leurs sépultures et jusqu'aux squelettes tout couverts d'or de leurs anciens rois. De l'examen attentif de ces antiquités on a pu induire avec la plus grande vraisemblance l'époque où ces rois ont vécu, leurs relations extérieures avec des peuples lointains, et rattacher leur civilisation à celle que les découvertes de l'âge du bronze nous avaient révélée en Occident. Les résultats de ces fouilles seront donc pour la science positive d'une valeur inappréciable, et ce qui ajoute encore à leur prix, c'est qu'ils se rapportent à ces pays classiques dont les légendes ont rempli la poésie des temps anciens et des temps modernes.

LE PARTHÉNON

Entre la petite chaîne de l'Égaléon, composée des monts Corydalle et Icare, et la montagne allongée de l'Hymette, s'étend la plaine d'Athènes, ouverte au sud-ouest du côté de la mer de Phalère, et fermée au nord-est par le Pentélique. Entre le Corydalle et l'Icare, on aperçoit le sommet lointain du Cithéron; vers le nord, la puissante montagne du Parnès montre, en fuyant vers Éleusis, ses rochers bleuâtres et sillonnés de ravins. Salamine semble toucher le rivage et se réunir à l'Égaléon. Égine repose au-delà du port de Phalère, et l'horizon vaporeux de la mer est comme fermé par les rivages élevés de l'Argolide. Au milieu de cette plaine, si bien circonscrite par la nature, se dresse une suite de collines dans la direction du Pentélique à la mer; le point le plus haut est le Lycabette, couronné de rochers : son altitude est de 254 mètres. La ville moderne commence sur sa pente méridionale, s'étend à droite et à gauche, puis se relève le long des rochers de l'Acropole et de l'Aréopage, qui la bornent au sud-ouest. Ces rochers passaient autrefois pour avoir formé une petite chaîne non interrompue; un tremblement de

terre les aurait séparés; aujourd'hui l'Acropole est comme isolée dans la plaine. Sur le point culminant de sa surface ovale s'élèvent les ruines du Parthénon. Le temple forme un carré long dont les petits côtés sont les façades. La façade principale est celle qui regarde le soleil levant; si l'on en croit Vitruve, ce n'est point l'orientation ordinaire des anciens temples doriens, de ceux du moins que l'on construisait sur des hauteurs. Cet auteur prétend que l'usage était de placer l'entrée principale du côté de l'ouest, afin que la statue du dieu parût se lever sur la ville avec le jour. Mais les faits démontrent que Vitruve commit une erreur; les temples doriques, encore existants, ont généralement leur entrée du côté de l'orient. Grâce au travail de restauration exécuté par M. Paccard, architecte de l'école de Rome, on possède aujourd'hui des données suffisantes pour résoudre avec certitude la plupart des questions relatives à l'état ancien du Parthénon. Ce travail existe à l'École des Beaux-Arts et n'a malheureusement pas été publié.

Dans le même temps un architecte anglais, M. Penrose, publiait une étude analogue, moins complète peut-être, et recueillait, aux yeux du public, une gloire méritée, mais qui aurait dû être partagée par M. Paccard. L'œuvre de ce dernier avait été remise à l'administration française; celui de M. Penrose fut publié par la Société des dilettanti.

La longueur du temple est de 71^{m} 60 environ; la hauteur totale est de 30^{m} 50. Il est d'ordre dorique; les colonnes sont cannelées, ainsi qu'il arrive pour la plupart des temples de la Grèce. Il est construit de marbre pentélique; on choisit le plus beau qui se pût trouver dans la carrière; beaucoup de pièces furent mises

au rebut, soit pour quelque défaut dans la matière, soit pour avoir été mal taillées, et l'on voit encore autour du temple et dans les murs de l'Acropole des fragments de colonnes dont les cannelures n'ont point été achevées. Le temple est élevé sur un soubassement de trois hautes assises formant trois degrés, entre lesquels on aperçoit, sur trois points de la façade orientale, la trace de deux autres plus petits. La coutume des anciens voulait que le nombre des degrés d'un temple fût impair, afin, dit Vitruve, que le pied droit, posé le premier sur le degré inférieur, arrivât le premier sur la dernière marche. Il a huit colonnes de face et dix-sept de côté; c'est le seul exemple de dorique octastyle que les anciens nous aient laissé. Ce péristyle simple règne autour de l'édifice et forme, avec les murs du temple, un portique élégant. Un second rang de six colonnes, élevé sur deux degrés derrière les premières, s'étend sur chaque façade, et laisse entre lui et le mur de l'édifice un espace libre appelé *pronaos* pour la façade orientale et *posticum* pour celle qui regarde le Pirée.

L'enceinte du temple était divisée en deux salles inégales par un mur transversal ayant deux portes de communication; la plus grande des deux salles est la *cella,* qui s'ouvre sur le *pronaos* du côté de l'orient: c'était le *temple* lui-même, le *naos;* elle contenait la statue de la déesse. L'autre salle portait le nom d'*opisthodome;* on y déposait principalement le trésor public, placé ainsi sous la garde de Minerve. Des murs qui formaient l'enceinte du temple il ne reste plus aujourd'hui que ceux de l'opisthodome, à moitié renversés eux-mêmes; ceux de la cella ont disparu; les débris gisent autour du Parthénon. Des colonnes de

petite dimension formaient dans la cella un péristyle intérieur; elles sont détruites; mais la trace de leurs cannelures se voit encore: on sait par là qu'elles étaient d'ordre dorique et qu'elles formaient, comme à Pæstum, deux étages superposés, séparés par une architrave. Quatre colonnes soutenaient la frise et le toit de l'opisthodome; elles ont entièrement péri; on ignore de quel ordre elles étaient; mais si l'on considère que dans les temples analogues de la Grèce, de l'Italie méridionale, de la Sicile, ces colonnes étaient ioniques, il est présumable qu'elles étaient de cet ordre dans le Parthénon. L'absence de traces analogues à celles de la cella confirme cette hypothèse. M. Leake (2) soupçonne qu'elles étaient corinthiennes, parce qu'un chapiteau à feuilles d'acanthe fut trouvé dans les débris du Parthénon; mais ce savant auteur, qui n'avait pas vu le chapiteau, ignorait qu'il fût romain, et même d'une mauvaise époque de l'architecture; d'ailleurs l'ordre corinthien est rare dans la Grèce, probablement inusité au temps de Périclès, et peu en harmonie avec le caractère architectural de l'édifice.

Depuis le bombardement vénitien, le Parthénon, détruit dans sa partie moyenne, laisse pénétrer dans son intérieur entr'ouvert les rayons du soleil. Avec la façade principale, les ruines de l'est comprennent deux autres colonnes du nord et quatre du sud, toutes surmontées de leur entablement. Le groupe de l'ouest comprend l'autre façade avec cinq autres colonnes de chaque côté, également unies par les débris de la superstructure. Entre ces deux groupes de

(1) Dans son ouvrage sur les antiquités de la Grèce, art. *Parthénon*, et dans les notes.

ruines s'étend un large espace dans lequel il n'est resté debout que quelques tronçons des colonnes du péristyle. On peut remarquer sur les grands côtés de l'édifice que les deux fragments de l'entablement, prolongés directement l'un vers l'autre, ne forment pas une ligne droite ; cependant les colonnes qui les supportent n'ont point changé de place, le sol n'a point cédé ; on peut s'en convaincre à la justesse de toutes les jointures des pierres et à l'absence de tout écartement des parties dans les substructions, les soubassements et les degrés du temple. D'ailleurs, si, dans l'explosion ou par l'effet du temps, les deux façades s'étaient écartées l'une de l'autre, entraînant avec elles les colonnes voisines et leurs entablements, toutes ces colonnes seraient inclinées en dehors ; on peut remarquer, même sans prendre de mesures, que le contraire a lieu et que les colonnes sont inclinées vers l'intérieur. Il faut donc penser que l'entablement du Parthénon ne formait pas une ligne droite, mais qu'il s'inclinait des deux côtés et tournait sa convexité vers le ciel.

Voilà tout ce qui subsiste aujourd'hui de la partie architecturale du Parthénon : le reste de l'édifice est répandu autour du temple ; on y voit mêlés des chapiteaux, des tronçons de colonnes, les pierres des entablements et des murs. Le temple est donc en grande partie détruit. Cependant, ce qui a le plus irrité le fanatisme (1) ou la cupidité, ce sont les sculptures de Phidias. Le fronton oriental a été brisé et comme réduit en poudre par l'ex-

(1) Les temples et les églises de la Grèce portent partout des traces de destruction violente. Les têtes des statues ont été brisées ; quant aux fresques, on a souvent tiré à balles sur la poitrine et le visage des personnages sacrés.

plosion de 1687; il reste une tête de l'un des chevaux du Soleil, mutilée et méconnaissable. Le fronton occidental, en grande partie conservé, se noircit aujourd'hui sous les brouillards de Londres; une des statues fut enlevée par les Vénitiens, et les restes de deux autres se voient encore aux angles de ce fronton. Il y avait quatre-vingt-douze *métopes*, dont quatorze subsistent sur les deux façades de l'édifice; quinze ont été arrachées par lord Elgin, qui n'a pas même respecté les triglyphes où elles étaient enchâssées; une métope du côté du sud se voit au Musée de Paris; deux se conservent sur l'Acropole; les autres, enfin, n'existent plus. On peut voir au musée britannique toute la partie de la frise que n'a point détruite le bombardement vénitien.

Les peintures qui décoraient le temple, soit au dedans, soit au dehors, ont les premières cédé à l'action destructive du temps. Il n'en reste plus aujourd'hui que des traces recouvertes par la poussière jaune ou brune que fixent sur le Parthénon les vents, les pluies et le soleil. Le bleu se rencontre çà et là sur les triglyphes; le minium était appliqué sur les fonds des métopes, de la frise et des frontons; enfin le vert était la couleur des vêtements de plusieurs personnages sculptés (1). Toutes ces couleurs sont minérales, et le temps ne les a point fait pâlir; mais comme elles étaient appliquées à l'encaustique sur le marbre même, il en est résulté pour elles une dégradation rapide, car si quelque partie venait à se détacher, la pluie, tombant sur le marbre mis à nu, pénétrait sous les

(1) Il faut ajouter aux décorations polychromes du Parthénon les ornements et les ustensiles de bronze doré que portaient un grand nombre de personnages.

couches de cire appliquées plus bas, qui se soulevaient en se desséchant.

Aujourd'hui la couleur générale du Parthénon est celle que donne la nature à tous les rochers de marbre de l'Attique; les parties couvertes ou verticales ont un ton brun doré qui contraste merveilleusement avec l'éclat du ciel. Au lever du jour, les rayons du soleil, rasant les flancs du Parnès et de l'Égaléon, vont peindre d'un rose violet les montagnes nues de Salamine et les rivages d'Épidaure; la presqu'île de Munychie prend la couleur du feu; bientôt le rayon brillant parcourt les hauteurs du Pnyx et de l'Aréopage, et s'arrête au sommet de la citadelle que domine le temple de Minerve. Le soir, les rayons obliques du soleil, glissant du Pirée le long de la plaine unie, dorent et enflamment le Parthénon. Ce sont les seuls moments, en été, où l'on puisse regarder impunément ces ruines; au milieu du jour, la lumière, tombant du ciel, prolonge sur les colonnes les ombres noires des chapiteaux et des entablements; le reste jette un éclat que l'œil ne peut soutenir. Toute brisure, toute partie entr'ouverte, toute colonne, mise autrefois à l'abri de l'air par les maisons adossées au temple, est, à cette heure du jour, d'une blancheur éblouissante et rayonne comme un métal embrasé. Les jours, si rares d'ailleurs, où le ciel est obscurci par l'orage, le temple paraît gris et sombre, comme si la déesse ne l'eût jamais habité et que, pareil au temple souterrain de Colone, il eût été construit pour les Euménides; mais quand le ciel de la Grèce a repris son éclat, ces ruines, vues à distance, et surtout à l'heure où le soleil s'incline vers l'horizon, paraissent animées comme au premier jour; la pure lumière leur

communique son mouvement et sa vie. Si ce n'étaient des ruines, la déesse serait présente encore.

I

L'ARCHITECTURE.

Un des caractères les plus importants de l'architecture du Parthénon, et en général du dorique grec, c'est l'absence d'une commune mesure entre ses diverses parties. Il ne faut pas entendre par là que les architectes n'aient pas employé dans ces constructions les mesures usitées de leur temps, mais seulement que les parties essentielles de l'édifice ne sont pas entre elles dans un rapport simple.

Dans un mémoire publié en 1867, un ingénieur de Nîmes, M. Aurès, discute les mesures relevées par plusieurs architectes, notamment par Stuart et par M. Penrose. Stuart, cherchant l'interprétation du mot *hécatompédon,* par lequel le Parthénon était quelquefois désigné, avait pensé que ces *cent pieds* mesuraient la largeur de la façade, prise à l'arête supérieure du troisième degré, c'est-à-dire au pied des colonnes. Divisant cette longueur par 100, il en avait conclu la grandeur du pied athénien et trouvé en mesures anglaises un nombre équivalent à 0^m 3083. Ce chiffre fut admis par les érudits. C'est ce pied qui, d'après l'opinion commune, avait servi aux architectes et aux ouvriers pour la construction du temple, comme de tous les autres édifices. Mais quand on

vint à y rapporter les dimensions des diverses parties du Parthénon, on trouva qu'elles étaient incommensurables, soit avec ce pied et ses subdivisions, soit entre elles.

Le travail de Stuart avait été exécuté avec le plus grand soin et avec d'excellents instruments de mesure fabriqués par le meilleur constructeur de Londres. Mais il avait été succinct, et cet architecte avait supposé entre les parties homologues une égalité qui n'existe pas. M. Paccard et M. Penrose reprirent l'œuvre de Stuart, dans des conditions meilleures encore, et eurent le soin et la patience de mesurer successivement toutes les parties de l'édifice. Ils trouvèrent des différences notables entre les grosseurs des colonnes, leurs écartements, leurs hauteurs, les largeurs des métopes et des triglyphes, les côtés correspondants du temple pris dans son entier, enfin entre tous les éléments de la construction, qui semblaient avoir dû être égaux et semblables. Voici, pour en donner un exemple, les longueurs des quatre côtés, mesurées par Paccard à l'arête inférieure de la marche supérieure, marche qui sert de stylobate aux colonnes :

Côté est.....	30m 8495	Différence : 0m 0035.
Côté ouest.....	30m 8530	
Côté nord	69m 4445	Différence : 0m 0050.
Côté sud	69m 4395	

Ces différences sont en réalité très-petites et peuvent provenir de quelque imperfection dans le travail des ouvriers. Il faut ajouter aussi que, par l'effet du temps, le marbre a subi une diminution d'épaisseur dans toutes les parties extérieures de l'édifice et que cette diminution, qui peut aller jusqu'à 2 ou 3 millimètres, est rendue

visible par la saillie de noyaux quartzeux, plus résistants que le carbonate de chaux. Mais les différences dans les entre-colonnements, les grosseurs et les hauteurs des colonnes sont beaucoup plus grandes et dues évidemment à la volonté de l'architecte.

Si, au lieu de la longueur de façade trouvée par Stuart, on prend les nombres ci-dessus ou leur moyenne, même en y ajoutant les deux ou trois millimètres dus à l'usure, on en conclut une longueur du pied grec différente de celle de Stuart. Mais le mesurage du temple, au moyen de ce nouveau pied, donne encore des longueurs incommensurables. Et c'est ce résultat même que nous constatons ici. Il est réel, qu'elle qu'ait été la longueur absolue du pied employé par les Athéniens au Ve siècle, longueur que les architectes avaient cru obtenir en divisant par 100 la longueur du stylobate en dehors de la colonnade.

M. l'ingénieur Aurès a pensé que la véritable unité de mesure employée par les Athéniens pouvait être obtenue d'une autre manière, et il estima que le pied adopté par Stuart et ses successeurs était trop grand. Pour en obtenir la réduction, il ne prit point pour base de son calcul la longueur du stylobate; il en retrancha la petite longueur comprise entre son bord et le fond de la cannelure externe de la colonne d'angle, répétant cette soustraction aux deux angles nord et sud de la colonnade orientale. Il arriva ainsi à cette formule que, pour obtenir les cent pieds de l'*hécatompédon*, il faut, de la longueur de la façade, retrancher à chaque extrémité la petite distance qui est entre la base de la colonne d'angle et l'arête du stylobate, en prenant pour diamètre de cette base celui du cercle

inscrit au fond de ses cannelures. Il réduisit de la sorte la longueur du pied grec à 0m 30637.

Avant d'aller plus loin, j'opposerai à cette méthode arbitraire deux objections. L'examen du travail inachevé des Propylées, examen que le lecteur trouvera plus bas, prouve que le tracé d'un édifice se faisait sur le pavé, avant la pose de toute pierre en élévation, et que les places des colonnes étaient marquées par un cercle, non pas inscrit, mais circonscrit, sur la circonférence duquel tombaient exactement les arêtes des cannelures; le fond de ces dernières n'entrait donc pas comme élément de mesurage dans l'ensemble de l'édifice; le quadrilatère tracé n'était pas tangent à des cercles inscrits dans les cannelures des colonnes. Il ne l'était pas non plus à des cercles circonscrits, quoique ces derniers fussent tracés sur place pour chacune d'elles. Ce quadrilatère existe encore aux Propylées : il passe par les axes des colonnes et par la ligne de mitoyenneté des murs.

En second lieu, les longueurs données par M. Penrose, longueur dont l'exactitude ne peut être mise en doute, représentent l'arête du stylobate, mesurée au moyen de règles posées à plat sur son bord. Ce stylobate n'est pas un plan; c'est une surface courbe, à double courbure, ayant une convexité tournée vers le ciel et une autre vers l'horizon et l'extérieur. Ces courbures sont considérables, soit dans la longueur, soit surtout dans la largeur du temple; elles augmentent celle-ci de plus de 0,2 de pied anglais par rapport à la corde qui les sous-tend. Si l'on prend comme véritable largeur de l'édifice cette dernière, qui est une ligne droite, on se rapproche de l'évaluation de Stuart; et si l'on admet la méthode de M. Aurès,

on trouve que son évaluation doit encore être diminuée.

Néanmoins, sans tenir compte de ces difficultés, ce savant ingénieur jugea que le pied, tel qu'il venait de le fixer, rendait compte de toute la construction et donnait cette unité de mesure que les architectes ci-dessus nommés n'avaient point aperçue. En effet, il crut trouver en pieds, palmes et doigts :

Entre les axes des triglyphes.....	7 pieds grecs.
Entre les axes des colonnes.....	7×2.
Largeur des triglyphes.....	$7 \times \frac{2}{5}$
Largeur des métopes	$7 \times \frac{3}{5}$
Longueur de la façade.....	100 P. 2 p. 3 d.
Longueur des côtés.....	226 P. 2 p. 3 d.

Il est à remarquer toutefois qu'il ne donne ces dimensions que comme *théoriques* et obtenues par le calcul ; car en réalité le mesurage donne partout des différences entre les parties homologues, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure. Il en résulte que pour ainsi dire aucune des longueurs calculées par M. Aurès ne coïncide avec la réalité ; celle-ci est représentée par les tableaux de M. Penrose et par ceux de M. Paccard, dans lesquels il faut toujours tenir compte des courbures et des inclinaisons pour obtenir, en lignes droites, les longueurs horizontales ou verticales, qui sont les vraies longueurs. Le pied, tel que l'a fixé M. Aurès, ne rend pas plus compte de ces dernières que le pied indiqué par Stuart ou déduit des mesures de ces architectes. Avant comme après, les dimensions du Parthénon restent incommensurables entre

elles, et nous ignorons la longueur absolue de l'unité de mesure des Athéniens.

J'ajoute (ce qui du reste n'avait pas échappé à M. Aurès) que la ligne coupant le temple en deux moitiés sur sa longueur et passant par le milieu des entre-colonnements du centre ne le partage pas en deux moitiés égales. La moitié du sud est notablement plus large que celle du nord; la différence est assez grande pour ne pouvoir être attribuée à une erreur d'exécution. Pour obtenir les dimensions vraies, telles qu'elles ont été établies sur place au moment de la construction, il faut prendre pour base de tout métrage l'*axe de symétrie* que j'ai découvert, non entre les colonnes centrales du péristyle, mais entre celles du *pronaos;* cet axe est gravé sur le marbre, comme les cercles, les diamètres et les autres lignes le sont aux Propylées. Il a été maintenu, même après le dernier travail, probablement comme ligne astronomique, donnant l'orientation du temple; c'est évidemment sur lui, pris comme base, que tout le plan du Parthénon avait été exécuté par Ictinus. Cet axe rectiligne détermine un plan vertical ou *plan de symétrie* coupant le temple en deux moitiés. Non seulement ces deux moitiés sont inégales; mais leurs parties homologues le sont aussi et ne peuvent jusqu'à présent, malgré les louables efforts de M. Aurès, être rapportées à une unité simple, ni à des subdivisions quaternaires de cette unité.

Aussi, Vitruve rapporte-t-il que des gens habiles proscrivaient de son temps l'ordre dorique comme manquant de proportions. C'était mal comprendre la proportion dans les monuments, car, pour les œuvres d'art comme pour les choses naturelles, l'harmonie ne consiste pas, même

en musique, dans la subdivision exacte des parties les unes par les autres. Les longueurs et les intervalles, rapportés théoriquement à une unité fixe, prise pour commune mesure, sont ensuite soumises à des tempéraments qui peuvent faire disparaître cette unité.

Les mesures du Parthénon ont été prises avec une scrupuleuse exactitude par M. Paccard et par M. Penrose; on n'a laissé échapper aucun détail; on a fidèlement tout reproduit par le dessin. Chacun peut, d'après ces études, se convaincre par lui-même qu'il n'y a pas de rapport simple entre le diamètre et la hauteur des colonnes, non plus qu'entre ces deux mesures, la hauteur des entablements et des frontons, la largeur réelle des triglyphes et des métopes. Quel principe a donc guidé Ictinus dans la construction de cet édifice? De quelle unité de mesure s'est-il servi? N'a-t-il pas voulu expressément dissimuler cette unité même? Tel est le problème que la science des architectes aurait encore à résoudre. Ce problème n'est pas moins intéressant pour l'art que pour la science. Comment se fait-il, en effet, qu'avec des proportions mystérieuses et qui soulevaient tant de difficultés, l'architecte grec soit parvenu à un si merveilleux résultat? Ou bien il avait une donnée première qui nous échappe; ou bien il lui a fallu un surprenant génie pour combiner à l'avance des mesures en apparence étrangères les unes aux autres, et concevoir comme d'un seul jet la beauté d'un tel ensemble.

L'artiste qui parcourt la Grèce, l'Italie méridionale ou la Sicile, s'étonne de voir les temples antiques si supérieurs en beauté à ceux que les modernes construisent dans le même genre et sur le même modèle. Il est vrai que l'effet

les ruines et de la couleur dont le soleil a peint ces monuments s'ajoute à celui de l'architecture; mais un beau temple est toujours plus beau que sa ruine, et celle-ci ne nous touche que par le souvenir qu'elle rappelle. On ne peut donc pas dire que, si les temples de la Grèce l'emportent sur les nôtres, ce soit une illusion de notre esprit qui se plaît à parcourir le passé et qui voit toutes choses plus belles à travers le temps. L'analyse dissiperait aisément cette erreur, comme la beauté de l'horizon disparaît quand on se déplace pour s'en rapprocher. Pour le Parthénon, au contraire, l'analyse découvre en lui des beautés nouvelles et que, d'un coup d'œil rapide, nous n'eussions point aperçues. Ictinus, voulant, selon la tradition religieuse de l'art hellénique, exprimer dans le temple de Minerve l'idée de la durée éternelle, donna à l'ensemble de l'édifice la forme qui présente à l'œil la plus grande solidité. Or, la figure la plus incapable de stabilité est celle dont la base est étroite et dont la partie supérieure s'élargit et surplombe : l'on n'est point dans un repos d'esprit absolu lorsque d'immenses rochers semblent peser sur notre tête et nous menacer de leur chute. Pour l'œil comme pour la science, la stabilité des corps s'accroît avec l'étendue de la base : la pyramide des bords du Nil est éternelle, comparée à la tour éphémère des rives de l'Arno. On donna donc aux temples doriques la forme d'une pyramide tronquée. On inclina les uns vers les autres les murs de la cella et de l'opisthodome; les colonnes du péristyle furent elles-mêmes penchées vers l'intérieur, et surtout les colonnes angulaires, sur lesquelles paraît principalement reposer l'édifice. Celui qui, en présence du Parthénon, cherche à concevoir une idée nette de l'ensemble du

temple peut se représenter un faisceau de lignes droites passant par l'axe des colonnes ; ces lignes, prolongées par la pensée au-dessus du monument, se rapprochent les unes des autres et tendent à se réunir au haut des airs; en sens contraire, elles s'enfoncent dans la terre en s'écartant et semblent s'y fixer pour jamais. L'inclinaison des murs et des colonnes est sensible à l'œil : isolée, chaque partie semblerait menacer ruine; réunies, elles forment un tout d'apparence inébranlable.

M. Leake et d'autres savants anglais ont pensé à tort qu'Ictinus avait eu en vue la solidité réelle et la durée de son ouvrage. Il ne faut pas oublier que les lois de la statique ne sont jamais applicables dans toute leur rigueur; pour un édifice construit de grands blocs juxtaposés, sans ciment, et quelquefois polis au point de glisser aisément les uns sur les autres, la plus grande solidité réelle est obtenue lorsque chaque morceau pèse uniquement sur celui qui le supporte et n'agit que suivant la verticale. Les voûtes s'écroulent avant leurs culées, et les flèches s'inclinent parce que leurs côtés ne pèsent pas également suivant l'axe imaginaire qui les traverse. Il était nécessaire de s'arrêter sur ce point, car les ouvrages d'hommes savants, mais trop préoccupés peut-être d'une même idée, ont répandu cette fausse opinion que les Grecs songeaient surtout à la solidité de leurs constructions. Il était certainement dans le génie des Grecs de songer d'abord à la beauté ; sans négliger la durée, ils ont voulu plutôt donner à leurs monuments l'apparence de la solidité que la solidité même.

Le caractère qui se remarque dans l'ensemble du Parthénon n'éclate pas moins dans ses parties : il se retrouve

dans les colonnes, dans les chapiteaux, dans l'entablement, dans les portes même. Le galbe des colonnes du Parthénon s'éloigne du cylindre et se rapproche du cône; étroites à la partie supérieure, elles ont une base large et bien assise sur le sol. Le génie grec a compris, dès les premiers temps, qu'une colonne voisine du cylindre a besoin, pour paraître solide, d'être soutenue par un piédestal plus large qu'elle. Il a donné le piédestal à l'ordre ionique et au corinthien; mais la colonne dorique se suffit à elle-même et peut rester debout sans aucun secours étranger. Il y a donc plus de puissance et de majesté dans la colonne dorique que dans les deux autres; celles-ci, en effet, semblent posées sur le pavé du temple, tandis que les cannelures de la colonne dorique, descendant obliquement et reposant à nu sur le sol, paraissent s'y enfoncer en s'élargissant et n'en pouvoir être arrachées.

Le chapiteau dorique est également le plus grave des trois. Les anciens avaient conçu la colonne ionique, dit Vitruve, suivant les proportions du corps de la femme, plus allongée et plus faible, reposant sur sa base comme sur une chaussure, et parée de ses volutes élégantes comme de boucles de cheveux. Qui n'a pas lu dans l'écrivain romain la charmante histoire de la jeune Corinthienne? Elle était morte avant l'âge; sa pieuse nourrice apporta sur son tombeau une corbeille remplie des objets qu'elle avait aimés. Posée sur la racine d'une acanthe, la corbeille en détourna les jeunes feuilles, qui l'enveloppèrent en s'arrondissant. L'architecte Callimaque y puisa l'idée du chapiteau corinthien. Ni l'un ni l'autre de ces deux ordres ne conviendrait à Minerve : ses cheveux

sont couverts du casque; à la corbeille elle préfère l'égide. Mais le récit de Vitruve est un roman.

Les entablements du Parthénon forment, avec le reste du temple, une juste harmonie; ils sont partagés en deux assises: l'inférieure ou architrave, ornée de boucliers d'or et d'inscriptions; la supérieure, divisée uniformément par les triglyphes, dont les intervalles carrés contenaient des sculptures. Les architraves reposent sur les tablettes carrées des chapiteaux et s'appuient largement sur les puissantes colonnes du péristyle. Il faut encore ici remarquer un progrès de l'art chez les Grecs. Les entablements du temple de Minerve ont de la force et non de la rudesse; les membres d'architecture se sont allongés et ont pris de l'élégance à mesure que les mœurs et le reste de l'état social se sont adoucis. Cette force même n'est plus celle d'un dieu primitif et grossier; c'est celle de la déesse qui inspire et quelquefois rend la justice, et qui, si elle porte encore la lance et le bouclier, n'en conserve pas moins les formes de la vierge. Aux époques antérieures, l'art n'avait point distingué aussi nettement la puissance intelligente d'avec la force brutale; on ne peut, au milieu de grandes qualités, méconnaître dans le temple de Corinthe cette confusion. Il ne reste de ce temple que sept colonnes de pierre mutilées, aux cannelures larges, au fût court et ramassé, au chapiteau épais et pesant; le fût de ces colonnes n'a en hauteur que deux fois et demie le côté du chapiteau; cinq d'entre elles supportent la première assise d'un entablement qui paraît les écraser. Ce sont là les défauts d'une qualité éminente, la puissance. Ces colonnes conviennent sans doute au Neptune de cette époque, dieu puissant, mais encore barbare;

elles ne conviendraient plus au temps de Phidias et de Périclès.

Une comparaison analogue fera ressortir le caractère des entrées du Parthénon. On connaît le monument dorique de Mycènes, sur lequel on dispute encore, et qui a tour à tour été hypothétiquement nommé tombeau d'Agamemnon et trésor des Atrides. La chambre principale a la forme d'une ruche d'abeilles ou d'un dôme allongé dont la courbe se resserre vers le haut; creusé dans une colline, il reçoit le jour par une porte surmontée d'une ouverture triangulaire, contenant peut-être jadis un bas-relief. Les trois portes du Parthénon, comme celles de Mycènes, ont les formes du style dorique : pour s'accorder avec la figure conique des colonnes et les inclinaisons des murs, elles devaient s'élargir à la partie inférieure ; elles acquéraient ainsi une ampleur et une majesté qui n'appartiennent pas aux angles droits des portes modernes ; mais ici, comme en tout, le dorique avait à craindre de confondre la gravité avec la lourdeur: les portes de Mycènes sont trop basses pour être élégantes et gracieuses ; elles ont les mêmes qualités que le temple de Corinthe ; elles ont aussi les mêmes défauts. Ceux qui plus tard concevaient dans la déesse protectrice d'Athènes la noblesse de la fille de Jupiter et la grâce infinie d'une vierge immortelle la devaient placer dans une demeure dont toutes les parties lui fussent agréables : on donnait donc encore aux entrées du temple la majesté des portes doriques ; mais, pour leur donner l'élégance, on en redressait légèrement les côtés trop inclinés, et on en augmentait la hauteur. Tel était, dans l'art, le progrès de la civilisation.

Au siècle de Périclès, la science plus précise dans ses

analyses, la religion plus épurée dans ses dogmes, le vif sentiment de la beauté, inspiraient aux grands hommes des ouvrages non moins accomplis dans leurs parties que parfaits dans leur ensemble. Ce siècle n'inventa aucun art: il les perfectionna tous; il fit perdre aux anciens usages les défauts de leurs qualités; les difficultés même se tournèrent en beautés nouvelles, et pendant que les colonnes, les architraves, les portes prenaient des formes plus gracieuses, l'impossibilité de faire coïncider des métopes égales avec des colonnes également espacées, cette difficulté inhérente à l'ordre dorique, et qui désesperait les architectes romains, était une occasion pour les Grecs de donner à leurs temples plus de puissance et de majesté.

Telles sont dans l'ensemble et dans les parties de l'édifice les principales qualités par lesquelles il élève notre âme, en éveillant en elle la pensée de la puissance divine et de la durée infinie; il faut aussi savoir ce qu'il y a *en* lui qui nous charme et qui nous touche. La beauté n'était pas simplement pour les Grecs une des perfections de la divinité, perfection distincte et séparée des autres; toute nature divine était belle, et leur esprit se plaisait toujours à la concevoir. Si Aphrodite était la beauté même, Jupiter, père des dieux, Minerve, Apollon, Diane, n'étaient pas pour cela dépourvus de beauté; aux uns appartient la beauté virile aux formes hardies et saillantes, aux autres la beauté de la femme et la douceur des contours arrondis. Les Grecs avaient compris dès longtemps qu'en architecture comme dans tous les arts, les lignes courbes et les surfaces rondes sont plus belles que les lignes droites et les plans; ils crurent donner à leurs temples assez de régularité, si les lignes imaginaires qui en dé-

terminent la forme, comme les inclinaisons des murs et les axes des colonnes, étaient seules des lignes droites; par une inspiration supérieure, ils courbèrent les lignes réelles qui se voient dans le profil des colonnes, dans les architraves, les degrés, les frises. Il en résulta que, si la forme générale du Parthénon est celle d'une pyramide tronquée, les arêtes de cette pyramide sont des lignes courbes, et, à l'exception de certaines parties ou intérieures ou trop petites pour qu'une large courbure y pût être aperçue, *il n'y a pas de lignes droites dans le Parthénon.* Habitués que nous sommes à des imitations de style grec dans lesquelles toutes ces lignes ont été redressées par la règle ou le niveau, nous sommes étonnés à la vue des temples originaux de la Grèce, et nous ne pouvons trouver la cause de ce plaisir infini qu'ils nous procurent; notre œil est charmé tout d'abord et parcourt sans effort ces degrés, ces entablements, ces frises; l'architecte mesure ensuite les proportions des parties et découvre bientôt cette source mystérieuse de plaisir. L'art grec, né tout entier de la nature et inspiré par elle dès son origine, courba les degrés et le pavé des temples, les architraves, les frises, la base même des frontons, comme la nature a courbé la mer, les horizons et le dos arrondi des montagnes. Les murs inclinés de la cella et de l'opisthodome furent composés d'assises curvilignes, pour être en harmonie avec le reste du monument et recevoir les larges pierres à caissons qui couvraient le péristyle (1).

L'art grec arriva donc peu à peu à sa perfection, après avoir manifesté dès les premiers temps la puissance dont

(1) Voyez ci-après l'explication des courbes doriques.

il était doué. Ce que le travail des siècles ajouta aux ouvrages d'architecture, ce fut principalement cette justesse dans les proportions, d'où résulte la grâce. C'est ce que l'on peut remarquer également pour les ouvrages de sculpture, dans lesquels on donna d'abord aux mouvements du corps de la raideur et de la dureté, quand on visait principalement à la majesté et à la grandeur; plus tard, les membres se dégagèrent, les formes s'arrondirent, les mouvements devinrent souples et naturels : la force même d'Hercule n'exclut pas la grâce. Ainsi, pour conserver la force en gagnant l'élégance, les colonnes doriques devaient ressembler à des cônes très-allongés; si nous comparons entre elles celles que nous trouvons aujourd'hui dans la Grèce, nous nous convaincrons bientôt que la force ne leur a jamais manqué, et qu'elles ont surtout acquis la grâce. Si la puissance est dans la brièveté, l'élégance, au contraire, est dans la longueur et la légèreté du fût. Les colonnes du temple de Corinthe, comme nous l'avons observé, n'ont guère en hauteur que deux fois et demie le côté du chapiteau; il en est de même de quelques tronçons doriques gisant à terre dans les rues de Mégare; ces colonnes, d'une époque fort antérieure au Parthénon, ont plus de force apparente que celles du Ve siècle ; mais c'est une force un peu sauvage, qui réside autant dans la masse que dans la forme, comme la force des murs cyclopéens de Tirynthe ou de Mycènes comparée à la majesté des blocs gigantesques, mais régulièrement taillés, du mur inférieur du Pnyx. L'esprit qui a conçu la grande Minerve d'ivoire a su réunir dans les colonnes de son temple les deux caractères de la déesse, la mâle grandeur de l'intelligence et la grâce de la beauté féminine.

Les Grecs consacraient à la divinité les plus beaux ouvrages de leur génie, et de tous ceux qu'ils nous ont laissés, les temples des dieux l'emportent par la grandeur et la magnificence. Les hommes construisent pour eux-mêmes tout ce qu'ils construisent, et c'est pour éveiller dans leur âme le sentiment religieux qu'ils consacrent à Dieu des autels dont il n'a pas besoin. L'âme croit s'élever vers lui par la sensibilité comme par les idées, et le plaisir de l'ouïe ou de la vue semble contribuer pour sa part à la beauté des temples ou à l'effet des cérémonies religieuses. Les artistes grecs connaissaient tout ce qui peut charmer la vue. La lumière est plus belle que les ténèbres; elle était pour eux une image de l'intelligence; c'est du moins l'opinion de Platon. Le temple de Minerve était en partie découvert; on y voyait rayonner librement la lumière. La cella avait sous le ciel un espace ouvert, et la statue de la déesse était au milieu, vers le fond. De chaque côté s'élevaient les deux rangs de colonnes doriques superposés; les inférieures étaient deux fois plus hautes que les supérieures; elles étaient séparées par une architrave ornée de moulures gracieuses, et une autre architrave couronnait aussi les colonnes du second rang: elles étaient au nombre de dix de chaque côté; il n'y en avait point au fond de la cella, derrière la statue de la déesse, mais on en voyait une de chaque côté de la porte d'entrée, ce qui, dans cette partie, complétait le péristyle. Ces deux rangs de colonnes formaient un portique à la fois majestueux et élégant, sous lequel on disposait sans doute les objets offerts par les adorateurs ou conservés comme reliques nationales. Vitruve nous apprend que les anciens multipliaient les cannelures des colonnes intérieures,

parce que ces colonnes étaient plus petites que les autres; l'œil avait alors plus de lignes courbes à parcourir, et l'édifice y gagnait plus de grandeur et d'élégance. C'est ainsi que les artistes grecs donnaient plus de grosseur aux colonnes angulaires des temples, non, comme le veut M. Wilkins, pour en assurer la solidité, mais, comme nous l'apprend Vitruve, parce que ces colonnes extrêmes, plus exposées que les autres au grand jour, paraissaient diminuées par l'éclat du ciel. Cette perfection des parties contribuait singulièrement à la grâce de l'ensemble; il faut attribuer à la même pensée le soin infini avec lequel on ajustait les tambours des colonnes: personne n'ignore que, pour faire disparaître l'intervalle des parties, on les polissait comme une table de marbre. Pour cela, quand le bloc inférieur était fixé, on tenait l'autre suspendu au-dessus de lui et maintenu dans sa position au moyen d'un axe de cèdre ou d'olivier. On lui imprimait un mouvement circulaire de va et vient; et le frottement d'un sable fin ou d'émeri, mêlé d'eau et versé entre les deux blocs, donnait aux deux surfaces un poli qui en rendait les jointures invisibles. Au moyen d'un procédé analogue, on polissait les surfaces horizontales des pierres carrées qui composaient les édifices. Quant aux surfaces verticales, les Grecs d'aujourd'hui emploient le procédé suivant: on approche les deux blocs presque au contact, on y verse de l'eau et du sable et l'on y fait passer une lame de scie; par un frottement prolongé, on obtint un joint qui peut devenir invisible.

II

LES SCULPTURES.

Nous avons fait connaître les éléments dont se composait l'architecture du Parthénon. Nous n'avons pas la pensée de discuter de nouveau ici sur les sculptures, considérées en elles-mêmes. Nous n'en parlons qu'à cause du rôle qu'elle jouaient dans l'ornementation du temple; nous prions aussi le lecteur de se reporter à notre livre sur *La ville et l'Acropole d'Athènes*, et à notre *Légende athénienne*.

L'entablement du péristyle extérieur avait reçu pour ornements, outre les boucliers d'or rangés contre l'architrave et séparés par des inscriptions en lettres de bronze, des sculptures en haut relief ou *métopes*, glissées à coulisse entre les triglyphes de l'assise supérieure. Ces métopes étaient sculptées de la main de Phidias, ou du moins ses élèves, eux-mêmes artistes habiles, les avaient faites d'après les dessins du maître. Elles occupaient autour du temple une série de carrés au nombre de quatre-vingt-douze; chacun de ces carrés renfermait plusieurs personnages: il y en avait quatorze sur chaque façade, et trente-deux sur chaque côté. Ils représentaient ici de nombreux épisodes de la guerre des Centaures, là Minerve luttant contre les géants ou domptant Pégase, qui devait recevoir sur sa croupe le héros Bellérophon; ailleurs c'était la guerre contre les Amazones, dans laquelle les Athéniens, secondés par Minerve, avaient remporté la victoire.

Ces sculptures faisaient un des principaux ornements extérieurs de l'édifice : la description n'en peut être donnée tout entière avec certitude, car, même avant l'explosion de la poudrière et la chute du milieu du temple, les métopes étaient mutilées ; les Turcs, confondant dans une commune haine les ruines de l'antique religion des Grecs et les monuments du christianisme, avaient ajouté leurs ravages à ceux du temps ; ils avaient abattu les têtes et détaché bien des parties saillantes qui s'étaient brisées en tombant. A ces mutilations il serait peut-être bon d'ajouter celles qui durent être faites au temps des iconoclastes et par de plus modernes barbares. La portion la mieux épargnée était celle du côté du sud-ouest, tournée vers Phalère : le Français Carrey la reproduisit dans ses dessins, sans rien changer à ce qu'il voyait, et dans la seule intention de constater l'état présent des métopes. La restauration peut se faire pour beaucoup d'entre *elles;* pour d'autres, elle est livrée aux conjectures et à l'habileté des sculpteurs. Les métopes présentaient en petit les qualités générales du Parthénon, autant du moins qu'on en peut juger par des restes trop mutilés ; et, quoique destinées à faire l'ornement du temple, elles rappelaient, soit par le choix des sujets, soit par leur conception large et simple, la noblesse et le charme de l'édifice entier.

On ne peut parler avec certitude des deux frontons qui complétaient l'ensemble de l'édifice (1). Pris en eux-mêmes, ils égalaient ou surpassaient tout ce que la statuaire a jamais produit de plus parfait. Le temps et les barbares

(1) On est réduit, pour retrouver la composition de ces frontons, aux dessins de Nointel et aux fragments conservés au Musée britannique.

ont détruit ou mutilé l'œuvre de Phidias; mais, dans ce qu'il en reste, on reconnaît encore à la beauté des formes, à la grâce des mouvements, à la vie qui anime ces chairs couvertes, mais non cachées par les vêtements, l'art merveilleux du sculpteur. Le milieu du fronton oriental a disparu pour jamais, et il n'en subsiste aucun débris: là était Jupiter assis sur un trône, et Minerve, nouvellement née, planant au-dessus de sa tête. D'un côté, le titan Hypérion sortait de la mer et ramenait le Jour, pendant qu'à l'angle opposé le char de la Nuit se plongeait dans l'Océan occidental. Les chevaux du Jour hennissent d'impatience, dit Visconti; pour ceux de la nuit, la vie est encore dans leurs têtes mutilées : *adde aquam, natabunt,* disait Martial. Hercule Idéen, à demi-étendu sur un rocher, et près de lui Cérès et Proserpine, assises l'une à côté de l'autre, font pendant aux trois Parques, déesses qui président à la naissance même des dieux. Iris, debout près de Cérès, va répandre dans le monde la nouvelle que Minerve est née, tandis que la Victoire demeure pour être sa compagne inséparable.

Sur le fronton occidental étaient représentés Neptune et Minerve luttant pour la protection de l'Attique. Le dieu des mers se retire vaincu, et Minerve se dispose à regagner son char. Il ne reste que le torse de Neptune, et Minerve, à demi-détruite, a perdu son armure de bronze doré; le temps a mutilé ces deux statues, mais il leur a laissé la trace de leur beauté primitive. A gauche, la Victoire sans ailes conduit le char de la déesse, et correspond à un personnage nu, qui peut-être représentait Cécrops, roi d'Athènes. Près de la Victoire sont assis Vulcain et Vénus, et dans l'angle du fronton Ilissus à

demi-couché, se relevant sur son bras gauche, semble saisi de joie à la nouvelle du triomphe de Minerve. A droite étaient les dieux favorables à Neptune, Amphitrite, Palémon, Leucothea, Latone, ayant sur ses genoux les Dioscures.

Avec les métopes et les frontons, la frise qui régnait autour du temple, à l'intérieur du péristyle et contre les murs mêmes de la cella et de l'opisthodome, formait à peu près tout ce que la sculpture avait mis d'ornements à l'extérieur : il faut ajouter seulement les gueules de lions qui rejetaient l'eau sur les angles de l'édifice, quelques moulures artistement travaillées et les gracieuses antéfixes qui décoraient l'entablement. Personne n'ignore que la frise représentait en bas-relief la grande pompe des Panathénées. La pompe se divisait en deux colonnes, l'une d'hommes, l'autre de femmes ; toutes deux marchaient de l'ouest à l'est sur les deux côtés du temple, et se réunissaient dans le pronaos de la façade orientale, au-dessus de la porte d'entrée. Au centre sont la prêtresse de Minerve, femme de l'archonte-roi, et l'archonte-roi lui-même, présidant aux sacrifices. Elle reçoit de deux canéphores des objets destinés au culte et couverts d'un voile, pendant que l'archonte prend avec dignité le *péplos* des mains d'un éphèbe vêtu de la chlamyde noire. Sur six siéges, à droite et à gauche, sont assis douze dieux ou héros : Jupiter, maître des dieux; Minerve avec la Victoire ailée, Triptolème, Cérès et les Dioscures occupent la gauche ; de l'autre côté sont Esculape et sa fille Hygie, Neptune, puis les les deux filles de Cécrops, Agraule et Pandrose, avec le roi Érechthée. Ces images des dieux surpassent en grandeur celle des hommes. La marche de la procession est

ouverte de part et d'autre par les gardiens des tribus et par six jeunes femmes portant des candélabres; derrière elles marchent les vierges d'Athènes avec des vases, des patères de bronze doré et tous les instruments du sacrifice; l'artiste leur a donné des poses variées et les a groupées avec un art merveilleux. Aux deux angles de l'édifice suivent des personnages conduisant les taureaux et les béliers envoyés par les *dêmes* de l'Attique; derrière eux, à droite et à gauche, s'avancent les *métèques*, étrangers domiciliés admis aux pompes religieuses; leurs femmes portent des siéges destinés aux jeunes Athéniennes qui les précèdent; les joueurs de flûte et de lyre répondent aux chants des vierges ou les accompagnent; enfin des vieillards, portant des rameaux d'olivier, précèdent la marche des chars. Ceux-ci étaient attelés de deux, de trois ou de quatre chevaux, et faisaient aussi partie de la pompe, conduits par les vainqueurs des jeux publics de la Grèce. Derrière les chars, sur la façade occidentale du temple, se presse la foule des citoyens, les uns courant se ranger à la suite de la théorie, les autres se disposant à monter à cheval. « Ces différents groupes, disait Visconti (1), au nombre de plus de quarante, font tous partie de la plus grande composition peut-être qu'un statuaire ait jamais conçue. »

Si nous avons cherché à donner quelque idée des sculptures du Parthénon, c'est uniquement pour montrer avec quel art Phidias a fait concourir ces ornements à l'effet total du temple. Ce ne sont point des sculptures détachées les unes des autres et que l'on eût pu mettre sur tout autre édifice: elles forment un ensemble et se rapportent

(1) *Opere var.*, III. Milano, 1830.

toutes au culte de la déesse. C'est un grand défaut de plusieurs monuments modernes d'être chargés d'ornements de toute sorte, non pas seulements exécutés sans art, mais souvent aussi étrangers à la destination de l'édifice ou même incompatibles avec elle. Ce défaut se remarque surtout dans les églises gothiques. L'art byzantin, dont la Grèce moderne fournit de nombreux exemples, moins original que le gothique, avait conservé quelques traditions de l'art antique des Grecs et paraît en être comme un rejeton mal venu; il a mis dans les ornements un certain *ordre* factice, il est vrai, mais réel; il a assigné sa place à chaque peinture, Un Christ colossal occupe la *voûte* du principal dôme, et au-dessus de l'autel est la Vierge, sa mère; sur les murs, à droite et à gauche, sont les anges, les apôtres, les martyrs; au-dessus de la grande *porte* est le jugement dernier. Du reste, les personnages sont répandus à profusion et couvrent tous les murs de l'*église*.

Il y a un milieu entre le caprice qui mêle toutes choses et l'esprit de routine qui ne laisse pas de place au génie: on peut le dire sans injustice, l'art grec est le seul qui ait connu cette juste mesure. Il était d'usage que les sculptures d'un temple représentassent des événements relatifs au culte de sa divinité; mais il appartenait à Phidias de proposer les sujets et de les distribuer sur le temple dans un ordre conçu par lui. On représenta donc sur le Parthénon ce qui composait essentiellement le culte de la déesse, et, au lieu de répandre sans discernement les petits sujets et de sculpter une chronique ou un commentaire, il exposa avec grandeur les principaux points de la religion à Athènes. Eschyle raconte en métaphysicien la naissance de Minerve, sagesse souveraine, « vraie fille

de Jupiter; » Platon expose en poète comment la pensée de Dieu, immatérielle, incréée, est fille de Dieu même, père de tout ce qui est, providence éternelle qui gouverne le monde. Phidias exprima la même idée dans le langage muet, mais très-clair, de l'architecture et de la sculpture. On retrouve dans son œuvre la même puissance, la même simplicité, la même grâce que dans les vers du poète et dans les dialogues du philosophe; on voit ici la même pensée, on recueille le même sentiment: c'est l'esprit divin du siècle de Périclès.

III

LES PEINTURES.

Nous arrivons à la partie la plus difficile peut-être et la plus longtemps controversée de la restauration des temples grecs: nous voulons parler de la polychromie, c'est-à-dire de la coutume qu'avaient les anciens de peindre leurs édifices. Il n'est pas un savant, aujourd'hui, qui ne connaisse cet usage et ne l'admette comme un fait certain; mais cette notion n'est pas encore populaire. Nous ne rapporterons point ici tous les passages des auteurs anciens où il est question des peintures des temples: Dicéarque parlant des couleurs à l'encaustique qui décoraient les façades et les vestibules des maisons de Tanagre; Josèphe affirmant que les caissons des temples étaient peints ou sculptés; Vitruve rappelant que les triglyphes étaient bleus; Pline racontant que Protogène avait peint les Propylées,

Tous ces documents ont été recueillis par des savants de nos jours. M. Raoul Rochette a combattu pour la peinture sur bois, et, malgré tous ses efforts, a dû reconnaître que les temples étaient peints à l'encaustique. « L'existence de temples coloriés dans la Grèce, à toutes les époques de sa civilisation et sur tous les points de son domaine, n'est, dit-il, aujourd'hui sujette à aucun doute, du moins dans son principe, et non dans ce qui concerne les questions de détail, lesquelles sont loin encore d'être résolues d'une manière sûre et positive. »

La meilleure et la plus simple manière de résoudre à la fois ces diverses questions, c'était d'examiner avec soin les temples mêmes. M. le duc Serra di Falco a recueilli de nombreuses peintures sur les temples de la Sicile, et a consigné ses découvertes dans le savant ouvrage *Delle Antiquità di Selinonte*. Quelques études ont été faites en Grèce, en Asie, et principalement à Athènes. Le temple de Thésée offre encore des traces de peinture; il y en a sur les Propylées. Enfin M. Paccard a noté avec le plus grand soin tous les points du Parthénon où se trouvent encore des couleurs. Il a pu restaurer presque avec certitude toute la partie extérieure du temple; il y a trouvé l'ocre jaune sur les colonnes, le bleu de ciel sur les triglyphes, le rouge de saturne aux fonds des métopes et des frontons, le vert sur certains vêtements; il a vu, tracés au poinçon sur le marbre, les dessins de tous les ornements, avec des restes de leurs couleurs primitives. Cette partie de la restauration du temple, jusqu'alors incomplète ou hypothétique, n'est plus sujette à l'erreur. Quant à l'intérieur, on n'en peut connaître la décoration que par conjecture et par la comparaison avec les autres temples de la Grèce.

Outre les inductions de ce genre que peut faire un homme habile, il est à croire que l'intérieur du Parthénon était en harmonie avec l'extérieur, et que, éclairé comme lui par la lumière directe du soleil, il présentait à peu près les mêmes peintures.

Ainsi donc, l'usage de colorier les monuments dans l'antiquité grcque ne peut plus être révoqué en doute. Dans l'Europe moderne, où nous n'avons guère coutume de peindre nos églises, nos palais et nos maisons, nous sommes étonnés qu'au temps de Sophocle, de Platon, de Praxitèle, il soit sorti de la main d'un grand architecte un temple chargé de couleurs, contenant une statue d'or et d'ivoire, couverte quelquefois d'un manteau brodé, et dans lequel la blancheur du marbre avait disparu. Quand, cherchant à nous faire une idée des monuments peints de la Grèce, nous voyons en France et en Italie avec quel mauvais goût, après avoir peint les murs et les voûtes des églises, on habille encore les statues de la Vierge et des saints, notre esprit ne peut se défendre de préventions défavorables; il semble que la Grèce va nous apparaître sous un nouveau jour et que notre vieille admiration pour elle va se dissiper. Cependant chaque pays a sa nature, son aspect général, sa chaleur, sa lumière. La disposition des montagnes avec leurs pentes allongées, leurs tranches abruptes ou leurs ravins profonds; les couleurs dont elles se peignent aux différentes heures du jour; leurs flancs nus et embrasés par le soleil, ou leurs dômes arrondis et rafraîchis par la verdure, la plaine qui les soutient, le ciel qui les couvre, la mer qui s'allonge mollement sur ses rivages sablonneux ou qui heurte et brise ses falaises; tous les accidents de la nature donnent aux paysages des

caractères divers et qui ne peuvent être connus les uns par les autres. Une seule chose peut-être varie d'une manière uniforme sur notre globe : c'est la distribution de la lumière et de la chaleur, molles et plus émoussées vers le nord, plus vives et plus pénétrantes au midi. Celui qui, prêt à quitter la froide et obscure Angleterre pour s'avancer vers des contrées plus chaudes et plus lumineuses, s'interroge lui-même sur ce qu'il va voir, peut se représenter à l'horizon un globe ardent et brillant suspendu dans l'air; chaque pas qu'il va faire le rapprochera de ce foyer de vie; les rayons obliques vont se redresser; la chaleur et la lumière, au lieu d'effleurer son corps en rasant la terre, le pénétreront avec le sol qui le supporte et l'air qui l'environne, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé sous l'astre lui-même, il habite pour ainsi dire dans les ondes embrasées qu'il répand.

La Grèce, sans doute, n'est point le pays de la terre où le soleil est le plus ardent, et, quoique la température moyenne dans ce pays soit plus élevée qu'en France, les grandes chaleurs de l'été ne sont pas supérieures à celles de nos provinces méridionnales et de certains jours de Paris; mais l'hiver est plus chaud, les étés plus longs, les montagnes plus arides et plus rapprochées de la mer; en un mot l'air est infiniment plus sec et l'atmosphère plus pure. Celui qui, au temps des solstices, viendrait de Paris à Athènes, et qui lirait dans la *République* de Platon les premières pages du septième livre, celui-là, sans aucun doute, croirait lire sa propre histoire et se reconnaîtrait dans l'homme de la caverne. Quand nous avons passé la moitié de notre vie sur les rives humides de la Seine et sous les ombres de notre ciel, nos yeux, accoutumés à la

mollesse d'un demi-jour et à des rayons éteints par les vapeurs de l'air, supportent avec peine l'éclat d'un soleil nouveau ; toute surface blanche ou polie, le ciel imprégné de lumière, le sol aride et pierreux, tout ce qui brille dans la plaine d'Athènes est fait pour blesser la vue délicate des habitants du nord. Du reste, les Grecs eux-mêmes ne sont guère moins sensibles que nous à l'éclat de leur soleil, et dans la saison d'été ce n'est pas seulement pour éviter la chaleur du jour qu'ils s'enferment dans leurs maisons ; c'est aussi pour y chercher une lumière plus douce et moins meurtrière.

Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens Grecs ont peint leurs temples, car c'était pour en adoucir l'éclat. Leur esprit, si subtil en matière d'analyse, si habile à trouver les raisons des phénomènes, en avait personnifié un grand nombre en les idéalisant ; aucun peuple n'a poussé plus loin la métaphysique de l'art. Quel artiste dans aucun pays a mieux que Platon décrit la marche de l'âme qui, jetée au milieu des objets physiques, s'en sert comme de degrés pour atteindre à l'idée pure, à l'idée immatérielle et divine? Or, rien n'est plus contraire au libre travail de la pensée que la douleur, et celui-là est dans la pire condition pour concevoir l'idée de la beauté qui se sent blessé dans l'organe destiné à la recueillir, et par l'objet même qui la lui présente, Quand cette raison serait la seule que l'on pût alléguer, quand on ne trouverait pas, soit dans les auteurs anciens, soit sur les monuments mêmes, d'irrécusables témoins attestant que les temples grecs étaient couverts de peintures, cette raison serait très-forte et presque suffisante pour l'artiste qui, entrant dans la pensée des anciens, jugerait par elle leur architecture

et sentirait avec eux leurs propres œuvres. Aussi l'on ne peut guère prendre à la lettre l'opinion de M. Raoul Rochette et de Q. de Quincy, dont l'un avance sans preuves que la peinture sur bois occupait une place beaucoup plus grande que la peinture murale dans la décoration des édifices publics, et dont l'autre pense que la sculpture a plus d'importance que la peinture pour l'ornement des temples de la Grèce. La peinture sur bois, si tant est qu'il y en eût dans le Parthénon, ne pouvait consister que dans un petit nombre de tableaux suspendus aux murs de la cella et peut-être de l'opisthodome, tandis que ces murs mêmes, au moins à leur partie supérieure, les chapiteaux des colonnes et des piliers, les moulures des entablements, les sculptures, en un mot le temple dans tous ses organes, étaient couvert de peintures faisant disparaître la blancheur du marbre.

Toutes ces peintures présentaient des couleurs vives et tranchées. M. Paccard en a recueilli sur toutes les parties extérieures du temple, sans exception. Ces peintures étaient appliquées par couche, à l'encaustique ; la surface exposée à l'air est cachée par la poussière, mais la surface appliquée au mur a conservé son éclat. L'épaisseur totale de ces couches est de près d'un millimètre. L'usage de peindre les temples était général en Grèce. Outre les exemples cités par les auteurs, on en trouve dans presque toutes les ruines de ce pays. Nous-même avons remarqué que les colonnes du temple de Jupiter, à Égine, étaient couvertes d'un stuc jaune ; certaines parties de la corniche, gisant à terre, sont encore peintes au minium.

Il est douteux néanmoins que les murs, le fût des colonnes et en général les grandes surfaces, aient été

peintes ; la couleur jaune qu'on y remarque aujourd'hui est un oxide de fer provenant du marbre lui-même et qui ne se rencontre pas sur les surfaces exposées au nord. Pline parle d'un ancien temple peint avec du safran, dont l'odeur était encore sensible de son temps. Il est probable en effet que, si les grandes surfaces ont été coloriées, elles ont reçu non une peinture épaisse comme l'encaustique, mais une teinture obtenue par un lavage.

D'ailleurs, il faut n'avoir vécu que dans les pays du nord, il faut avoir accoutumé sa vue à la nuit, pour concevoir qu'en Grèce un temple achevé puisse demeurer blanc. On eût parlé aux Grecs de temples sans couleur, il est croyable que, habitués à leur lumière éblouissante et à la nature si chaude et si animée de leur pays, ils eussent éprouvé cet étonnement que nous éprouvons nous-mêmes aujourd'hui à l'idée d'un temple couvert extérieurement de peinture. Sous le ciel d'Athènes, la puissante nature de la Grèce nous domine bientôt, nous absorbe en quelque sorte et nous fait vivre de sa vie ; notre esprit s'habitue comme nos organes à ces plaines embrasées, à ces montagnes nues sur lesquelles, disaient les anciens, marche le soleil, à cette atmosphère transparente qui rapproche les objets, en arrête les contours, et que les vibrations de la chaleur rendent visible et comme palpable. La vie est partout dans ces plaines désertes et sur ces montagnes de marbre ; mais quelle vie! Ce n'est point la vie froide et languissante de nos contrées qui, née au milieu des eaux et croissant à l'ombre des nuages, se resserre encore et s'engourdit sous les neiges de l'hiver ; cette vie, c'est celle qui anime les productions naturelles des climats chauds, qui peint de couleurs riches et tranchées les animaux et les plantes,

qui développe outre mesure les instincts des uns et les vertus des autres; cette vie, en un mot, c'est la lumière et la chaleur. Pour qui s'est laissé pénétrer par elle et n'a pas prétendu trouver avec effort, dans une telle nature, les preuves d'un système imaginé ailleurs, pour celui-là il est impossible de concevoir que les temples antiques aient été blancs. Pourquoi vouloir que les hommes pensent et sentent comme nous dans tous les pays? Le mieux en tout, c'est de ne point vouloir façonner les choses à sa fantaisie, mais de les prendre comme elles sont et où elles sont. On a blâmé lord Elgin d'avoir arraché des sculptures au Parthénon et dégradé le temple à son profit; on a blâmé Morosini d'avoir brisé l'un des frontons pour l'emporter à Venise : c'était certes mutiler un édifice qui déjà menaçait ruine ; cependant le reproche le plus juste qu'on puisse leur faire, c'est peut-être d'avoir voulu paraître amoureux des arts sans l'être en réalité, et d'avoir cru qu'il importait à la gloire de l'Angleterre et de la république vénitienne d'exposer aux yeux des leurs les ouvrages de Phidias, comme si l'on pouvait comprendre une telle œuvre hors du pays où elle est née, de l'édifice pour lequel elle a été faite. Il n'en est point de l'art comme de la science, qui procède par des idées et n'a pas besoin du sentiment pour établir ses inductions. C'est en vain qu'un homme recueillera à grand'peine tous les passages des auteurs anciens où il est question des peintures des temples et des édifices publics : s'il n'a vécu parmi ces monuments eux-mêmes, s'il ne les a habités, si la nature qui a inspiré les architectes ne l'a pénétré et inspiré lui-même, il sera sans doute un érudit, mais il n'aura pas l'intelligence de ces œuvres, il ne les jugera pas en artiste. Que manquera-t-il?

Deux choses: la vérité du sentiment et celle du point de vue.

Ainsi donc, de ce que parmi les ornements du Parthénon les sculptures sont plus souvent citées que les peintures dans les écrits des anciens, conclurons-nous que celles-ci étaient d'une moindre importance dans l'architecture antique? Non sans doute: les bas-reliefs de Phidias devaient attirer l'attention et faire parler d'eux, car ils étaient une œuvre unique en leur genre; mais de quel intérêt eût été pour des lecteurs grecs ou romains la description d'oves, de méandres ou de rais de cœurs tracés au compas et régnant uniformément autour de l'édifice? On en voyait de pareils à chaque pas, soit en Grèce, soit en Italie, puisque de semblables peintures ornaient jusqu'aux maisons des particuliers. Cependant la peinture murale jouait un grand rôle dans l'architecture des Grecs; les couleurs brillantes dont leurs temples étaient couverts leurs donnaient un caractère original et leur ôtaient toute ressemblance avec les édifices construits depuis lors en Europe sur le même modèle. Les exemples ne manqueraient pas. Rien n'est aussi froid, en effet, que le temple de la Madeleine; la couleur grise et mate de ses pierres, jointe à la grossièreté de la matière, à la raideur des lignes et surtout à la lumière pâle qui vient s'éteindre sous les colonnes et dans les moulures, le fait ressembler à un grand corps inanimé dans lequel la vie n'a jamais respiré; cependant il est construit en général sur le modèle des monuments antiques et principalement selon les proportions du temple de Jupiter olympien à Athènes. Pourquoi donc les colonnes de ce dernier, rongées par le vent de la mer et mutilées par la main des hommes, sont-elles aujourd'hui même

poétiques et grandioses? Ont-elles une forme plus belle et des proportions mieux entendues? Non! elles tiennent une grande partie de leur beauté de la lumière qui les environne et de la couleur dorée dont le temps les a revêtues.

On se figure souvent que les monuments de la Grèce sont demeurés blancs et ont aujourd'hui la couleur du marbre; si le marbre pouvait garder sous ce ciel éclatant sa blancheur primitive, il y aurait en Grèce plus d'une montagne éblouissante de clarté, car les marbres sont aussi communs dans ce pays que le sont chez nous les calcaires grossiers, les schistes et les granites. L'Hymette aride est couronné d'un immense amas de marbre blanc ou gris; le Parnès et l'Égaléon en sont presque entièrement formés; le Pentélique est fameux encore par les beaux marbres dont ses pentes et son sommet sont composés; mais le soleil, qui parcourt tous ces rochers, les a colorés de ses rayons, et le pays tout entier s'est peint de ses couleurs. Au milieu du jour, les plans verticaux des rochers prennent l'or des moissons et des fruits mûrs, et il semble qu'en enveloppant comme un voile les surfaces arrondies, le ciel y ait laissé sa couleur et sa transparence. Ainsi, les marbres de l'Attique ne restent point blancs, et si les Grecs n'avaient peint leurs édifices, la nature l'aurait fait pour eux; la peinture appliquée jadis sur des surfaces polies a disparu; les marbres redevenus blancs ont pris la couleur naturelle, et c'est avec cette teinte ardente et animée qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. C'est elle en grande partie qui communique à ces ruines une si grande beauté: les colonnes de l'Olympium n'ont pas la pureté de celles du Parthénon; mais, au lever et au

coucher du soleil, la lumière, qui joue dans leurs cannelures dorées et les rend diaphanes comme les doigts de la main devant un flambeau, éveille dans l'âme la vivante idée de la beauté.

Quelque admirable cependant que soit la couleur dont la nature revêt ces monuments, on comprend que les Grecs aient senti le besoin d'en compléter la décoration par la peinture. En effet, la couleur qui appartient aux ruines est presque toujours celle des lieux où elles se trouvent, de la nature même sous la puissance de laquelle, pour ainsi dire, elles sont rentrées; mais la nature ne suffit pas à l'homme: il sent en lui le besoin de produire à sa manière et de faire vivre en quelque sorte, dans un seul objet, la beauté dont il trouve les traits épars autour de lui. Les Grecs paraissent avoir ressenti ce besoin plus que tout autre peuple. Ils ont obéi à la nature, et comme, en Grèce, tout est peint, brillant, animé, ils ont fait leurs temples sur ce modèle.

Toutefois, en adoucissant l'éclat des édifices sacrés, les Grecs n'ont point voulu éteindre sur eux la lumière, comme elle s'éteint sur la mousse sombre des temples du Nord. Le noir pur absorde les rayons, et n'est rendu visible que par les objets brillants qui l'environnent, de telle sorte que tout disparaît au milieu de la nuit. Les anciens, amoureux de la lumière, consacraient les ténèbres aux dieux infernaux. Le noir est la couleur du deuil et de la tristesse; la mort n'est redoutable à Polyxène que pour la nuit qui l'enveloppe, et ce que pleure la jeune Antigone, déjà entraînée vivante sous la terre, c'est la pure lumière du jour qu'elle ne verra plus, cet ἄγλαον φάος, ce φαιδρὸν ἀλίου σέλας, que nulle langue ne peut traduire.

Le jour pur (ἁγνὸν) est sacré aux yeux des Grecs ; il a ses autels sur les lieux élevés ; il chasse la nuit sombre de montagne en montagne, comme plus tard, posant ses pieds sur les sommets, Hélie, prophète aux vêtements éclatants, poursuivra le noir démon. Pallas est une divinité de l'Olympe ; elle aussi aime la lumière : elle a ses temples dans les citadelles élevées, et le séjour qu'elle préfère est l'Acropole d'Athènes. Du sein de sa demeure lumineuse elle protége son peuple chéri ; elle tient à l'écart « les noires filles de la nuit, les Euménides, qui habitent les antres souterrains du Tartare et ne portent jamais les blancs habits de la joie. » Celles-ci ont leur temple au fond de la vallée du Céphise, sous la terre de Colone. Là « elles distillent leur noir venin. » «... On leur offre des libations sans vin, sobres expiations, festins nocturnes, à l'heure où l'on n'invoque jamais les autres dieux (1). » Pallas reçoit les vœux des hommes au milieu du jour ; la troupe sacrée s'avance sur les bords fleuris de l'Ilissus ; hommes et femmes sont parés de riches vêtements ; la joie brille sur les visages ; la lyre et la flûte accompagnent les chants ; ils arrivent au pied du temple, inondés de lumière et comme enivrés de l'ardeur du jour.

Les Grecs mettaient-ils ainsi leurs temples et leurs fêtes en harmonie avec le caractère de leurs divinités? On ne saurait s'étonner du peu d'exemples que nous trouvons chez eux de l'ordre corinthien, ordre plus récent dont la grâce un peu affectée n'eût pas eu assez de noblesse à leurs yeux, et n'eût pu convenir à leurs divinités puissamment conçues. L'ordre dorique était princi-

(1) Eschyle, *Orestie*.

palement consacré aux dieux et aux déesses dont le caractère dominant était la puissance et la majesté; l'ionique convenait à ceux dont la grâce et la douceur étaient les principales qualités. A l'époque où fut construit le Parthénon, les Grecs avaient conçu de Dieu une grande idée; les plus sages d'entre eux — et les artistes étaient de ce nombre — avaient analysé et approfondi la nature de la divinité; la dégageant des liens de la matière, ils en avaient fait le type idéal du vrai, du bien, du beau. Cependant, pour être comprise des hommes, il fallait que la divinité prît leur figure et qu'elle habitât parmi eux.

De tous les temples de la Grèce, celui qui dans son ensemble et dans ses parties exprime le mieux ce caractère divin, c'est sans contredit le Parthénon. L'image de Minerve s'élevait dans une enceinte gracieusement ornée et riche comme la demeure de son père; elle apparaissait au milieu toute resplendissante de lumière, pure et sans nuages comme la pensée du dieu. On reconnaissait en elle la raison éternelle qui juge avec sagesse et sait toutes choses. « Elle n'avait point été nourrie dans les ténèbres du sein maternel; quelle déesse, en effet, eût jamais produit un tel rejeton? » Les jours de fête, le manteau de laine teint de pourpre orientale et brodé par les vierges d'Athènes parait la statue de la déesse, et les intervalles des colonnes étaient ornés de guirlandes de fleurs. A l'instant où le pronaos venait à s'ouvrir et où le peuple, accompagnant la pompe sacrée, apercevait au milieu de la cella la déesse brillante des rayons du soleil et occupant par sa majesté toute sa demeure de pourpre et d'or, qui donc n'eût adoré la fille de Jupiter?

L'ordre dorique, par la gravité de son style, convenait à Minerve. En effet, n'est-ce pas cette déesse qui dit d'elle-même : « Je n'ai pas de mère qui m'ait donné la vie; c'est le sexe viril que je préfère; il a tout mon cœur, mais non pas jusqu'à l'hymen (1), » voulant expliquer par là, selon l'opinion des anciens, que l'intelligence suprême est éternelle comme Dieu même, dont elle est le premier attribut? Telle est la gravité de cette déesse, et pour ainsi dire sa virilité, qu'elle commande les armées et assure la protection de son père « à ceux qu'elle couvre de ses ailes. » Aussi la statue colossale du Parthénon était-elle armée du bouclier et de la lance, et portait-elle dans sa main la Victoire; Phidias avait même sculpté sur l'ivoire et l'or de ses vêtements et de son armure des sujets analogues à ceux qui décoraient le temple. Le style dorique, formé, selon Vitruve, à l'imitation du caractère et du corps de l'homme, convenait donc mieux que tout autre, nous le répétons, à une aussi grande déesse.

La religion grecque, quelles que soient d'ailleurs ses imperfections, avait sur les religions modernes cet avantage de personnifier les forces divines de la nature et de permettre aux artistes de représenter chacune sous une forme définie. L'art trouvait dans chaque mythe une tradition qui allait s'épurant avec la science et la religion même, et qui devait atteindre sa perfection lorsque l'idée aurait atteint sa plus grande clarté. C'est pour cela sans doute que le même siècle de l'histoire grecque a vu naître les meilleurs ouvrages en tout genre. Pour les modernes, au contraire, chez qui la religion dégage Dieu de toute forme sensible

(1) Eschyle, *Euménides*.

et en fait un esprit pur, ni le sculpteur, ni le peintre, ni l'architecte ne le peuvent représenter.

Chez les anciens Grecs, le temple n'était que la maison de la divinité, présente, pour ainsi dire, dans sa statue; et c'est bien sous la forme de la statue que le peuple se représentait la divinité du lieu. Les grands artistes étaient pour lui des initiateurs, comme la voix publique le constata à l'occasion du Jupiter d'Olympie, œuvre aussi de Phidias. Il n'y avait donc aucune ambiguité dans les caractères de l'œuvre architecturale, puisqu'il n'y en avait aucune dans sa destination. L'art, travaillant sur les données traditionnelles, les perfectionnait à mesure que s'opéraient des progrès dans la civilisation.

LES COURBES DORIQUES

I

Les temples doriques de la Grèce sont presque entièrement composés de lignes courbes et de surfaces convexes. La convexité du pavé regarde le ciel et a son point culminant devant la statue, dressée vers le fond du *naos*. Les degrés sont également convexes ; les colonnes du péristyle sont posées, non sur une surface plane, mais sur un stylobate bombé; les parties en élévation, bases des frontons, architraves, frises des murs, présentent cette même courbure.

En outre, les axes des colonnes sont penchés vers l'intérieur : les plus inclinées sont celles des quatre angles du temple. Deux à deux ces colonnes, prises sur la même façade, se rencontreraient dans le ciel, si leurs axes étaient suffisamment prolongés ; mais le point où se rencontreraient les axes des deux colonnes d'angle de la façade orientale, par exemple, n'est pas celui où se rencontreraient ceux de deux colonnes d'angle prises sur l'un

des côtés. En d'autres termes, les inclinaisons des axes ne sont pas symétriques; il n'existe pas un point, dans l'intérieur de l'édifice, sur lequel on puisse élever une perpendiculaire le long de laquelle les axes de ces quatre colonnes se rencontreraient en un même point. Quant aux autres colonnes, elles sont aussi inclinées, mais ces inclinaisons vont en diminuant des angles vers le milieu des quatre colonnades; les axes se redressent peu à peu et, vers le milieu, atteignent presque la verticale.

Les pieds des axes des colonnes ne sont pas non plus dans un plan vertical, mais sur une courbe qui tourne sa convexité vers le dehors. Même sans prendre de mesure, cette disposition s'aperçoit aisément, si l'on fait le tour du temple. Quand on approche d'un des angles et que l'on est sur le point de voir disparaître une des colonnades, on perd de vue les colonnes l'une après l'autre : la plus éloignée se cache derrière sa voisine, celle-ci derrière la troisième, et ainsi de suite. Si les colonnes étaient égales en diamètre et posées sur une ligne droite, elles disparaîtraient toutes à la fois derrière celle que le spectateur aurait près de lui. Des mesures exactes confirment la courbure horizontale de la ligne qui passe par le pied des axes des colonnes. C'est donc une ligne à double courbure, puisqu'elle fait en outre partie du stylobate convexe, comme il vient d'être dit.

Les courbes propres au dorique grec ont été aperçues pour la première fois à Athènes par M. Pennethorne, architecte anglais. L'étude en a été faite simultanément en 1846 et 1847 par M. Penrose et par Paccard; mais le travail de M. Penrose a seul été publié. Depuis cette époque, on a essayé d'expliquer l'usage des courbes par

diverses raisons, dont aucune n'a paru satisfaisante. On a tenté d'établir par le calcul que les architectes anciens avaient eu en vue la solidité et avaient voulu garantir les édifices contre les tremblements de terre. Pourquoi donc n'ont-ils pas agi de même pour les temples d'ordre ionique, qui sont moins solides que les autres, parce qu'ils sont plus grêles? D'ailleurs, si le tronc de pyramide a, comme figure de géométrie, plus de stabilité que le cube, il n'en est pas de même d'un édifice composé de colonnes, de murs et d'entablements. Les blocs dont ces parties sont formées sont mobiles les uns sur les autres; leurs surfaces de contact sont polies comme une glace et les rendent sujets à glisser. Si l'on incline les colonnes et les autres parties en élévation, cette tendance au glissement sera plus à craindre que si elles étaient verticales. Les crampons et les goujons de métal ou de bois n'empêcheront pas ces déplacements : le temple de Thésée en donne la preuve, puisque, dans ses colonnades, un certain nombre de tambours ont été disloqués par un glissement en dehors, aussi bien qu'en dedans, et cette dislocation est due précisément aux tremblements de terre. Ce n'est donc point par raison de solidité que l'on a courbé les lignes des temples doriques et penché les colonnes vers l'intérieur.

Les raisons mystiques n'ont pas paru plus concluantes. Rien, dans les textes anciens, ni dans les plus vieilles constructions helléniques, ne fait supposer qu'on ait voulu, par le moyen des courbes, figurer la voûte céleste de l'Olympe habitée par les dieux. Les anciens sanctuaires grecs ont été des cavernes; mais le temple de Délos prouve que, dans les imitations de cavernes remontant à des

époques reculées, on n'a point recherché la ligne courbe, ni la voûte, car ce temple est couvert d'un toit ordinaire, à deux pans, et ce toit était caché sous un entassement de blocs de granit, où il n'y avait aucune ligne architecturale. Quand on consacra à des tombeaux les cavernes naturelles, celles-ci furent taillées intérieurement, non en voûte, mais en toit à deux pans rectilignes. Enfin les courbes doriques sont trop peu accusées pour qu'il soit possible d'y voir la représentation de l'arc de cercle parcouru sur l'horizon par le soleil et les autres astres, arc qui a donné lieu au mythe de l'Olympe céleste.

En réalité, l'ordre dorique a toujours été pour les architectes grecs l'objet d'études particulières. Comme cet ordre est composé d'éléments très-simples et que cette simplicité est son principal caractère, ils y ont porté les délicatesses de l'art à leurs dernières limites. La sculpture et la peinture leur venaient en aide, mais d'une manière restreinte, et de façon à ne pas ôter à l'édifice son austérité native. Dans la partie architecturale, le sentiment esthétique s'est montré dans sa perfection. Il est donc bien probable qu'une raison d'art et de sentiment, quelque phénomène naturel dont leur sensibilité était affectée, doivent expliquer aussi l'usage des courbes dans les constructions doriques. C'est ce phénomène que je vais essayer de mettre en lumière.

II

L'illusion visuelle produite par une oblique tombant sur une droite est un fait connu depuis longtemps. Elle consiste en ce que l'angle aigu paraît plus grand qu'il n'est, tandis que l'angle obtus semble diminué dans la même proportion. Si cette oblique est sécante, ses deux branches agissent dans le même sens, et par conséquent leurs effets s'ajoutent. Tel est le fait élémentaire.

Mais ce fait serait insensible, si l'on n'avait aucun moyen de le faire apparaître, en le rapportant à un terme de comparaison. Si une oblique éloigne de sa position réelle la droite sur laquelle elle tombe, plusieurs obliques parallèles rendront l'illusion plus grande; et si l'on oppose l'une à l'autre deux séries d'obliques parallèles tombant en sens inverse sur une même droite, celle-ci paraîtra déformée (fig. 1). Si plusieurs séries inverses se succèdent alternativement sur une même droite, cette droite semblera sinueuse. On pourra donc varier ce phénomène optique à l'infini.

Pour ne pas compliquer l'expérience, nous donnons premièrement la figure 2, comme spécimen de toutes celles qu'il plaira au lecteur de composer. Les trois lignes horizontales sont droites et parallèles; on peut s'en assurer, soit au moyen d'équerres, soit simplement en regardant la figure par une de ses extrémités. Mais les obliques sécantes, qui tombent sur ces trois lignes, les

font paraître courbes : les deux inférieures semblent se rapprocher par leurs extrémités; les deux supérieures semblent s'écarter. Plus on regarde la figure, plus l'illusion est sensible, à tel point qu'il est impossible de s'y soustraire.

Le lecteur pourra tracer seule la ligne supérieure et prolonger les obliques vers le haut jusqu'à leur point de rencontre (fig. 3). Il dessinera ainsi un certain nombre de triangles semblables, contenus les uns dans les autres et ayant une base commune. Celle-ci semblera courbe. La courbure sera plus visible encore s'il trace au-dessous une figure semblable et inverse, où les triangles auront leur sommet dirigé vers le bas; les deux bases sembleront se rapprocher vers leur milieu et s'écarter à leurs extrémités (fig. 4).

Si l'on trace plusieurs droites parallèles et que celle de dessus soit seule touchée par deux séries inverses d'obliques, on verra la déformation s'étendre cependant de la première droite à la seconde, à la troisième, et ainsi de suite, mais en diminuant à mesure que l'on s'éloigne davantage de la ligne supérieure (fig. 9).

Les obliques tombant extérieurement sur une ligne courbe tendent à la redresser du côté de l'angle obtus et à en augmenter la courbure du côté de l'angle aigu ; le phénomène inverse a lieu pour l'intérieur de la courbe. Par conséquent, une sécante coupant une ligne courbe tend à la redresser. On peut se convaincre de la réalité de cette illusion au moyen de la figure 5 : on trace avec un compas deux ou trois cercles concentriques; on coupe chacun d'eux par une série continue de sécantes, dirigées inversement d'un cercle à l'autre. Dans cette figure, les

cercles semblent s'écarter ou se rapprocher l'un de l'autre, quel que soit le point de leur circonférence que l'on regarde.

Des obliques curvilignes (fig. 10), tombant sur une ligne droite, y produisent la même déformation optique que produiraient leurs tangentes aux points de rencontre. On peut, comme exemple, tracer un carré, l'inscrire dans un cercle et remplir d'arcs concentriques les quatre espaces limités par les quatre parties du cercle et les quatre côtés du carré. On verra ces derniers se courber et tourner leur convexité vers le centre de la figure ; de même si les cercles sont inscrits (fig. 12).

Comme corollaire, les demi-cercles tombant sur leur diamètre commun ne le déforment pas, puisque les arcs agissent comme leurs tangentes (fig. 11).

Les surfaces concaves agissent sur les plans qui les coupent, comme les arcs générateurs de ces surfaces agiraient sur les droites génératrices de ces plans. Cette illusion peut être expliquée de la manière suivante. Une sphère est conçue comme engendrée par la révolution d'une circonférence autour d'un diamètre. Les positions successives que prend cette circonférence sont les méridiens ; ses divers points décrivent des cercles parallèles entre eux, dont le plus grand est nommé équateur. Vu la propriété des demi-cercles, les méridiens et les parallèles ne déformeraient pas une droite passant par le centre du plan équatorial. Mais si l'on suppose une ligne tracée sur un petit cercle parallèle à l'équateur, elle paraîtra courbée en vertu de la propriété des obliques courbes et tournera sa convexité vers le centre de la sphère. Si, au lieu de cette ligne, on envisage le plan engendré par elle,

il paraîtra concave et tournera aussi sa convexité vers le centre de la sphère. Tel est l'effet d'une calotte sphérique sur sa base.

Enfin, les lignes et les surfaces courbes d'un degré quelconque produiront des effets de déformation, aussi bien que les lignes droites et les courbes circulaires, mais avec les différences propres à chacune d'elles. Si l'on avait un moyen de calculer les déformations optiques causées par des obliques rectilignes tombant sur une ligne droite, on pourrait dès lors calculer celles que produiraient des ellipses, des paraboles ou toute autre courbe engendrée par une section du cône.

III

La déformation qui nous occupe n'est pas un fait de géométrie, mais un phénomène physiologique dont la nature paraît échapper au calcul. Mais les observations qui précèdent donnent deux limites entre lesquelles ce phénomène est compris. Une droite tombant perpendiculairement sur une autre droite ne la déforme pas, attendu qu'il n'y a aucune raison pour que la déviation se produise d'un côté plutôt que de l'autre. Il en est de même de deux droites parallèles, et cela pour la même raison. Or, toute oblique est comprise entre la parallèle et la perpendiculaire. Deux droites, faisant entre elles un angle très-petit ou très-voisin de l'angle droit, n'exerceront réciproquement l'une sur l'autre qu'une action minime.

Il y a donc nécessairement une obliquité produisant une plus grande déviation apparente que toute autre.

On pourrait croire que la plus grande déviation optique doit être produite par une obliquité de 45°, qui donne le milieu entre les deux limites. Il n'en est rien. Le phénomène physiologique ne suit pas une loi géométrique aussi simple. Quelle est cette loi? Nous ne voyons aucun moyen mathématique de la démontrer; mais on peut l'obtenir par l'expérience, au moyen de la construction qui suit.

Je divise une droite AB (fig. 6 et 7) en un certain nombre de parties égales (soit, par exemple, vingt parties), et par chaque division, je mène une sécante oblique, formant un angle donné. Ces obliques, disposées en deux séries égales et opposées, produisent une courbure dont le maximum est en O. Ensuite, par tâtonnement, je trace au-dessus de la droite AB une ligne telle, qu'elle semble tout à fait droite. On remarque que c'est en réalité une courbe dans le milieu de laquelle se trouve un point O', marquant le plus grand écartement des deux lignes AB. J'appelle la courbe ainsi obtenue *courbe de rectification*, parce qu'elle sert à rectifier la sensation de courbure produite sur la droite sous-jacente par les obliques. La flèche OO' exprime l'écartement maximum de la droite et de la courbe. Le quotient AB : OO' exprime la courbure apparente de la droite AOB. Ce quotient, ainsi que la longueur de la flèche OO', varie suivant l'obliquité des sécantes.

Cette construction peut résoudre par approximation le problème du plus grand effet. Pour cela on trace, sur des tableaux séparés, des lignes droites de même longueur et semblablement divisées. On coupe chacune d'elles par un même nombre d'obliques parallèles, dont l'angle est

différent d'une figure à l'autre. On trace pour chacune d'elles la *courbe de rectification*, et l'on compare les longueurs de flèche obtenues. On constate ainsi que la plus grande déformation répond à une obliquité de 20° environ. Pour cet angle, la flèche obtenue est d'environ $\frac{1}{80}$ de la longueur AB.

On remarquera que, quel que soit le nombre des obliques tombant sur une droite, la déformation apparente donne bien réellement une courbe. En effet, l'oblique peut être considérée comme composée d'un nombre infini de longueurs, infiniment petites, dont chacune agit sur la droite. Ces petites portions de l'oblique étant de plus en plus éloignées de la droite, produisent sur elle un effet de moins en moins grand, à mesure qu'on s'éloigne du sommet de l'angle. Il en résulte donc une ligne courbe.

IV

Appliquons les faits précédents aux constructions doriques de la Grèce. Ces faits peuvent rendre pleinement raison de l'usage des courbes dans ces édifices, sans qu'il soit nécessaire d'en chercher l'explication dans aucun calcul de solidité ou dans des motifs religieux et mystiques.

Frontons et architraves. — Les lignes obliques du toit se manifestent sur les deux pentes du fronton, qui sont comme la tranche de la charpente. Cette tranche est en outre plus ou moins ornée de moulures qui, chez les Grecs, lui donnaient une grande épaisseur et une forte

saillie. Il en résulte deux faisceaux inverses de droites parallèles tombant sur la base du fronton et formant avec elle un angle qui n'est pas éloigné de 20°. Quand le soleil éclaire un tel fronton, les ombres des parties saillantes augmentent encore le nombre de ces obliques et descendent vers la base à mesure que le soleil monte sur l'horizon. Celle-ci est donc soumise à la loi optique des triangles formulée ci-dessus (fig. 3): elle se creuse en apparence et tourne sa convexité vers la terre.

On peut se rendre compte de cette déformation partout où l'art grec a pénétré et servi de modèle aux architectes modernes. Le nouveau Paris est rempli de frontons; non seulement ses édifices publics, garnis de colonnades dans le genre gréco-romain, mais aussi les fenêtres d'une multitude de maisons offrent des frontons dont les trois côtés sont rectilignes et dont la base paraît toujours concave. Personne encore, chez nous, ne pratique la règle de la *rectification curviligne*.

Nous avons vu que les obliques courbes produisent le même effet que les obliques droites. Paris en offre aussi de nombreux exemples. Un des plus remarquables se voit dans une habitation privée, rue de Grenelle, 102: au fond de la cour il existe un grand fronton, formé d'une base droite et d'un long arc de cercle. Cet arc et sa corde ressemblent à un fuseau sphérique mal tracé; l'angle de cette corde avec les tangentes de l'arc aux deux points extrêmes n'est pas éloigné de 20°.

La base d'un fronton est elle-même composée de plusieurs droites parallèles, dues à son épaisseur et à ses moulures. Au-dessous d'elle s'étend une architrave, tantôt simple, tantôt double, et plus ou moins ornée de bandes

horizontales. Tout ce faisceau de droites parallèles est soumis, conformément à la loi ci-dessus énoncée (fig. 9), à l'influence des obliques supérieures. Quand le soleil éclaire cet ensemble, la courbure devient, non plus grande, mais plus apparente. Dans les pays du Midi, où l'intensité de la lumière accuse fortement les lignes des édifices, la déformation optique abaisse le milieu des frontons et des architraves, au point de faire paraître les colonnes des angles plus hautes que celles du milieu, quoiqu'elles leur soient égales.

Il n'est guère possible d'admettre que les architectes anciens, dont les études profondes et le sentiment esthétique éclatent dans toutes leurs œuvres, n'aient pas été frappés de déformations si visibles et si choquantes. Elles se manifestent sur l'épure même et sur le bureau de l'architecte, quand il fait le tracé du monument qu'il doit construire. Par le fait, dans le dorique grec on trouve, dès les anciens temps, l'usage de la *courbe de rectification*. On ne l'a pas seulement constatée depuis le temps de M. Pennethorne, au Parthénon et au temple de Thésée, construits le premier en 445, le second vingt ans plus tôt; nous la voyons de même au vieux Parthénon, qui date du temps de Pisistrate.

Stylobates. — L'inclinaison des axes des colonnes vers l'intérieur du temple s'explique de la même manière et se trouve liée à la forme curviligne des stylobates. En effet, on sait que dans le dorique grec les parties supérieures de l'édifice sont extrêmement puissantes; les architraves et les frontons y ont une hauteur très-grande par rapport aux colonnes. Il en résulte que, si l'on se place devant un de ces temples à une distance qui permette d'en saisir

l'ensemble, l'effet des obliques du fronton et du toit se fait sentir jusque sur les stylobates et les degrés. Vitruve observe que, si ces parties basses étaient rectilignes, elles paraîtraient concaves, *alveolatæ*, et que par conséquent il faut les faire convexes, afin qu'elles paraissent droites. — Mais du moment où elles sont convexes, elles forment avec les axes des colonnes un angle qui n'est plus droit et qui tend à les rejeter en apparence vers le dehors. Cet effet est accru par la forme conique du fût des colonnes, car celles des angles, se dessinant sur le ciel et étant extérieurement plus éclairées que toutes les autres parties de la colonnade, donnent à l'édifice une forme pyramidale très-prononcée. Enfin (fig. 14), l'oblique du fronton formant avec la dernière colonne un angle obtus CAB, tend à diminuer cet angle et, par conséquent, à rejeter la colonne vers le dehors. Ces effets vont en diminuant des extrémités de la colonnade vers son milieu, où ils deviennent presque insensibles.

Pour les corriger, il fallut donc incliner tous les axes vers l'intérieur, et cela d'une quantité proportionnée à la déformation produite.

Il n'était pas possible de donner une forme convexe aux quatre côtés du quadrilatère sur lequel repose le péristyle, sans que cette convexité occupât tout le pavé du temple et eût quelque part son point culminant. Au Parthénon, il se trouva devant la statue et sous la statue même, parce que l'édifice était partagé en deux salles inégales.

Quant aux courbures dans le sens horizontal, nous avons dit que les surfaces concaves (et, par abstraction, les arcs qui les ont engendrées) exercent, à l'égard des lignes sur lesquelles elles tombent, une action déformatrice. Il en

résulte qu'un quadrilatère rectiligne, établi horizontalement sous la voûte du ciel, subira de la part de celle-ci la même déformation que le carré inscrit dans des cercles concentriques (fig. 12). Un édifice entièrement composé de lignes droites, et dont la forme approche du parallélipipède rectangle, semblera concave dans toutes ses parties; ses quatre angles paraîtront saillir, à la manière d'un chapeau chinois; il aura une raideur, une crudité de formes qui lui ôtera toute grâce. C'est pourquoi la courbe de rectification dut être appliquée, même dans le sens horizontal, quoique d'une façon plus restreinte; les axes des colonnes furent distribués sur une ligne dont la convexité regarde le dehors.

Cette action de la voûte céleste est beaucoup plus forte qu'on ne l'imagine, surtout dans les pays du Midi, où le ciel est toujours pur, plus encore en Grèce, où la mer termine souvent l'horizon par une courbe bleue parfaitement dessinée. Un mur horizontal XY (fig. 13), vu d'un point V' et se projetant sur l'horizon X'HY', paraît concave s'il est rectiligne; une surface plane et horizontale paraît creusée en manière de coupe, et, si elle est carrée, ses quatre angles sembleront aigus.

Les explications que je viens de donner sont toutes fondées sur des faits naturels qui n'ont point changé. Notre œil est fait comme celui des anciens; il acquiert seulement plus de sensibilité par l'exercice. L'habitude de voir des bases de frontons déformées fait qu'on ne remarque plus cette déformation. On n'a aperçu les courbes dans les temples athéniens qu'il y a trente ans, et on en a cherché l'explication partout où elle n'était pas, tandis qu'on l'avait sous la main dans un fait que l'on peut

constater soi-même cent fois par jour. Les artistes grecs l'avaient remarqué de bonne heure, puisque le soubassement encore existant du Parthénon de Pisistrate (VI^e siècle) présente les mêmes lois de courbure que le Parthénon de Périclès et que le temple de Thésée. Une fois en possession d'une remarque si importante les architectes anciens en ont tiré des conséquences, qu'ils n'ont plus perdues de vue tant qu'a duré la civilisation hellénique. Ils en ont tenu compte dans leurs plans; ils les ont calculées avec une étonnante justesse d'esprit et de coup d'œil. Vivant avec la nature et soumettant leurs conceptions architecturales à des lois physiologiques qu'ils ne pouvaient supprimer ni contrarier, ils ont construit des monuments qui, une fois debout, ont en quelque sorte fait partie de l'univers et se sont harmonisés avec lui.

NOTE RELATIVE A UN TEXTE DE VITRUVE.

Stylobatam ita oportet exæquari ut habeat per medium adjectionem, per scamillos impares. Si enim ad libellam dirigatur, alveolatus oculo videbitur. Hoc autem, uti scamilli, ad id convenientes, fiant, item in extremo libro forma et demonstratio erit descripta.

« On doit dresser le stylobate de telle sorte qu'il ait un renflement en son milieu, (ce que l'on obtient) au moyen de nivelettes inégales. Car s'il est droit et de niveau, il semblera concave. Quant à la confection des nivelettes propres à cet usage, leur forme sera décrite et démontrée dans notre dernier livre. »

Cette phrase, depuis Perrault, a été torturée de cent

façons par les commentateurs, dont aucun ne connaissait l'existence des courbes doriques. On a été jusqu'à voir dans le mot *scamillus* un ornement d'architecture, comme s'il fallait en voir un dans la truelle ou le vilebrequin. *Scamillus* est un diminutif du grec *scamnion*, qui signifie un *petit banc;* il est exactement traduit par le mot *nivelette,* dont le sens est parfaitement clair. S'il voulait dire *degrés* d'escalier, il serait en contradiction avec le mot *exœquari*, qui signifie dresser, aplanir.

Dans plusieurs parties de la France, quand des ouvriers ont à poser horizontalement une ligne plus ou moins longue de pierres de taille, ils se servent de trois nivelettes égales, qui ont la forme d'un coin (fig. 15). Ils en posent deux aux extrémités de la ligne, de sorte que leurs sommets soient sur un même niveau AB; la troisième sert à poser successivement toutes les pierres intermédiaires; ils jugent que chacune d'elles est horizontale, lorsque, en visant à l'un des deux bouts, ils voient le sommet de la troisième nivelette arriver exactement dans la ligne AB.

Si, au lieu de trois nivelettes égales, on en emploie un plus grand nombre, dont les hauteurs aillent en diminuant vers le milieu (fig. 16), la ligne de pierres au-dessous de ces nivelettes est renflée et forme la courbe DE. Par ce moyen, qui est d'une extrême simplicité, l'architecte obtiendra la courbe qu'il voudra, arc de cercle, d'ellipse, de parabole, etc, car il lui suffira de mettre entre les mains des ouvriers des nivelettes inégales, *scamillos impares,* dont les hauteurs et les distances (ordonnées et abscisses) soient calculées pour produire cette ligne.

Le procédé des nivelettes est applicable aux courbes dans le plan horizontal ou dans un plan oblique, aussi bien qu'aux courbes verticales. Il suffisait pour toute la construction des édifices antiques, et n'offrait pas aux ouvriers d'alors plus de difficultés que la pose rectiligne n'en présente aux nôtres.

LES PROPYLÉES

I

Au mois d'août 1656, la foudre tomba sur l'acropole d'Athènes et fit sauter les Propylées, où les Turcs avaient un dépôt de poudre. L'aga Iousouf, qui commandait la forteresse, habitait un étage élevé au-dessus de l'édifice et qui, sauf des remaniements, datait de l'époque florentine. Le feu du ciel détruisit à la fois cette chétive habitation et le chef-d'œuvre d'architecture qu'elle recouvrait.

L'acropole d'Athènes, formée d'un rocher escarpé de toutes parts et accessible, quoique difficilement, du côté de l'ouest, était entourée de murailles bâties sur le précipice. Ces murs dessinaient comme un ovale allongé dans la direction de l'est à l'ouest; les chemins qui conduisaient à la citadelle, après avoir contourné la colline au nord et au sud, se réunissaient à l'extrémité occidentale de l'enceinte, en vue du Pnyx et vis-à-vis le rocher de l'Aréopage. C'est là que s'élèvent les Propylées. Sur un sol incliné et fort inégal furent établies des substructions

qui le nivelèrent et auxquelles aboutissait de droite et de gauche le mur d'enceinte; le massif de ces substructions était coupé en son milieu par un chemin creux donnant entrée dans la forteresse. Sa surface d'ensemble formait un carré ayant des ailes en saillie qui ne communiquent avec lui que par les angles. Le carré central est fermé sur ses deux côtés par des murs pleins et coupé par un autre mur transversal percé de cinq portes. La porte centrale est la plus grande; les autres vont en décroissant de hauteur et de largeur, de sorte que la ligne qui passerait par le milieu de leurs linteaux serait une courbe du second degré et non un arc de cercle. L'ensemble de ces cinq ouvertures est très-harmonieux.

Le chemin creux qui passe sous la porte du milieu divise la salle antérieure des Propylées en deux parties symétriques et dessine comme un double vestibule. Le toit unique de ce double vestibule était supporté par six grandes colonnes doriques formant une façade surmontée d'un fronton. A l'intérieur, à droite et à gauche du chemin, il y avait de chaque côté trois colonnes ioniques soutenant le plafond et la charpente du toit. Celui qui, suivant le chemin de la citadelle, avait passé sous cette colonnade par le chemin creux et montant, puis franchi la porte du milieu, se trouvait alors sous un nouveau portique divisé en deux comme le portique antérieur, mais beaucoup plus étroit et garni comme lui de six colonnes doriques. Il faut ajouter que la pente naturelle du terrain avait exigé que les deux vestibules fussent à des niveaux différents, de sorte que le mur percé de cinq portes s'élevait sur une montée de plusieurs marches au fond du grand vestibule antérieur. Les deux ailes de l'édifice avancent sur

la droite et sur la gauche en avant du grand vestibule, dont elles rejettent vers le fond et encadrent gracieusement la colonnade dorique. L'une et l'autre sont ornées sur leur façade interne d'une ordonnance de trois colonnes doriques de plus petite dimension. L'aile gauche, qui porte le nom de *Pinacothèque,* est composée d'un vestibule et d'une salle intérieure dans laquelle on pénètre par une porte flanquée de deux fenêtres. L'aile droite n'est qu'une simple galerie fermée de trois côtés et ornée d'une ordonnance de petites colonnes doriques regardant l'ordre correspondant de l'aile gauche. A cet ensemble il faut ajouter que les intervalles des colonnes de la grande façade, auxquelles répondent exactement celles du portique oriental, sont inégaux comme les portes auxquelles ils correspondent, parce que les douze colonnes ont été placées en face des trumeaux de mur par lesquels ces portes sont séparées.

Avant l'explosion de 1656, l'aile droite avait disparu sous une énorme tour carrée construite par les ducs florentins Acciaiuoli. Après l'orage, les frontons de la Pinacothèque et du corps principal n'existaient plus. Les poutres de marbre pentélique qui s'élançaient d'une colonne à l'autre gisaient à terre, rompues ou mutilées; la plupart des chapiteaux et une partie de plusieurs fûts de colonnes avaient disparu sous les débris. On n'enleva pas ces décombres : les Turcs, revenus de leur terreur, réparèrent l'habitation de l'aga, et l'édifice disparut presque entièrement sous ces informes bâtisses. L'aile gauche fut mieux respectée du temps et des barbares : l'élégante colonnade de la Pinacothèque n'a pas souffert; à peine quelques tambours de colonne ont-ils, en glissant l'un sur l'autre,

subi quelque déplacement; les cannelures mêmes sont presque intactes; elles le seraient entièrement si elles n'avaient été quelque peu endommagées par les boulets, qui ont plus d'une fois ébranlé ces monuments.

Le retour de l'indépendance a marqué pour les arts de la Grèce une ère nouvelle : pendant que le zèle du peuple grec et l'amour éclairé de l'Europe pour l'antiquité relevaient des colonnes au temple de Minerve ou en consolidaient les parties chancelantes, on rejetait dans la plaine les terres et les masures qui couvraient les Propylées. Plus tard, M. Titeux, et à sa suite M. Beulé, continuèrent les déblaiements. Enfin, il y a deux ans, la Société archéologique d'Athènes, avec des fonds donnés par M. le docteur Schliemann, a démoli la tour florentine, élevée sur l'aile droite, et rendu à la lumière les murs et les colonnes emprisonnés dans sa maçonnerie. Quand on aura démoli l'inutile escalier bâti par feu M. Pittakis le long du bastion qui porte l'aile droite, les Propylées apparaîtront dans leur ensemble, autant du moins que cela est possible pour un édifice privé de ses frontons et de ses toits.

La disposition générale de ce triple monument avait été appropriée à l'usage auquel on le destinait, car il était avant tout l'entrée d'une forteresse. Par une distribution singulière des montagnes, la nature a donné au sol de la Grèce une configuration topographique qui ne se rencontre guère ailleurs. Cette contrée, une des dernières formées de l'Europe, est hérissée de montagnes qui se dressent en massifs contigus plutôt qu'en chaînes allongées, et qui envoient dans toutes les directions des contre-forts dans les plaines et des promontoires dans la mer. Les îles

grecques sont elles-mêmes comme des sommets de montagnes qui émergent au-dessus des eaux. Au fond de chacun des golfes s'étend une petite plaine de quelques lieues de profondeur, peu élevée au-dessus du niveau de la mer et comprise dans une enceinte de montagnes souvent grandioses. Sur cette plaine unie s'élèvent une ou plusieurs collines presque toujours surmontées d'une masse calcaire, plus ou moins aplanie à son sommet. Comme, dans nos contrées, les seigneurs féodaux construisirent leurs châteaux forts sur les lieux escarpés, ainsi les anciennes peuplades de la Grèce s'établirent sur ces rochers stériles avec leurs dieux et leurs richesses, et donnèrent le nom de cité, πόλις, à leur commune habitation; une muraille sur le précipice en ferma l'enceinte. Plus tard, la ville se répandit à l'entour, descendit vers la plaine, et, de ce moment, le rocher avec sa construction prit le nom de ville-haute ou d'*acropolis*. Là où plusieurs acropoles se rencontrèrent dans une même plaine, la tribu la plus puissante absorba la plus faible, jusqu'à ce que, maîtresse de tout le pays, elle songeât à franchir les montagnes qui l'entouraient et à s'emparer des plaines voisines. C'est ainsi qu'Argos ruina Mycènes et Tirynthe, qu'aucun obstacle ne séparait d'elle. Les Athéniens tournèrent l'Hymette et s'étendirent de bonne heure jusqu'à la mer d'Eubée. L'acropole d'Eleusis eut à soutenir tour à tour les assauts d'Athènes et de Mégare. Messène subit le joug de Sparte. Platées, malgré les dieux et la foi jurée, n'eut point de plus grands ennemis que les Thébains. Toute l'histoire ancienne nous démontre que chacune des acropoles de la Grèce doit être considérée comme une ville primitive, que l'enceinte de l'acropole était l'enceinte de

cette ville, et que les propylées étaient la porte principale ouverte dans sa muraille.

A Athènes, la porte qui avait précédé les Propylées, et qui avait probablement été construite au temps de Pisistrate, était double et s'ouvrait presque au même endroit que cet édifice. Quand elle eut été détruite par les Perses et que l'on construisit les Propylées, on donna à cette entrée un nouveau luxe et des dimensions beaucoup plus grandes; mais l'édifice n'en demeura pas moins l'entrée d'une forteresse et dut en remplir les conditions. Les substructions sur lesquelles on l'établit jouèrent du côté de l'ouest un role analogue à celui du *cimonium* à l'est, et substituèrent une muraille verticale à des rocs inégaux, qui pouvaient être escaladés. Le bastion qui forme saillie devant l'aile droite et sous lequel l'ennemi devait passer, protégeait cette dernière. L'aile gauche s'avance sur un rocher inaccessible, qui domine l'escalier de Pan. L'ennemi était donc réduit à s'engager dans cette sorte de cour en pente rapide et inégale que dessinait l'édifice, et à pénétrer dans le chemin creux, où quelques hommes pouvaient l'accabler sous des projectiles lancés de haut. Eux-mêmes étaient plus difficilement atteints et, par les quatre plus petites portes, pouvaient sans cesse être remplacés par de nouveaux combattants.

Toutefois, il est juste d'observer qu'au temps où l'on construisit les Propylées, on prévoyait dans Athènes une prochaine lutte avec les Spartiates, lutte qui en effet ne tarda pas à éclater. Si l'administration athénienne dépensait beaucoup pour les œuvres d'art, elle consacrait de plus grandes ressources encore à préparer la guerre. On n'ignorait pas que la chance pouvait tourner contre la

ville et amener l'ennemi jusque devant l'acropole. On crut donc bon d'en protéger l'entrée par des ouvrages avancés, d'une nature absolument militaire, et l'on construisit ces deux tours ou saillies qui existent encore en avant des Propylées, à un niveau inférieur, et qui se reliaient l'une au bastion de la Victoire, l'autre à celui où débouchait l'escalier de Pan. Ainsi, tout en laissant à l'édifice de marbre le caractère militaire qu'il devait à son origine et à sa destination, on mettait l'œuvre d'art à l'abri derrière un rempart qui devait soutenir le premier choc.

Du reste, l'existence de propylées à Athènes n'est point un fait isolé dans l'histoire grecque. Il y en eut de semblables à Eleusis, construits dans les mêmes proportions, sur le même plan, avec le même luxe que ceux d'Athènes. A Mégares, à Corinthe, à Argos, partout où se trouvait une acropole entourée de remparts, la porte principale était défendue par des plates-formes avancées, où l'on plaçait des soldats, et qui portaient le nom de propylées. A Mycènes même, prise par les Argiens dans la période qui suivit immédiatement la guerre de Troie et restée telle qu'elle était alors, l'entrée principale de la citadelle était entourée d'ouvrages militaires : à droite de la Porte-des-Lions s'élève une saillie artificielle qui répond au bastion de la Victoire; à gauche le rocher est escarpé comme celui sur lequel fut construite la Pinacothèque; la Porte-des-Lions est une sorte de propylée.

On s'étonne que les Grecs aient décoré avec un tel luxe des ouvrages militaires exposés à devenir un champ de bataille. Aujourd'hui on accuserait à bon droit de manque de sens un État qui exposerait aux bombes et aux boulets ennemis de fragiles colonnades et des murs de si mince

épaisseur. Aussi bien, ni les Propylées, ni le Parthénon n'ont résisté au canon des Turcs et des Vénitiens. Plus d'un boulet est venu se briser contre les murailles adossées au rocher; mais d'autres, frappant dans les cannelures des colonnes ou sur les murs de la Pinacothèque, ont fait voler en éclats ces marbres précieux. Les moyens de destruction ne manquaient pas non plus aux anciens: témoin ce siége de Platées, décrit par Thucydide, où, élevant muraille contre muraille, les Thébains lançaient des faisceaux de bois enflammés dans la citadelle, qui finit par succomber et fut rasée. Mais les machines de guerre, au temps de Périclès, n'étaient pas comparables à celles de nos jours. Quoique agissant déjà avec une certaine puissance, elles n'atteignaient pas à distance comme le canon. La catapulte, qui d'ailleurs ne fut inventée que plus tard, lançait de gros blocs de pierre, mais à un petit nombre de mètres. Le bélier devait être placé tout près de la muraille et sur un sol de niveau. Ainsi, par leur position seule, les Propylées n'avaient à redouter aucune de ces machines: aussi voyons-nous que, par le fait, ils ont résisté aux efforts des armes comme à ceux des siècles, et qu'il a fallu, pour les ruiner, le feu du ciel et la poudre à canon.

Ce monument pouvait donc être décoré avec tout le luxe de l'architecture et de la peinture; il pouvait recevoir sous son toit des objets précieux et fragiles comme des statues et des tableaux, sans avoir pour cela à redouter l'attaque des ennemis. C'est ainsi que, malhabiles à détruire, peut-être aussi peu désireux d'anéantir de belles œuvres, les anciens Grecs purent donner, même à leurs ouvrages militaires, cette beauté et cette grâce qu'ils recherchaient surtout dans les temples de leurs dieux.

On voit par ce qui précède que les Propylées sont un monument de l'architecture civile des Athéniens. Il est d'autant plus nécessaire de le remarquer que d'habiles archéologues ont avancé sur ce sujet une opinion que nous considérons comme erronée. M. Leake, qui a composé sur Athènes un savant ouvrage, où l'exactitude des descriptions n'est égalée que par la sage et ingénieuse critique des textes, pense que les Propylées portent à la fois les caractères de l'architecture civile et de l'architecture religieuse. Il n'appuie pas son opinion sur l'analyse du monument, mais sur cette idée que, l'acropole étant à la fois un poste militaire et un grand sanctuaire de la divinité, les Propylées, qui en étaient comme le vestibule, devaient présenter à la fois ces deux caractères. Au siècle de Périclès, les Grecs avaient sans contredit un vif et énergique sentiment de la beauté; cependant nous ne croyons pas qu'ils eussent fait de ce sentiment une analyse qui eût déjà transformé l'art en une sorte de science esthétique. Platon, qui vivait après ce grand politique, n'arrive au sujet de la beauté qu'à des définitions assez vagues ou du moins très-générales. Il est peu probable que Phidias ou Ictinos, avant de construire le Parthénon, aient voulu donner à leur œuvre un caractère simplement religieux, et que Mnésiclès au contraire ait voulu réunir dans les Propylées le caractère civil et le caractère religieux à la fois. Il y avait moins de métaphysique et plus d'inspiration dans l'art des anciens. La tradition et la nature étaient leurs guides. C'est nous qui, faisant un retour sur notre admiration, essayons de nous l'expliquer à nous-mêmes et d'en découvrir les raisons cachées.

Ce n'est pas que les artistes de l'ancienne Grèce n'eus-

sent de leur art une connaissance exacte et profonde. Depuis les premiers essais de construction, connus sous le nom de murs cyclopéens, jusqu'au mur parfait de la Pinacothèque, on peut suivre les transformations que l'art de bâtir a subies, comme on peut reconnaître les perfectionnements successifs qu'ont reçus les colonnes, les entablements, les frises, les portes mêmes des édifices, depuis les Atrides jusqu'à Périclès. L'effet finit par être calculé à l'avance pour les moindres ornements, où la délicatesse du travail égalait celle des statues et des vases ciselés. Mais de cette recherche dans les détails, de ce goût difficile qui ne souffrait aucune imperfection, à l'analyse philosophique, à l'abstraction qui découvre dans un grand ouvrage un caractère purement idéal, il y a vraiment un abîme. Autant le besoin de la beauté et de la grâce était instinctif chez les artistes grecs, autant les théories dont nous parlons semblent éloignées du génie antique. Nous donc, qui venons les derniers, et qui faisons la *science de l'art*, comme, après Périclès, on tira la rhétorique de l'éloquence, bien loin de prêter aux anciens des idées nées de nos jours, nous devons d'abord considérer leurs œuvres, les usages auxquels ils les destinaient, la nature qui les inspirait, les conditions techniques qui leur étaient imposées par la tradition.

Or, quand nous comparons les Propylées à un temple, nous ne pouvons trouver d'analogie entre ces deux choses. Ce qui constitue le temple grec, c'est avant tout le *naos*, c'est-à-dire la salle fermée, inaccessible au vulgaire, où se trouvait la statue du dieu ou de la déesse. Dans les Propylées, il n'y a rien qui ressemble au *naos*, puisque l'idée mère des bâtiments est celle d'un simple mur percé

d'une porte. A ce mur on ajouta quatre autres portes et une colonnade devant et derrière, avec une allée centrale garnie de six colonnes. On y ajouta aussi deux ailes également garnies d'une colonnade. Le temple, sanctuaire de la divinité, n'est point ouvert au premier venu; les prêtres seuls et quelquefois les magistrats ont le droit d'y pénétrer. Au contraire, sous la grande porte des Propylées passent, non seulement des hommes à pied, mais aussi des cavaliers et des charriots pour les besoins de la citadelle. L'aile droite forme une simple galerie ouverte du côté du chemin et livrée aux soldats en temps de guerre. La Pinacothèque, composée d'un portique et d'une salle fermée, a peut-être quelque ressemblance avec un temple, mais elle servit comme galerie de tableaux et ne fut sous la protection d'aucune divinité.

Ainsi, dans la disposition générale de l'édifice, rien ne rappelle un temple. De plus, les diverses parties du temple se rapportaient toujours au but principal : si la statue de la divinité ne pouvait être vue, des sculptures placées à l'extérieur retraçaient du moins aux yeux du peuple ses bienfaits ou sa puissance. Sans sortir d'Athènes, nous voyons encore le Parthénon, le temple de Thésée, celui de la Victoire, ornés de bas-reliefs dont le sens était aisément compris de tous. Rien de tel aux Propylées : tous les ordres extérieurs des colonnes sont doriques, et des nombreuses métopes qui les surmontent, pas une n'avait reçu de sculptures.

Enfin les anciens n'avaient pas un dieu unique, dont la nature, bien connue des uns, mal démêlée par les autres, pût se prêter à toutes les intelligences et suffire à ce vague besoin que nous nommons aujourd'hui le sentiment reli-

gieux. Ce serait mal connaître le génie grec que de lui prêter ces idées indécises et ces fantômes d'une raison qui se cherche elle-même. Dans l'ancienne Grèce, toute chose a sa forme, sa nature, ses attributs définis : ce n'est pas à Dieu que l'on croit; c'est à Jupiter, à Minerve, à Vénus. Celui qui n'admet pas les dieux et les déesses, quelque religieux qu'il soit d'ailleurs, est un impie; il boira la ciguë, comme Socrate. Il ne faut donc pas dire que les Propylées ont un caractère religieux, car on demandera aussitôt quel est le dieu ou la déesse qui habite les Propylées.

Il y avait au pied d'une des colonnes, dans l'intérieur de l'acropole et hors du monument, un autel mis au jour par les fouilles de 1835; mais il fut élevé pour une cause accidentelle. Le meilleur ouvrier étant tombé en cet endroit pendant la construction, Périclès fit dresser l'autel en l'honneur de Minerve-Hygie, pour obtenir sa guérison. (Plutarq., *Péric.*, XIII.)

Une inscription (n° 89 du répertoire de Rangabé), trouvée dans la Pinacothèque, constate que les frais des Propylées étaient payés par les Hellénotamies, et étaient par conséquent à la charge du trésor civil. Le Parthénon, au contraire, et tous les édifices sacrés avaient leur trésor, d'où l'on tirait les fonds nécessaires à leur construction et à leur réparation. Ce seul fait prouve donc que le vestibule de la citadelle était considéré par les Grecs eux-mêmes comme n'étant pas un monument religieux, car si l'État paya la construction des Propylées, ce n'est pas que le trésor sacré n'y pût suffire, puisque, à la même époque, les finances étant épuisées, la république fit plusieurs fois des emprunts à ce trésor avec promesse de restitution.

Telles sont les raisons principales par lesquelles on peut se convaincre que ce monument n'est point un édifice sacré et que, pour renfermer des temples et des autels, l'acropole n'en est pas moins une citadelle dont les Propylées sont la porte, comme le Dipylon et les autres portes, qui avaient chacune son nom, étaient les entrées de la ville. C'est mal comprendre la Grèce et l'art antique, où tout est clair et distinct, que d'attribuer à l'un des plus grands architectes du siècle de Périclès cette pensée toute moderne d'avoir voulu donner le caractère religieux à un monument profane, ouvert à tous les citoyens, que la guerre pouvait souiller de sang, et qui ne devait avoir ni divinité, ni sacrifice.

II

Nous devons maintenant revenir à la description du monument, dont nous n'avons donné en commençant qu'une légère esquisse. Il est difficile, sans doute, de représenter par des paroles un ouvrage d'architecture qu'il serait nécessaire d'avoir sous les yeux pour en saisir l'effet. Mais les formes générales et les éléments des édifices grecs sont si bien connus, et celui-ci offre si peu de mystères, que les paroles serviront moins à le décrire qu'à en faire ressortir les caractères idéaux.

Les Propylées sont avant tout un monument dorique, comme le Parthénon et le temple de Thésée. Cet ordre d'architecture antérieur, même en Grèce, à l'arrivée des

Doriens, était le plus en usage dans cette péninsule et dans ses colonies de l'Asie-Mineure, de la Sicile et de l'Italie méridionale. Il unissait la simplicité et la grandeur, et convenait mieux que tout autre au génie grec. L'ordre ionique était moins employé que lui à l'extérieur dans les grands ouvrages d'architecture; exigeant plus d'ornements, il était sans doute moins capable d'un puissant effet. Quant au corinthien, il est d'origine plus moderne; on peut douter qu'il fût connu des Grecs au temps de Périclès; c'est beaucoup plus tard qu'il prit les grandes proportions qu'il a dans le temple de Jupiter olympien à Athènes et qu'il rivalisa avec les autres ordres. On peut dire que le type principal de l'architecture grecque est le dorique et que, dans deux genres différents, ses principaux modèles sont le Parthénon et les Propylées.

Le dorique religieux du Parthénon, par la puissance de ses colonnes, serrées vers les quatre angles et inclinées vers l'intérieur de l'édifice, apporte à l'esprit l'idée d'une solidité inébranlable et d'une durée éternelle. Le dorique profane des Propylées est conçu d'une autre manière. Les six colonnes de face du corps principal sont divisées en deux groupes par le chemin de la citadelle, qui traverse l'édifice dans son milieu et tient la place d'une colonne. L'architrave n'était point pour cela interrompue au-dessus de la colonnade, non plus que la série des triglyphes; l'ensemble était surmonté d'un fronton sans sculptures. La porte principale des temples, étroite et haute, plus large à sa partie inférieure, n'occupait que l'intervalle ordinaire de deux colonnes et ne produisait aucune interruption dans le péristyle. Les nécessités de l'ordre dorique avaient seulement exigé que les colonnes d'angle fussent

rapprochées de leurs voisines, et ce qui paraissait à Vitruve une difficulté insurmontable s'était tourné dans les temples grecs en une beauté nouvelle. La même nécessité se rencontra dans la construction des Propylées : il fallut donc que, tout en écartant l'une de l'autre les deux colonnes centrales de la façade, on rapprochât du centre les deux colonnes extrêmes. Mnésiclès fit sortir une grâce nouvelle de ces deux difficultés réunies. S'il avait porté à huit le nombre de ces colonnes, comme Ictinos l'avait fait au Parthénon, il y eût eu de chaque côté deux entre-colonnements égaux qui, rapprochés de la grande interruption du milieu et des deux petits intervalles extrêmes, auraient blessé ce sentiment de l'harmonie dont les Athéniens étaient si jaloux. Il réduisit donc le nombre des colonnes à six, et forma de la sorte cinq entre-colonnements inégaux, celui du milieu plus grand que tous les autres, les deux extrêmes plus petits, et les deux intermédiaires d'une grandeur moyenne et proportionnée. Il en fut de même du péristyle postérieur, parallèle au premier, mais construit sur un terrain plus élevé. Entre les deux, et correspondant aux cinq autres entre-colonnements, s'ouvrent les cinq portes, qui vont en décroissant de grandeur à droite et à gauche. M. Quatremère de Quincy, qui n'avait pas vu les Propylées, et qui ne les connaissait que par des mesures prises à la hâte sous les yeux des Turcs, a fait ressortir la beauté de ces ordonnances ; la majesté et la force du dorique sans base s'y unissent à une grâce singulière, obtenue par l'inégal écartement des colonnes et par l'habile disposition des deux façades.

Nous ne connaissons que par conjecture l'ordre des colonnes intérieures de l'opisthodome au Parthénon. Quatre

grandes pierres, symétriquement disposées dans le pavé, et l'absence de traces pareilles à celles qu'on voit encore dans le *naos,* sont des motifs suffisants pour croire que ces colonnes étaient ioniques et reposaient sur de larges bases. L'ordre intérieur des Propylées a été mutilé lors de l'explosion; mais les parties écroulées gisent à terre et permettent de restaurer sans conjectures la double colonnade. N'étant séparées par aucun mur de l'ordre dorique de la façade, ces colonnes devaient uniquement à la grâce naturelle de leurs contours une simplicité en harmonie avec le reste de l'édifice; aussi l'architecte grec a-t-il réduit, autant qu'il était possible, les ornements du genre ionique. Non seulement les volutes peuvent être formées de courbes multiples, et offrir à la lumière des pleins et des vides où elle se brise et se réfléchit de mille manières; mais des ornements nombreux peuvent encore y être sculptés et descendre jusque sur le fût de la colonne. La base aussi peut recevoir des moulures qui varient au gré de l'artiste, et donnent à l'élégance naturelle de cet ordre toute la simplicité ou toute la recherche que peut désirer l'imagination. Mais la première loi dans l'art est celle de la proportion dans les formes et du rapport harmonieux des parties avec l'ensemble. Autant on répandit d'ornements sur le double édifice ionique, connu sous le nom d'Erechthéum et voisin du Parthénon, autant on montra de sobriété dans la décoration des Propylées. L'un était la demeure favorite d'une déesse et d'une jeune fille; les autres étaient la porte d'une citadelle.

La même harmonie dut se rencontrer entre les ailes et le bâtiment central. Quoique la disposition du terrain et l'usage auquel on les destinait n'eussent pas permis de les

faire égales entre elles, cependant leur architecture était la même, et elles contribuaient de la même manière à l'unité de l'ensemble. Leur caractère le plus apparent se trouve dans la dimension de leurs colonnes, plus petites d'un tiers que celles du corps principal. Au Parthénon, la colonnade intérieure du *naos* était formée de deux ordres doriques superposés et séparés par un entablement. L'ordre supérieur n'avait en élévation que la moitié de l'ordre inférieur. Bien que tout cet ensemble ait été détruit, on peut imaginer l'effet qu'il devait produire; on comprend que, dans une enceinte non moins élevée que le péristyle extérieur du temple, mais plus étroite et beaucoup moins longue, il était nécessaire de donner aux colonnes des dimensions plus petites; mais dès lors il fallait diviser la hauteur du monument et former deux ordres superposés. Les proportions relatives de ces deux ordres n'étaient point déterminées par la nécessité du genre; mais il appartenait au génie de l'artiste de concevoir les plus belles et les mieux assorties. Nous devons craindre, sans doute, de raisonner après l'œuvre faite: on peut dire cependant que ces proportions, presque répudiées de nos jours, sont plus conformes à la raison que toutes les autres, car, plus petites, les colonnes supérieures auraient eu besoin d'être plus nombreuses, et la moitié d'entre elles auraient semblé manquer de point d'appui; plus grandes, elles auraient eu leur base plus large et auraient paru écraser l'ordre qui les supportait.

Si nous entrons dans ces analyses techniques, c'est que la beauté des ouvrages d'architecture repose plus que toute autre sur des raisons abstraites et géométriques, et veut d'abord être acceptée par le sens commun. D'ailleurs, l'ar-

chitecture grecque, si simple dans les moyens dont elle dispose, n'a pu atteindre à de si grands effets que par l'habile combinaison des formes, par une science profonde et par le vif sentiment des proportions. Il n'en est point de l'architecture comme de la plastique : les formes que reproduit le sculpteur ont un premier modèle dans le corps de l'homme et de la femme; mais il n'y a dans la nature ni temples, ni propylées; il n'y a ni frises, ni entablements, ni colonnes. La beauté des monuments est donc moins imitative que toute autre; c'est d'une manière plus profonde qu'elle s'accommode aux lois générales de la nature et qu'elle les exprime.

Les trois colonnes des ailes, formant un angle droit avec les six de la façade principale, n'ont en hauteur que les deux tiers de celles-ci. Il est difficile de prouver par démonstration que cette proportion est mieux entendue que toute autre. Mais comme, dans un tableau, on éclaire d'une plus vive lumière le sujet principal, ainsi dans le monument dont il s'agit, il fallait bien donner aux ailes des dimensions plus petites, afin que le corps principal ne perdît rien de son effet.

D'ailleurs, si l'on considère l'ensemble de l'édifice, on s'aperçoit que les plus grandes proportions sont au centre, et qu'il y a décroissance à droite et à gauche dans la grandeur des portes, dans les intervalles des colonnes. Il était donc nécessaire de construire les ailes sur un petit modèle, afin qu'elles pussent entrer dans l'idée générale du monument. Si la proportion du simple au double, dans le péristyle intérieur du Parthénon, convenait à deux colonnades superposées, elle eût trop réduit les ailes des Propylées et en eût fait deux appendices

exigus et inutiles. Celle qui fut adoptée par Mnésiclès convenait évidemment mieux à l'ensemble où il l'employait.

Du reste, le petit dorique, moins rare qu'on ne le croyait il y a trente ans, ne différait du grand que par ses dimensions absolues. Quoique celles-ci ne soient pas une condition mathématiquement imposée à un édifice pour qu'il soit beau, elles ne lui sont pas non plus indifférentes. Si le Parthénon était grand comme le temple de la Victoire-Aptère, qui n'a que quelque mètres carrés, il est douteux qu'il eût acquis la renommée dont il jouit. Les petits édifices sont faits pour être vus de près, comme les petits tableaux, et comportent une ornementation plus délicate que les grands. Aussi les Grecs employèrent-ils souvent l'ordre ionique pour les petits édifices et le dorique pour les autres; mais ils ne changèrent jamais les conditions essentielles ni de l'un, ni de l'autre. Quand les Italiens se mirent à construire des édifices publics, ils donnèrent une base aux colonnes doriques comme aux autres ordres; et quand ils élevèrent des ordonnances les unes au-dessus des autres, ils mirent au bas ce dorique avec sa base, puis l'ionique au-dessus, et enfin le corinthien. En cela ils s'éloignèrent entièrement des usages helléniques : car nous voyons qu'à l'Acropole d'Athènes, comme à Pœstum et ailleurs, l'ordre dorique se superposait à lui-même, et les colonnes de cet ordre n'avaient jamais de base; les plus petites étaient telles que les plus grandes. La grâce des colonnades latérales des Propylées ne tient donc pas à quelque élément nouveau introduit par l'architecte ; elle ne peut s'expliquer que par le rapport de leurs dimensions avec celles de la grande façade. J'ai insisté sur ce

point, afin de bien faire comprendre que, dans les œuvres de l'art grec, les parties n'entrent jamais dans le tout qu'à titre de parties proportionnelles, et que le génie antique s'est toujours préoccupé de les maintenir dans la mesure exacte que la raison leur assignait.

Tous les temples doriques que nous connaissons avaient pour base un pavé ou stylobate, élevé sur deux ou trois degrés. Ce n'étaient point des marches, car ces degrés étaient beaucoup trop hauts pour cela. Au Parthénon, il y avait à la façade orientale trois montées : une au milieu, devant la porte du temple; une de chaque côté, devant le portique formé par le mur et le péristyle. Pour construire ces marches, on avait divisé le degré en deux au moyen de prismes quadrangulaires, mais seulement sur la longueur strictement nécessaire pour accéder à la porte ou sous le péristyle. Aux Propylées, comme les degrés sont à la fois trop hauts pour avoir pu servir de marches et trop étroits pour avoir pu être partagés en deux, on ne saurait douter qu'ils jouaient uniquement le rôle de stylobates. Le chemin creux les coupait en deux; mais, sauf cette interruption, ils se continuaient sur toute la façade et sur la face interne des deux ailes. Par conséquent ils ne se raccordaient pas avec un escalier placé au-dessous; le chemin qui aboutissait au centre de l'édifice n'était pas plus large que le passage en creux qui coupait sans retour les degrés. J'ai établi, dans mon ouvrage sur *la Ville et l'Acropole d'Athènes,* que les marches entrevues par M. Titeux et déblayées par M. Beulé appartiennent à une époque beaucoup plus récente et, selon toute vraisemblance, à ces Acciaiuoli qui transformèrent les Propylées en un palais florentin et construisirent sur l'aile

droite la haute tour démolie par le docteur Schliemann.

Il faut donc concevoir que cet édifice, tout de marbre à partir du degré inférieur, s'élevait sur des substructions de pierre grise, assez grossièrement assemblées et provenant, selon toute apparence, des vieux édifices détruits par les Perses au commencement du siècle. Le contraste des matériaux donnait une valeur nouvelle au monument et contribuait à en faire ressortir l'unité. Il était vu d'en dessous par les personnes qui montaient à l'acropole; on le voyait de niveau quand on montait sur la fortification, placée en avant, mais plus bas. Enfin on l'avait devant soi et on en saisissait l'effet général quand on était sur la colline du Pnyx, au lieu même où se tenait en plein air l'assemblée du peuple.

III

Les Propylées étaient dépourvues de sculptures. Le bas de leurs substructions était probablement garni de stèles dont on aperçoit encore les trous de scellement et dont plusieurs pouvaient être ornées de bas-reliefs. En outre, le bord du bastion, en avant de l'aile droite, sur lequel est le petit temple de la Victoire, avait une balustrade de marbre dont les célèbres Victoires conservées dans ce petit édifice faisaient partie; mais ces sculptures ne dépendaient point des Propylées.

Les membres du monument étaient ornés de peintures

et de dorures dont il reste çà et là de petits débris, et dont les traces se voient partout où elles ont existé. Les restes de peinture forment çà et là des couches assez épaisses pour pouvoir être détachées et analysées; le dehors est recouvert d'une poussière jaunâtre adhérente, mais la surface appliquée contre le marbre a conservé toute sa fraîcheur. Le bleu d'azur, le rouge de minium, le vert et l'or étaient les couleurs les plus répandues dans la partie supérieure de l'édifice. A l'extérieur, les triglyphes et leurs intervalles ou métopes, les corniches, les mutules; à l'intérieur les chapiteaux ioniques, les architraves ornées de moulures, généralement toutes les parties qui, dans l'un ou l'autre ordre, rappellent, par leurs surfaces arrondies ou la petite dimension de leurs plans, le travail du sculpteur, avaient reçu quelqu'une de ces décorations. Il y a même des architraves sur la surface plate desquelles on avait peint des méandres. De grandes inscriptions (*Répert.* de Rangabé, 56 et 57), trouvées dans le déblaiement de la Pinacothèque, prouvent que l'édifice avait été peint au moment de sa construction.

Les couleurs, sauf l'or, étaient appliquées à l'encaustique. Sur les procédés anciens usités dans ce genre de peinture, le lecteur trouvera des renseignements circonstanciés dans l'ouvrage important de *Paillot de Montabert*. L'analyse des restes recueillis sur les édifices d'Athènes a montré que la couleur était délayée dans de la cire, ayant peut-être pour véhicule une essence volatile ou, plus probablement, fondue au feu. Une fois appliquée sur la pierre, elle était recouverte d'une couche légère de cire pure, devant laquelle l'ouvrier présentait le réchaud, pour la refondre et la rendre transparente. Enfin on la polissait

par un lissage, à la manière des poteries préhistoriques. Pour obtenir des figures régulières et dont les contours fussent bien arrêtés, le dessin était d'avance gravé sur le marbre au moyen d'une pointe d'acier, de sorte que la ligne creusée par ce burin limitait la couleur avec la plus grande exactitude. Les contours gravés de ces dessins se voient sur une foule de points dans les Propylées, aussi bien que dans les autres édifices athéniens. Chaque couleur ayant laissé une trace d'un aspect particulier, on peut reconstituer le monument jusque dans ses plus petits détails.

C'est ici le lieu de parler des peintures de Protogènes, qui, selon Pline, se voyaient aux Propylées. L'aile gauche, comme son nom de Pinacothèque permet de le penser, était en effet une sorte de galerie de tableaux; mais rien n'indique que ces peintures fissent partie du monument. De quelle espèce étaient ces tableaux de grands peintres que Pausanias vit aussi dans la Pinacothèque? Deux savants archéologues, M. Raoul Rochette et M. Letronne, ont longuement débattu cette question; leur grande érudition n'a laissé échapper aucun texte qui pût aider à la résoudre. L'un a pensé qu'il s'agissait de tableaux sur bois, fixés par des tenons de métal aux murs du monument. L'autre, par des raisons non moins convaincantes, établissait que ces peintures étaient à l'encaustique, appliquées immédiatement sur le marbre préparé au marteau. Malheureusement, à l'époque où la question fut agitée, les Propylées n'étaient point déblayés encore, et l'on ne connaissait ce monument que par les travaux incomplets d'architectes et de voyageurs qui n'avaient pu le voir suffisamment. Le travail de M. Titeux eût certainement apporté

des lumières nouvelles; mais il périt victime de son zèle. En 1850, un autre pensionnaire de l'École de Rome, M. Desbuisson, étudia enfin l'œuvre de Mnésiclès pendant une année entière, et en releva les plus petits détails. Depuis cette époque, le travail de M. Desbuisson a été répété par de plus jeunes architectes, mais est resté comme une étude fondamentale et à peu près complète, à laquelle il n'a guère été possible de rien ajouter.

Or, nous avons constaté nous-même avec ce savant architecte que jamais il n'y eut de tableaux fixés au mur par des tenons, puisque nulle part on ne voit la trace de clous et que la surface du marbre est partout intacte. D'un autre côté, il n'y a pas eu non plus de peintures à l'encaustique; deux faits le démontrent avec évidence. Premièrement les murs ne sont point préparés pour recevoir l'enduit : au temple de Thésée la surface du marbre a été piquée à la *pointe*, et c'est par les creux ainsi obtenus que le stuc adhérait à la paroi; aux Propylées, les murs ont été taillés à la *gradine* (sorte de marteau lourd et plat dont le tranchant est dentelé) et simplement dégrossis; non seulement il n'y reste aucune trace de stuc, mais une telle surface est même impropre à le recevoir. Secondement, au temple de Thésée, le mur, avant d'être piqué à la pointe, avait été aplani et poli; il avait été *ravalé*, c'est-à-dire diminué d'épaisseur, de telle sorte que toute sa superficie fût en creux, moins saillante que les antes, architraves et moulures de toute sorte, et encadrée par ces parties en relief. Il n'en est point de même aux Propylées : ici le mur a la même épaisseur que les membres d'architecture; seulement on voit courir le long des antes une petite bande en creux, taillée au ciseau, parfaitement

polie, et portant toutes les marques d'un travail achevé. Cela veut dire, en architecture, que l'édifice n'a jamais été *fini*. En effet, il est hors de sens que la muraille d'un édifice ait la même épaisseur que les membres, puisque ceux-ci en représentent la charpente; le mur est un remplissage, une sorte de panneau glissé comme à coulisse dans son cadre. Il est certain que toute la superficie saillante et rugueuse des murs des Propylées devait être *abattue* au niveau de la bande courante, et cela explique comment elle n'est encore taillée qu'à la gradine.

M. Letronne s'est donc trompé autant que M. Raoul Rochette, quand il a soutenu que les tableaux des Propylées étaient peints à l'encaustique sur les murs. Bien loin de là, les jointures des pierres n'ont pas même été effacées : avant de poser une pièce de marbre sur l'assise déjà établie, on lui laissait une épaisseur plus grande que celle qu'elle devait avoir; on en taillait les bords, non à angle droit, mais en biseau, de peur qu'au moment de la pose la pression n'en détachât quelque éclat. C'est un accident commun dans les constructions modernes d'Athènes, lorsque, à l'imitation des anciens, on asssemble des blocs de marbre à nu l'un sur l'autre et sans ciment. Plus tard, le biseau était abattu, la surface du mur était polie au sable ou à l'émeri, et les joints des pierres disparaissaient. Telles sont en effet les parois des temples finis, comme celui de Thésée, l'Erechthéum et le Parthénon. Aux Propylées, les blocs qui composent les murs ont encore leurs biseaux; les bandes en creux qui règnent autour sont les amorces des surfaces définitives, surfaces qui, n'ayant jamais été réalisées, n'ont pu recevoir aucune décoration. Ainsi donc les tableaux vus par Pausanias, et les peintures mention-

nées, sans trop de critique, par Pline, n'étaient ni peints à l'encaustique sur les parois, ni accrochés aux murs par des tenons. Ils étaient donc détachés et indépendants de l'édifice.

Du reste, les murs des Propylées n'en sont pas les seules parties qui soient restées inachevées. Il en est de même des degrés et des stylobates. Il y a dans l'angle rentrant des degrés, autour des colonnes, des antes, et au pied des murs des bandes en creux, indiquant nettement que toutes les surfaces horizontales devaient aussi être diminuées par une retraite finale et qu'elle ne l'ont pas été. Cette circonstance a pour nous l'avantage de nous montrer les états successifs par lesquels devait passer une pierre avant de parvenir à son état définitif. Vers l'angle de droite, sous le portique de l'est, quand on a passé la porte et que l'on entre à l'acropole, on voit encore au moins les trois derniers travaux exécutés sur les blocs avant et après la pose, savoir : l'état final dans la bande en creux, au pied de l'ante et de la colonne, le travail de la gradine sur un plan un peu plus saillant, enfin le simple dégrossissement au marteau pointu. En outre, l'extérieur du mur offre un grand nombre de petites saillies, au moyen desquelles les blocs étaient enlevés par des crampons de fer, quand on les mettait en place ou qu'on les polissait l'un contre l'autre par le frottement.

Le stylobate, au pied des colonnes, est particulièrement intéressant à examiner, parce qu'il nous dévoile des procédés de construction qui méritent d'être signalés et dont la trace disparaissait dans les édifices terminés. Avant de poser le tambour inférieur de la colonne, on en préparait la place en creux sur le stylobate. Ce creux carré avait la

hauteur horizontale qu'il devait garder et on le polissait exactement. Sur sa surface, autour d'un point pris comme centre, on décrivait une circonférence qui n'était pas nécessairement circulaire, puisqu'au Parthénon, par exemple, les bases des colonnes ne sont pas inscrites dans des cercles. La trace de cette courbe était gravée au burin; ensuite on traçait deux diamètres : l'un passait par les autres axes de la colonnade et, au Parthénon comme au temple de Thésée, faisait partie d'une courbe horizontale; l'autre était perpendiculaire au premier. Alors on procédait à la pose du premier tambour, préalablement poli et ajusté sur la surface de repos. On taillait ensuite les cannelures, de telle sorte que les quatre premières, opposées deux à deux, fussent coupées exactement en leur milieu par les diamètres et que toutes les arêtes, larges d'un ou deux millimètres seulement, tombassent exactement sur la circonférence tracée.

Voilà ce qui s'aperçoit clairement au pied des colonnes doriques des Propylées; nous y surprenons ainsi le procédé employé par les grands architectes du temps de Périclès, pour faire d'un édifice de marbre un véritable appareil de précision. Des lignes tracées au bout des murs, comme des lignes de mitoyenneté, avaient évidemment le même but. Par conséquent, on établissait d'abord, sur les substructions, les degrés, puis la grande surface horizontale, qui était à la fois le pavé de l'édifice et le stylobate des colonnes doriques. Sur cette superficie, trop élevée de plusieurs millimètres, on taillait en creux et l'on polissait parfaitement les parties où devaient être établies les élévations. Sur ces portions finies on traçait au burin le plan de l'édifice et la place, mathématiquement exacte, de tous

ses membres. Alors seulement on procédait à la construction en hauteur.

J'ai fait remarquer que la trace de ces opérations techniques avait totalement disparu dans les édifices terminés. J'ai cependant découvert, entre les deux colonnes du milieu, au *pronaos* du Parthénon, la ligne de symétrie qui avait partagé l'édifice en deux moitiés sur sa longueur. Cette ligne avait été la base de toute la construction et en donnait l'orientation véritable. Je rappellerai seulement ici que cet axe forme avec la ligne est-ouest un angle de 14° 11, qui répond exactement à la distance zénithale du soleil au solstice d'été de l'année 445, date probable de la fondation du Parthénon. On trouvera à cet égard les renseignements les plus précis dans ma *Légende athénienne*.

Il est à remarquer que le tracé général d'un temple, comme le Parthénon ou le temple de Thésée, était d'abord exécuté d'une manière approximative, et que l'on donnait une forme à peu près carrée aux creux, d'ailleurs trop grands, sur lesquels on devait élever les colonnes. La profondeur de ces creux (qui pour le péristyle extérieur du Parthénon étaient au nombre de quarante-six) était soumise à une opération de nivellement très-minutieuse, car chaque rangée devait être comprise, avant la retaille du stylobate ou pavé, dans la courbe à double courbure qui régit les temples doriques d'Athènes. Nous savons en outre que les quatre angles d'un temple, tel que le Parthénon, ne sont pas à la même hauteur horizontale. La différence devait nécessairement se faire sentir sur toutes les colonnes d'un même côté, et n'était pas la même d'un côté à l'autre. Elle se reproduisait encore, mais autrement aussi, dans les colonnades intérieures du pronaos et de la

cella, car tout le pavé de l'édifice dessine une surface convexe, dont le point culminant est dans la cella, devant la statue de la divinité.

Je suis entré dans ces détails pour que le lecteur comprenne par des raisons démonstratives que les architectes grecs n'étaient pas seulement des artistes, mais aussi des savants. Du reste, les opérations géométriques furent plus simples aux Propylées qu'elles ne l'avaient été au Parthénon, car toutes les surfaces y sont droites, ainsi que les murs et les colonnades. L'effet d'ensemble y était obtenu par d'autres moyens. Du moment où cet édifice était, non une salle fermée, mais une simple porte dans un mur de fortification, il n'y avait aucune raison pour courber les stylobates ou pour incliner les colonnes dans un sens plutôt que dans un autre. Les bases de fronton durent seules être convexes, afin de ne point paraître concaves. Mais toutes les colonnes reposèrent sur un plan horizontal, et les six du portique postérieur furent sur un autre plan plus élevé. Les pavés des salles sont droits et de niveau. L'effet d'ensemble ne fut donc pas obtenu par des courbes et des inclinaisons; il le fut par la décroissance de toutes les parties, à droite et à gauche de l'axe passant par le milieu de la porte principale. Ainsi l'idée architecturale des Propylées est absolument différente de celle des temples athéniens, quoique les membres de tous ces édifices et les procédés d'exécution aient été les mêmes.

Les Propylées furent commencés en 437, sous l'archontat d'Euthymènes, et achevés en cinq ans. Le Parthénon avait probablement été commencé en 445, c'est-à-dire huit ans auparavant, et avait pu occuper par sa construction presque tout ce laps de temps. Athènes avait

été en grande partie détruite lors des guerres médiques, c'est-à-dire trente-cinq ans avant la fondation du temple de Minerve; elle avait eu depuis à lutter contre plusieurs peuples de la Grèce et à préparer la grande guerre, désormais inévitable, qu'elle devait bientôt soutenir contre l'oligarchie dorienne; en outre, il lui avait fallu reconstruire ses maisons démolies, divers édifices publics et ses fortifications. Néanmoins elle put, sous Périclès, consacrer à ses grands monuments au moins 500 talents, près de trois millions de notre monnaie, dans un temps où l'argent valait beaucoup plus qu'aujourd'hui. J.-B. Say, se fondant sur le calcul du prix du blé à l'époque de Périclès, pense que l'argent valait douze fois ce qu'il vaut aujourd'hui. Boeckh *(Écon. pol. des Athéniens)*, se fondant sur d'autres données, arrive à une différence moindre, mais qui laisse encore très-élevé le coût des grandes constructions de l'Acropole. Héliodore, cité par Photius et Suidas, porte à 2,012 talents le prix de construction des seuls Propylées. M. Leake, dans l'appendice III à sa *Topographie d'Athènes,* s'efforce de prouver que la somme totale employée en constructions sous Périclès ne s'est élevée qu'à 2,950 talents; il en attribue le tiers au Parthénon, soit 5,400,000 fr. à peu près, et pense que la moitié d'un autre tiers, soit 500 talents ou 2,700,000 fr., a dû couvrir la dépense des Propylées. En admettant que l'argent valût alors, non douze fois, mais huit fois seulement ce qu'il vaut aujourd'hui, on trouverait que ces deux édifices coûteraient de nos jours, l'un environ 43 millions et l'autre 21. Ces sommes n'ont rien d'exagéré; je ne pense pas que, même avec les moyens dont l'industrie dispose aujourd'hui, aucune de nos administrations pût construire le Parthénon,

avec ses sculptures, ses peintures et son ameublement, pour une somme de 45 millions, ni qu'aucun architecte ou entrepreneur voulût se charger à ce prix d'une telle construction. Les édifices démolis par les Perses ne fournissaient que les substructions. Tout l'édifice était en marbre neuf; l'ajustement des blocs demandait certainement au moins dix fois autant de temps que nos ouvriers en mettent dans nos constructions en pierre de Montrouge, du Jura ou de Château-Landon. Quant aux sculptures, outre la statue d'or et d'ivoire et les deux grands frontons composés, non de personnages en bas-relief, mais de statues souvent détachées du fond, il y avait toute la rangée des métopes et l'immense frise des Panathénées, qui faisaient l'une et l'autre le tour du temple. — Quant aux Propylées, il est difficile d'admettre qu'ils aient coûté la moitié du Parthénon, car ni la matière, ni le travail n'y équivalent à cette moitié, et de plus, ils n'ont pas été finis. Ils ont pu coûter vingt et un millions de notre monnaie; mais le Parthénon a certainement coûté beaucoup plus du double.

Vingt ans avant ce dernier, les Athéniens avait construit le temple de Thésée; il n'avait peut-être pas coûté beaucoup moins que les Propylées, puisque les règles d'architecture et les difficultés de l'exécution y ont été à peu près les mêmes qu'au Parthénon.

Il y eût donc, après la guerre des Perses, un « relèvement » (pour employer un terme usité de notre temps) qui peut être comparé à celui de la France depuis la guerre de Prusse. La Grèce avait été victorieuse; mais elle était ruinée après la bataille de Salamine; la société athénienne se partageait en aristocrates, partisans de

l'oligarchie lacédémonienne, et démocrates ou gens animés de l'esprit nouveau. Ceux-ci se rangèrent sous la direction d'un grand citoyen qui, réélu chaque année, sut maintenir l'État à l'abri des attaques des anciens partis, reconstituer les finances, l'armée, la marine et le commerce, donner une impulsion féconde aux arts et aux travaux publics, et accomplir cette œuvre prodigieuse de la grandeur athénienne, sans sortir lui-même à aucun moment des limites que la loi donnait à son pouvoir. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est le nombre d'ouvriers intelligents et habiles qu'il fallut trouver pour reconstruire, en si peu de temps, ces grands édifices. Aucune main inhabile ne dut toucher à ces chefs-d'œuvre ; il faut une grande adresse et d'excellents procédés dont on soit le maître, pour tailler avec cette exactitude mathématique, non seulement les oves, les perles, les rais de cœurs, mais les cannelures mêmes des colonnes, leurs chapiteaux, et jusqu'aux pierres des murs et des pavés, dont le travail est si parfait, que les jointures disparaissent et que deux pierres juxtaposées semblent soudées l'une à l'autre, comme deux morceaux de métal dans un instrument de précision.

UN FAUBOURG D'ATHÈNES

L'identité des principales collines de l'ancienne Athènes est trop bien démontrée pour qu'il soit nécessaire de revenir sur ce sujet : l'Acropolis, l'Aréopage, la colline de Musée, le Pnyx n'offrent plus aucun doute qui puisse arrêter l'archéologue; j'en dirais autant du mont Lycabette, si l'on n'avait élevé à son sujet des difficultés que la topographie, éclairée par l'antiquité, n'aurait pas dû faire naître. On ne peut non plus élever aucun doute sur l'identité de plusieurs monuments dont la place est clairement indiquée et dont les ruines sont assez grandes pour qu'on les puisse reconnaître : tels sont, par exemple, le Parthénon et l'Érechthéum, les Propylées et le temple de la Victoire Aptère, les temples de Thésée et de Jupiter olympien, l'horloge d'Andronicos, le monument de Lysicrate.

Mais il faut bien le dire, ce qu'il existe aujourd'hui de monuments authentiques de l'ancienne Athènes n'est qu'une médiocre partie de ce qui est nommé dans le seul Pausanias. Nous sommes réduits, faute de ruines, à cher-

cher presque au hasard la place d'un grand nombre d'entre eux; cette place même, souvent rien ne l'indique, et ce qui nous paraît plus fâcheux que tout le reste, c'est que, au milieu des maisons de la ville moderne, ce qui domine, ce sont des ruines de la décadence d'Athènes ou de la domination romaine. Les monuments des beaux temps de la Grèce ont disparu.

Pour avancer dans la connaissance de l'ancienne Athènes, il faut, comme en toutes choses, procéder de ce que l'on connaît à ce que l'on ignore; celui qui, du haut de l'Acropole ou dès son entrée dans la ville, recherche, Pausanias à la main, les lieux ou les édifices nommés dans cet auteur, est semblable à un étranger qui entrerait de nuit dans Paris sans carte ni plans, et qui, ne pouvant interroger personne, muni d'une description faite au hasard et sans dessein prémédité, prétendrait reconnaître les monuments et les lieux célèbres de cette grande ville. Il y a d'autres difficultés encore dans Athènes, car si cette ville était moins étendue que la capitale de la France, elle est maintenant en grande partie cachée sous des ruines de tous les âges; les restes de murailles ou les fûts de colonnes qui sortent de terre sont comme les toits des maisons et les cimes des arbres qui paraissent au-dessus des eaux dans une inondation.

Il était donc nécessaire de dresser un plan exact et détaillé de ce qui subsiste aujourd'hui de l'ancienne ville: ceux de MM. Leake et Forchhammer, résultat de travaux sérieux, sont moins la carte des ruines d'Athènes que des essais de restauration, dont les éléments peuvent toujours être discutés. De plus, ils ne sont pas topographiques; la carte anglaise surtout, ayant été mal rendue par les gra-

veurs, ne donne qu'une idée vague et insuffisante du relief de la ville. La carte dressée en 1837, gravée à Athènes et publiée par M. Ferdinand Altenhoven, est sans comparaison plus pittoresque et plus vraie que la précédente ; il en est de même de la carte des Ports, publiée par le même auteur. Mais toutes ces cartes sont dressées sur une échelle trop petite ($\frac{1}{10000}$) pour comporter les détails qu'exige la restauration ou le simple tableau d'une ville entière. J'avais espéré que feu notre ami M. le capitaine d'état-major Soitoux, chargé par le gouvernement français d'achever la carte de Grèce et de dresser le plan d'Athènes, comblerait un vide si regrettable ; mais obligé de suivre les ordres du ministre de la guerre, il ne devait pas non plus dépasser l'échelle de $\frac{1}{10000}$. Son plan a été publié par le dépôt de la guerre avec la carte de la Grèce septentrionale. Le besoin d'une carte plus grande me força donc à l'entreprendre moi-même. Commencé en 1849, mon travail a été repris et continué pendant les sept années que j'ai dirigé l'École d'Athènes. Le plan, mis au net, a figuré à l'exposition de géographie en 1876 et se trouve présentement à la Bibliothèque nationale. L'Imprimerie nationale en avait publié la partie occidentale en 1856, dans les archives des missions ; mais la gravure avait été très-mal exécutée.

J'ai pris pour base de mon travail la carte d'Altenhoven, dont les triangles ont été vérifiés ; en la portant à une échelle quatre fois plus grande, j'ai pu en tracer les détails avec plus de précision. Le canevas établi, j'ai choisi, sur les collines de l'ancienne Athènes, un certain nombre de points de repère dont les distances relatives, rapportées sur le papier, ont partagé mon tracé en un grand

nombre de compartiments déjà assez petits; enfin, les détails ont été mesurés au mètre, orientés avec soin et raccordés sur place. Les ruines d'Athènes se sont ainsi développées à mes yeux sur une surface seize fois plus grande que les meilleures cartes, et les plus petites traces de ses maisons s'y sont trouvées reproduites.

Dans la partie occidentale d'Athènes, on a fouillé quelques tombeaux : il reste peu de chose à faire; à moins que les pluies ou la main des hommes n'enlèvent les débris accumulés en pente sur certains points des rochers et n'en mettent la surface à nu, ou que, venant à pousser leurs recherches plus loin dans cette même direction, les savants ne découvrent des ruines nouvelles dans l'espace compris entre les Longs-Murs. Mais il n'en est pas ainsi pour toute la partie orientale de la ville antique : on peut dire qu'ici il y a tout à faire. L'enceinte des murs n'est pas encore découverte sur tout son développement; la partie nord-est surtout est presque inconnue; la série des tours et la place des portes ne sont point encore exactement déterminées. Quant à l'espace compris entre cette partie des murs et l'Acropole, espace occupé par la ville moderne, c'est encore aujourd'hui un champ ouvert aux conjectures et aux controverses.

En jetant les yeux sur la carte, on peut se convaincre néanmoins que la partie la plus étudiée d'Athènes a été cette dernière, et que la partie occidentale a été fort négligée ; on peut voir également, si l'on suppose le sol débarrassé des rues et des constructions modernes, que la partie occidentale, qui s'étend au loin sur les rochers, porte plus que toute autre la trace de ses anciens habitants. Pourquoi donc a-t-elle été si négligée? En voici, je

crois, les principales raisons : il n'y a sur cette vaste étendue de terrain aucun monument, il n'y en a jamais eu qui ait été célèbre; cet espace est désert; la ville moderne en est séparée par l'Acropole et par le vallon qui est entre celle-ci et les collines de Musée et du Pnyx. Si l'on séjourne peu de temps à Athènes, il y a tant d'admirables ruines que le temps s'écoule à les contempler; le Pnyx, les tombeaux de Philopappos et de Cimon sont la limite où s'arrêtent les voyageurs; la pensée même ne leur vient d'aller au-delà que depuis le jour où un résumé du présent mémoire a été inséré dans l'*Itinéraire d'Orient* de M. Isambert. Enfin, s'il est vrai que les maisons, les peintures et les autres objets trouvés à Pompéi font le principal intérêt de ses ruines, faites que ces édifices, ces maisons et ces colonnes soient rasés, et qu'il ne reste plus sur le sol que la trace de leurs fondations; personne pour ainsi dire n'ira plus visiter Pompéi. Or, tel est l'état de cette partie d'Athènes, et c'est pour cela, sans doute, qu'elle a si peu attiré les regards. Nous essaierons néanmoins d'en donner la description et de présenter les remarques que nous avons pu faire pendant un séjour de deux mois sur ces rochers; nous laisserons à ceux qui voudront compléter la carte le soin de décrire les antiquités à mesure qu'on en fixera la position; l'espace ne leur manquera pas, puisqu'on n'a pu jusqu'à présent relever que de faibles traces de maisons ou d'édifices publics dans la ville moderne, sur les deux rives de l'Ilissus et au nord d'Athènes. Le travail d'ensemble est seul terminé, ainsi que la partie des rochers. Comme il est méthodique dans une étude de ce genre de procéder de l'ensemble aux parties, il serait bon de fixer d'abord l'en-

ceinte de la ville et de relever exactement les ruines qui l'avoisinent; c'est ce que j'ai tenté de faire dans mon ouvrage intitulé : *La ville et l'Acropole d'Athènes*. Ensuite, au moyen des édifices déjà connus, on pourrait déterminer dans cette enceinte certaines lignes ou directions dans le voisinage desquelles on doit retrouver les traces des édifices détruits. Les monuments sacrés de toute grandeur ayant été fort nombreux, surtout aux environs de l'Acropole et aux portes de la ville, les églises et les chapelles chrétiennes doivent être d'un grand secours pour en déterminer la position, puisque non seulement elles ont succédé aux temples antiques, mais encore le saint de la religion moderne correspond souvent par son caractère, son histoire et son nom à l'antique divinité. C'est pour cette raison qu'ayant donné à l'état de fantôme le plan de la ville moderne, nous y avons cependant laissé toutes les églises, qu'elles soient entières ou ruinées. Enfin, on a cru devoir donner la direction, non seulement des rues d'Athènes, mais aussi des routes et sentiers, et indiquer divers points principaux, pour aider ceux qui voudront continuer ce travail à mettre en place les antiquités qu'ils observeront.

La partie de la ville sur laquelle le plan offre surtout des faits nouveaux s'étend à l'occident sur les collines. Pour en faciliter l'analyse, cette notice exposera tour à tour ce qui se rapporte aux murs d'enceinte et aux Longs murs, aux maisons, aux rues, aux citernes, aux tombeaux.

I

LES MURS D'ENCEINTE ET LES LONGS MURS.

1° On a marqué sur le plan les assises ou fondations des murs et des tours, là où elles s'élèvent au-dessus du sol, et de plus les pierres isolées encore en place dans l'alignement des remparts ou rejetées de côté dans leur chute. Si l'on part de l'angle sud-ouest du temple de Jupiter Olympien, et qu'arrivé au monument de Philopappos on suive la crête des collines dans la direction d'Hagios Dimitrios, du Pnyx, de l'observatoire moderne et d'un ancien abattoir, on ne perd pas la trace des murs avant d'être parvenu à la chapelle d'Hag. Anastasios. Dans la première partie, le long de l'Ilissus, ils suivent la droite du ruisseau, se tenant toujours sur le bord supérieur de la rive. M. Leake avait reconnu sur une partie avancée de ces terres les restes d'une tour, dont il n'était pas aisé de constater l'existence; la place n'en était pas indiquée avec assez de précision, et, depuis le voyage de l'auteur, plusieurs pierres ont disparu. Des fouilles faciles à faire ont mis à nu les fondations des murailles et des tours dans ces terrrains inhabités, où le sol s'est exhaussé de ruines successives et de décombres apportés de la ville moderne. Le remblai formé par la chute des murs et les restes du mur même peuvent être suivis sur la pente du Musée, jusqu'au rocher sous le tombeau du Syrien. Il en

est de même sur la crête de cette colline, inclinée vers le nord-nord-ouest.

A partir du monument, le mur s'étendait à peu près en ligne droite, sur une longueur d'environ 250 mètres, et faisait un angle, pour se diriger vers la chapelle de H. Dimitrios. Là, près du sentier qui descend à l'ouest vers la plaine, existe la trace d'une des portes de la ville; cette porte, qui se reconnaîtrait non seulement à l'interruption de la muraille, mais surtout au passage de la voie antique, a été déblayée; la voie suivait le sentier moderne.

Sur la colline du Pnyx se voient plusieurs assises de deux tours, avec la partie inférieure du mur compris entre elles : ces tours sont carrées jusqu'au bas, et, n'étant pas dirigées dans le même sens, indiquent un angle du rempart; c'est à la tour septentrionale que cet angle se trouvait, puisqu'elle est oblique par rapport au mur subsistant et par rapport aussi à la suite du rempart qui, bien qu'il soit effacé, devait suivre la crête de la colline pour aller rejoindre le rocher de l'*Observatoire*. Entre cette tour d'angle et le côté occidental du vieux Pnyx s'étend un espace d'environ 45 mètres; il n'est pas sans importance de remarquer ce fait, si l'on veut résoudre définitivement la question de l'existence du vieux Pnyx. Il faut observer aussi que le vieux Pnyx occupe le plateau le plus élevé de la colline et que le rempart est établi sur son versant occidental; il en résulte que lorsque le mur existait, on pouvait encore de plusieurs points du rocher découvrir la mer et les ports.

Nous n'avons aucune raison matérielle de penser qu'entre la colline du Pnyx et le rocher de l'Observatoire il y eût une porte : là, en effet, le rempart est entièrement effacé;

les deux lignes de grandes pierres que l'on voit un peu plus bas n'en faisaient point partie; au contraire, si l'on en juge par ce que nous trouvons entre le Pnyx et le Musée, à cette porte supposée devait correspondre une grande voie se dirigeant, soit vers le Pirée, soit vers Phalère ou Munychie; cette route, fréquentée par de nombreux chariots venant du Céramique ou s'y rendant, aurait dû laisser des traces sur le rocher, au fond du ravin; or, il n'en est rien. Ajoutez que la montée de ce petit col est encore aujourd'hui plus rapide que toute autre de ce côté d'Athènes, quoiqu'elle ait été adoucie par les débris de murs et de maisons qui y sont tombés. Enfin, il est bon de remarquer qu'un peu plus au nord, à la partie supérieure du rocher et à la limite des maisons, se trouvent les traces de grandes voies striées; or, il n'est pas possible d'admettre que ces routes aient abouti au col dont il s'agit, car elles s'inclinent manifestement vers le nord, et, de l'autre côté de la crevasse où l'on tuait les moutons, se retrouve, sur une longueur de quelques mètres, leur évidente continuation. C'est donc plus au nord qu'il faut chercher la porte où elles aboutissaient. A quel point précisément devons-nous la placer? C'est ce que des fouilles pourraient seules nous faire savoir.

La trace des murs se retrouve sur le rocher de l'Observatoire, petit rocher que l'on avait pompeusement qualifié du nom de Lycabette, et qui n'a rien assurément pour quoi il mérite d'être appelé montagne, surtout quand le Musée, plus élevé que l'Acropole même, n'est qu'un simple λόφος, une colline, une éminence. De là le mur descend vers le nord-ouest jusqu'à l'escarpement. Au fond de cette cavité nous trouvons la partie inférieure d'une tour; elle

est ronde et diffère en cela des deux tours du Pnyx; mais cela ne doit pas nous faire douter qu'elle ait appartenu au rempart, puisque la même diversité de forme se retrouve au Pirée, où plusieurs tours carrées du Long-Mur reposent sur une base circulaire; d'ailleurs, la trace de la muraille est aisée à suivre en deçà et au-delà de ce point, jusque sur la colline d'Hag. Anastasios. C'est dans cet espace, selon toute vraisemblance, qu'il faut chercher la porte Piraïque et le point de jonction du Long-Mur du Pirée. Il faudrait examiner avec le plus grand soin les rochers à fleur de terre qui terminent de ce côté les collines d'Athènes; ils sont entaillés de diverses manières; peut-être y retrouverait-on la trace de la grande route, laquelle a dû être une des plus fréquentées du pays.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit dans notre ouvrage cité plus haut, sur l'emplacement du Dipylon : s'il est un point du rempart qu'il fût facile de déterminer, c'est celui-là même; les données les plus précises étaient fournies par les auteurs anciens; quelques pelletées de terre enlevées près de l'égout, au nord de la rue d'Hermès, devaient en apparence faire reparaître les fondations de la Double-Porte; le déblaiement exécuté par la Société archéologique d'Athènes a été considérable; il est loin d'être terminé, car le sol de ce lieu, qui est encore le point le plus bas de l'ancienne ville, s'est exhaussé par tous les débris que les eaux y ont apportés.

A partir de ce point, je n'ai rien à dire de certain sur la direction exacte des murs d'enceinte dont certains points seulement ont été retrouvés, quand on a creusé des caves pour les nouvelles maisons. La position des autres portes n'est encore indiquée que par les cimetières trouvés

en plusieurs endroits et signalés dans mon ouvrage sur Athènes; ces indications sont un peu vagues.

2° Il n'en est pas de même des Longs-Murs. Un plan ne peut rendre qu'imparfaitement l'aspect des lieux : toutefois, on a marqué sur la carte les pierres en place ou disloquées; les lignes de remblais, qui se dessinent sur le sol par une légère saillie, y sont aussi représentées. Or, c'est ainsi que se présente la crête du Musée, qui court vers l'ouest-sud-ouest et se termine par les fondations d'une tour carrée dominant la plaine. On peut, à partir de ce point, suivre la muraille qui descendait vers le nord-ouest. On aboutit ainsi à une sorte d'étranglement qui sépare le Musée de la colline occidentale; il faut le franchir et suivre le bord méridional de cette colline même, en se guidant sur les grandes pierres quadrangulaires que l'on rencontre de distance en distance. Une d'entre elles est tombée de l'escarpement et est descendue jusqu'au point où le plan l'indique; d'autres ont été emportées à diverses époques par les gens du pays et se retrouvent çà et là dans des constructions plus modernes, aqueducs, fontaines, maisons. Au point le plus élevé de la colline sont les restes d'une tour; on y voit peut-être encore la trace d'une autre; mais elle est tellement effacée que nous n'avons pas cru devoir la mettre sur le plan. Celui qui continue sa marche vers l'ouest rencontre encore quelques grandes pierres semblables aux précédentes, et, s'il regarde la plaine, il en découvre plusieurs autres de distance en distance, précisément dans la direction du port de Phalère. Au sud de cette ligne que nous venons de suivre, il n'y a sur les collines aucune trace de maisons; l'escarpement du rocher, ou la pente la plus rapide du

sol, est tout près, tandis que sur la droite les rochers s'étendent davantage et montrent partout qu'ils ont été habités. Il est difficile de méconnaître à ces traits le Long-Mur de Phalère, et l'on ne saurait guère douter que le point où il se rattachait au mur d'enceinte n'ait été derrière le monument de Philopappos. Quant à son tracé dans la plaine, il est probable qu'il ne s'éloignait guère de la ligne droite. Thémistocle suivit l'usage universel des Grecs en profitant des collines pour élever le rempart sur leur escarpement; mais il n'y avait aucune raison pour en augmenter la longueur sur l'espace horizontal compris entre ces collines et celles des ports. Les mêmes remarques sont applicables au Long-Mur du Pirée; je n'ai pu déterminer le point où il se rattachait à l'enceinte d'Athènes; mais on en suit la direction au moyen du déblai qu'il a laissé, jusqu'au pied de la colline de l'ouest; au Pirée on peut voir qu'il ne quittait les collines que là où les collines elles-mêmes s'effaçaient sous le niveau de l'Halipédon.

II

MAISONS.

Décrivons d'abord l'aspect ordinaire des ruines des maisons athéniennes. Supposons une chambre construite sur le penchant d'une colline : pour l'établir, on taillait dans le rocher un certain espace destiné à former une aire horizontale ; le sol de la salle ainsi nivelé, la paroi du côté du rocher était formée par le pan du rocher lui-même sur

une hauteur d'autant plus grande que la pente était plus rapide ou la salle plus grande; le devant était au niveau du roc ou élargi par le déblai et soutenu par un mur d'appui; les deux côtés allaient en pente comme la colline. La salle se trouvait ainsi dessinée dans la pierre; il ne restait plus qu'à en continuer les murailles jusqu'à la hauteur convenable. Lorsque deux salles devaient être construites l'une à côté de l'autre, tantôt on ne faisait pour elles qu'une seule aire, que l'on divisait ensuite par un mur; très-souvent aussi on laissait entre elles une épaisseur de rocher qui servait de base à cette même muraille. Les murs des maisons ont à peu près tous disparu. Il ne reste d'elles que le travail préliminaire exécuté dans la roche vive. C'est sur ces restes qu'a été dressé le plan, sur lequel on doit se représenter comme ayant une certaine hauteur verticale le côté des chambres adossé à la colline.

Pour une maison construite dans ces conditions, il est évident que la porte ne peut être qu'en avant; il en résulte que cette partie même a presque toujours disparu, soit que les jambages aient été faits de petites pierres ou de bois, soit que les grandes pierres aient été enlevées par les modernes habitants des plaines. Pourtant un examen attentif permet de reconnaître plusieurs portes, quelques-unes avec un escalier sur le devant, deux ou trois avec un perron. De plus, vers l'angle oriental de la colline de l'ouest, on voit, dans un coin de maison, un reste de stuc jaunâtre appliqué sur la pierre, lequel a été protégé par la terre qui s'était éboulée contre lui.

Tel est pour ainsi dire l'élément d'une maison athénienne. Il est certain qu'il a existé dans ces quartiers des habitations réduites à une simple salle, parfois même

très-petite : on peut s'en convaincre par le plan; il en offre de nombreux exemples, très-propres à expliquer le mot de Socrate. Mais le plus souvent on en voit plusieurs ensemble, non seulement disposées en lignes, mais groupées de telle sorte qu'elles ont évidemment dépendu les unes des autres et formé un tout; elles ont été ce que nous appelons aujourd'hui les pièces d'un appartement. Beaucoup de ces groupes présentent un plan analogue à celui des habitants de Pompéi, et quelques-uns ont dû appartenir à des personnes riches : on en peut juger au grand nombre des chambres, à leur distribution régulière, à leur bonne exposition. Ces grandes habitations offraient même des commodités particulières, par exemple des rigoles pour la pluie, des citernes, des réduits sacrés pour les tombeaux, de grands espaces libres pour les cours, tels qu'on en voit dans les *atria* et les *péristyles* des maisons de Pompéi. J'ai publié plusieurs de ces maisons dans le vol. XXXV de la *Revue de l'architecture*, 1878, ainsi qu'une portion du plan des collines dont nous parlons.

Le nombre des salles que nous avons relevées s'élève environ à *huit cents*, distribuées à peu près comme il suit: pour la colline du nord-ouest, cent; pour celle du Pnyx, deux cents; pour l'Observatoire, quarante; pour la grande colline de l'ouest, cent cinquante; pour le Musée, deux cent cinquante; enfin pour l'Aéropage, soixante environ. Il est évident que le nombre des habitations qu'elles composaient était beaucoup moindre. Mais, d'un autre côté, l'on n'a pu mettre sur le plan que celles dont les traces étaient visibles; or, sur beaucoup de points, et principalement dans les parties inférieures des pentes, on voit que, des maisons écroulées, les eaux ont formé des talus qui

recouvrent souvent de grands espaces ; pour que la carte fût complète, il faudrait que tous ces terrains fussent dégagés et mis à nu ; il est douteux que l'on y fît des découvertes d'un grand intérêt ; seulement le plan se trouverait ainsi complété, et l'on pourrait mieux apprécier la population de ces quartiers.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'ensemble des collines, on s'aperçoit que les maisons n'y sont pas rangées partout avec le même ordre. Sur l'Aréopage, par exemple, les salles sont comme jetées pêle-mêle et au hasard, tandis que, derrière le Pnyx, elles sont disposées en lignes et comme en rues. Ce fait est plus saisissable sur un plan que sur les lieux mêmes, où les accidents du rocher cachent souvent aux yeux les directions générales. Ce qui m'a le plus frappé quand je faisais ce travail, c'est que, ayant commencé par les rochers les plus voisins de l'Acropole sur lesquels je n'avais remarqué aucun ordre, à mesure que j'avançais pour ainsi dire du centre vers la circonférence, je voyais ces alignements de plus en plus fréquents et étendus. Or, il est constant que, l'Acropole ayant été le point le plus central de la ville et le premier habité, la ville, en s'agrandissant, a du suivre précisément cette même marche ; il en résulte que, à mesure que la civilisation se développait, elle se manifestait dans Athènes par ce même signe auquel nous la reconnaissons aujourd'hui chez nous.

Avec ce fait en coïncide un autre non moins remarquable : les maisons vont en grandissant du centre de la ville vers sa circonférence. Quand on voit les aires taillées sur l'Aréopage et sur la pointe orientale du Pnyx, on ne sait ce que l'on doit le plus considérer, le désordre des cons-

tructions ou leur petitesse. La vieille Athènes fut un amas de petites masures; les hommes de ces temps anciens n'occupaient guère plus de place pendant leur vie qu'après leur mort. Ces aires, jetées pêle-mêle et presque toujours isolées, doivent correspondre à des demeures indépendantes les unes des autres, de sorte que chacun des Athéniens d'alors occupait une d'entre elles et rien de plus. Enfin, puisqu'elles existent encore et n'ont été ni agrandies ni alignées, ce centre de la ville est resté le même jusque dans les derniers temps et n'a point vu, comme la Cité de Paris, ses ruelles étroites et ses sombres réduits faire place à des rues droites et larges et à de brillantes habitations. Les mœurs de ces quartiers ont dû avoir toujours pour caractères l'indépendance et la pauvreté. Mais à mesure que l'on s'éloigne de ce centre antique, tout prend plus d'ordre, de régularité, de grandeur : les chambres sont plus vastes; elles sont groupées et dépendantes; elles forment des corps de logis et appellent de riches propriétaires. C'est ce que l'on remarque principalement sur les parties élevées des collines, là où la vue s'étend sur la mer et les montagnes, et où l'air circule librement. Pendant l'été, la chaleur est extrême dans les parties basses de ces petites vallées; mais sur les hauteurs les vents étésiens, qui viennent des montagnes durant le jour, tempèrent l'ardeur du soleil; et quand s'élève sur le soir la brise de la mer, tandis que les bas-fonds exhalent encore un air échauffé, les parties hautes jouissent de cette fraîcheur si renommée des belles nuits de l'Orient. Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions sur ces plateaux des demeures plus grandes, mieux distribuées, plus commodes, avec ces espaces libres

qui ont pu être des cours ou des parterres artificiels. Toutefois, il ne faut pas croire que, même dans ces grandes maisons, les pièces puissent être comparées pour leur étendue à celles que nous habitons. Il en fut à Athènes comme dans l'Italie du sud : le plus grand luxe s'accommodait de petits apppartements ; les actes de la vie intérieure s'accomplissaient dans des pièces séparées, et l'on suppléait à la grandeur des salles par leur nombre.

On remarque aussi aux extrémités de la ville, du côté de l'ouest, de grandes parois taillées dans le rocher, lesquelles, si elles ne furent pas divisées par des murs ou des cloisons, devaient former de grandes salles ou de vastes cours. Ce n'est plus cette fois sur les hauteurs qu'elles se trouvent, mais au contraire sur le bord même des collines, presque au niveau de la plaine. Observons qu'une grande route, dont nous parlerons plus loin, passait devant elles et conduisait aux ports ; on est donc porté à considérer ces aires comme ayant appartenu à ces magasins et entrepôts, qui ne manquent jamais aux alentours des villes, sur le bord des grandes routes du commerce. Mais nous reviendrons sur ce sujet.

Il nous reste à faire une dernière remarque générale : c'est que, sur les huit cents salles dont le plan nous offre le tracé, il n'y en a pas dix peut-être qui ne soient taillées à angles droits ; même les aires si étroites de l'Aréopage et du Pnyx intérieur ont ce caractère. C'est en effet la forme la plus simple et la plus commode que l'on puisse donner à une maison ; c'est elle qui se présente à l'esprit la première et qui est la plus facile à réaliser. Que la maison doive être couverte d'un toit ou qu'elle se termine en terrasse, qu'elle soit de petites pierres liées par du

mortier ou de grands blocs réunis par des pièces de fer, l'angle droit donne aux ouvriers, comme aux architectes, plus de facilité pour construire. De plus, les meubles se rangent mieux dans l'intérieur d'une telle maison; cela permet en quelque sorte de gagner de la place et de trouver grande une aire même étroite, qui, de toute autre forme, eût fait perdre à l'habitant beaucoup d'espace. C'est peut-être une des principales causes pour lesquelles les anciens se sont presque toujours contentés de maisons si petites : ce système, suivi dès les premiers temps, n'a jamais été abandonné par eux, à moins qu'une nécessité absolue ne les y contraignît. Il n'en est pas ainsi même de nos jours, où beaucoup d'hommes s'imaginent faussement gagner du terrain et donner plus de valeur à leur maison en la divisant en parcelles irrégulières, dans lesquelles tous les angles aigus sont en réalité perdus; il n'en était pas ainsi non plus dans les anciens temps de notre histoire, ainsi que le prouvent les vieux quartiers de nos villes, dans lesquels on passerait souvent beaucoup de temps avant de trouver une chambre tracée à angles droits.

L'usage des caves souterraines paraît avoir été presque inconnu chez les Grecs. A la vérité, il n'était pas facile d'en établir sur des rochers, site ordinaire de leurs villes et plus anciennement de leurs acropoles; quelle ville grecque ne fut pas d'abord un amphithéâtre de maisons? L'Acropole d'Athènes fut habitée longtemps avant les autres quartiers, et porta, comme on le sait, le nom de *Polis* jusqu'au temps où les maisons se multiplièrent au-dessous d'elle; mais ce fait n'est point propre à Athènes; il est universel pour toute la Grèce, et l'on ne trouverait

que peu d'exceptions dans toute l'antiquité. Les anciens habitants des acropoles ne songèrent donc pas à se creuser des caveaux. Ils eurent recours à d'autres moyens pour conserver leur vin et leurs autres aliments à l'abri des ardeurs du jour. Ces moyens, quels qu'ils fussent, se transmirent de siècle en siècle et sans doute se perfectionnèrent; mais il n'y a pas de caves dans les plus agréables maisons des collines d'Athènes. Toutefois, si le fait est vrai en général, il souffre aussi quelques exceptions : nous avons marqué sur le plan les caves encore subsistantes ; elles sont en très-petit nombre : c'étaient primitivement des cavernes où cavités naturelles que plus tard on agrandit en les régularisant. Plusieurs d'entre elles furent transformées en sépulcres; d'autres paraissent avoir été destinées à des usages profanes ; nous donnerons tout à l'heure la description de celle qu'on nomme vulgairement *prison de Socrate*.

Édifices singuliers. — Nous ne pouvons nous arrêter tour à tour à chacune des huit cents maisons tracées sur le plan. Mais quelques-unes d'entre elles méritent une attention particulière.

Sur la colline du Pnyx, dans l'angle formé par les deux ravins, se voit une belle habitation, que l'on pourrait appeler la *maison des quatre tombeaux*, parce que, en effet, il y a dans une partie réservée quatre fosses sépulcrales rangées ensemble. La *Revue de l'architecture* (vol. XXXV) en a donné le plan et la description détaillée. L'entrée de la maison est à l'angle méridional ; plusieurs degrés conduisaient à la porte et probablement dans une première enceinte, sur la gauche de laquelle se voient deux tombeaux ; tout autour sont rangées des chambres à la manière des *atria* de

Pompéi ; c'est dans une seconde enceinte, sur la droite, que sont disposés les quatre sépulcres. Peut-être les chambres qui entourent immédiatement cette habitation en faisaient-elles aussi partie, car elles paraissent n'avoir eu aucune entrée particulière. Tout cet ensemble est construit sur un sol incliné du nord-est au sud-ouest.

Vis-à-vis, sur la partie nord de la colline du Pnyx, on peut aussi reconnaître plusieurs belles habitations. Celles du sud-ouest sont les plus remarquables. Leurs entrées principales sont encore dans l'angle, et l'on y arrive par des degrés. La plus vaste est située la dernière vers le sud-ouest (voy. *Rev. de l'Arch.*, loc. cit.). Elle est dans une position admirable ; elle domine au loin la mer et les ports ; élevée à peu près au niveau du vieux Pnyx, elle a en vue les beaux monuments de l'Acropole et toutes les montagnes de l'Attique. On y remarque une petite salle au milieu de laquelle est une tombe ; ce lieu, qui paraît avoir été une sorte de *sacrarium*, est retiré dans l'intérieur de l'habitation, selon l'usage cité dans le *Palais de Scaurus*, qui le place entre les appartements des deux époux.

Citons encore sur la colline du Musée un objet tout à fait digne d'attirer l'attention : en suivant horizontalement le sentier qui passe devant le tombeau de Cimon, on trouve sur la gauche une enceinte qui paraît avoir été une grande salle. Dans sa paroi sud-est sont taillés *sept siéges*, rangés en ligne et semblables à ceux que l'on conserve à l'Acropole. Derrière la paroi opposée se trouve un reste de mur qui marque la séparation de deux salles. Enfin, derrière les sept siéges, est une autre enceinte plus élevée, avec un escalier qui monte sur la gauche et une porte vers un

angle du fond. Quelle conjecture peut-on hasarder sur cette ruine curieuse? Peut-on soupçonner ici quelqu'un de ces tribunaux inconnus dont Pausanias a sauvé les noms, le Parabyste, le Phénikion, le Triangle, la Batrachion? Est-ce une maison privée?

Au nord-est de la même colline, en face de l'Acropole, se trouve le lieu que l'on désigne arbitrairement sous le nom de *prison de Socrate*. Il est inutile de réfuter une opinion populaire formée au hasard, qui ne repose sur aucune donnée sérieuse et que les faits contredisent. Quelle que soit la nature de ces ruines, édifice public ou habitation privée, elles n'en sont pas moins une des plus considérables de celles qui nous occupent. Le rocher du Musée est en cet endroit taillé verticalement, sur une hauteur moyenne de 8 mètres et sur une longueur de 15; vers le nord-est est un angle formé par cette façade et par une saillie de rocher de plus de 4 mètres d'épaisseur. Sur cette façade s'ouvrent trois portes : celle du milieu, qui est la plus grande, est fort dégradée; les deux autres sont dans un bon état de conservation. A chaque porte correspondent des chambres creusées dans le rocher : 1° la porte du sud s'ouvre dans une salle de forme à peu près cubique dont la largeur est de 4^{m} 70; le sol y est creusé en manière d'*impluvium*, et une petite rigole débouche au milieu de la porte d'entrée; 2° la porte du milieu s'ouvre dans une sorte de couloir au fond duquel est une grande niche cintrée; une porte de communication existe entre ce couloir et la chambre précédente; 3° la porte du nord, haute de 2 mètres et large seulement de 1^{m} 25 environ, donne dans une salle carrée, dont le plafond a la forme d'un toit peu incliné; elle ne communique avec le couloir

que par un trou, qui peut-être n'existait pas primitivement. Dans son angle occidental est taillée une porte de forme arrondie, qui s'ouvre dans une seconde salle de forme inusitée. On remarque, en effet, que cette salle circulaire, d'une largeur de 4m 75, se prolonge vers le haut et se resserre en une sorte de cheminée, à la manière de la fameuse cheminée octogone du palais des papes à Avignon, et que cette cheminée, à moitié fermée en dessus par une pierre plate, s'évase à sa partie supérieure et s'ouvre au-dessus du rocher. Enfin, devant ces caveaux, dont la destination est si difficile à déterminer, existait une construction plus grande, dont les pans du rocher formaient deux parois. C'est ce que prouvent les trous de soliveau régulièrement disposés sur la façade. (Voy. la dissertation de M. Ch. Hanriot sur le Tholus.)

Il est nécessaire de ne pas oublier que les cavernes de l'ancienne Athènes avaient presque toutes tourné aux usages des habitants, lorsque le culte ne les avait pas consacrées. Quant aux niches que l'on y rencontre parfois, il n'est pas nécessaire de leur supposer un caractère sacré; n'ont-elles pas pu servir aussi bien dans la vie ordinaire? Parmi les cavernes, il y en a qui n'ont été certainement que de simples caves; d'autres ont reçu les cendres des morts; quelques-unes seulement, telles que les grottes de l'Acropole et de l'Aréopage, ont été consacrées à des divinités.

III

RUES.

Ce n'est pas ici un des restes les moins importants de l'ancienne Athènes. A la vérité, il n'y a qu'un petit nombre de rues qui soient bien distinctes, et pour restaurer les subdivisions de ces quartiers, il faudrait d'abord compléter, d'après ce qui nous reste, le plan de toutes les maisons. Une telle restauration serait trop pleine de conjectures pour qu'il soit prudent de la tenter. Toutefois, il reste assez de traces de ces communications intérieures pour qu'on puisse se former une idée générale de leur distribution dans Athènes.

Il est indispensable de les partager en plusieurs classes, et voici, je crois, la division la plus simple et celle qui répond le mieux aux faits ; nous distinguerons : 1° les *grandes voies*, destinées aux communications de toute sorte; 2° les *rues striées*, pratiquées par les chevaux et les chars; 3° les rues destinées aux hommes à pied, impraticables pour les chariots, et à cette classe nous rapporterons aussi les voies d'accession. Cette division, que nous avons faite d'après l'inspection des lieux, a de plus l'avantage de répondre à ce que nous voyons aujourd'hui même dans tous les pays, non seulement à la ville, mais aussi dans les champs et dans les montagnes.

1° Les *grandes voies* sont celles qui aboutissaient aux

portes d'Athènes et conduisaient par exemple aux ports, à Éleusis, à Chalcis, à Sunium; elles formaient un réseau dont on retrouve des parties dans toute la Grèce, et qu'il serait intéressant de rétablir sur la carte de l'état-major français. Dans la partie basse d'Athènes, occupée par la ville moderne, il est presque impossible de les retrouver, à moins qu'elles n'aient été établies sur un fond de rocher, aujourd'hui caché sous le sol. La direction de la voie Sacrée peut seule être déterminée avec quelque exactitude; hors de la ville, elle était large et construite avec un soin inusité chez les Grecs; c'est ce dont on peut se convaincre en suivant ce qu'il reste d'elle sur les rochers de la baie d'Éleusis, non loin des lacs Rheiti, dont elle faisait le tour. Quant à la partie qui aboutissait à la porte Dipyle, elle a disparu sous le sol. Les derniers déblaiements ont montré le point où elle aboutissait, mais ne laissent supposer l'existence d'aucune chaussée. Sur les collines qui nous occupent, deux de ces grandes artères ont laissé des traces assez profondes pour que, après avoir été exposées à l'action de l'air et des eaux depuis deux mille ans, elles puissent encore se reconnaître deux mille ans après nous. Une des deux surtout, celle qui aboutit à la porte Mélitide, et qui s'appelait ἡ διὰ τῆς Κοιλῆς ὁδός, doit attirer notre attention : établie, comme son nom l'indique, dans le creux de la vallée, elle conduisait à la fois vers la plaine les chariots, les cavaliers et les eaux des pluies, qui s'y rassemblaient de tous les points des collines; elle était le chemin le plus court pour qui se rendait d'Athènes à Phalère ou à Munychie; ceux qui vont à pied au Pirée aujourd'hui même prennent souvent cette direction. Cette grande voie amenait donc à Athènes des marchandises de

toute sorte, venues par mer; ajoutez qu'elle offrit après Thémistocle une sécurité plus grande qu'aucune autre, puisqu'elle était comprise entre les Longs-Murs. Elle porte trois caractères bien remarquables : premièrement elle est striée transversalement de petits sillons faits au marteau et destinés à faciliter aux chevaux le tirage des lourdes voitures; secondement, elle a sur ses côtés de profondes et larges ornières, trace évidente des nombreux chariots qui l'ont parcourue; enfin, elle porte latéralement une grande rigole dont la section est carrée; cette rigole, qui va s'élargissant vers la plaine et se prolonge sur toute la longueur de la vallée, recevait de toute part les filets d'eau que des centaines de rigoles plus petites lui apportaient. On ne peut suivre ce canal jusqu'à son extrémité inférieure, parce qu'il se perd sous le sol exhaussé; mais nul doute qu'il ne se rendît à l'Ilissus suivant la pente naturelle du terrain.

Comme il est impossible de douter que ce faubourg n'ait été celui de la *Cœlé* et ce chemin celui qu'Hérodote désigne par ce nom, il n'est pas besoin d'une autre raison pour appeler *Mélitide* la porte qui se trouve près de Saint-Dimitrios, et *Mélite* le quartier de la ville dont cette porte était l'entrée.

Quant à l'autre grande voie dont nous avons parlé, c'est celle qui, dans des conditions tout opposées à la précédente, passe sur la crête de la colline du nord-ouest, au-dessus du grand abattoir, et, se dédoublant sur ce plateau, se dirige aussi vers les ports. Cette route a été très-fréquentée, moins pourtant que la précédente; tracée sur la hauteur, elle n'a pas, comme le chemin creux, un canal latéral pour l'écoulement des eaux. Enfin, il n'est pas nécessaire de

répéter ici que la position de la porte à laquelle elle aboutissait n'est pas encore déterminée : était-ce la porte Piraïque ou la porte Hippade ? Est-ce une porte sans nom connu ?

2° Les *rues striées* avec ornières étaient également destinées aux chariots ; mais, au lieu de servir de tête à de grandes routes, elles établissaient seulement d'importantes communications intérieures. Le plan porte toutes celles dont nous avons pu reconnaître l'existence. La mieux conservée est celle qui contourne à mi-côte la colline du Pnyx devant l'angle du mur d'enceinte ; elle paraît avoir abouti à la porte Mélitide et s'être dirigée vers le haut quartier de la colline du Pnyx. Les plus longues se développent sur la pente septentrionale du Musée. Il est impossible que ces grandes rues ne fussent que deux ou trois dans toute cette partie d'Athènes ; mais, moins fréquentées que les précédentes, elles ont été moins bien préparées et n'ont reçu par l'usure que des ornières peu profondes. Ce qui prouve que beaucoup d'entre elles ont dû s'effacer, c'est que celles qui subsistent encore ont disparu dans beaucoup de parties, et que leur direction générale ne se reconnaît plus que par des tronçons disséminés. De plus, ces rues sont beaucoup plus tortueuses que les grandes voies : ce ne sont pas les maisons qui se sont alignées sur elles ; ce sont elles qui ont circulé avec des largeurs inégales entre les maisons.

C'est probablement à ces deux sortes de voies publiques que s'appliquait surtout le décret rendu sous Périclès, soumettant à un impôt les maisons dont les portes s'ouvraient sur la rue. En effet, deux portes s'ouvrant ainsi l'une vis-à-vis de l'autre auraient pu, dans certains en-

roits, occuper toute la largeur du chemin. On ne doit as s'attendre, par conséquent, à trouver dans cette partie 'Athènes des trottoirs comme il en existe à Pompéi : la apitale intellectuelle de l'antiquité était certes moins bien ercée que les villes de troisième ordre de l'Italie. On ira peut-être que nous ne décrivons qu'un faubourg, nais la même chose a lieu dans l'enceinte, près du Pnyx, lans un des quartiers les plus fréquentés de la ville, et sur ce rocher à l'ouest duquel s'élève aujourd'hui l'observatoire, c'est-à-dire au Céramique intérieur. Ici, cependant, sur le bord méridional du rocher en pente, on peut remarquer un double chemin, à la vérité fort étroit : l'une des montées est striée pour l'usage des chars; l'autre est interrompue par des degrés et ne pouvait guère servir qu'aux hommes à pied. Quant à l'Aréopage, c'est à peine si l'on y trouve quelques traces légères d'une voie publique, de sorte que le faubourg semble avoir été mieux percé que la ville. En était-il de même dans les parties basses, là où les maisons étaient bâties sur la terre et non sur le rocher? Je l'ignore : toutefois, rien ne prouve qu'il en ait été là autrement qu'ailleurs.

3° Pour les autres rues, qui sont comme les dernières articulations des voies publiques et se ramifient dans l'intérieur des villes, elles sont, à Athènes, de beaucoup les plus nombreuses. Elles étaient fort étroites et formaient avec les rues principales des angles de toute grandeur; comme elles aussi, et plus encore, elles dessinaient des courbes variées et se brisaient de mille manières, pour passer entre les maisons. N'ayant point été striées au marteau, ni parcourues par des chariots, elles n'ont laissé que des traces légères; beaucoup d'entre elles

peuvent cependant être reconnues par un examen attentif. Les marques qui les décèlent sont de plusieurs sortes : les inégalités du sol furent aplanies ou comblées ; là où la pente était trop rapide, des degrés rares et bas furent taillés ; une rigole latérale reçut les eaux qui découlaient des intervalles et des toits des maisons, pour les conduire dans les rues principales et, de là, dans le grand canal de la Cœlé. Les voies d'accession proprement dites consistent souvent dans de simples couloirs existant entre les maisons, et de la largeur de deux hommes à peine, très-souvent aussi, ce sont des escaliers plus ou moins régulièrement taillés dans le roc et aboutissant, soit à une maison, soit à une citerne, soit même à quelque petite place publique. Plusieurs d'entre eux sont fort bien conservés ; nous citerons entre autres le grand escalier, à l'angle sud-est de l'Aréopage ; un escalier courbe, qui aboutit à la grande rue, devant le rempart du Pnyx ; un autre escalier rapide, qui s'élève dans une entaille de rocher, sur la droite du tombeau de Cimon ; au-dessus, et tout près de celui-ci, un fort bel escalier oblique, large et très-doux à monter ; enfin, celui qui se voit à l'angle oriental de la colline de l'ouest. Le Pnyx est également remarquable par ses escaliers presque effacés : vers son angle sud-est, le rocher en est tout couvert, et ceux-là doivent être fort anciens, car ils paraissent avoir été destinés à la foule qui s'écoulait de la place publique.

J'ajouterai une dernière remarque touchant la vie urbaine des anciens Grecs. On s'étonne souvent que dans nos villes les habitants se connaissent si peu les uns les autres, tandis que dans les contrées du Midi, et principalement dans les anciens temps, chaque personne con-

naissait non seulement toutes celles de son quartier, mais beaucoup d'autres qui habitaient d'autres parties de la ville. La distribution des rues produisait naturellement ce résultat : une personne ne pouvait sortir de sa maison sans être vue de ses voisins; dans ces petites ruelles, elle se trouvait face à face avec eux; dans les principales rues, elle les coudoyait, et, même dans les grandes voies, il lui était impossible de ne pas les apercevoir. De nos jours, du plus loin que nous voyons venir un homme que nous voulons éviter, nous prenons l'autre côté de la rue, et nous passons avec la conscience tranquille, parce que, sur le trottoir opposé, il est à dix mètres de nous. Ces petites comédies étaient à peu près impossibles chez les anciens, ou bien il leur fallait admettre une convention théâtrale toute particulière. Ajoutez que, les villes étant bâties en amphithéâtre et composées de maisons très-basses, souvent terminées en terrasses, on voyait, comme aujourd'hui dans Mégares, d'un coup d'œil chez tous les voisins ; dans la Cœlé, par exemple, on apercevait très-bien du Musée ceux qui habitaient sur les hauteurs du Pnyx; on était, pour ainsi dire, sans cesse les uns chez les autres, et l'on eût assisté à plusieurs actes de notre vie privée, dont personne chez nous n'est le témoin. Enfin la vie publique occupait les anciens plus que les modernes; ils étaient plus souvent au Pnyx, aux Portiques, à l'Agora, que chez eux; là se nouaient et s'entretenaient des connaissances de toute sorte. Les femmes mêmes se voyaient souvent au temple et au marché, surtout à la fontaine. Et ainsi s'expliquent plusieurs différences que nous remarquons entre la vie civile des anciens et la nôtre.

IV

CITERNES.

Le nombre des citernes dont nous avons constaté l'existence s'élève à cinquante-huit; il se partage entre les collines de la manière suivante : sur la colline du nord-ouest, sept; sur celle du Pnyx, vingt et une hors des murs et cinq au dedans; sur les collines de l'observatoire, deux; sur la colline de l'ouest, neuf; sur le Musée, dix; et sur l'Aréopage, quatre.

Il est nécessaire de dire quelques mots touchant la construction d'une citerne : c'est une grande cavité creusée dans le rocher, ronde, plus large vers le milieu qu'à la partie inférieure et à la bouche; elle est enduite intérieurement d'un stuc jaunâtre imperméable à l'eau, contenant beaucoup de silice et de chaux, et analogue à ce que nous nommons aujourd'hui ciment hydraulique. Une citerne est donc comme une vaste amphore déposée dans la terre. De celles qui subsistent, les unes sont plus grandes que les autres; leur profondeur ordinaire paraît être d'environ 4 mètres; quelques-unes, plus spacieuses, en ont jusqu'à 6. Le plus grand nombre sont en partie comblées et servent de repaire aux geckos et aux lézards. On remarque autour de quelques citernes un petit carré : c'est une légère cavité dont on entourait la bouche, sans doute pour que l'eau qui tombait des cruches retournât au réservoir; à

cet usage aussi était probablement destinée une cavité circulaire qui se trouve parfois à côté de la citerne et communique avec elle par une rigole.

Il n'est pas toujours facile de s'expliquer comment l'eau se rendait dans ces réservoirs : quelques-uns d'entre eux sont placés aux points les plus élevés des collines; il n'y a autour de leur ouverture aucun trou rappelant un échafaudage destiné à rassembler les eaux; il y a lieu de croire que c'était des toits des maisons voisines, et par des conduits qui ont disparu, que la pluie venait s'y réunir. On en trouve deux ou trois, auxquelles descendent des rigoles creusées dans le roc; pour la plupart, au contraire, ces rigoles servaient à rejeter sur la rue les eaux surabondantes ou à détourner des puits les eaux souillées.

Les femmes tiraient l'eau des citernes avec une corde qu'elles tenaient à la main; ce qui le prouve, c'est que le bord en est souvent usé et poli, comme on le voit dans beaucoup de margelles de puits antiques; c'est sans doute pour éviter le choc du vase que la citerne est renflée vers son milieu. Le treuil n'était pas inconnu des anciens, puisqu'il est décrit et expliqué géométriquement dans les auteurs grecs; mais l'on sait que leur vie privée était d'une extrême simplicité, et que la vie politique ou les cérémonies du culte occupaient leur pensée beaucoup plus que leurs besoins personnels.

Parmi les cinquante-huit citernes des rochers, il n'est pas sans intérêt de distinguer deux classes : celles qui ont appartenu à des maisons particulières et celles qui étaient évidemment sur la voie publique. Ces dernières sont plus intéressantes que les autres, parce qu'elles permettent

d'imaginer un détail de plus dans la vie extérieure des Grecs : elles sont d'ordinaire situées sur un petit plateau formé par le rocher aplani ; plusieurs ruelles y aboutissent, comme on le reconnaît à la disposition des maisons d'alentour et à la direction des rigoles ; souvent c'est par des degrés que l'on y arrive. On se représente donc les femmes athéniennes, au coucher du soleil, se rendant à la citerne des divers points du quartier ; les unes montent, les autres descendent les degrés, portant leur amphore sur leur tête ou sur une épaule, un bras levé pour la soutenir, l'autre pendant sur leur robe à longs plis. D'autres sont groupées autour de la citerne ; l'une d'entre elles puise de l'eau, pendant que les autres remplissent leurs vases ou conversent entre elles. Ces petits tableaux, qui se répètent sur divers points des collines, sont éclairés par les rayons obliques et dorés du soleil couchant. Ceux qui ont habité la Grèce reconnaîtront, à ces traits sous lesquels nous dépeignons la vie antique, les jeunes Mégariennes à la fontaine des nymphes Sithnides.

Les parties basses de la ville, depuis une loi attribuée à Thésée, possédaient un grand nombre de puits. Il en existe nécessairement plusieurs qui sont venus des anciens temps, puisqu'Athènes n'a jamais cessé d'être habitée. L'eau de ces puits n'est pas également agréable dans toute la ville ; elle perd en qualité à mesure que l'on descend vers le milieu et vers la porte Dipyle ; mais celle qui découle du Lycabette est d'une qualité excellente, sauf vers le sud-ouest. Il ne serait pas sans intérêt de rechercher les puits antiques de la ville moderne et de les ajouter au plan ; ainsi se formerait peu à peu une restauration régulière et non hypothétique de l'ancienne ville. Enfin,

outre la Clepsydre et l'Ennéacrounos, Athènes possédait encore des aqueducs : on a découvert de notre temps, le long de la chaîne du Lycabette, les restes d'un grand aqueduc partant de Képhissia et apportant à Athènes les eaux du Pentélique ; il avait été construit sous Adrien, pour l'usage de la ville romaine. Mme la duchesse de Plaisance en a découvert un autre dans sa propriété de l'Ilissus, lequel paraît n'être qu'un regard du premier. Un cours d'eau souterrain fut aussi trouvé de mon temps derrière le palais du roi, dans un terrain que le roi faisait retourner pour l'agrandissement de ses jardins. M. Schliemann vient d'en rencontrer un autre en construisant sa maison, rue de l'Université, sur le penchant du Lycabette. On rapporte que les primats d'Athènes trouvèrent, en 1804, une belle source d'eau dans le voisinage de la Callirhoé ; comment donc a-t-elle disparu ? L'Ennéacrounos était sans contredit de ce côté ; la flaque d'eau de l'Ilissus devant la Panagia ἐν τῇ πέτρᾳ, flaque d'eau qui était d'abord dans la cavité du nord, au pied du rocher, fut comblée de notre temps par le sable, et il s'en forma une autre dans la cavité du sud. Ces disparitions et productions alternatives des eaux n'ont rien qui doive nous surprendre, si nous nous rappelons que l'Ilissus est un torrent ; mais les documents ne suffisent pas pour déterminer avec précision la place de l'Ennéacrounos : des fouilles pourront seules la fixer.

Avant de quitter ce sujet, nous appellerons l'attention sur deux grandes cavités creusées de main d'homme, dont l'une se trouve au nord et non loin de la grande voie de la Cœlé, l'autre sur la pente de la colline du nord-ouest. Elles ont une forme allongée et sont terminées à une

extrémité par une partie plus large et circulaire. Elles paraissent avoir été, comme les citernes, des réservoirs pour les eaux, à moins qu'elles n'aient servi dans quelque industrie particulière. Celle de la Cœlé, qui est beaucoup plus grande que l'autre, est de plus entourée d'une sorte de cadre creusé dans le roc et semblable à ceux de plusieurs citernes.

V

TOMBEAUX.

Le nombre des tombeaux que j'ai relevés s'élève à cent onze; il faut y ajouter plusieurs tombes inachevées, un tumulus, une grande caverne sépulcrale, le monument de Philopappos, les tombeaux Cimoniens, et de nombreux cercueils de pierre dispersés dans la ville moderne. Nous ne parlerons point de ces derniers, qui, n'étant pas à leur place, ne peuvent pas servir à la restauration du plan d'Athènes, et dont les inscriptions ont été pour la plupart recueillies. A cette liste il faut ajouter les nécropoles du Dipylon et de la porte Dioméia, ainsi que les tombeaux de la porte d'Acharnes. Sur ces points les déblaiements n'ont point dit leur dernier mot. J'en ai parlé dans mon ouvrage sur la *Ville d'Athènes*. Voici comment les tombeaux des collines sont partagés : pour les collines du nord-ouest, trois; pour celle du Pnyx, quarante-cinq; pour la colline de l'ouest, quarante et un, et de plus deux tombes com-

mencées, la grande caverne et le tumulus; pour le Musée, vingt-deux, et de plus les tombeaux Cimoniens et le monument de Philopappos. Il n'existe aucun tombeau sur les rochers de l'Observatoire et de l'Aréopage, non plus que sur la partie intérieure du Pnyx, ce qui justifie l'observation des auteurs anciens, que l'on ne creusait point de tombeaux dans l'intérieur des murs d'enceinte.

C'est principalement le long des grandes rues et sur les plateaux des collines qu'ils étaient situés : la grande voie de la Cœlé en est bordée des deux côtés, soit qu'ils y aient été taillés avant que le faubourg fût habité, soit que les habitants des collines ou des quartiers voisins aient de tout temps suivi cet usage. Nous savons que les anciens avaient coutume d'enterrer leurs morts ou sur des collines ou le long des routes, aux abords des villes; il suffit ici de rappeler la longue énumération que fait Pausanias des morts célèbres ensevelis près de la voie sacrée et sur le chemin de l'Académie. D'ailleurs la Grèce, aujourd'hui même, nous fournit souvent la preuve que cet usage était général. Les voies les plus fréquentées, surtout celles que parcouraient des processions solennelles, étaient préférées à toutes les autres. C'est plus tard seulement que, la mort ayant été envisagée comme un triste et douloureux événement, la mélancolie que le regret fait naître poussa les hommes à rechercher les lieux solitaires pour y entourer leurs morts d'ombre et de silence. Quant aux Athéniens, l'inconnu ne les effrayait pas; ils ne s'attristaient point à l'avance de ce qui n'était à leurs yeux qu'un voyage au bout duquel ils se trouvaient réunis. Aussi plaçaient-ils souvent les tombeaux de leurs parents dans leur propre demeure, coutume touchante qui n'inspirerait que le

dégoût à beaucoup d'hommes de nos jours, et qui marquait chez les anciens un vif amour de leurs proches et une foi ardente dans leur immortalité. Ces fosses, presque toujours vides, parfois contenant encore quelques restes d'ossements, on ne les voit pas sans quelque émotion rangées par familles dans l'intérieur des maisons, souvent deux à deux, comme pour deux frères ou deux époux; d'autres fois, une tombe plus petite est creusée devant eux, comme pour attester que, les parents morts, leur famille s'éteignait dans leur unique enfant. La solitude de ces rochers, je dirais volontiers de cette vaste ruine, ajoute encore pour nous à son caractère mélancolique. Celui qui descend la grande voie de la Cœlé, bordée de sépulcres, ne tarde pas à perdre de vue, non seulement l'Athènes moderne, mais l'Acropole elle-même; la colline de l'ouest lui dérobe la plaine et la mer; la roche nue l'environne; aires de maisons, ornières de chars, canaux, escaliers, citernes, tout lui atteste que cette vallée a retenti autrefois de la vie bruyante de nombreux habitants; mais aussi le silence absolu, que les cris des corbeaux et les aboiements lointains des chiens errants viennent seuls interrompre, les tombes vides qui l'environnent, l'origan sur lequel on étendait jadis le corps et qui croît avec l'asphodèle dans les fentes des rochers, tous ces signes de mort lui rappellent que cette vie si active et si glorieuse s'est éteinte pour jamais.

Il n'y a rien de fixe dans l'orientation des tombeaux; ils sont tous semblables entre eux, mais toutes les directions paraissent avoir été également bonnes. Que, dans un temps fort reculé, la tête du mort ait été tournée vers l'orient, c'est un fait qu'il serait nécessaire de bien établir;

mais il est évident que cet usage n'a pas toujours été suivi. Quant à la forme de ces tombes, c'est celle d'un quadrilatère régulier, creusé horizontalement dans le rocher. Je n'en ai trouvé qu'un seul dans lequel on eût ménagé, vers une extrémité, un petit banc dans la pierre pour y déposer des vases funéraires ou d'autres objets sacrés; il est dans une maison située entre les deux ravins qui descendent du Pnyx dans la Cœlé. On le trouvera indiqué sur le plan de cette maison publié par la *Revue de l'Architecture* (1878).

Disons quelques mots seulement des cavernes sépulcrales : il n'en subsiste que deux dans le faubourg; l'une se trouve sur le bord méridional de la colline de l'ouest, l'autre sur le chemin de la Cœlé, non loin de la porte Mélitide. Nous avons donné le dessin de la première, qui était demeurée inconnue, dans les *Archives des missions scientifiques*, vol. IX; elle renferme plusieurs tombeaux; elle ne porte aucun nom. Quant à la seconde, il est probable que c'est bien elle que désigne Hérodote (VI, 103), là où il dit que Cimon fut enterré devant la ville, au-dessus (ou au-delà) du chemin qui traverse la Cœlé. Il ajoute : « Vis-à-vis lui furent enterrés ses chevaux, qui avaient gagné trois fois le prix aux jeux olympiques. »

Pour mettre fin à cette notice sur un faubourg de l'ancienne Athènes, il nous reste à appeler l'attention sur deux grandes crevasses du rocher, à l'ouest et au nord de l'Observatoire. Elles ont servi longtemps d'abattoirs; celle de l'ouest est la plus grande et la plus profonde; elle est escarpée des deux côtés; son angle oriental paraît s'être agrandi, s'il est vrai que la voie striée le traversât, comme les deux tronçons l'indiquent. Quand je dressai

cette partie du plan, cette crevasse des rochers était hideuse à voir : le sang des animaux que l'on y égorgeait se répandait sur la terre, qui en était entièrement noire; une odeur fétide s'exhalait du fond des crevasses, soulevée par le soleil et les vents. Ces grands corbeaux, que les anciens préféraient aux flatteurs, y faisaient leur demeure et n'attendaient pas même le départ des hommes pour se jeter sur leur proie ; des chiens errants ne quittaient pas ce séjour : ils y naissaient, s'y nourrissaient, y déposaient en sécurité leurs petits ; ce domaine était le leur. Cet état de choses n'existe plus : l'abattoir a été établi loin de la ville, dans le lit de l'Ilissus, et la crevasse du rocher produit chaque hiver une orge verdoyante.

Les maisons de la Cœlé finissent sur le plateau de la colline, en deçà des précipices; ceux-ci sont situés sous le rempart, dans le lieu le plus solitaire de l'antique Athènes. Ajoutons que ces crevasses sont les seules de tout le pays et qu'il faudrait aller jusqu'à Phalère ou dans la petite chaîne du Lycabette pour en trouver d'autres. Toutes ces raisons ne suffisent-elles pas pour nous les faire regarder comme étant le Barathre, ces φάραγγες dont parle Thucylide (II, 67), où furent jetés les corps des envoyés lacédémoniens?

FIN DES MÉMOIRES SUR L'ANTIQUITÉ.

TABLE DES MATIÈRES.

L'âge du bronze 1

Troie 53

Santorin 109

Délos 135

Mycènes 155

Le Parthénon 204

I. L'architecture 212

II. Les sculptures 229

III. Les peintures 235

Les courbes doriques 251

Les Propylées 269

Un faubourg d'Athènes 301

I. Les murs d'enceinte et les Longs-Murs 307

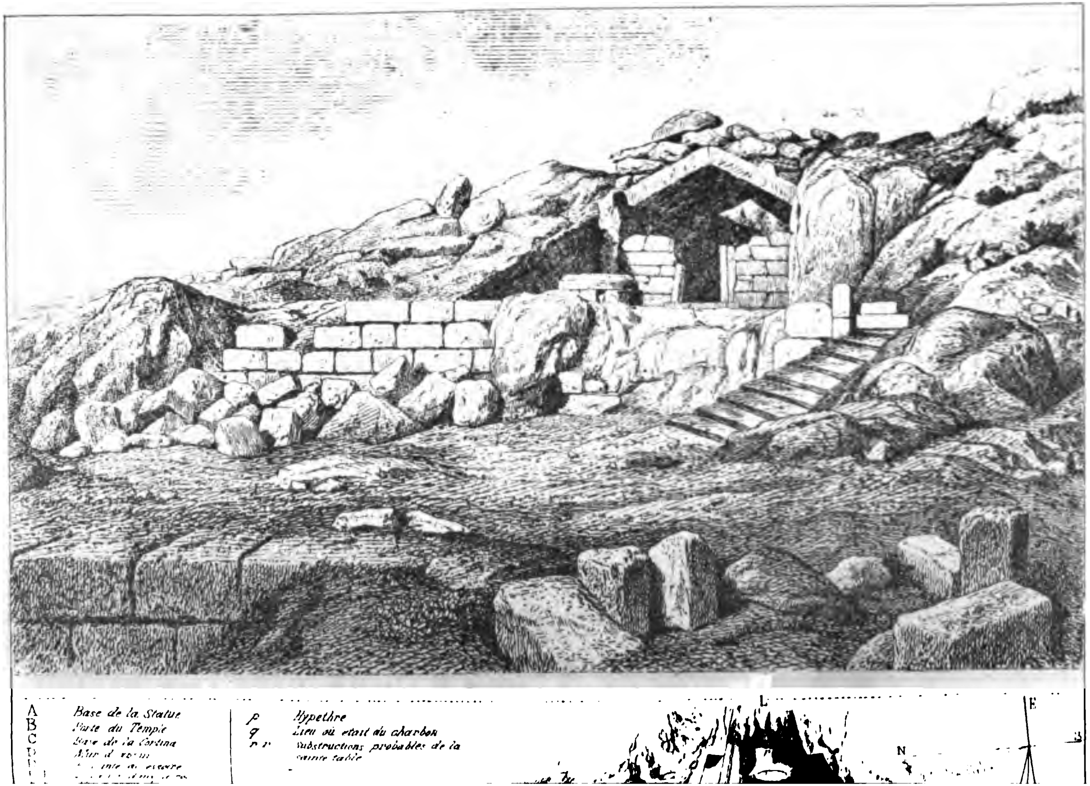
II. Maisons 312

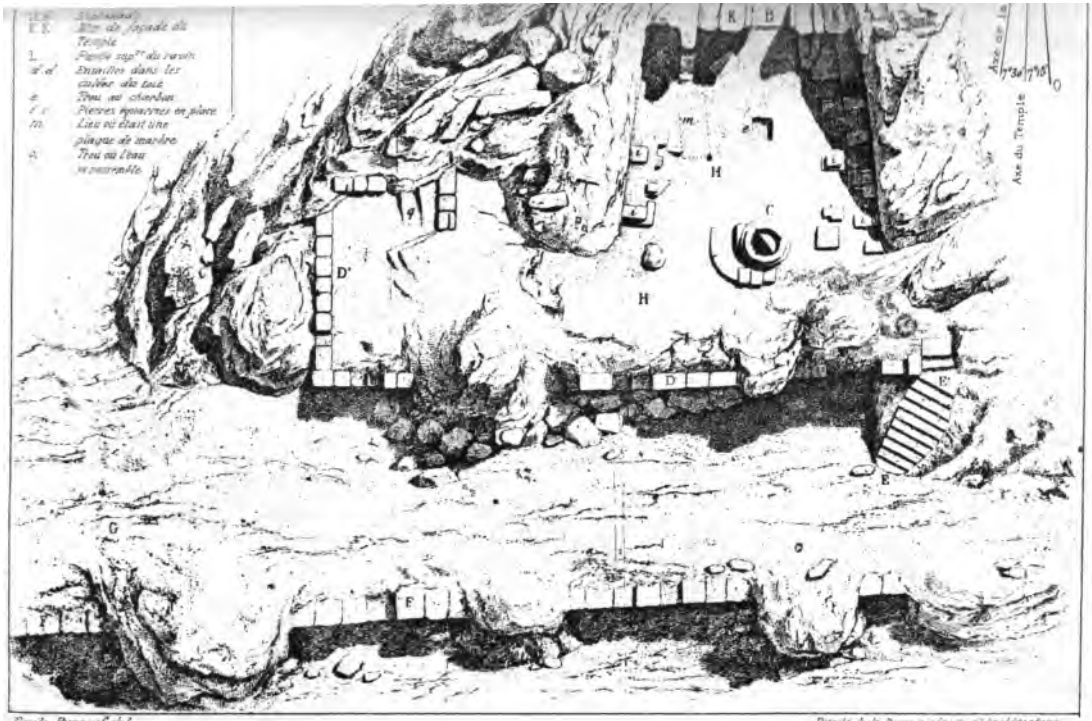
III. Rues 323

IV. Citernes 330

V. Tombeaux 334

THE ASTOR LIBRARY NY


A Base de la Statue
B Porte du Temple
C Base de la Cortina
p Hypethre
q Lieu où était du charbon
r r Substructions probables de la sainte table
L
N
E



Emile Bernard del.

Extrait de la Revue générale d'Architecture

TEMPLE PRIMITIF D'APOLLON

A DELOS

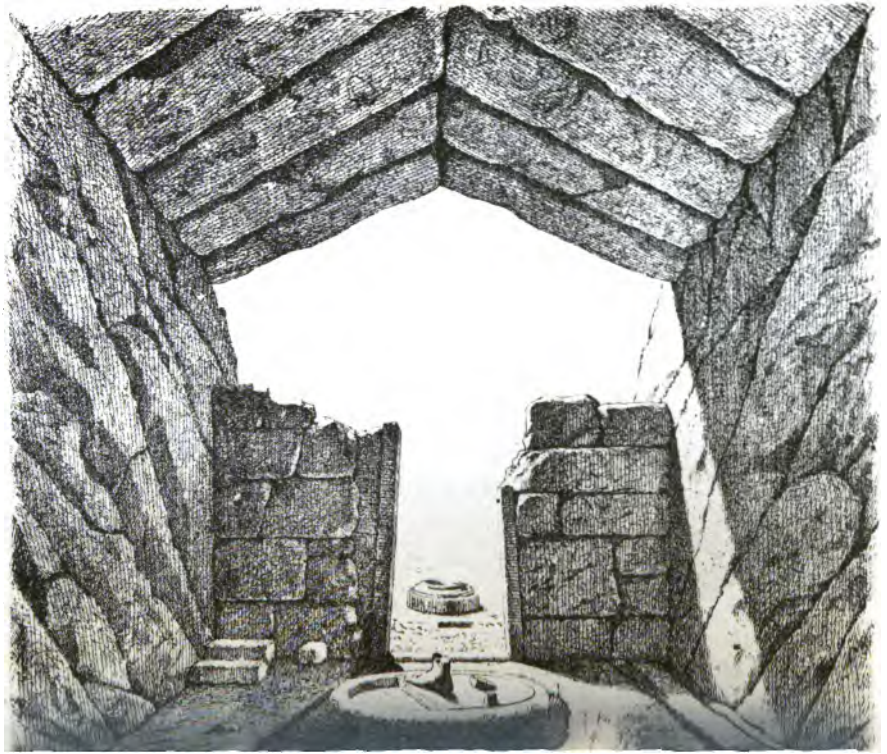
Vue perspective et Plan général

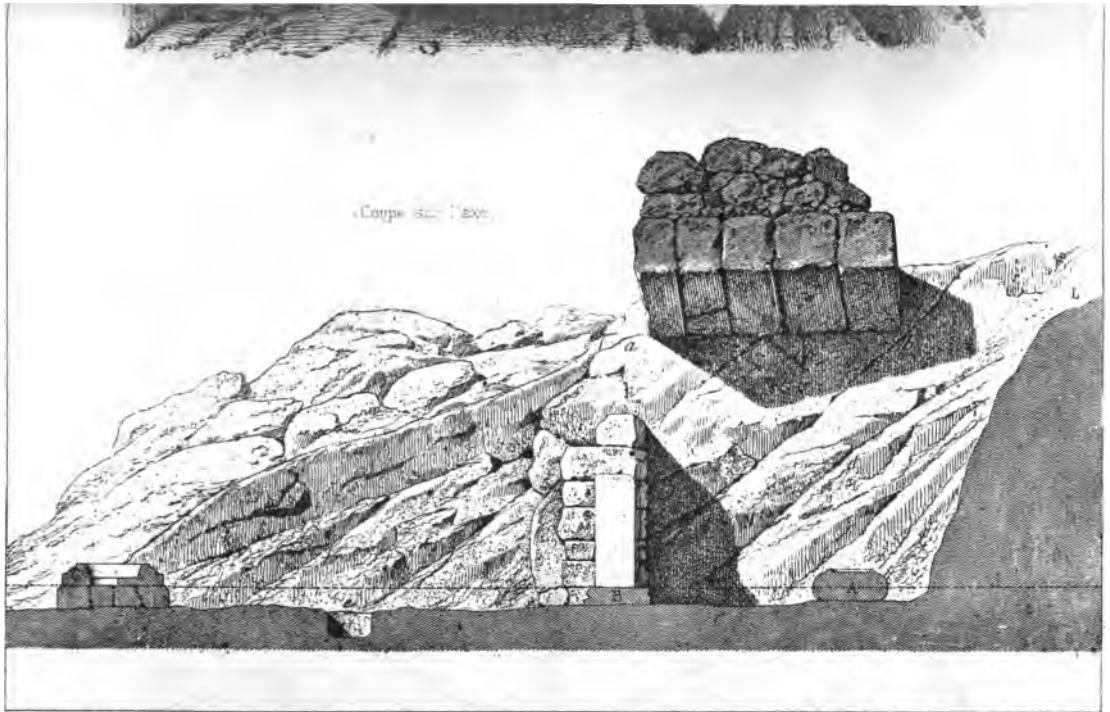
Imp. Monrocq, Paris

THE ASTOR LIBRARY
NY

THE ASTOR LIBRARY
NY

Vue intérieure





Emile Bernouf del

Bureau de la Revue générale d'Architecture

TEMPLE PRIMITIF D'APOLLON

A DELOS

Imp. Monrocq, Paris

THE ASTOR LIBRARY
NY

THE ASTOR LIBRARY
NY

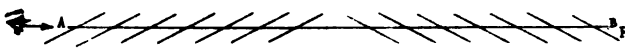


Fig.1.

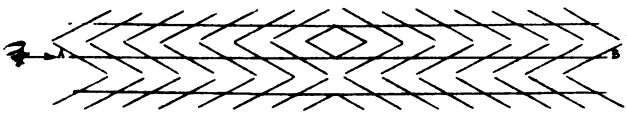


Fig.2.

Fig. 1, 2, 3 et 4. Déformation optique de lignes horizontales par des obliques.

Nota. Pour vérifier la rectitude et le parallélisme des lignes déformées par l'illusion optique, on devra les regarder de A en B ou inversement.

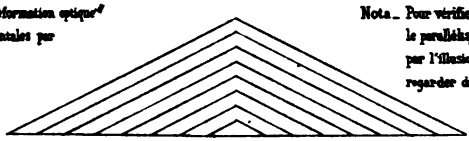


Fig.5.

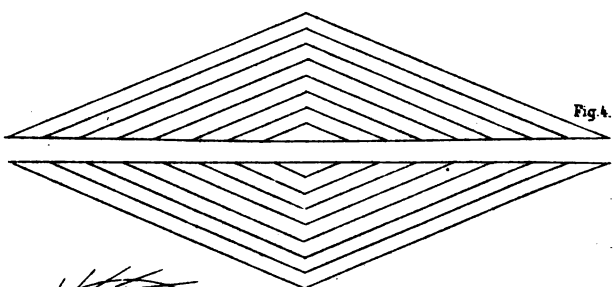
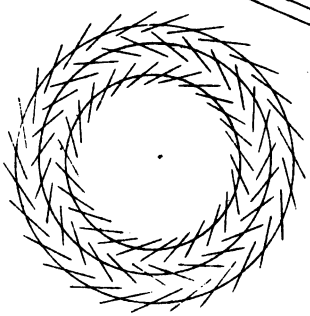


Fig.4.



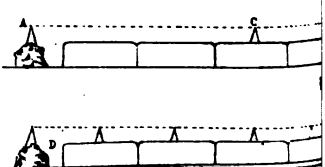


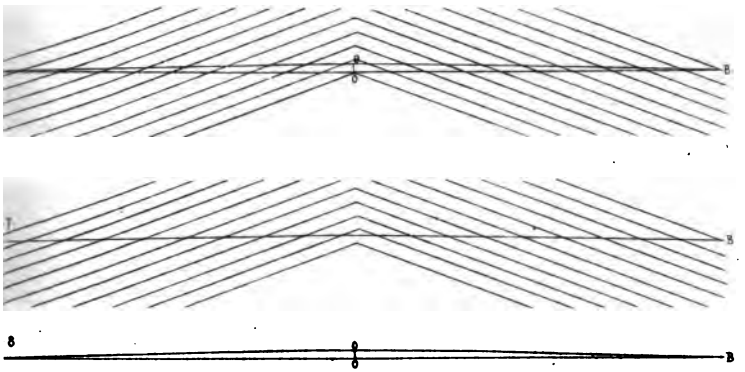
Fig 5 Déformation optique de Cercles concentriques par des obliques.

E. Burnouf del.

EXP[illegible]

d

Fig. 6,7 et 8. Tracé et étude de la Courbe de rectification



utien optique de droites parallèles
par des obliques.

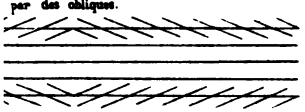


Fig.10. Déformation optique d'une
ligne horizontale par des arcs de cercle.

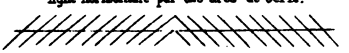


Fig.11.

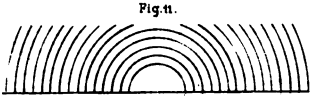
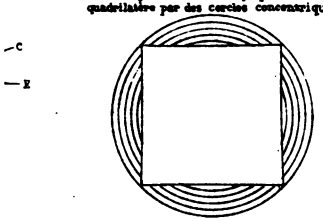
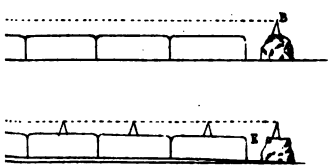


Fig.12 Déformation optique d'un
quadrilatère par des cercles concentriques.





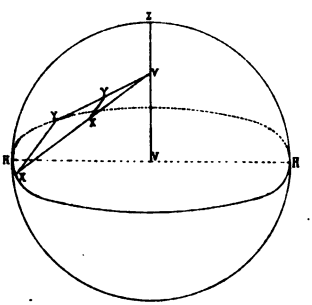


Fig.13.

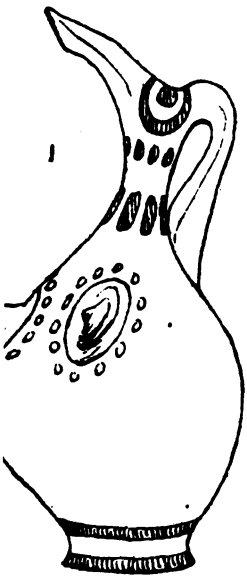
Extrait de la Revue générale d Architecture.

COURBES

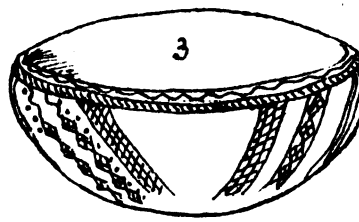
ues grecs.

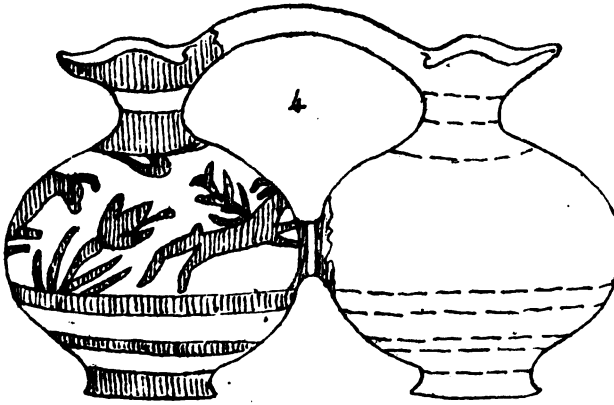
Imp Monrocq, Paris.

THE ASTOR LIBRARY
NY


1

2


3


4

THE ASTOR LIBRARY
NY

382
1-1C

AY 1 1951

DT